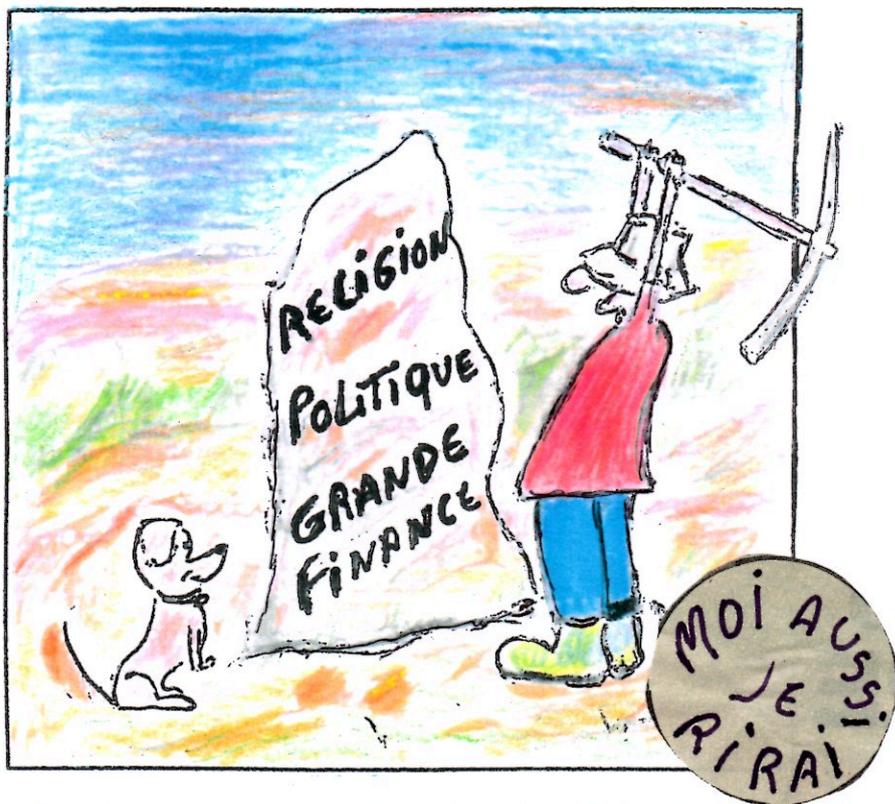


Moi aussi, je rirai...



Le Bagnard des Trois Vallons

Guy-Laurent DI ROCCO

**MOI AUSSI JE RIRAI
AVEC LE GONE DES POULETTES**
(1^{ère} partie)

L'éclosion d'un Philo Z'œuf aux Poulettes

– Est-ce que Dieu existe, s'est demandé un ancien des Poulettes en revoyant cinquante ans plus tard, cours Emile Zola, la jolie brunette aux yeux verts des Gratte-Ciel, à laquelle jadis il avait si souvent sauvé la vie* .

– Que la vieillesse est laide, s'est-il dit tristement, puis soudain révolté « *les jolies femmes ne devraient jamais vieillir* ».

Lui aussi s'est rendu compte qu'il avait plus que mûri depuis que des tous petits enfants l'ont appelé Papy. Perdu au milieu de ses aventures plus que extraordinaires vécues dans son imagination, il ne s'est pas vu vieillir, il n'a rien vu venir. Le jeune hareng saur s'apprêtait à sortir vieil de la vie. Ses yeux se sont ouvert devant une bien triste réalité, il ne trouve aucun réconfort devant celle qu'elle lui réserve, simplement continuer inexorablement à vieillir, éventuellement tomber malade pour finalement bêtement mourir.

La mort qu'il haïssait tant hier, voilà qu'elle l'ennuie franchement aujourd'hui. Il aime la vie, il hait la mort. Pourquoi ce qu'il aime doit mourir et que vive ce qu'il hait ? Pour lui, la mort il la considère comme étant son ennemie personnelle. Si seulement il possédait les armes pour la combattre, la vaincre et toujours vivre. Les adultes qui l'entourent estiment que la mort est naturelle, qu'il est même

* Du même auteur : « *Des Poulettes aux Gratte-Ciel* »

logique de mourir. Ce ne sera donc pas parmi eux que le justicier des Gratte-Ciel trouvera les réponses à ses interrogations. Il va donc replonger dans son imagination qui le pousse à se poser cette lancinante question : « *Est-ce que Dieu existe ?* ». En lui-même il en a bien la pâle conviction, ce serait trop injuste s'il n'existait pas.

L'ancien va se souvenir alors des sinistres et noires cérémonies religieuses mortuaires accompagnées de lugubres requiems, auxquelles il était tenu d'assister. Comment un Dieu de vie peut-il aimer ainsi la mort ? Exige-t-il seulement que l'on meure pour sa gloire ? Au fait, qui est-il ?

Le seul Dieu qu'il connaît est celui qui lui a été imposé tout petit enfant. En réalité, il avoue ne rien savoir de lui. Et s'il n'existait pas, quelles seraient les raisons de la vie ? Mais s'il devait exister, pourquoi son silence ? Voilà ce que va se dire l'ancien têtard du quartier des Poulettes ou le Socrate des Gratte-Ciel avec qui désormais il partagera sa philosophie. Comme lui, ce qu'il reconnaît à présent c'est son ignorance, il ne sait rien sinon pas grand-chose. Ce qu'il désire maintenant c'est tout simplement connaître, savoir, mais pas à travers d'autres philosophies aux théories simplistes.

Alors, le gosse des Poulettes va sérieusement réfléchir, car la partie dans laquelle il va s'engager sera rude. Dans leurs catégories, ses opposants sont de très grands champions. Pour arriver à ses fins, le Socrate des Gratte-Ciel utilisera les mêmes armes de son modèle grec, particulièrement l'ironie qu'il exploitera avec une extrême prudence car cela, et depuis sa plus tendre enfance, il l'avait remarqué aussi, dans une

humanité où domine l'ignorance il n'y a pas plus sectaire qu'un convaincu.

C'est donc décidé je pars à la recherche de Dieu. Si je devais le rencontrer, il faudra bien qu'il me dise, qu'il m'explique pourquoi un jour il me faudra mourir. Existe-t-il une autre vie après la mort ? La résurrection est-elle possible ? Si cela devait être le cas, quand aura-t-elle lieu ? Serais-je témoin de mon vivant de ce fantastique événement ?

Le papy qui refuse toujours de vieillir va se mettre alors à rêver, à s'imaginer. Et si, pour le bonheur des jolies filles, il les débarrassait de ce qui les chagrine ? Va-t-il pouvoir effacer les rides de ses héroïnes du passé ?

*

Ainsi, durant des années, le gone des Poulettes alias « le corsaire de la mort », alias « le justicier du Far-West », alias « le vitrier des Gratte-Ciel », qui pour l'occasion se grimera en un major de Scotland Yard, va enquêter, après s'être infiltré dans diverses communautés tant philosophiques que religieuses, pour y faire d'étonnantes découvertes et par la suite ... une stupéfiante rencontre.

Est-elle le fruit de son imagination fertile ? Toujours est-il qu'avant 30 ans, l'on saura si les Poulettes ont vu l'éclosion d'un bargeot ou ... d'un prophète.

* * *

Ô quel magnifique rêve !

L'IMAGINATION EST UNE BONNE CHOSE si on ne se laisse pas endormir par elle, sinon il y a risque de connaître de cruelles désillusions. Pour tout ce qui concerne le physique ou le spirituel, il faut toujours garder les pieds sur terre.

En tant que Villeurbannais qui se respecte, j'avais pour l'équipe de basket « L'ASVEL » une inclination qui me faisait perdre la tête. Particulièrement ce samedi d'une certaine année où mon équipe favorite faisait à Tours un déplacement périlleux. Là-bas, le titre de Champion de France allait se jouer. Ce match était si important pour moi, que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'attendais avec impatience le lever du jour pour aller, avant même de me raser ou de déjeuner, acheter mon journal *Le Progrès de Lyon* afin de connaître le résultat de la rencontre.

Ma nuit blanche avait été inutile après avoir lu en première page l'article relatant la victoire de mon équipe chérie ; le cœur et l'âme sereins, le journal à la main, je savais ce qui me restait à faire. Ouvrir le quotidien à la page des sports et tout en trempant mes tartines beurrées dans mon café, lire en détail les exploits des champions basketteurs du moment.

La première tartine est passée de travers, a même bien failli m'étouffer quand mes yeux écarquillés de stupeur ont vu que L'ASVEL avait pris une déculottée de première...

Si nous avons été un premier avril, j'aurais pris cela comme une farce et peut-être en aurais-je ri. Ce n'était pas le cas et je ne comprenais pas les raisons de cette comédie. Je suis retourné à la première page pour chercher vainement l'article qui m'avait tant comblé... Complètement dingue, l'article pourtant lu, ne s'y trouvait plus ! De cette désillusion, j'en ai quand même tiré une leçon en comprenant que tous les gens qui prétendent entendre des voix ou qui affirment avoir eu des apparitions, sont des mystiques, des névrosés ou des fanatiques.

Depuis ce jour je me méfie de mon imagination, particulièrement en ce moment, car je vis des événements qui dépassent la fiction.

*

Le rêve dans lequel je suis plongé à présent, n'est pas comme tous mes rêves en noir et blanc, en plus de le voir en couleurs, je perçois aussi les senteurs et les saveurs. Comment suis-je arrivé ici ? Je peux facilement l'expliquer.

Tous les jours, après avoir déjeuné, j'aime faire une petite sieste. Aussi, avant que le sommeil ne me prenne, je griffonne un mot croisé, me souciant en premier lieu après mon réveil, de l'état de ma chemise, de mon pantalon ou de la couverture sur laquelle je m'étais allongé. Le sommeil me surprenant toujours au moment où je ne l'attends pas, mon

stylo à feutre fin en profite perfidement pour vider son encre là où il a lamentablement échoué.

*

Ce qui me fait dire que je dors, c'est qu'une vipère se trouve enroulée sur mon genou et que je n'ai pas peur. D'habitude, enfin quand je suis éveillé, j'ai une frousse terrible de cette bestiole. Au milieu de ma sieste, assis sur l'herbe, le dos appuyé contre le tronc d'un arbre, je me contente de l'observer. J'ignore comment elle est venue ici et je ne m'en soucie guère. Tout devient possible dans un rêve.

*

Je me suis ensuite levé et j'ai regardé autour de moi. A part le chant des oiseaux, des grillons dans les champs et le bruissement des feuilles animées par le vent, tout est calme. Ce calme non plus ne me fait pas peur. Je me sens en sécurité et rien ne peut m'arriver.

Au loin mes yeux ont aperçu un arbre qui semblait porter des oranges pour constater, après m'en être approché, qu'il s'agissait d'abricots. Jamais je n'avais vu des fruits aussi gros. Me semblant être arrivés à maturité, j'en ai cueilli un que j'ai porté à ma bouche. A sa saveur exquise, irréaliste, j'ai compris que vraiment, je rêvais...

*

Perdu au milieu de mes pensées, je me suis entendu interpellé.

– Monsieur ! Monsieur !

Je me suis retourné pour voir d'où provenait la voix et j'ai vu arriver vers moi, une jeune femme d'une très grande beauté. Elle était revêtue d'un vêtement blanc dont le tissu semblait être du lin. C'est alors que j'ai constaté que je portais le même habillement.

En la voyant s'approcher à grands pas, elle m'a fait penser au lapin blanc d'*Alice au Pays des Merveilles*. Je me suis dit : « *Tout comme lui, cette jolie femme va me demander l'heure !* »

En prévision de cette possible requête et afin de la renseigner avant qu'elle ne formule sa demande, j'ai consulté ma montre-bracelet. Sur mon poignet nu, la montre n'était plus. Je ne me suis pas affolé, je la retrouverai à mon réveil !

J'ai regardé vers le soleil pour comprendre par sa position qu'il devait être environ seize heures. La jeune femme se tenait près de moi et poliment elle m'a demandé :

– S'il vous plaît, pouvez-vous me dire où je me trouve ?

– Pourquoi me posez-vous cette question, lui ai-je répondu, cet endroit ne vous plaît-il donc pas ?

– Oh ! Que si, qu'il me plaît !, a-t-elle répliqué aussitôt. Il est si beau que j'ai peur de faire un rêve.

– Et bien, si vous rêvez, surtout ne vous réveillez pas ! Profitez de ce que vous avez trouvé car dans la réalité vous ne le trouverez nulle part.

La femme a hoché sa jolie tête pour m'approuver, puis, voulant sans doute me confier un grand secret, elle m'a dit en chuchotant :

– Me croiriez-vous si je vous avouais que vous avez devant vous une grande malade ?

– Si tous les grands malades étaient aussi resplendissants de santé que vous, votre maladie je la souhaite à tous !, lui ai-je rétorqué en riant.

– Surtout, ne riez pas. Je ne suis pas folle et je vous dis la vérité.

Durant un moment, elle est restée songeuse. Je l'ai entendue se murmurer à elle-même :

« Comment suis-je arrivée ici ? Pas plus tard que tout à l'heure, je souffrais le martyr. Sous l'effet d'une drogue qui m'a été administrée, je me suis assoupie et je m'éveille... »

Elle a cessé subitement son monologue qu'elle exprimait à voix basse. Elle m'a demandé avec un regard qui m'a troublé :

– Serions-nous au Paradis ?

Le Paradis ? Cela ne se pouvait pas car s'il l'était, j'y serais aussi. Pour y être, il me fallait d'abord mourir et je ne suis pas mort puisque je dors. Pour ne pas la décevoir, je lui ai balbutié ceci :

– Oui, c'est le Paradis, car c'est ainsi que je me le suis toujours imaginé.

Elle a ri très fort, comme elle n'avait sans doute pas ri depuis très longtemps. Il n'y a que ceux qui ont souffert qui pourront rire ainsi de ce qu'ils ne souffriront plus jamais.

Mes paroles l'ayant rassurée et craignant peut-être d'en entendre d'autres qui pourraient contrarier son rêve, elle est partie en riant et en chantant.

Oui, vraiment, ce rêve sort de l'ordinaire. Je commence d'ailleurs à me poser beaucoup de questions.

*

Sérieusement ébranlé, je me suis assis sur l'herbe.

En haut d'un sureau, j'entendais siffler un oiseau. Son air paraissait bizarre. Il me semblait entendre dire :

« Tu es nouveau ? Tu es nouveau ? »

En sifflant de la même manière, je lui ai répondu :

« Oui ! puisque j'arrive ! Oui ! puisque j'arrive !... »

L'oiseau semblait satisfait. Un autre qui se tenait près de lui après avoir sorti sa tête qu'il tenait cachée sous une aile, a dit ceci :

« J'en étais sûr ! J'en étais sûr ! J'en étais sûr ! »

Pour me souhaiter la bienvenue, tous les deux ont voleté autour de ma tête puis tel dans un rêve, ils sont partis à tire d'ailes.

Combien la vie serait belle, si au lieu de la vivre comme on la vit, elle se vivait comme on se l'imagine...

*

Puis j'ai repris ma promenade. J'ignorais où j'allais, mes jambes, elles, le savaient. C'est ainsi que je me suis trouvé devant un arbre dans le tronc duquel des abeilles avaient installé leur miellerie. Je m'imaginai tant ce qui devait se passer à l'intérieur, que je m'y suis retrouvé. Je voyais les abeilles qui elles, ne remarquaient pas ma présence. J'ai pu ainsi, les voir œuvrer sans risquer de me faire piquer. Après m'être retrouvé dehors, je me suis mis à réfléchir et ai dû reconnaître les possibilités fantastiques de mon cerveau que j'ignorais peu de temps auparavant. Le jour où il me dévoilera tous ses secrets, je dois m'attendre à avoir beaucoup de bonnes et agréables surprises...

*

La visite de la miellerie m'a donné une idée. Puisque par les rêves, rien n'est impossible, pourquoi ne pas profiter de ma sieste pour me propulser jusqu'au ciel et sauter d'astre en astre et même marcher sur le soleil ?

Ainsi, j'ai pensé et ainsi cela s'est réalisé. Mais du haut des cieux, la terre m'a paru si belle que je suis retourné me poser sur elle.

*

Tout le meilleur qui m'entoure ne m'étonne pourtant pas. Je le trouve même naturel. Au fond de moi-même, quand je suis éveillé, j'ai toujours l'impression de vivre contre nature. Pourquoi l'Homme, cet être doté de qualités artistiques fantastiques, est-il tombé aussi bas ?

*

Heureusement, pour moi il existe des siestes, et celle dans laquelle je suis plongé maintenant, m'encourage à ne plus me poser ce genre de questions.

*

La longueur de mon rêve m'étonne toutefois et je m'attends à me réveiller d'un instant à l'autre. Mais puisqu'il semble vouloir se prolonger, à fond je veux en profiter. Le décor champêtre qui m'entoure me rend si bucolique que le désir de l'exprimer en musique saisit mon esprit.

Je suis retourné près du sureau pour récupérer à main nue, un morceau de bois que j'ai évidé à l'aide d'une branchette, puis, après avoir bouché une extrémité et percé des trous sur le dessus avec un ongle, j'ai pu admirer le pipeau sorti tout droit de mes doigts.

Je ne connais pas le solfège, ni ne sais jouer d'un instrument mais comme dans les rêves, tout est possible, je ne me fais pas trop de souci... L'air que je vais interpréter se trouve déjà dans ma tête : *La Cavatine de Rosine*, tirée de l'Opéra *Le Barbier de Séville* de Rossini. C'est ce morceau dont souvent et avec nostalgie, me parlait mon père qui, dans sa jeunesse, jouait cet air avec son bugle, en solo Place Bellecour à Lyon. Pour attester ses dires, il portait à ses lèvres une trompette à pistons imaginaire dont il sortait comme dans un rêve, une série de trémolos. Pendant qu'il jouait, je l'écoutais avec émotion et me disais combien il est bon d'avoir toujours dans sa tête des souvenirs de sa jeunesse.

Avec un tel maître, je n'avais qu'à suivre son exemple et souffler dans mon pipeau pour en faire sortir des sons de trompette. Devant une multitude d'oiseaux, de grillons et d'insectes divers, j'ai interprété ce morceau joué jadis par mon père, qui faisait tourner la tête des jolies filles, ce qui ne plaisait pas toujours à ma mère...

Fier de mon exploit, j'ai voulu poursuivre mon concert avec un extrait de *La Traviata*. J'ai porté à mes lèvres mon pipeau-trompette à pistons et au moment où j'allais en faire jaillir des notes, celles-ci sont restées bloquées dans ma gorge... Je venais de m'entendre interpeller par une voix qui m'était chère et qui avait cessé d'être à la suite d'un tragique accident.

*

Au cours de mes rêves nocturnes en noir et blanc, souvent surviennent des êtres aimés qui ont disparu. A mon réveil, cela m'apporte un grand réconfort. Dans la bibliothèque qui existe dans ma tête, le livre de leurs vies est toujours aussi présent.

Ce qui me réconforte la nuit me contrarierait-il le jour ? Seraient-ce les siestes du jour qui me font rêver en couleur ? Toutes ces questions se bousculent dans ma tête.

Bien que je sois assis sur l'herbe, je dois garder les pieds sur terre : « *Souviens-toi du gag de l'ASVEL* » me disais-je avant de me retourner vers où venait la voix. C'était bien la

sienne, son rire aussi, et pourtant je ne la reconnaissais pas...
Son visage était différent.*

D'une voix joyeuse, elle me dit :

– Malgré ta nouvelle tête je t'ai reconnu aussitôt !

– Ma nouvelle tête ? Qu'est-ce qu'elle a, ma tête ?

– Ce n'est pas celle que tu avais avant. D'ailleurs, tu as des cheveux !

– Comment ça, j'ai des cheveux ? Il y a belle lurette qu'ils sont partis mes cheveux...

Ma mère me disait qu'ils étaient blonds comme les blés pendant ma petite enfance. Ensuite ils sont devenus bruns, puis gris et puis ils sont partis. Ce qui me désole. Le matin, quand je débarbouille mon visage, je ne sais pas où s'arrête mon front !... Sans faire de gestes brusques qui auraient pu me réveiller, ma main s'est portée au sommet de mon crâne pour caresser une toison douce comme de la soie. En la ramenant vers le bas, mes doigts ont touché mon visage. Les cheveux étaient revenus et les rides ? Disparues... Je n'en revenais pas !

– Tu me crois à présent ? me demande gaiement ma chère nièce.

– Je ne peux pas faire autrement. Mais dis-moi, comment as-tu pu me reconnaître alors que j'ai changé physiquement ?

* Lire du même auteur *Le Poulet des Gratte-Ciel lance un défi*.

– C’est quand je t’ai entendu jouer *La Cavatine de Rosine* !

– Tu aimais donc l’opéra ? Cela, vraiment je ne le savais pas !

– Ce n’est pas pour cela, me répondit-elle en riant très fort. Mais cet air, le pépé le joue souvent.

– Le pépé ! Tu veux dire mon père. Il... Il est là, lui aussi ?

– Mais bien sûr, où veux-tu qu’il soit. D’ailleurs nous sommes tous ici.

Je me suis dit :

« *Attention ! Surtout ne bouge pas. Ce n’est pas le moment de te réveiller* ».

J’appliquais tant ce conseil que je me donnais, qu’au lieu de parler fort, je lui ai murmuré :

– Tu as raison. Si tu es ici, lui et tous les autres ne peuvent pas être ailleurs. Excuse-moi, mais depuis un bon moment, je vis des événements qui dépassent l’entendement. Ils sont si surprenants que j’ai l’impression de rêver.

– C’est normal, m’a-t-elle répondu dans un souffle. J’ai eu la même impression en me retrouvant ici.

Puis elle m’a pris par le cou.

– Si tu savais comme je suis contente de t’avoir retrouvé... ! Après m’avoir embrassé, elle a continué :

– C’est mon père qui va être heureux quand il va te revoir.

J’ai ressenti une très grande émotion. Si grande que je m’étonnais de ne pas m’être réveillé en me souvenant de la peine immense que j’ai ressentie quand, à l’âge de quarante-six ans, mon frère Louis nous a quitté. Jamais ce jour-là, je n’ai autant haï la mort. Cette réalité atroce qui apporte la paix à certains et pour d’autres un insoutenable chagrin.

– Allez ! Lève-toi, me dit-elle, je vais te guider vers eux...

Je ne pouvais pas tellement mes jambes étaient raides comme du bois.

– Va plutôt les chercher. Amène les vers moi. J’ai besoin de reprendre des forces afin de mieux supporter le choc du bonheur qui m’attend.

Elle m’a embrassé encore.

– Je te comprends. Avant, je ne savais pas ce qu’était le bonheur. Il faut le vivre pour savoir ce qu’il est vraiment. Attends-moi ici, je vais aller les chercher tous.

Elle s’est éloignée de quelques pas, puis s’est retournée.

– Surtout, ne bouge pas !

Comme le lapin blanc, elle est partie en riant et en chantant.

*

Son conseil devenait inutile. Pour ne pas risquer d'ouvrir mes yeux, je ne remuais même pas le petit doigt. Seul mon cerveau, infatigable, continuait à fonctionner.

« Récapitulons ! me soufflai-je, supposons, je dis bien, supposons, je suis au Paradis. Pourquoi pas ? Il fallait bien qu'un jour, il se manifeste. »

Cette logique me plaisait, me convenait même. C'est ainsi que depuis toujours, je me l'imaginai. Du monde insensé d'où je venais, dans mon esprit, au Paradis, je m'y trouvais déjà. Je me suis dit :

« Combien ils doivent être malheureux ceux qui n'ont pas d'imagination. Ils amassent des tracas, des soucis, de la gloire et des fortunes qui n'aboutissent à rien. Ils connaissent les cours de la bourse, les résultats des courses, les performances d'athlètes quelconques, mais ne savent pas faire la différence entre un cheval et un mulet.

Ouf ! Ce monde a disparu. Disparu aussi les puissants, les hypocrites et les tyrans, une vie nouvelle m'attend. Tout en respectant des règles et des lois, je vais pouvoir m'extérioriser et façonner de mes doigts, ce qui naîtra de mon imagination. »

Comme si elles voulaient m'approuver, les fleurs ont augmenté leurs senteurs. Je me suis senti envahir par une sensation curieuse que je ne connaissais pas.

Aucun mot, aucune parole, aucune phrase ne peuvent définir ce qu'est vraiment le bonheur !

*

Je n'ai pas de souvenir du jour de ma naissance et je ne connais pas non plus comment s'est passé la fin de mes jours, ce qui me fait rire ; je n'ai rien vu venir.... !

Quand cette fin est-elle intervenue ? Franchement, je n'en sais rien. Depuis plusieurs années, hier et qui sait, peut-être aujourd'hui ? Je ne sais pas... ! J'ai l'impression de poursuivre ma sieste.

Ce matin, je suis allé faire un tour dans les bois pour ramasser des champignons. En arrivant à la maison, à midi, j'en avais plein les bottes ! Pas de champignons mais sur les rotules... A mon âge, faire de tels efforts, n'est pas prudent. Il m'a bien fallu reconnaître que, si dans ma tête j'ai toujours dix-huit ans, le poids des années ajoutées devient de plus en plus pénible à supporter. Je n'avais pas très faim mais surtout envie de dormir. J'ai pris mes mots croisés, mon stylo à feutre fin, puis je me suis allongé sur mon lit et je me suis endormi.

Pourvu que je n'ai pas enlevé le capuchon de mon stylo !...

*

Le corps toujours immobile, seul mon cerveau restait aussi agile. Penser ne demandant aucun effort physique à fournir, je laissais librement vagabonder mon esprit !

J'ai levé les yeux vers les cieux pour voir qu'ils étaient d'un bleu pur et lumineux. Ni le blanc d'un nuage, ni les traînées d'avions à réaction ne souillaient la pureté de ce bleu.

Si ce n'était par crainte d'ouvrir les yeux et de quitter ce lieu radieux, je me serais levé pour faire des cabrioles, des

pirouettes et dans un cri, un hurlement qui jaillirait de ma poitrine, clamer ma reconnaissance pour la clémence que m'accorde le Maître de l'Univers que je ne connais d'ailleurs toujours pas.

– Ma clémence, tu la dois pour le désir sincère que tu as manifesté pour me rencontrer et aussi afin de connaître les raisons de mon silence. A travers un songe, je t'ai dévoilé un aperçu de ma puissance et aussi l'avenir radieux que je réserve à ceux qui accepteront de vivre sous ma juridiction.

– Je connaissais par ouïe dire ta bonté et ta miséricorde et j'ignorais si elles allaient s'appliquer aussi pour moi, et les mots me manquent pour traduire mes remerciements. Excuse moi si je m'exprime par l'esprit et non par des paroles car j'ai peur que le timbre de ma voix ne me réveille et de me retrouver benoîtement allongé sur mon lit.

– Ne me fais pas croire que tu voudrais t'aplatir devant moi (*lire « Des Poulettes aux Gratte-Ciel »*).

– Jamais mon père charnel qui m'aimait autant que toi m'a demandé que je le fasse pour sa gloire. Je ne peux pas m'imaginer que mon Père céleste soit plus exigeant que lui.

– Malgré ton imperfection et tes très nombreux défauts, j'aime ta façon de penser et ta manière de raisonner logiquement. Cela t'a permis de percevoir le sens de choses trouvant ainsi ce que les sages du monde continuent toujours vainement à chercher.

Ce que j'attends de toi, c'est de dévoiler à d'autres la méthode que tu as trouvée et d'ouvrir ainsi les yeux de ceux

qui errent dans les voies tortueuses de l'ignorance pour les diriger au droit sentier qui mène à la connaissance.

– Je connais le moyen efficace pour décoller les paupières, que j'emploierai qu'en dernier ressort. Si je ne peux y arriver par des paroles, je leur ouvrirai les yeux à grands coups de pied au ...

– Surveille ton langage ! N'emploie pas la vulgarité et surtout pas la violence ni le jugement, car la vengeance est à moi et c'est moi qui paierai en retour. Je ne te demande pas de convaincre mais seulement d'exciter l'appétit des affamés spirituels qui grignotent à l'aveuglette des miettes dans les ténèbres du mensonge, pour les gaver de plats composés de vérité. Je te conseille donc d'employer le conditionnel, maîtrise ta langue, ne t'engage pas à la légère. Au sceptique qui te demandera, pose lui plutôt des questions, retiens ses interrogations. Au moment que je choisirai, je te fournirai les réponses, tu apprendras ainsi sur le tas qui je suis et aussi les raisons de mon silence.

– Tu me déconseilles la violence, tu ne m'interdis pas l'ironie car c'est la seule arme que je possède pour démolir les préjugés et les idées reçues, mais pour bâtir quoi sur les ruines, je te le demande, car toi, tu le sais bien, je ne connais rien.

– Ne te soucie pas de construire, limite toi à détruire. Après la démolition, je te donnerai les éléments pour établir une base solide. Pour le reste, ce ne sera plus ton affaire et je t'expliquerai le pourquoi. En attendant, saisis toutes les opportunités qui se présenteront devant toi, même celles que tu estimeras les plus folles car moi je te le dis, elles ne seront pas le fruit du hasard. Ne te décourage pas devant les épreuves qui

se dresseront pour te faire trébucher, car je me tiendrai à tes côtés. Malheur à celui qui osera toucher à un seul de tes rares cheveux car en s'en prenant à toi, c'est à moi qu'il déclare la guerre et l'imprudent constatera à ses dépens qu'il n'est pas bon de tomber vivant dans les mains du Dieu d'Abraham.

– Si j'ai bien compris la situation, tu me confies une mission qui, par rapport à celles que jadis je vivais dans mon imagination, sort vraiment de l'ordinaire. Mais voilà, le justicier du Far West, avec les années en plus, a perdu de la souplesse, son fringant mustang doit être perclus de rhumatismes et le barillet de son colt bloqué par une épaisse couche de rouille. A ses folles aventures dans les grandes prairies ou les déserts brûlants, je choisirai celle plus placide d'un inspecteur de Scotland Yard. Avec un équipier tel que toi et en mettant en pratique les conseils que mon père m'a donnés jadis pour gagner des parties de boules, nos adversaires nous allons tous les passer à la moulinette. A présent, j'en suis certain, les pèlerins qui vont participer à la grande croisade que nous allons déclencher ensemble, vont beaucoup rigoler.

– Tu emploies un langage qui me dépasse et je ne saisis pas le sens de tes mots, mais je lis dans ton regard que dans ta tête germe une idée. Laisse la donc se développer afin qu'à son épanouissement, je puis juger de son efficacité.

*

En attendant de rire aussi avec « *le Poulet des Gratte-Ciel mène l'enquête* » ... et avant qu'il se réveille, il va me falloir le quitter rapidement. De ma position élevée, je vois une foule courir vers lui. C'est par pudeur que je m'éloigne d'eux mais du plus haut des cieux, je partagerai leur joie.

*

Cette foule, je ne la voyais pas encore mais je reconnaissais des voix. C'étaient celles de tous ceux qui bien que n'étant plus se trouvaient toujours présents en moi. J'ai eu le désir de me lever et de courir au devant d'eux, mais je craignais encore que le fait de déplier mes jambes raides ne me réveille, je suis resté assis sur l'herbe, attendant plutôt qu'ils viennent vers moi.

*

« Le Poulet des Gratte-Ciel mène l'enquête », que l'auteur avait confié en 2001 à la Société des Ecrivains, sous le titre de « Moi aussi, je rirai », signé Lyonel-Guy-Laurent, à la suite d'événements imprévus a vu sa diffusion suspendue.*

Cet incident salutaire permettra au lecteur perspicace de percevoir dans ce roman écrit en 1995, son côté prémonitoire ... troublant !

*

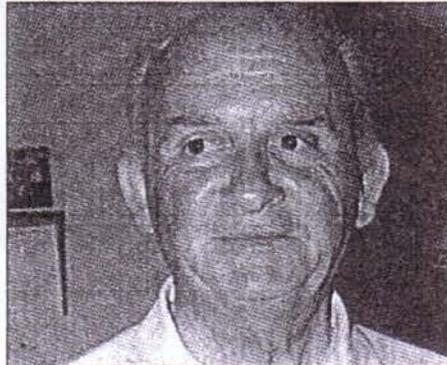
* Dépôt légal premier trimestre 2004, ISBN 2-7480-0852-9.

“Moi aussi, je rirai...”

**Fils de champion
bouliste
("L'homme
à la veste"),
Guy Di Rocco se lance
dans la littérature.
Lyonel Guy-Laurent,
de son nom de plume,
nous livre de savoureux
souvenirs d'enfance
et de cocasses
réflexions sur Dieu,
la vie, la mort...
et l'amour.**

Il est Philosophe, Guy Di Rocco. Philosophe et pince sans rire. Il prend un malin plaisir à vous expliquer pour quelles raisons la mort est inéluctable mais vous prouve que la résurrection est possible. *La bible a répondu à mes questions* • affirme-t-il sans sourciller. L'heureux homme ! Guy Di Rocco, dont le père,

Guy Di Rocco,
alias Lyonel
Guy Laurent,
à la fois
théologien,
philosophe
et humoriste.



connu sous le sobriquet de "L'homme à la veste", fut l'un des grands champions boulistes des années cinquante, est devenu, en littérature, Lyonel Guy-Laurent.

Dans *"Moi aussi, je rirai..."* (à paraître en mai 2003 aux éditions de la Société des écrivains), notre homme évoque, avec un réel talent, son enfance lyonnaise. « Une entrée en matière qui n'était pas prévue mais que j'ai estimée nécessaire avant de détailler les réalités d'un quotidien vu par un homme adulte

qui refuse toujours de l'être devenu. D'ailleurs, à la suffisance des nautis, des privilégiés et des puissants, je préfère l'ignorance des petits enfants ». Cette déclaration donne le ton de l'ouvrage. Lyonel Guy Laurent a fait sienne la devise d'André Malraux : « Le XXI^e siècle sera spirituel ou ne sera pas ». Il n'hésite pas à écrire que « le 21^e siècle sera la période où la question relative au sujet de l'existence de Dieu sera définitivement résolue ». Théologien, philosophe, humoriste : Lyonel Guy Laurent emprunte son caractère à chacun. Mais c'est surtout une bonne dose d'optimisme qu'il livre dans chaque ligne de ses pensées. **J.S. ■**

Dauphiné Libéré

10/07/2002

LE POULET DES GRATTE-CIEL MENE L'ENQUETE

(Guy-Laurent DI ROCCO)

Artichauts ... ou Artichons ?

*

EN AVERTISSANT SES ELEVES que le sujet qu'ils auraient à développer le lendemain serait de décrire en une seule phrase et en veillant à la ponctuation, le métier de leur père, l'institutrice me mettait mal à l'aise : ... ce que faisait mon père tous les jours de la semaine, je ne m'en souciais guère !...

Le matin, quand je me levais pour aller à l'école, il était déjà parti et pas encore rentré lorsque je revenais à onze heures et demi. Il arrivait à la maison vers midi un quart pour déjeuner avec sa famille et repartait une heure plus tard pour ne rentrer qu'en fin d'après-midi... complètement exténué...

C'est à un père au bout du rouleau, qu'un de ses fils a demandé de bien vouloir lui expliquer "son boulot" !

Ainsi, il m'a révélé qu'il était mouleur à la main. Brièvement, il m'a expliqué que son rôle consistait à faire dans un trou, avec du sable et un outil qu'il appelait « spatoule », des moules dans lesquels un certain « coubilon » déversait de la matière en « fousion ».

– Maintenant, concluait-il, il faut me laisser tranquille. Je vais faire ma toilette, manger puis aller me coucher, car demain je dois me lever "ton".

*

Des années plus tard, j'ai compris que ce fameux « coubilon » était en réalité un « cubilot », engin très connu des ouvriers de fonderie...

Bien que résidant depuis plusieurs années en France, mon père prononçait **ou** la lettre **u** et **on** la lettre **o**. C'est ainsi qu'il disait « cisons » au lieu de ciseaux.

– **Ciseaux** avec un **o**, essayaient de lui dire les membres de sa famille.

Il nous répondait :

– C'est bien ce que j'ai dit : **cisons** avec un **on**.

– **O, O, O**, insistaient-ils.

– **On, On, On**, répliquait-il.

Nous avons reconnu que jamais il n'accepterait notre version, alors nous avons adopté la sienne ! Depuis, à la **maiso**, ciseaux est devenu **cisons**.

*

Le moule, je savais ce que c'était. Souvent le dimanche, je voyais ma mère s'en servir pour faire de la pâtisserie. C'est donc vers elle que naturellement je me suis tourné :

– Ce que je fais avec mon moule, ton père fait de même avec les siens, mais en bien plus grand.

Mes yeux se sont ouverts davantage quand elle m'a annoncé qu'il fabriquait des pièces de plusieurs tonnes.

A l'école, j'ai appris qu'une tonne correspondait à mille kilos. Ce chiffre "mille" représentait pour l'enfant que j'étais, le chiffre astronomique, celui que l'on ne peut pas dépasser.

J'avais bien un petit aperçu de ce que représentait "un kilo" avec celui de pommes de terre que ma mère m'envoyait acheter chez Lentillon, le marchand de patates. Dans mon esprit, je m'imaginai les gâteaux monstrueux que devait fabriquer mon père.

*

La maîtresse avait insisté pour que nous apportions beaucoup de détails à notre sujet. C'était une jeune femme blonde ayant de beaux yeux bleus et, pour me faire remarquer d'elle, j'ai poursuivi mon enquête.

Si mon père parlait peu de son travail avec ses enfants, il était plus loquace avec son beau-frère surnommé *tonton Auguste* par ses nombreux neveux et nièces.

Au cours de leurs discussions, dont j'étais souvent le témoin muet mais curieux, j'apprenais des mots et des noms que j'ignorais mais que je m'imaginai à ma façon.

Souvent mon père parlait de « châssis » et de « gabarit ». Je connaissais bien messieurs *Fraïoli*, *Petrucci* et *Tanzilli*, mais *Chassi* et *Gabari*, je me suis dit qu'ils n'habitaient pas le quartier puisque je ne les connaissais pas ! Ensuite, il a fait allusion à un ébarbeur. J'ai dû rectifier l'idée que j'en avais. Celui qui rase les barbes n'est pas un barbier, mais... "un ébarbeur".

*

J'ai frémi de terreur en apprenant que quelquefois, dans le monde inconnu où évoluait mon père tous les jours de la semaine, survenaient des loups.*

Ce que je connaissais de ces bêtes, c'est qu'elles dévoraient les petits enfants, mais qu'elles détestaient la soupe. C'est ce que j'ai cru comprendre lorsque ma mère me disait :

– Si tu ne manges pas ta soupe, le loup va te dévorer.

Ainsi, le petit enfant plein de soupe faisait fuir le loup... !

Mon père se trouvait donc de temps à autre en grand péril ! Tremblant pour lui, je lui demandais :

– Ces loups, quand ils arrivent, que fais-tu ?

Il me regardait, fier et sûr de lui, avec même une moue de mépris :

– ... Ils passent à la casse !

*

Avec la même fierté et la même assurance, le lendemain j'ai pu rendre ma rédaction à ma belle maîtresse :

« Pendant que l'ébarbeur, tout en rasant, observe la scène, mon père dans un trou plein de sable, armé d'une spatoule mais aidé par Chassi et Gabari, lutte victorieusement contre des loups attirés par l'odeur alléchante de la coulée que déverse Coubilon. »

*

Quelques semaines auparavant, j'avais éprouvé un sentiment de jalousie envers un copain de classe qui s'était fait

* Loups : Pièces qui doivent être détruites à cause de leurs imperfections.

remarquer par ma jolie institutrice, en détaillant un passage du film de *Tarzan* qu'il avait vu au cinéma.

« Tarzan, l'homme singe, surnommé le roi des animaux, vêtu d'un simple pagne en peau de léopard, à cheval sur un éléphant, se battait comme un lion contre un python géant. »

Au cours de la récréation, comme je me tenais à proximité de mon institutrice, je l'ai vu faire rire aux éclats ses collègues en leur lisant ce passage épique. Des semaines plus tard, ils riaient toujours. Une angoisse m'a alors saisi : le cahier que tenait dans sa main la jolie maîtresse ressemblait étrangement au mien... Mes craintes se sont dissipées après la fin de la classe. Avec un très beau sourire et de sa voix très douce, elle m'a demandé gentiment :

– Dis-moi, dans quelle entreprise travaille ton papa ?...

*

Cette entrée en matière n'était pas prévue au programme mais en relisant ce roman, j'ai estimé qu'elle devenait nécessaire.

En effet, inconsciemment, tout en rigolant comme mon père, à ma manière j'ai façonné un moule dans lequel sera déversé du métal en fusion qui, en refroidissant deviendra pour les uns une réussite qu'ils devront polir par un ébarbage et pour les autres un loup qu'ils passeront à la casse.

*

Cette préface vous donnera une idée de ce qui vous attend car vous irez de surprise en surprise. Pas de vulgarités, rien de ce que certains intellectuels ou scénaristes nous imposent actuellement, simplement des souvenirs, des réalités

détaillées par un homme adulte qui refuse toujours de l'être devenu, qui, à la sagesse des nantis, des privilégiés et des puissants, préfère l'ignorance des petits enfants.

La compagnie de l'ignorant qui cherche à comprendre est préférable à celle de celui qui se nourrit et se contente de sa simple connaissance.

*

Raconte-moi une histoire...

*

Il était une fois, au cours d'une belle journée ensoleillée d'un mois de juillet mille neuf cent quatre vingt-treize, dans une paisible pension de familles située au beau milieu du magnifique Parc des Ecrins, au pied de la Bérarde d'où jailli l'impétueux torrent de montagne baptisé Le Vénéon, se trouvait un très jeune retraité qui, allongé confortablement dans une chaise-longue, récupérait ainsi des quarante-six années de labeur effectuées loyalement dans divers ateliers, quand son beau petit-fils, Lyonel, qui se trouvait près de lui l'a fait bâiller d'ennui après lui avoir demandé très poliment :

– Guy, est-ce que tu peux m'aider s'il te plaît... ?

– A quoi faire, mon grand ? a répondu l'ancien en s'étirant paresseusement. Il ignorait encore totalement à cet instant précis que durant des années, il se balancerait dans la... littérature !

– A écrire une histoire... !

– Ah ! Bon ! Mais je vois que tu l'as déjà commencée. Voyons... Un jour, un enfant de quatorze ans est allé dans la forêt. Cet enfant s'appelle Brian. Oui, et après ?

– C'est ça..., je ne sais pas...

– Oui mais attends, tu envoies Brian dans la forêt sans savoir ce qu'il va y faire ? Ton problème, il est là. Cherche au départ une base à ton histoire. Une fois que tu l'auras trouvée, tu pourras commencer à la bâtir.

– Tu peux m'aider à trouver cette base ?

– Surtout, ne nous excitons pas. Qu’aurais-tu aimé écrire ? Une histoire drôle, romantique, de science-fiction ou quoi d’autre ?

– Ce serait plutôt une histoire mystérieuse. Un peu comme celles d’Agatha Christie.

– Et bien voilà ! Cherche le mystère, trouve la clé du mystère et à partir de là, tu peux bâtir ton histoire, créer des personnages, des situations, sans pour autant perdre le thème de l’intrigue... Tu vois, c’est tout simple !

– C’est tout simple ! C’est toi qui le dis. Dis ! Quand tu étais petit, est-ce que toi aussi, tu avais envie d’écrire des histoires ?

– Je n’en ai pas souvenance. C’est vrai, à l’école communale, j’aimais bien les rédactions libres. C’était plus pour avoir l’assurance de rêvasser pendant une heure que pour développer un sujet. Non..., je ne peux pas dire que le désir d’écrire m’habitait, pas plus maintenant qu’avant... En voyant toutes les difficultés que je rencontre pour remplir une carte postale, je ne me vois pas en train d’écrire un roman. Mon bagage intellectuel se limitant à un simple sac à dos, je n’irais pas très loin. Maintenant, si tu me demandes si étant jeune j’aimais faire des blagues ou raconter des bobards, c’est différent. Ce n’est pas un livre que je pourrais écrire, mais une encyclopédie de plusieurs tomes.

– C’est vrai ? Tu aimais faire des farces ?

– Plutôt ! Et crois-moi, je n’avais pas à me forcer. Même pour faire des jeux de mots. La moindre occasion, la moindre parole et c’était parti ! Un jour, j’ai fait croire à mon frère Michel qu’il avait gagné trente kilos de fromage. Ce qui m’a poussé à faire cette blague ? Tout simplement, le fait qu’à

la maison, depuis plusieurs semaines, nous ne mangions que du *Bonbel*. Ma mère m'en a donné la raison. Michel participait à un concours organisé par cette marque de fromage. Pour que son jeu soit validé, il fallait y joindre un ticket qui se trouvait justement sur un *Bonbel*. Une idée plus que saugrenue m'est venue à l'esprit. Etant imprimeur, j'ai composé un en-tête de lettre avec les coordonnées de la fromagerie en spécifiant « Agence de Lyon » avec adresse et téléphone bidons. J'ai demandé ensuite à la petite secrétaire de me taper un texte à la machine. Sitôt terminé, une enveloppe et hop ! à la poste ! Je pensais que mon frère, dès la réception de cette lettre aurait cherché à en avoir confirmation. Penses-tu ! Remarque, je dis ça... à sa place, j'aurais certainement réagi comme lui. Une bonne nouvelle, on l'accepte, on ne peut pas s'imaginer qu'il s'agisse d'une blague.

– Oui, mais lorsqu'il s'en est rendu compte, il ne devait pas être content ?

– Pas sûr. Il aurait pu ne pas l'être si je lui avais dit qu'il avait gagné une grosse somme d'argent. Il aurait certainement fait des projets. Mais trente kilos de fromage ! Cela lui posait pas mal de problèmes, il m'a avoué que par bon coeur il en avait promis à beaucoup de personnes... Il ne se voyait pas terminer le reste avec son épouse.

*

Dans l'atelier où je travaillais, il me suffisait de voir un ouvrier rouler ses cigarettes pour que le lendemain je balance des pétards dans sa tabatière ou bien le jardinier cueillant ses tomates avait la surprise d'en trouver certaines avec des yeux, un nez, des cheveux et des moustaches...

Si je te disais que pendant mon service militaire, afin d'enquiquiner un adjudant qui nous empoisonnait l'existence, j'ai trouvé le moyen d'organiser, à l'intérieur même de la caserne, un concours de boules qui a duré une semaine, en incluant parmi les militaires tous participants, le commandant de la compagnie...

L'adjudant devenait dingue. Il mettait les copains en prison et le commandant de compagnie, afin de ne pas nuire au bon déroulement de la compétition, les en faisait sortir... !

En revanche, il m'est arrivé souvent qu'une farce que je destinais à untel, prenne malgré moi un autre chemin et là, je devenais le dindon de la farce...

Ainsi que je te l'ai dit, j'étais imprimeur, et naturellement dans une imprimerie il y a des machines. J'avais calculé qu'en mettant de la poudre à éternuer à un endroit précis, l'ouvrier qui se trouvait à la réception des feuilles fraîchement imprimées, allait s'en prendre plein les narines...

Mais voilà, une fois mon installation terminée, quelle n'a pas été ma surprise de voir mon patron lui-même à la réception des documents. Tu parles d'un gag ! Tout rigolard que je suis, je ne riais plus du tout ! Ceux qui se tordaient, en revanche, c'étaient les copains que j'avais cru bon de tenir au parfum... !!

Je vais t'en raconter une autre dans le même genre. Toujours sur le lieu de mon travail... !

Un copain venait à peine de refermer la porte des WC où il s'était rendu, que je signalais au chef d'atelier que cela faisait plus de vingt minutes qu'il s'y trouvait :

– Je me fais du mauvais sang, il se plaint qu'il a mal au ventre et envie de vomir.

Naturellement, le chef, soucieux, est allé cogner contre la porte. Il revient vers moi en me disant que personne ne répond.

Cela aussi était prévu. Je savais que le copain en question, lorsqu'il se trouvait en cet endroit réagissait ainsi :

– Si je ne peux pas débourrer tranquille !

J'aurais pu en rester là, mais penses-tu, il fallait bien que je fasse l'andouille !

– Pourvu qu'il n'ait pas un malaise, etc., etc.

J'ai tellement réussi à paniquer le chef, qu'il interpelle le patron qui passait par là, en criant :

– Roger est malade, cela fait plus d'une demi-heure qu'il est au WC.

Tu parles d'une demi-heure, cela faisait à peine cinq minutes qu'il s'y trouvait !

Quand j'ai vu le patron et le chef cogner et tambouriner à l'unisson contre la porte en criant :

– Roger, ouvre la porte ou réponds-nous, je ne rigolais plus du tout. Je me disais : « Pourvu qu'ils ne l'enfoncent pas cette porte ! »

Quand le copain est enfin sorti des WC, il ne s'attendait pas à ce qu'on lui demande des nouvelles de sa santé... !

– Est-ce que tu vas mieux ?

– Tu es peut-être constipé...

Ce genre de blagues, je pourrais t'en raconter des dizaines. Il a fallu que j'arrive à près de cinquante ans, pour qu'à la lecture d'un article, je décide vraiment d'arrêter cette pratique.

– Pourquoi ? Ce n'est pas grave de faire des farces !

– Je le pensais aussi, mais j’ai appris que ce qui poussait les farceurs à faire des farces, était avant tout le désir de se mettre en valeur et que, pour cela, ils n’hésitaient pas à tourner leurs victimes en ridicule...

Dans cet article, l’auteur présentait les farceurs comme des hypocrites dans la mesure où ils choisissent toujours ceux qu’ils ont l’intention de ridiculiser parmi de braves gens. Ils auront même l’audace de leur dire que, s’ils se sont moqués d’eux, c’est parce qu’ils les aiment bien.

Alors là !, j’avais pris la claque ! Que ce soit le but de certains farceurs, d’accord, je voulais bien l’admettre, mais pas dans mon cas !

Et pourtant, j’ai été dans l’obligation de reconnaître que c’était la vérité. Je m’en suis rendu compte par la suite.

Chaque fois que j’avais envie de faire une farce à quelqu’un, je me posais la question : « Pourquoi lui, pourquoi pas l’autre ? L’autre ?... Cela ne risque pas, c’est une vraie tête de lard qui ne comprend pas la plaisanterie. »

C’était une bonne excuse de ma part. En réalité, je savais que cet autre m’enverrait sur les roses !

Il existe une grande différence entre ne pas aimer les plaisanteries et ne pas vouloir passer pour un imbécile.

– C’est dommage. Moi aussi, j’aime bien faire des farces. Dis, tu crois que l’on ne pourrait pas en faire tous les deux ?

– Rassure-toi ! Comme dit le dicton : « *Chasse le naturel, il revient au galop* », parce que le naturel refait toujours surface. On peut le comparer à un bouchon de liège : tu peux bien l’enfoncer dans le plus profond des océans, avec le temps, il remonte toujours. Disons plutôt au sujet des farces

que je veille à ne pas dépasser certaines limites. Pour les farces et les calembours aussi.

*

Hypocrite ! Voilà le mot qui m'a définitivement dégoûté de faire des farces. J'ai suffisamment d'autres défauts pour pouvoir me passer aisément de celui-ci.

Je hais les hypocrites, car ils sont difficiles à déceler. C'est le piège permanent. Ce qui fait le danger du piège, c'est justement parce qu'il ne ressemble pas à un piège. On s'en rend compte lorsqu'on y tombe dedans. Même leur regard est faux..., pour mieux tromper, ils prennent le regard innocent des petits enfants.

*

– Et c'est quoi, ça, un calembour ?

– Tu ne le sais pas ? C'est une sorte de jeu de mots. Tiens, dans le genre de celui-ci : Mon patron se prénomme *Marius*. Un jour, il a enguirlandé son neveu avec perte et fracas. Lorsque celui-ci est revenu gêné autour du marbre où avec d'autres collègues nous étions réunis, dans le but de le dérider, je lui ai demandé :

– « – *Vous qui êtes mélomane, que pensez-vous de la sonorité du Stradimarius ?* »

Je suis arrivé à mes fins car le neveu, mais aussi les copains ont éclaté de rire. Le seul qui ne riait pas, c'était bien le tonton. Il devait se demander les raisons de cette hilarité. Ainsi que pour les farces, j'ai dû mettre un frein à mes calembours. Pas à la suite de la lecture d'un article, mais d'une réflexion d'une collègue d'atelier :

– Faites attention à ce que vous dites !, m’a-t-elle conseillé. Je lui ai répondu qu’il ne fallait pas prendre mes paroles au sérieux, que c’était juste pour m’amuser. Elle m’a dit ceci :

– Je sais que vous ne faites pas ces jeux de mots par méchanceté. Veillez-y quand même, certains font mal.

– Comment ça, qui font mal ! Cela n’avait jamais été dans mes intentions !

– Depuis j’apprends à tenir ma langue et crois-moi, pour un bonhomme comme moi, ce n’est pas de la briquette ! Maintenant, je te laisse. Je t’annonce officiellement que je vais aux chanterelles !

– Est-ce que je peux venir avec toi ?

– Avec plaisir. Cela va me permettre de te dévoiler un coin que j’ai trouvé avec certaines chanterelles aussi larges que des plats à barbe.

– Ce n’est pas une blague au moins ?

– Demande à M. et Mme Balme si c’est une blague. Ils les ont vues. M. Balme m’a même conseillé de ne pas dévoiler le coin. Ça ne risquait pas ! Cela faisait des années que je le cherchais... Maintenant je n’ai pas l’intention de le chanter sur les toits. Je dis que c’est mon coin, mais il ne m’appartient pas vraiment. Ceux qui veulent en bénéficier, ils n’ont qu’à le chercher ! Et s’ils cherchent bien, ils le trouveront...

Le temps de récupérer mes pataugas sous la tonnelle, mon bâton pour faire fuir d’éventuelles vipères et c’est parti... !

– Moi aussi, je vais changer de chaussures. Dis, en chemin, peux-tu me raconter d’autres blagues ? J’aime bien.

– Si tu veux, cela me rappellera ma jeunesse. Au fait, ce n'est pas une blague que je te raconterai, mais plutôt une histoire tellement absurde et débile, que très souvent je me suis demandé comment des gens pourtant intelligents ont pu l'avalier... Tu es prêt ? Allez, c'est parti ! Chanterelles..., nous arrivons !

*

Dans un grand éclat de rire, toute ma famille accueillait la nouvelle : à plus de 30 berges j'avais décidé de passer mon permis de conduire ! Pour certains, cette décision ne pouvait être qu'un canular supplémentaire et pour d'autres, comme je m'étais si souvent moqué d'eux, l'occasion de rire de moi au sujet des erreurs de conduite censé se produire !

C'est certainement la seconde éventualité qui a dû pousser mon beau-frère à venir me voir un samedi après-midi sur le lieu de mon travail, accompagné de son épouse.

Après avoir échangé des propos sans grande importance, « la » question qui lui brûlait les lèvres est enfin sortie de sa bouche :

– Et ces leçons de conduite, comment se passent-elles ?

Visiblement dans son regard, ce garçon espérait du sensationnel. Il n'allait pas être déçu, il ne s'était pas déplacé pour rien.

– A part le petit pépin que j'ai eu sur le Boulevard de Ceinture, tout va bien.

Un petit coup d'oeil furtif du côté du beau-frère, je ne me suis pas trompé : il est intéressé... !

– C'est vrai ! Tu as eu un pépin ? Que s'est-il passé ?

C'est bon ! Le poisson est pris. Laissons-le gigoter un moment au bout de l'hameçon.

– Comme je te l’ai dit, cela s’est passé sur le Boulevard de Ceinture. Je roulais peinard depuis un bon moment, quand le moniteur m’a demandé :

– Qu’attendez-vous pour doubler ce cycliste qui est devant vous et que vous suivez depuis des kilomètres ?

« *Il suit un cycliste qu’il n’arrive même pas à doubler ! C’est super, vite, je veux connaître la suite* » devait se dire le beau-frère... !

– Tu ne pouvais donc pas le doubler avant que le moniteur te le demande ?

– Je n’ai pas osé. Je n’en étais qu’à ma huitième leçon de conduite.

« *Quoi !, devait-il jubiler, après huit heures de conduite, il roule comme une limace. Je me régale, que dis-je, je me délecte.* »

– Que s’est-il donc passé ? Allez, vite, raconte !

– Tout d’abord, je me suis méfié. Tu me connais. J’ai pensé : Attention, le moniteur veut te piéger... ! Je me suis rappelé ce qu’il faut faire avant d’effectuer un dépassement :

- 1) Consulter mon rétroviseur pour voir si un véhicule n’est pas en train de me doubler.
- 2) Mettre mon clignotant afin de prévenir les autres usagers de mon intention.
- 3) Donner un coup de klaxon pour avertir le cycliste que je vais le doubler.
- 4) Après un dernier coup d’oeil dans mon rétroviseur, je déboîte et je double franchement.

Le cycliste avait-il deviné mes intentions ? Au moment où je déboîte, il fait exactement la même manoeuvre et appuie plus fort sur ses pédales. Je signale ce fait au moniteur :

- Mais il est fou, il ne veut pas que je le double !
- Ne discutez pas, doublez et accélérez, qu'il me répond énervé.

Toutes les fois que je tentais cette manoeuvre, le cycliste faisait de même. « *Jamais, je n'ai vu pédaler quelqu'un aussi vite* », me suis-je dit. « *C'est complètement dingue, on dirait qu'il veut faire la course.* »

De temps en temps, il se retournait comme pour voir si je le suivais.

Je dois l'avouer, à ce moment-là j'ai paniqué. Entre le moniteur qui ne cessait de me dire de doubler et d'accélérer et les voitures qui venaient par derrière en me faisant des appels de phares pour que je les laisse passer, crois-moi c'était l'enfer. Surtout qu'à force de vouloir toujours le doubler, je me retrouvais complètement à gauche de la route. Je roulais presque sur l'herbe du terre-plein central. J'ai roulé ainsi jusqu'au carrefour du boulevard Pinel. Heureusement, les feux étaient au rouge. Je ralentis, je m'arrête et je mets mon frein à main.

Le cycliste s'arrête aussi. Soudain, je le vois qui s'affaisse sur le capot de ma voiture et lentement, il glisse sur la route. Affolé, le moniteur descend pour voir ce qui se passe. Il me fait alors de grands gestes pour que je le rejoigne.

Alors là, la surprise du siècle m'attendait. Comment cela avait-il pu se produire ? D'après moi, j'ai supposé qu'au départ je devais le serrer de trop près, car le garde-boue arrière du vélo était accroché au pare-choc avant de ma bagnole.

Et voilà le beau-frère qui éclate de rire. Attention, pas le petit rire, mais le rire super balaise. Il était carrément plié en deux !

Cela me faisait plaisir de le voir rire ainsi. Il prenait la blague du bon côté. Puisqu'il aimait ça, j'allais rajouter des détails à mon histoire... Toutes les fois que je lui en donnais un, il riait davantage. Ce jour, étant en verve, les détails arrivaient en cascade.

Si bien qu'à la fin, mon cycliste sortant de l'ordinaire, devenait un grand-père à longue barbe blanche ayant certainement le désir de jardiner, car je l'avais accroché à la hauteur des jardins ouvriers de Vaulx-en-Velin et qu'il transportait une triandine en travers du cadre de son vélo.

L'homme pédalait très vite car il chevauchait un vieux vélo muni de roues fixes et portait des chaussures serrées par les lanières de ses cale-pieds....., par manque de munitions j'ai cessé ma description !

Et puis le beau-frère se baladait au bord de la rupture. Humainement, je me devais vraiment de ne pas trop insister. Progressivement, son rire perdait de son intensité, pour finir par cesser. Encore quelques spasmes, de gros soupirs et il me dit, après avoir essuyé son visage plein de larmes :

– Je ne voudrais pas te faire de la peine, mais cela ne m'étonne pas. Je te dirai même mieux. Cette mésaventure ne pouvait arriver qu'à toi.

Ho-là ! Que se se passe-t-il ? Aurait-il gobé cette ineptie ? Voudrait-il me faire marcher en me faisant croire qu'il l'accepte?

Cette fois, je reste sur mes gardes. Tiens, il consulte sa montre bracelet :

– Excuse-nous si nous devons te quitter, mais ce soir nous sommes invités chez René.

René était tout simplement mon grand copain d’atelier. Tous les deux, nous nous entendions très bien. Pour la mise en boîte, il avait beaucoup d’esprit. Le lundi matin, après que nous nous soyons serrés la main, il me demanda :

– Qu’est-ce qui a bien pu passer dans ta tête pour raconter cette salade à ton beau-frère ?

– Explique-toi car je ne sais pas à quoi tu fais allusion.

– Le grand-père ! Celui que tu as accroché avec ta voiture et que tu as poussé à plus de 80 km à l’heure sur le Boulevard de Ceinture...

– Oui, ça y est... ! que je répons, je me souviens. On a bien rigolé. Si je te disais qu’à un moment donné, j’ai cru qu’il y croyait.

– Comment ça ?, réplique René, comment peux-tu dire « J’ai cru » ?! C’est que ce n’est pas la même chose, il en est persuadé !

– Ce n’est pas possible ! Il t’a fait marcher. Comment peut-on croire une histoire pareille ?

– Je t’assure que c’est vrai. Toute la soirée, il n’a été question que de toi et de ce grand-père. Il a donné des détails tellement percutants qu’il a réussi à convaincre tous les autres amis que j’avais invités.

Je n’y croyais pas. J’ai pensé qu’il y avait un gag en dessous. Et pourtant, le regard de René paraissait sincère.

– Tu ne me crois pas ? Demande à ta soeur Danielle. Elle pourra te le confirmer. Il ne cessait de la prendre à témoin. Il a été étonné que je ne sois pas au courant. Tu sais la réponse qu’il m’a donnée : « ... *S’il ne t’en a pas parlé, c’est parce*

qu'il est trop fier. Il ne veut pas s'en vanter, il doit avoir honte. »

*

C'est sans jubilation que je vous dis : « – *Cette histoire est vraie !* »

Si vous deviez me dire que mon beau-frère n'est pas très malin pour avoir gobé une telle ânerie, je vous répondrais qu'il est pourtant loin d'être un imbécile.

Pour en avoir le coeur net, le bobard, je l'ai tenté avec d'autres. Eux aussi le croyaient et ont été piégés.

Je n'en revenais pas. Je me demandais comment des personnes dotées d'intelligence pouvaient aussi bêtement se laisser berner. Loin de m'amuser, ce gag m'a plutôt tracassé. Je dis bien tracassé et non pas tourmenté. Les tourments empêchent de dormir, mes profonds roupillons attestent le contraire.

Les questions qui me tracassaient étaient les suivantes :

« Puisque je peux faire avaler de pareilles bêtises, pourquoi d'autres personnes ne feraient-elles pas de même ?

Et si, sans m'en rendre compte, pour le rire de farceurs que j'ignore, moi aussi, j'étais le dindon d'une farce ? »

Si c'était le cas, c'est certain, cela ne me plairait pas. Les farceurs sont susceptibles et moi aussi, j'en fais partie.

*

Mes soupçons se sont amplifiés après avoir vu des séquences de l'émission *Surprise sur prise* et en écoutant surtout les commentaires de son réalisateur. Pour réussir de tels gags, il faut du temps et de la patience afin de conditionner

et ainsi manoeuvrer sa victime. Et ça marche ! Des personnes de tous bords, de toutes tendances qui sont aussi loin d'être des imbéciles ont été piégées.

Je ne vous dirai pas que cette émission ne m'a pas fait rire, mais l'expression finale du gars pigeonné, me mettait mal à l'aise. S'il rit pourtant du bon tour qui lui a été joué, son regard semble dire : « *Comment ai-je pu être ainsi manipulé ? Comment ai-je pu être aussi con...ditionné... ?* »

*

Je vais sans doute vous décevoir en vous avouant que le gag du grand-père à bicyclette m'a mis aussi mal à l'aise. Pas le début de son histoire, mais les détails ridicules que j'y ajoutais. J'espérais, en employant des ficelles énormes faire réagir mon auditeur. Plus elles étaient grosses et plus il poussait des cris d'effroi, avec des réflexions dans le genre de celle-ci : « *Vous auriez pu tuer cet homme* » ou encore : « *Le moniteur ne se rendait compte de rien ?* » ou mieux : « *En cas d'accident mortel, c'est lui qui serait le coupable, c'est un incapable !* »

Devant tant de marques de sympathie, d'amitié et de sollicitude à mon égard, je ne pouvais plus leur dire que tout cela était faux, que je m'étais payé leur tête. De sorte que la farce que je destinais aux autres se retournait contre moi.

*

Pour faire marcher, il faut donc d'abord conditionner.

Au fait, quel est le sens du mot « conditionner » ? A moi... mon fidèle dictionnaire. Je lui demande, il me répond : Conditionner : « *Emballer de la marchandise en vue de sa protection commerciale.* »

Et bien, voilà la solution des gags. Plus la ficelle est grosse et plus le conditionné est dans l'impossibilité de réagir.

*

Cela apporte de l'eau à mon moulin. Et si la société dans laquelle j'évolue était composée de séquences à la *Surprise surprise* avec à leur tête des farceurs, qui, au nom de principes moraux, sociaux, syndicaux, idéologiques, politiques ou religieux, conditionnent afin de mieux les faire marcher des gens qui leur font confiance et dont je fais partie ? Oh ! Que je n'aimerais pas ça !

*

« *Je pense, donc je suis* », a dit Descartes. Non, répliquent les farceurs, nous pensons donc vous êtes.

*

En parlant de marcher, il faut que je vous en raconte une bien bonne : Un dimanche après-midi, mon épouse et moi, nous sommes allés nous promener dans la petite ville de Crémieu. Un orage a éclaté. Nous nous sommes mis à l'abri à l'intérieur d'une pâtisserie. Alors que la jeune vendeuse nous emballait quelques friandises, sous une pluie battante, nous avons vu défiler une procession religieuse. Si, dans le but d'aider les gens qui la composaient, j'étais sorti en hurlant à leur adresse : « – Mettez-vous à l'abri les gars, votre procession, c'est une blague ! La statue que vous baladez est la même que trébalaient les égyptiens quarante siècles en arrière », je me serais fait massacrer. La seule qui semblait rigoler, c'était bien la statue elle-même. Les mains jointes, les yeux révulsés vers le ciel et le sourire aux lèvres, elle semblait

se dire : « *Incroyable ! Alors que nous sommes au XXI^e siècle, ce gag marche encore !* »

Ce sourire, je le retrouve sur le visage des hommes et des femmes qui, bras dessus, bras dessous, se trouvent en tête de cortèges contestataires. Eux aussi, ils rigolent. Au nom de la liberté de manifester, ils empêchent de travailler ceux qui en ont le désir. Planquez-vous, ouvriers mes frères, les ramiers du pavé vont nous apprendre à travailler !

*

Résumé du gag : pour faire marcher des gens, il faut d'abord les conditionner. Pour conditionner, il faut des conditionneurs. Pour conditionner qui ? La réponse est connue. Pour conditionner quoi ? C'est autre chose, car on ne peut pas emballer du vent. Il faut trouver la matière première. En vue de la commercialisation, tout est bon à prendre puisque cela rapporte. Ainsi, la pensée d'un farceur des temps antiques, créateur des vespasiennes, prendra toute sa valeur : « *L'argent n'a pas d'odeur.* »

*

La misère, la pauvreté, les malheurs, les injustices comme la charogne, attirent les mouches. Partout où ils sévissent, les mouches sont là. Je les vois et je les entends bourdonner sur mon écran de télévision. La mine réjouie, le ventre arrondi et les joues bouffies de s'en être rassasiés. Heureusement, si mon appareil transmet le son et l'image, il ignore l'odeur...

*

Et voilà ! Mes vertiges me reprennent. Cela n'est rien, juste un excès de tension. Il lui arrive de grimper jusqu'à 19. C'est de la tension nerveuse, précise mon toubib, très courant

chez des gens que les bêtises agressent. Il est sympa, mon toubib, quoiqu'à sa place, au mot bêtise j'aurais préféré celui de connerie. Courant, tension, je rigole.

Si je pouvais transformer ma tension en courant, c'est certain, l'humanité toute entière pourrait se passer de centrales nucléaires!

*

La rareté de mon système capillaire m'empêche de dire qu'employer le mot connerie me défrise. Je n'en vois pourtant pas d'autre. Pour voir si la vie existe sur d'autres planètes, des farceurs méprisent celle qui existe sur la terre. Sur la terre qu'ils polluent et saccagent, ils laissent s'installer la misère, les génocides et aussi la famine. Il y a des conneries qui ne font pas rire...

*

Détendez-vous, prenez la vie du bon côté. Le meilleur remède dans votre cas, c'est le rire. Il est efficace avec l'avantage d'être pas cher. Cher toubib, je vais suivre votre conseil. Le farceur que je suis va se moquer d'autres farceurs ! Alors là, c'est la meilleure !

Enfin, puisqu'il s'agit de ma santé... !

*

Il y a des rires gais, des rires de révolte et de colère. Si je ris, c'est parce que j'ai compris que les malheurs, les injustices et la misère, c'est comme pour la connerie. Rien n'est fait pour les faire disparaître, mais tout pour les conserver car s'ils n'étaient plus, que deviendraient ceux qui en tirent profit ? Dans tous les cas, ce sont toujours les faisans qui s'attribuent les mérites des héros.

Tension : 19. Il faut que je me calme.

*

Il existe dans la nature ce que l'on appelle la chaîne alimentaire. Tout se crée, se récupère, rien ne se perd. Ce phénomène naturel se passe aussi dans notre société moderne. Bien qu'elles approuvent les guerres en bénissant les armes qui vont tuer les pères, les religions obtiennent gloire et fortune en s'occupant de leurs veuves et de leurs orphelins. Par ailleurs, de longues grèves mettent en péril les petites et moyennes entreprises. Pendant que d'une main des chômeurs sont créés, de l'autre, ils sont récupérés pour les faire défiler dans les rues en criant : "Du travail pour tous".

*

1^{er} Mai. Fête du Travail. La logique voudrait que pour glorifier ce jour, nous travaillions davantage. Pensez donc, c'est un jour payé à rien foutre. Je rigole ! Comme si, pour le grand prix d'Amérique, on interdisait aux turfistes de jouer !

*

Partant du principe "Le soleil brille pour tout le monde", la démocratie qui plus tard enfantera l'anarchie, est née dans la Grèce antique pour régulariser des différents religieux.

Des faisans l'ont repris par la suite car pour eux « Il y a suffisamment de pigeons à plumer pour que l'on soit obligé de prendre ceux de son voisin ». ... 18 : la tension baisse...

*

La liberté d'expression, ou la « démocratie », permet à ceux qui le désirent de se présenter aux élections. Vu le taux d'abstention, cela donne l'occasion aux petites formations de se faire une place au soleil. En effet, alors qu'avec un taux de 90 % de participation, elles obtiendraient péniblement entre 0,5 à 3 % , avec 50 % d'abstention, elles réalisent 5, 6, 7 et

même 8 %. Les voilà alors qui se prennent toutes pour le nombril de la France ! La mythologie évoque des dragons à plusieurs têtes, notre pays possède la femme aux multiples nombrils. Le nombril se situant normalement au centre du ventre, les siens sont éparpillés de l'extrême gauche à l'extrême droite. Seule une danse du ventre rapidement et rondement menée empêche de remarquer cette curiosité.

*

16,5 ! Je n'en reviens pas. Encore un coup de rigolade et je pourrai reprendre ma vitesse de croisière.

Si l'Inquisition a été pour l'Eglise catholique, un moyen efficace pour faire taire les contestataires et ramener la paix religieuse, l'alternance est, pour d'autres, un moyen démocratique pour éviter les déchirements entre les partis politiques et ramener la paix sociale. Enfin, c'est ce que les farceurs voudraient nous faire croire. Pour celui que je suis, c'est plutôt un moyen efficace pour faire payer aux français les boulettes du gouvernement précédent. Grâce aux bienfaits découlant de la Sainte Alternance, ce qui était banni hier est béatifié aujourd'hui.

Au lendemain de la prise du pouvoir de la gauche, ainsi s'est exprimé un prélat de la droite devant ses fidèles réunis pour une grand-messe : « *Nous devons tout faire pour rester unis, afin que, dans cinq ans, nous réussissions l'alternance et puissions enfin redresser la France* ».

Mes chers frères, vous l'avez compris. Avant de gagner le paradis social, vous aurez le purgatoire à franchir. « *Dominus vobiscum* »^{*} et par ici la monnaie...

* Le Seigneur est avec vous : le nom du seigneur n'étant pas mentionné, cette formule peut convenir à celui de n'importe quel chef politique.

« Amen », approuvent les fidèles. « Ton père », conclut le prêtre.

*

15 ! Si vous avez de la tension, faites comme moi : riez !

*

Peut-être allez-vous me dire que mes réflexions sont le fruit de mes convictions. Ce mot "conviction" me fait rire. Surtout, quand je l'entends sortir de la bouche d'un farceur en faveur de l'un de ses adversaires, étendu sans vie. Avec sérieux, il dit en effet : « *C'était un homme de convictions* ».

J'ignore combien d'années d'études il est nécessaire pour sortir une ânerie pareille. Car des convictions, nous en possédons tous, même celui qui affirme ne pas en avoir atteste qu'il en a au moins une. Il a la conviction de ne pas avoir de convictions. Le latin qu'employaient certains s'est transformé pour d'autres en langue de bois : l'art de parler pour ne rien dire, et comme ce qui est dit pour ne pas être compris est destiné à des cerveaux qui refusent de chercher à comprendre, il est conseillé à certains débutants dans l'art de manier cet outil délicat, le port du casque obligatoire.

*

13,8 ! Ouais, super, comme dirait Lyonel. Si vous cherchez l'adresse d'un bon toubib, faites-moi signe.

Je continue. Peut-être arriverai-je à 12,8. Qui sait ?

*

Avec humour, nos anciens décrivaient ainsi les dures conditions de vie qui leur étaient imposées :

« ... *la vie, disaient-ils, est une tartine de merde et tous les jours nous devons en manger un morceau...* »

Chers anciens, comme vous avez dû en baver ! Et pourtant, cette tartine que l'on vous obligeait à manger, vous l'avez avalée en gardant votre dignité. Vous pensiez qu'en vous sacrifiant, vos enfants n'auraient pas à s'en alimenter. Si vous l'avez mangée contre votre gré, elle est à présent recherchée, dégustée et appréciée. Le travail qui était pour vous le moyen honnête pour s'élever dans la société est devenu une tare et celui qui veut l'exercer un nanti, un privilégié qu'il faut imposer et matraquer. Afin que vos enfants ne connaissent pas la guerre, par millions vous êtes morts sur les champs de bataille. Pour assouvir des jouissances physiques égoïstes, des millions de vos petits-enfants sont assassinés légalement dans le ventre de leur mère. Aux noms de liberté et démocratie, l'irrespect de lois, la malhonnêteté, l'immoralité qui représentaient pour vous des abominations, sont devenus aujourd'hui choses honorables.

« O Liberté, se serait écrié une certaine Mme Rolland en montant à l'échafaud, que de crimes sont commis en ton nom ! »

« O Démocratie, lui répond aussitôt l'écho, que de conneries se disent et se font en invoquant le tien ! »

Dormez en paix, chers anciens. Heureusement, vous n'êtes plus avec nous pour le voir : ... la tartine de merde est toujours là.

*

Quoi ? 14,5 ! Ça va, j'ai compris. J'arrête ! Avec Lyonel, nous allons aux chanterelles.

*

– Il est encore loin ton coin de champignons ?

– On approche, on approche. Avant de l’aborder, je voudrais te donner un conseil... Si tu trouves une chanterelle coincée sous une pierre, utilise ton bâton pour la récupérer et non ta main. Il se peut qu’il y ait une vipère.

– Tu crois qu’il y en a ?

– Bien sûr ! Des vipères, il y en a de partout. Ce n’est pas parce tu ne les vois pas qu’elles n’existent pas.

– Tu me dis ça comme si tu n’en avais pas peur.

– Cela n’a pas toujours été le cas. Il y a quelques années en arrière, j’en avais une frousse terrible. D’autant plus que beaucoup me mettaient en garde : « *Vous qui aimez marcher dans la nature, méfiez-vous des vipères* ». Et pourtant, je n’en voyais jamais. Je me demandais si on ne me disait pas une blague. A la longue, j’ai voulu en savoir plus sur cette bestiole. J’ai acheté un bouquin qui traitait du sujet. J’en ai appris de bien bonnes !

Ma première surprise a été d’apprendre que la vipère est un animal nocturne. Et moi qui attendais que le soleil se couche avant d’aller me balader !

– Pourtant, j’ai souvent entendu dire que les vipères se tenaient toujours au soleil.

– Itou pour moi. Dans mon ignorance, je croyais que les vipères se tiennent au soleil dans le but de se réchauffer parce que ce sont des animaux à sang froid. Je me trompais lourdement : si elles aiment le soleil, c’est pour emmagasiner de l’énergie.

– Comme une pile, alors !

– Voilà, comme une pile. Ainsi la nuit, elles peuvent chasser. Pour cette raison aussi, lorsque la température est à huit degrés, elles sont engourdies et se mettent à l’abri. J’ai

appris également qu'elles ne réagissaient qu'aux sons. Tu peux crier, hurler tant que tu veux, elles ne t'entendent pas. C'est pour ça que tu me vois souvent taper sur des pierres avec mon bâton. Si l'une d'elles est dans les parages, elle se sauve car les vipères ont la crainte de l'homme. Maintenant, je n'irai pas jusqu'à te dire que je ne les crains pas. Je fais surtout gaffe où je pose les pinceaux. Si je te conseille de ne jamais mettre la main sous une pierre, c'est qu'un jour, j'en ai vu une qui s'y abritait.

– Super ! Grâce à toi maintenant, je n'ai plus peur des vipères.

– D'où la nécessité de ne jamais se fier aux apparences et de croire sans contrôler ce que d'autres vous disent.

– C'est comme toi quand tu racontes des blagues.

– Tu ne pouvais pas mieux trouver comme conclusion à cet exposé ! En attendant, nous sommes arrivés à l'entrée de la mine. Attends-toi à avoir de grosses surprises. Ce n'est pas "Alice au Pays des Merveilles" que tu vas vivre, mais "Lyonel au Pays des Chanterelles" !

*

Ne me demandez pas les ingrédients qui entrent dans la composition d'une mayonnaise. Pour faire avaler des bobards, par contre, c'est différent.

Tout se tient dans l'expression du regard. Le plus ardu, c'est de le maintenir. Souvent, j'ai failli à la règle. Ma victime s'en rendait compte puisqu'elle me demandait :

– Quelle connerie vas-tu encore me sortir ?

*

– Guy, je voudrais te faire des excuses.

– Houla ! Tu as l'air bien sérieux. Pourquoi, dois-je t'excuser ?

– Tout à l'heure, quand je cherchais des chanterelles et que je n'en trouvais pas, j'ai cru que tu m'avais fait une farce. Lorsqu'ensuite tu m'as appelé pour que je vienne vers toi et que j'ai vu ces dizaines et dizaines de chanterelles toutes plus grosses les unes que les autres, j'ai eu honte d'avoir douté de ta parole.

– Surtout ne fais pas une jaunisse. Si je te disais que la première fois que je les ai trouvées, je les voyais si grosses que je me suis demandé si c'étaient vraiment des chanterelle ! Pour m'en assurer, je les ai montrées au pharmacien de Bourgd'Oisans. En les voyant, il s'est exclamé : « *Où avez-vous trouvé ces chanterelles ?* ».

S'il croyait que j'allais lui révéler mon coin ! Je devrais plutôt dire à présent "notre coin", car nous sommes deux à le connaître.

– C'est vrai ! Super ! Dis, ne l'indique à aucune autre personne...

– D'accord. Pour te rassurer, ce coin, je te le donne en héritage. A présent, il est à toi.

– Ah merci ! Mais tu sais, tu peux y venir toutes les fois que tu en as envie.

– Et bien, voilà au moins une histoire qui se termine de belle façon !

*

– Au fait, toi qui cherchais un thème pour une histoire, en voilà un tout trouvé. Ton héros Brian va dans la forêt pour y chercher des chanterelles. Il sait qu'il en trouvera. Souvent il voit un ramasseur de champignons revenir au village avec son

panier rempli. Personne au pays ne sait où il va les ramasser. C'est certain, il connaît un coin ! Dans le but de le découvrir, Brian, un beau matin, a pénétré dans la forêt. Il a cherché, cherché, cherché et toujours rien ! Brian va de plus en plus loin. Il s'égaré. Heureusement, il a sa boussole et s'en sert pour retrouver le chemin de sa demeure. Il passe à travers des branchages, des ronciers, il est fatigué, presque découragé. Soudain, il croit rêver. Devant lui, se trouvent des chanterelles. Il y en a de partout : elles sont énormes. Lui aussi a trouvé un coin. En arrivant au village, son panier rempli à ras bord, il est accueilli en héros. Tout le monde l'interroge, même le cueilleur de champignons : « – *Où les as-tu trouvées ?* ». Brian répond simplement : « – *Dans la forêt !* ».

– C'est une bonne idée. Je crois même que je pourrais y rajouter des détails. Par exemple, il rencontre une vipère. Il a peur mais la vipère a plus peur que lui. Je pourrais même dire qu'il a très soif. Il découvre alors une source.

– Et voilà ! C'est parti. Des détails dans ce genre, tu vas en trouver des dizaines d'autres. La nature en est pleine. Si tu les décortiques bien, tu vas remplir des pages entières. Tiens, tu peux même expliquer la raison qui pousse Brian à rechercher des chanterelles. Je lui imaginerais bien le désir d'éblouir une jeune fille de son âge dont le père amateur de champignons rentre toujours bredouille malgré ses recherches opiniâtres. Imagine la fin de l'histoire : son entrée triomphale au village, la belle est là qui insiste pour qu'il vienne chez elle afin de montrer sa cueillette à son père. Brian, généreux, lui en donne une partie. Le père reconnaissant l'invite à les consommer avec sa famille. Tu peux même en faire un drame. Le cueilleur de chanterelles qu'il a détrôné est lui aussi amoureux de la belle. Jaloux, il glisse dans le panier de Brian

des champignons toxiques. Et voilà ton histoire qui prend une nouvelle tournure. Qui a mis ces champignons mortels que Brian a découvert à temps ?

– Dis, tu as beaucoup d'imagination... !

– Tu peux en avoir aussi. Si tu as envie d'écrire une histoire, ce n'est pas dans le but de la faire éditer. Seulement pour te faire plaisir. Alors, mon grand, vas-y. Tu peux tout te permettre. Tu te rendras compte qu'avec le désir, l'initiative et l'imagination, avec très peu, tu peux faire énormément... D'ailleurs, je vais t'en donner la preuve. Cette façon de procéder me rappelle une histoire que j'ai inventée et qui m'a beaucoup amusé.

*

Une fin d'après midi, en rentrant à la maison, j'ai surpris ma belle-sœur discutant avec ma mère. De quoi parlaient-elles ? Je l'ignore. J'ai surtout entendu la fin de son récit. Je revois la scène... Ma belle-sœur, bien campée sur ses jambes, les bras croisés, articulait en martelant bien ses mots : « – Quand je suis entrée dans la chambre, qu'est-ce que j'ai vu ? Ma grand-mère assise sur son lit grignotant une biscotte ».

Ces paroles m'ont fait l'effet des quatre coups de la 5^e symphonie de Beethoven : Pom, Pom, Pom, Pom !...

Comment la grand-mère s'était-elle procuré cette biscotte ? Qui avait pu, malgré les interdictions formelles et toutes les précautions prises afin que celles-ci puissent s'appliquer, réussir à lui passer cet aliment ? Enfin, pourquoi interdisait-on à cette grand-mère de grignoter des biscottes ?

Le mystère était là : énorme, incompréhensible. Mystère..., mystère !

Accroche-toi bien et attends-toi à tout, car tu vas plonger dans une histoire mystérieuse devant laquelle celui de la chambre jaune est un secret de polichinelle. Par contre, je te demanderai de bien vouloir porter le sac de chanterelles. Comme je risque de faire de grands gestes, je ne voudrais pas jouer au petit poucet.

*

Cette histoire débute au château de la Comtesse Agathe de la Pompavelot. Celle-ci très âgée y vivait avec son neveu et unique héritier de la lignée, le Comte Adhémar de la Pompavelot. La première nuit que le comte passa au château, il fut réveillé par un bruit qui serait passé inaperçu le jour mais qui se faisait remarquer dans le calme de la nuit. Cela ressemblait à un grignotement : « *Certainement des souris, se dit-il, j'en ferai part à mes gens afin qu'ils prennent les dispositions nécessaires pour les faire disparaître* ». Les nuits suivantes, les grignotements se faisaient toujours entendre. Le comte s'était aperçu que le phénomène se produisait toujours à deux heures du matin. Cela ne durait pas, à peine cinq minutes, puis le calme revenait. Une nuit, il voulu en avoir le coeur net. Après avoir enfilé sa robe de chambre, il se mit à chercher.... Une fois dans le couloir, le bruit avait disparu. Il se trouvait à l'étage inférieur quand il aperçut un filet de lumière qui filtrait sous la porte de la chambre de la comtesse. Soucieux et intrigué, il frappa. Sa tante l'ayant invité à entrer, quelle fut sa surprise de la voir assise sur son lit grignotant une biscotte. Constatant que tout allait bien, après s'être excusé, il monta se coucher. Il comprit alors que le bruit de grignotement lui parvenait par la gaine de cheminée qui liait sa chambre à celle de la comtesse. Ce n'est pas que ce bruit le gênait

vraiment, non pas du tout, mais il était quand même intrigué. Pourquoi sa tante manifestait-elle le désir de grignoter une biscotte à deux heures du matin ? Son éducation lui interdisant d'en demander la raison à sa tante, le comte s'adressa à sa dame de compagnie. Celle-ci parut très surprise.

– Des biscottes, dites-vous, Monsieur le Comte ! Je ne comprends pas. Pour des raisons que j'ignore, celles-ci sont formellement interdites au château. Par contre, Madame la Comtesse exige que le soir, pour son coucher, en plus d'un verre d'eau, je lui apporte deux tranches de pain de mie.

– Et bien, répondit le comte triomphant, ma tante possède un grille-pain.

– C'est impossible, Monsieur le Comte. Depuis toutes ces années que je suis au service de Madame la Comtesse, je l'aurais découvert.

*

Ce fait agaçait tellement le comte, qu'à l'occasion d'une réception organisée au château, il se confia au Colonel Dublère de la Gendarmerie Française. Celui-ci, après avoir pris les précautions nécessaires, afin de ne blesser personne, éclata de rire. Eclats joyeux qui jaillissaient de sa bouche et qui s'éparpillaient dans le salon, tels des balles de ping-pong. Son hilarité passée, il s'exclama :

– Mais quel conte me conte Monsieur le Comte !

Homme d'esprit, le colonel était aussi fin psychologue. En voyant le visage de l'aristocrate s'allonger anormalement, il conclut que le comte n'appréciait pas particulièrement ce style de calembour. Pour se faire pardonner, il poursuivit :

– Que Monsieur le Comte m'accorde seulement vingt-quatre heures. Je me fais fort de mettre le grappin sur le plaisantin, cause de votre chagrin.

– Et bien soit ! Vous les avez !, répliqua aussitôt le comte vexé.

Le colonel était aussi un homme d'action : son plan fut immédiatement dressé.

– Monsieur le Comte, ceci doit rester un secret entre nous. Je vous communiquerai le jour de mon intervention à la dernière minute. A ce moment, je vous demanderai d'accorder un congé de vingt-quatre heures à tout votre personnel. Il sera remplacé par des gendarmes et gendarmettes.

*

Ainsi, un beau matin, de très bonne heure, le comte fut réveillé par le téléphone. Le jour "J" était arrivé. Suivant les consignes, il envoya ses gens ramasser des pissenlits jusqu'au lendemain. Les gendarmes arrivèrent. Ayant revêtu des tenues adaptées à leur nouveau travail et tout en observant les lieux, ils vaquèrent à leurs occupations. Le Colonel Dublère après avoir rasé ses moustaches et les poils de ses jambes, s'était affublé d'une perruque et avait mis une jupette. Ainsi, dans cet accoutrement, il pouvait être plus près de la comtesse. Cet homme exceptionnel, pour qui le service passait avant tout, se mit à rire quand le comte lui fit remarquer qu'il avait gardé son képi sur la tête.

Tous les sentiers, chemins, routes qui menaient au château avaient été barrés. Impossible de passer. Des gendarmes se mettaient en faction, sur les toits, sous les fenêtres et aussi devant toutes les portes. Pendant que deux gendarmettes habillées en soubrette emmenaient la comtesse

afin de lui faire sa toilette, le colonel en profita pour fouiller la chambre. Rien... ! Ni grille-pain, ni appareil de ce genre !

Le soir, une fois la comtesse couchée, le Colonel Dublère lui-même lui apporta le verre d'eau et deux tranches de pain de mie.

Enfin, c'est encore lui, qui après avoir revêtu sa tenue réglementaire, se mit en faction devant la porte de la chambre de la comtesse. Au comte qui lui demandait si tout allait bien, le colonel répondit :

– Si Madame la Comtesse transforme le pain de mie en biscottes, je dévore mon képi.

Il resta ainsi pendant des heures, dans une position qui inspirait le respect. L'oeil vif, les oreilles aux aguets, il était impressionnant. Soudain, ses narines ultra-sensibles décelèrent une odeur. Il les sollicita davantage afin qu'elles lui en révèlent l'origine. Du pain grillé, oui, il s'agissait bien de pain grillé !

Il remarqua alors un filet de lumière sous la porte de la chambre de la comtesse. Intrigué, il s'approcha et colla son oeil dans le trou de la serrure. Je ne révélerai pas le chapelet d'injures qui sortit de la bouche du colonel. Ayant trop de respect pour la Gendarmerie Française, je ne me permettrai pas d'accaparer ce qui ne m'appartient pas. Devant son oeil incrédule, Tante Agathe assise sur son lit grignotait une biscotte.

Après avoir dévoré son képi, le Colonel Dublère a donné sa démission.

Il travaille depuis comme manutentionnaire dans une grande surface locale.

*

– Alors, comment trouves-tu le hors-d'oeuvre ?

– Très drôle. Comment la comtesse faisait-elle pour griller son pain de mie ?

– C'est un mystère. Quand tu lis un roman d'Agatha Christie, tu ne le commences pas par la fin !

– Tu la connais, la clé du mystère ?

– Naturellement. Comme je te le disais tout à l'heure, cherche le mystère, trouves-en la clé et à ce moment seulement, tu peux écrire le roman.

– Je ne comprends pas. Tout à l'heure, je t'ai demandé de m'aider à écrire une histoire. Tu m'as répondu que tu ne savais pas et maintenant tu me dis que tu peux élucider un mystère.

– Tu m'as demandé de t'aider à écrire. Ecrire, je ne sais pas mais raconter c'est différent. Tu saisis ?

– Mais ton histoire, elle se termine comment ?

– Pas en cinq minutes en tous cas. Avant, il faut bien s'envoyer une quinzaine de chapitres.

– Quoi ! Quinze chapitres ! Mais comment vas-tu faire pour me les raconter ?

– Je ne sais pas. Au cours d'une grande promenade. Tiens ! J'ai une idée. Demain matin, on se lève de bonne heure et on va à Bourg-d'Arud à pied. On prend le sentier qui part de la Danchère et on revient aux Gauchoirs en suivant le Vénéon. Pour ce circuit tranquille, on en a bien pour plus de trois heures. Je pourrai ainsi te raconter la suite.

– Ah oui, super ! Dis, on arrive aux Gauchoirs. Laisse-moi porter le sac de champignons.

*

– Je vais te parler d'un personnage qui se tenait auprès du Colonel Dublère au cours de son enquête. Ce n'est pas un oubli. Si je ne t'en ai pas parlé, c'est parce que je ne l'ai pas jugé nécessaire. Qui est cet homme ? Je te le donne en mille. Tiens-toi bien, il s'agit du Major Dick Dingdon de Scotland Yard ! (du même auteur *Des Poulettes aux Gratte-Ciel*)

– C'est un policier anglais ! Qu'est-ce qu'il faisait en France ? Était-il en vacances ?

– Non, pas du tout. Il arrive que des pays s'échangent des éléments dans le but de comparer et d'améliorer leurs méthodes. Dans ce cas, le pays qui envoie délègue son meilleur agent. En revanche, celui qui reçoit, par crainte qu'il ne fasse de l'ombre dans ses services, le place dans un endroit tranquille. Et c'est ainsi que le major Dick Dingdon, fine fleur de la police britannique s'est retrouvé dans une gentille gendarmerie de campagne française où il tuait le temps à faire des parties de belote, de pétanque et éventuellement à traquer des chapardeurs de pommes. Pour être une fine fleur, il l'était vraiment ! Il ne se considérait pas pour autant comme un surdoué. Mais liant la logique à la réflexion, il avait résolu des problèmes sur lesquels d'autres trébuchaient. Cette faculté, il la possédait depuis sa plus tendre enfance. Ayant appris à l'école primaire que la ligne droite était le chemin le plus court pour aller d'un point à un autre, il appliquait ce principe dans toutes ses entreprises.

*

Un jour, son instituteur lui avait demandé quel exercice il ferait pour obtenir le chiffre 10. Sans hésiter, l'enfant avait répondu : $9 + 1$. Haussant les épaules de mépris, l'instituteur lui exposa le sien : $1 + 2 + 1 + 1 + 3 + 2 = 10$. Pas du tout ébloui par cette gymnastique, le jeune Dick fut plutôt étonné

de voir avec quel plaisir les adultes aimaient compliquer ce qui est simple.

*

Un autre exemple va te prouver sa vivacité d'esprit. Au sujet des langues, ce garçon avait remarqué tout de suite que pour la plupart d'entre elles, on employait les mêmes lettres de l'alphabet. Il suffisait simplement de les placer dans un ordre différent, suivant leur nationalité. Appliquant cette méthode et tout en reconnaissant avec humilité ses difficultés à traduire certains patois ou dialectes, il parlait couramment du danois jusqu'au grec.

Son père, qui, avant d'être charbonnier, avait été gitan, aurait aimé que son fils plus tard prenne la succession de son entreprise. Mais, conscient de ses énormes possibilités intellectuelles, et pour l'aider à percer dans la vie comme il l'avait fait dans la sienne, courageusement cet homme retroussa ses manches et retourna dans la mine. Son sacrifice ne fut pas vain. Dick, comme pour remercier son père, obtint brevet sur brevet, ce qui l'amena là où ses dons de logique pourraient le mieux s'extérioriser : à Scotland Yard ! Sa réussite dans certaines missions n'allait pas lui attirer la sympathie de ses collègues. Après avoir appris la maxime : « *L'assassin revient toujours sur le lieu de son crime* », sa logique lui conseillait de l'attendre à cet endroit. Pendant que ses collègues se compliquaient dans des enquêtes tortueuses, Dick appliquait le principe de la ligne droite. A un inspecteur qui, jaloux, lui demandait avec un air narquois s'il n'était pas un élève de Sherlock Holmes, Dick sortant sa pipe de la bouche, flegmatique, lui répondit : « Non, son professeur ».

Voilà qui est étonnant. Cet homme si logique et intelligent ignorait-il les méfaits du tabac ? Pas du tout ! Au

cours d'une leçon d'anatomie, on lui présenta une gravure représentant des poumons sains à côté de ceux du fumeur. Constatant les ravages occasionnés, il s'était juré de ne jamais fumer. Il avait une pipe, mais n'y mettait pas de tabac. Il faisait simplement mine de la bourrer et de l'allumer vraiment. Ce rite lui laissait le temps d'observer et de réfléchir sans nuire à sa santé. Lorsque le colonel Dublère lui demanda s'il voulait assister à l'opération "biscottes", le major accepta. Tout en dissimulant un sourire sous un masque très british, il ne pouvait s'empêcher de penser : « *Heureux gendarmes français qui n'ont que ce genre d'enquêtes à se mettre sous la dent !* »

*

Bien que se tenant à l'écart, affublé d'une perruque et d'une jupette, il assista à toutes les phases de l'opération. Il accompagnait le colonel pour la fouille de la chambre de la comtesse et se trouvait à ses côtés lorsque celui-ci montait la garde. Avec lui aussi, il vit Agathe assise sur son lit grignoter une biscotte. Pendant que le Colonel Dublère était descendu à la cuisine pour faire ramollir au bain-marie la visière de son képi qu'il jugeait trop coriace, le major resta seul dans le couloir. C'est un homme en profonde méditation que le comte, réveillé par le tintamarre, surprit.

– Alors Major, que pensez-vous de ce mystère ?, demanda-t-il à son illustre visiteur.

Le major ne répondit pas. Pour lui, les mystères sont dus à l'ignorance. Tout s'explique et se comprend par la réflexion. Il se contenta d'écarquiller grands les yeux, ce qui eut pour effet de soulever ses sourcils épais et de marquer son front viril de rides profondes.

– J'ai comme le pressentiment que le colonel Dublère ne poussera pas plus loin son enquête. Major, accepteriez-vous d'élucider ce phénomène ?

La proposition du comte fit sursauter le policier. Il regarda son interlocuteur, comme pour lui dire que cela n'était pas possible. En tant que sujet britannique, il ne pouvait s'ingérer dans une affaire française. Nous l'avons remarqué, le major sort de l'ordinaire. Avant de s'engager, il prend le temps de réfléchir, estimant qu'il a toujours le temps de dire une bêtise ou de faire une erreur. Avant de la dire ou de la faire, il devait méditer. Ce principe avait permis à son cerveau fertile de lui souffler qu'il ne risquait rien en acceptant l'offre du comte. Pas de crime, ni de vol, rien qui puisse déboucher sur une affaire d'état. Tout simplement, trouver par quel moyen, des tranches de pain de mie se métamorphosaient en biscottes !

– Si vous acceptez mon offre, Major, je serai heureux de vous accueillir au château. Ainsi, sur place, vous aurez tout loisir pour mener votre enquête.

Cette invitation fit frémir délicieusement le major. Pas pour le fait de mener une enquête, il en avait élucidé d'autres bien plus ardues mais à cause du souvenir d'un événement qui l'avait troublé profondément. En arrivant à la gendarmerie, venant de Grande-Bretagne, le Colonel Dublère avait tenu à le présenter aux notables du village. Ainsi, il avait fait connaissance avec le Comte Adhémar de la Pompavelot. Près de l'aristocrate, sous un arbre majestueux, se tenait une jeune femme d'une très grande beauté. De longs cheveux blonds entouraient un visage bien fait. De magnifiques yeux bleus complétaient cette image. Elle paraissait très faible. Cet état lui rajoutait un charme supplémentaire. Devant cette créature de rêve, le major avait pensé qu'il s'agissait certainement de la

filles ou de la nièce du comte. Lorsque le Colonel Dublère, sur le chemin du retour, lui révéla qu'elle était la Comtesse Agathe de la Pompavelot et qu'elle avait plus de quatre-vingt dix ans, le major eut comme un doute.

– Alors Major, acceptez-vous mon invitation ?, insista le comte. Toujours plongé dans ses pensées, le policier hocha la tête en signe d'approbation.

– Merci Major, lui dit alors le comte. Je vais vous faire préparer une chambre. Vous allez certainement retourner à la gendarmerie pour vous reposer. Ensuite, préparez vos affaires, j'enverrai l'un de mes domestiques pour les prendre !

Il partit... L'admirable cerveau du major se mettait déjà en action. Cette femme magnifique était-elle la maîtresse du comte ? Les biscottes mystérieuses... ? Un prétexte pour brouiller les soupçons ? Elle paraissait faible et le timbre de sa voix celui d'une femme âgée mais lui, le Major Dick Dingdon, n'avait-il pas eu lui aussi l'occasion, pour mener certaines enquêtes, de se grimer, de se déguiser en manchot, en cul-de-jatte ou en chanteur d'opéra ? Qui était donc cette femme ? Il pressentait un drame affreux. Dans ce cas tragique, que serait devenu la véritable Agathe de la Pompavelot ?

*

Le major aimait les maximes : « *Bien mal acquis ne profite jamais* », « *Pierre qui roule n'amasse pas mousse* », etc. Il les considérait comme l'aboutissement d'une expérience vécue et pensait qu'il aurait tort de ne pas en tirer les bienfaits. Pour l'enquête qu'il allait entamer, en bon anglais, il s'était appliqué celle-ci : « *On ne met jamais les boeufs derrière la charrue* ». Il voulait tout savoir de la comtesse. Sa jeunesse et aussi les personnes qui durant sa vie l'avaient fréquentée. Où

trouver ce qu'il cherchait, sinon à la mairie ? Pour cela, il fallait avoir accès aux registres d'Etat Civil. Profitant de son statut d'invité de la République Française, il demanda au maire de la commune l'autorisation de les consulter. Celui-ci, tout heureux de lui dévoiler l'irréprochable organisation de l'administration de son pays et afin de satisfaire sa demande, mit sa secrétaire à sa disposition pour le guider dans ses recherches.

Le major se retrouva ainsi installé devant une grande table rustique, avec devant lui une pile de registres à couverture noire. Il n'avait qu'une idée approximative de la date de naissance de la comtesse et commença à consulter le registre qui couvrait cette période. En tournant les feuilles jaunies par le temps, il voyait défiler la mémoire du village. Sa recherche fut brève. A une certaine date, un enfant de sexe féminin, prénommée Agathe, avait été déclaré par le Comte de la Pompavelot. Rien d'anormal dans tout cela, si ce n'était une annotation écrite à l'encre rouge qui conseillait de se reporter au registre rectificatif. Curieux de nature, le major en demanda la raison à la secrétaire.

– Une erreur a certainement été commise, dit-elle. Je vais vous en fournir la raison.

Elle sortit un moment pour revenir avec un registre volumineux qu'elle posa sur la table.

– Voyons, dit-elle en ouvrant le grand livre et en feuilletant ses pages, j'y suis.

Un instant, elle marqua le silence :

– C'est bien ce que je disais, une erreur a été commise au sujet du jour de la naissance de l'enfant.

Elle se tut de nouveau puis continua :

– Et bien, ça alors ! La rectification a été faite onze ans après la naissance du bébé. Tenez, voyez vous même. La première fois, la petite fille a été déclarée le 28 février. Onze ans après, ses parents se sont aperçu qu'ils s'étaient trompés. En réalité l'enfant est née le 29 février.

Elle continua à fixer la page tandis que son étonnement persistait :

– Le 28 ou le 29, quelle importance pouvait avoir cette erreur ? J'ai compris ! Cet incident s'est produit dans la famille du Comte de la Pompavelot.

Elle se mit à rire et poursuivit :

– Les aristocrates ont un sens de l'ordre que ne possèdent pas toujours les roturiers. Cela vous convient-il, Monsieur ? Avez-vous besoin d'autres informations ?

– Pour le moment, ce sera tout. Je vous remercie.

Déjà son cerveau muni de ces données se mettaient en compétition. Il réfléchit un moment. Lentement, sa main glissa dans la poche pour en ressortir avec sa pipe.

– Analysons les faits, se dit-il. Pendant les onze premières années on a fêté l'anniversaire de l'enfant le 28 février. Par la suite... mais bien sûr, comme le 29 février se présente tous les quatre ans, l'enfant ne s'est pas vue vieillir. Le reflet de son miroir lui cachait qu'inexorablement ce qu'elle ne voyait pas, subissait le poids des ans. Pour cette raison, la Comtesse Agathe, bien qu'âgée de plus de quatre-vingt-dix ans, paraissait en avoir tout juste quarante.

Tout en méditant, le major fit mine de bourrer sa pipe. Après l'avoir serrée entre ses dents, il craqua une allumette..., très satisfait de la tournure de son enquête. Paresseusement, il laissa glisser son dos vers l'arrière, erreur impardonnable de la

part de cet illustre policier. Il n'était pas assis dans son fauteuil confortable de Scotland Yard, mais sur un banc réglementaire de l'administration française. Il bascula en arrière et son crâne cogna violemment le parquet. Alors que l'on s'affairait autour de lui, son cerveau, bien que sérieusement ébranlé, continuait de fonctionner avec logique. Par l'esprit, il se transporta soixante ans auparavant.

« En cherchant dans la période de l'année de naissance de la comtesse, se dit-il, il se peut que je trouve des personnes qui sont nées la même année. Qui sait, si l'une d'elles n'a pas connu et fréquenté Agathe ? »

*

Cette logique allait lui donner raison au-delà de son espérance. Après s'être replongé dans le registre d'Etat Civil, il releva plusieurs noms. La plupart des hommes avaient disparu lors de la Grande Guerre, les autres à cause de leur grand âge. Il lui restait une femme qui avait à peu près celui de la comtesse. Sous le prétexte d'une recherche sur le mode de vie des français au début du siècle, il demanda à la secrétaire comment rencontrer cette personne.

– Vous ne pouviez pas mieux tomber. La mère Magloire, tel est son nom, a gardé toute sa raison malgré son grand âge. Pour vous raconter des anecdotes, croyez-moi, elle va vous en raconter... Rendez-vous compte, elle a grandi au château du Comte de la Pompavelot où son père était garde-chasse et sa mère cuisinière. Depuis qu'elle a perdu son mari, elle vit chez sa fille. Cette dernière étant mon amie, je vais lui téléphoner pour lui demander à quel moment vous pourriez rencontrer sa maman.

Elle s'absenta un court instant pour revenir l'air rayonnant, un papier à la main.

– Elle est d'accord. Par contre, elle vous demande de passer à partir de quinze heures. Vous comprenez, sa maman est très âgée, elle se repose après le déjeuner. Tenez, je vous ai noté son adresse sur ce bout de papier.

*

– Alors... ! Ça va ? Ce n'est pas trop ardu ? Tu tiens la distance ?

– Oui, ça va ! Tu sais, ce chemin qui mène à la Danchère, je le connais bien.

– Je ne faisais pas allusion à la promenade, mais à mon histoire.

– Je la trouve super. Ce qui m'étonne quand même, c'est que personne ne remarque l'éternelle jeunesse de la comtesse.

– La raison est simple. Tous ceux qui l'ont connue l'ont toujours vue ainsi. Ils ne se posent pas de questions. Et puis, Agathe est très belle.

– J'oubliais que c'est une histoire : dans la vie, cela ne risque pas d'arriver.

– Alors, détrompe-toi. Je peux t'assurer que dans la vie de tous les jours, il se passe des événements tout aussi absurdes que personne ne remarque, parce qu'ils ont toujours existé.

– Comment ça ? Je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Cela ne vaut pas la peine d'en parler. Nous sommes partis pour faire une belle balade. Profitons-en. Le ciel est bleu, les montagnes sont belles, le Vénéon ronronne...

– Et il y a des framboises ! Regarde, ce buisson en est plein ! Dis, j'ai le temps d'en ramasser ?

– Vas-y, mon grand. Cela va me permettre de souffler un peu et de potasser la suite de mon histoire.

*

Voilà des framboises qui tombent à pic. Connaissant Lyonel, il allait me poser une montagne de questions. Qu'aurais-je pu lui répondre ? Que notre société est composée d'une multitude d'organisations dont certaines sont dirigées par des margoulines qui profitent des bons sentiments humains afin de soutirer de l'argent ou de prendre du temps à leurs victimes ? Pour affirmer ceci, il faut apporter des preuves. C'est vrai, on ne peut pas dire n'importe quoi.

J'allais mettre alors tante Agathe de côté pour lui raconter ce qu'un jour une dame m'avait révélé.

Toutes les semaines, elle accordait bénévolement une journée pour faire la comptabilité d'une association de lutte contre le cancer. Un jour, elle a été invitée à passer quarante-huit heures à Annecy. Elle a refusé en disant que ses moyens financiers ne lui permettaient pas cette fantaisie.

– Mais c'est gratuit, lui a-t-on dit.

Etonnée, elle a demandé :

– Comment, c'est gratuit ! Mais qui donc va régler les frais ?

– Mais l'Association !, lui a-t-on répondu.

Cette personne était outrée. Il y a de quoi. Ainsi qu'elle me l'a expliqué, parmi les chèques de généreux donateurs que l'association recevait, certains chèques expédiés par de modestes gens, qui s'excusaient de ne pouvoir donner davantage, ne dépassaient pas cinquante francs. Elle s'est adressée au directeur en lui disant que sa conscience lui interdisait d'accepter cette invitation.

– Pas la mienne, lui a rétorqué son interlocuteur.

Il ne faut pas pour autant généraliser. Cet incident qui s'est passé sur le plan local, ne peut exister sur le plan national. C'est heureux ! Je ne peux pas m'imaginer qu'un homme puisse profiter des dons qui affluent pour en détourner une partie à son avantage...

– Ouais ! Mais ça, il faut le prouver. Je me méfie quand même. J'ai gardé mon côté sceptique, je vois des faisans partout.

*

Et puis, je me connais, j'allais me piquer au jeu et lui raconter d'autres anecdotes. Pas aussi révoltantes, mais plutôt marrantes.

A l'imprimerie où je travaillais, j'avais fait la connaissance d'un gars très sympa. Il me faisait imprimer des billets en faveur des vieux de son quartier. J'ai ainsi appris qu'il était communiste. Même si je ne partageais pas ses convictions politiques, je l'appréciais pour le bien qu'il apportait à son prochain. Ma curiosité m'a poussé à lui demander quel métier il exerçait.

– La métallurgie... ! m'a-t-il répondu.

Puis, il m'a expliqué que son rôle consistait surtout, après s'être fait embaucher, à endoctriner ses compagnons.

Ensuite, il quittait l'établissement pour se faire embaucher ailleurs. "Endoctriner", je veux bien, quoique j'aurais préféré "conditionner". Enfin ! Passons....

Le matin d'un jour de semaine, il est passé me voir, l'air furibond.

– Cela n'a pas l'air d'aller, lui ai-je dit.

La raison invoquée m'avait laissé rêveur. D'après ce que je comprenais, dans l'usine où il s'était infiltré, il se trouvait aux WC (un mot plus prolétarien fut prononcé) pour y lire son journal.

Au bout d'un certain temps, sans doute long, ses camarades sont venus cogner contre la porte, en lui demandant s'il en avait encore pour longtemps, car du boulot l'attendait.

– ... Tellement écoeuré de cette attitude, j'ai quitté cette boîte. J'ai compris qu'avec de tels gars et une telle mentalité, je n'avais rien à faire ici.

*

Ce qui laisse rêveur le farceur que je suis, c'est la question que je me suis posée : Qui paie ces hommes qui s'introduisent dans les entreprises ? Avec quel argent ? Ce serait amusant si c'était avec celui des cotisations.

La réponse, je l'ignore..., mais s'ils devaient être rémunérés par l'organisation qui les y envoie, je comprends leur insistance pour des grèves longues.

Qu'est-ce que cela peut bien leur faire que leurs camarades se serrent la ceinture, du moment que ces messieurs se paient des bretelles. Lorsque j'ai entendu les hurlements de tous les chevaliers de la justice sociale devant la réussite patronale, une idée lumineuse a jailli de mon cerveau fertile.

Pourquoi ne pas aider tous les hauts responsables syndicaux à créer leur propre entreprise ? Cela ramènerait la paix sociale et l'assurance de travailler joyeusement.

Rendez-vous compte. Les ouvriers travailleraient vingt heures et seraient payés quarante, auraient six mois de congés payés, la retraite à quarante ans et la sécurité sociale étendue à leurs animaux domestiques. A ceux qui lèvent les yeux au ciel en pensant que je raconte des conneries, je pourrais leur répondre que celles-ci ont toujours existé. Dans le roman *Bouvard et Pécuchet*, écrit par Flaubert en 1881, il fait dire à l'un de ses héros :

« *Plus la science avance et plus l'homme devient bête* ».

Je poursuis sa pensée en affirmant que la connerie se développe aussi vite qu'avance la technologie. Je reconnais que Flaubert avait un handicap que nous ne possédons pas : "Il ignorait la télévision !"

*

La télévision n'a pas toujours été ce qu'elle est devenue à présent. A ses débuts, rares étaient ceux qui pouvaient s'en offrir une. Pour cette raison, elle se pavait sur une étagère dans certains bistrot, où pour une bière et une limonade, des familles entières pouvaient la contempler. Au retour d'une promenade au Parc de la Tête d'Or, en fin d'après-midi d'une belle journée ensoleillée, je me suis trouvé dans un de ces cafés. Pendant que je sirotais en silence une menthe à l'eau, un consommateur est entré. Son attitude attestait sans complaisance qu'il ne revenait pas d'un circuit thermal. En voyant les clients, l'oeil rivé sur l'écran du téléviseur, il s'est exclamé d'une voix pâteuse : « – *La télévision ! L'abrutissement du genre humain.* »

Il n'y avait à cette époque qu'une seule chaîne. Le bistrotier semblait apprécier ce commentaire. Il devait se demander s'il avait eu une bonne idée. Tellement concentrés sur l'image, les clients oubliaient de consommer.

*

La télévision devenait donc pour les bourses plates un moyen fantastique pour assouvir des désirs impossibles. Grâce à elle, nous pouvions assister à des pièces de théâtre, des concerts et aussi apprécier de beaux et intéressants documentaires, sans oublier aussi des parties de franches rigolades. La télé était censée développer chez des esprits simples, des qualités intellectuelles. Ce n'est pas ce que j'ai vraiment remarqué. Bien sûr, vous allez rétorquer : « – *Il faut toujours que vous vous moquiez de tout.* »

D'accord, mais à ma place, comment auriez-vous réagi ?

Un soir de la semaine, un match de coupe d'Europe opposait les footballeurs du Real de Madrid à ceux de l'équipe de Nice. Ne voulant pas aller seul au café, un copain m'a demandé de l'accompagner.

D'autres consommateurs occupaient une table proche de la nôtre. L'un expliquait à l'autre les conditions à remplir pour participer à ce genre de compétition. Seules les équipes européennes championnes dans leurs pays respectifs pouvaient en faire partie.

Ces explications suffisamment claires et limpides, ne nécessitaient pas une illustration... Et pourtant ! Le collègue concluait fièrement : « – *Le Real de Madrid, c'est le champion de France d'Espagne !* »

Comme je vous le précisais, il n'y avait qu'une seule chaîne.

*

Rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de vous faire un exposé sur les conneries humaines. Mes possibilités intellectuelles m'en empêchent. Le seul bagage que je possède se limite pour la fierté de mes parents, à un simple certificat d'études. Comme beaucoup d'autres à cette époque, j'ai été élevé dans une famille sympa et nous nous contentions de ce que nous possédions. La télé n'étant pas là, les veillées se passaient à faire des parties de petits chevaux, de dominos ou de jeu de l'oie. Et aussi de nous gaver de châtaignes que ma mère faisait griller sur le dessus du fourneau. Sans doute, j'ai hérité de son côté farceur car jamais elle n'oubliait d'en glisser quelques-unes sans les fendre et qui éclataient au moment où personne ne s'y attendait.

*

En cognant trois fois, l'horloge du clocher du village indiquait *quinze heures*. Au même moment, le major, un bouquet à la main et une boîte de chocolats sous le bras, se présentait chez la mère Magloire. Sa fille l'attendait, souriante :

– Entrez Monsieur, maman vous attend.

Après avoir suivi un couloir, tous deux débouchèrent dans la salle à manger. La mère Magloire était là, dans un fauteuil, émue d'accueillir un anglais qui voulait spécialement la voir. Et avec un si beau bouquet de fleurs ! Le major en la voyant marqua un moment de stupéfaction. Il pouvait comparer le ravage de soixante ans passés.

– Voilà, se dit-il tristement, à qui devrait ressembler la belle comtesse si elle n'était pas née un 29 février. Un

sentiment de révolte le saisit. Pourquoi vieillir ? C'est absurde et laid, la vieillesse !

Et pourtant tous les vieillards que nous connaissons ne sont pas venus au monde ainsi. Il faut toute une vie pour vieillir.

– C'est le monsieur anglais dont je t'ai parlé et qui aimerait connaître les conditions de vie que menaient les français au début du siècle.

Après avoir débarrassé le major de son bouquet et de sa boîte de chocolats, elle désigna une chaise :

– Asseyez-vous près d'elle. Je vais préparer une boisson chaude. Que préférez-vous : thé ou café ? Je crois savoir que vous autres anglais préférez le thé, poursuivit-elle malicieusement.

Elle sortit. Le major, après avoir présenté ses respects à la mère Magloire, lui expliqua les raisons de sa présence en France. Lorsqu'elle apprit qu'il était policier et qu'il dépendait de Scotland Yard elle s'exclama, éblouie :

– Scotland Yard ! Comme Sherlock Holmes ?

– Oui, Madame, lui répondit le major en souriant, comme Sherlock Holmes.

La secrétaire de mairie l'avait pourtant prévenu. Le major put mesurer la justesse de son jugement : la mère Magloire n'était pas avare d'anecdotes vécues. Elle évoquait avec précision ses souvenirs : les fêtes au village, la batteuse... tout était beau. Aucune pensée pour les moments difficiles.

– Il n'y avait pas de voitures, on se déplaçait en carriole tirée par un cheval. Nous n'étions pas riches. D'ailleurs à cette époque, personne n'était riche mais nous étions heureux. Nous vivions selon les saisons, nous nous contentions de peu.

Le major, en parfait gentleman, l'écoutait sans l'interrompre. Il savait que le fait d'avoir été élevée au château devait être une page importante de sa vie. Il lui fallait de la patience. De temps en temps, la vieille dame observait un silence, son esprit s'évadait et elle revivait ce qu'elle avait vécu.

– Père étant garde-chasse, il nous emmenait souvent Agathe et moi, nous promener dans les bois.

Le major feignit l'innocence.

– Agathe ? Sans doute votre petite soeur ?

– Non, répliqua la mère Magloire aussitôt, mais, la fille du Comte de la Pompavelot.

Faiblement, elle se mit à rire.

– Mais que je suis étourdie. J'ai oublié de vous dire que j'ai vécu mes quinze premières années au château. Comme je vous le disais, père y était garde-chasse et maman cuisinière.

Cela le major ne l'ignorait pas. Ce qu'il appréciait chez cette dame âgée, c'était le respect intact qu'elle gardait pour ses parents.

– C'est formidable ! Vous avez vécu au château ! Figurez-vous que Monsieur le Comte m'y a accordé l'hospitalité.

A ces mots, le visage de la mère Magloire s'épanouit, ses yeux brillaient et la pâleur de ses joues se teignait de rosée.

– C'est vrai ! Est-ce que tout est comme avant ?, interrogea-t-elle.

– Comme avant, répondit le major en riant, je ne saurais vous le dire. Par contre, je peux vous dire ce qui est maintenant.

Les frêles épaules de la dame se secouèrent un court instant.

– Excusez-moi, le temps passe si vite.

Le policier dut répondre à des questions concernant la place de telle statue ou de tel tableau. Tout en répondant, une idée lui vint à l'esprit.

– Madame la Comtesse vit avec son neveu. Elle n'a donc pas d'enfants ? Était-elle mariée ?

– Agathe est restée célibataire et pourtant les soupirants ne faisaient pas défaut !

Le major fut étonné.

– Je vous crois. Madame la Comtesse est très belle. Il est étonnant que parmi tous les prétendants, aucun ne l'ait particulièrement attirée.

– Ce n'est pas qu'elle ne voulait pas se marier, répondit tristement la mère Magloire, mais elle ne voulait "plus" se marier.

A cette réflexion, le major comprit qu'un drame avait dû se passer. Était-ce au cours de la Grande Guerre qui a vu tant de jeunes hommes périr ?

– Madame la Comtesse a certainement connu une grande épreuve pour prendre une telle décision.

– Oh oui !, répondit simplement la dame en soupirant tristement.

Elle laissa reposer sa tête sur la poitrine. Le major, attentif, sentait qu'il atteignait son but. Il l'observait en silence et craignait que le fait de parler ne fasse disparaître une tragédie qu'elle semblait revivre. De temps en temps, elle soupirait et secouait la tête comme pour rejeter une absurdité.

Lentement, elle redressa le cou et fixa son interlocuteur. Lui, toujours tendu, l'incitait du regard à poursuivre.

– Agathe avait treize ans lorsqu'au cours d'une réception organisée par son père au château, elle fit la connaissance d'un jeune homme qui en avait bien vingt. Il était mitron. Son patron l'avait chargé de livrer au château des pâtisseries et d'autres denrées. Entre cette enfant et ce jeune homme, ce fut le coup de foudre.

La mère Magloire se tut puis après avoir repris un instant son souffle :

– Je me souviens, continua-t-elle. Comme ils ne pouvaient se rencontrer, ils échangeaient des lettres. C'est moi qui en quelque sorte servait de facteur. Un jour, Monsieur le Comte m'a surpris lorsque je remettais une lettre à sa fille. Après l'avoir lue, il a sermonné sévèrement Agathe et s'est ensuite plaint à mes parents. Ces derniers m'ont alors placée comme bonne dans une maison bourgeoise. Les sentiments qui unissaient Agathe et le mitron étaient trop forts. Agathe savait qu'il prenait très tôt le matin son travail. Elle laissait pendre de sa fenêtre une longue ficelle au bout de laquelle elle fixait sa lettre. Après l'avoir prise, le mitron accrochait la sienne. Afin qu'elle passe inaperçue, il la serrait entre deux biscottes. Comment le comte a surpris le stratagème, je l'ignore. Après une grande colère, il a mis Agathe dans un couvent jusqu'à sa majorité. Ensuite, il a exigé du pâtissier qu'il renvoie son mitron. Alors que le jeune homme quittait le village à tout jamais, Agathe dans son couvent, comme pour narguer la classe aristocratique qui la privait de son bonheur, a suivi des cours par correspondance afin d'apprendre divers métiers manuels. C'est ainsi que parmi beaucoup d'autres, elle a obtenu son CAP de monteur électricien !

*

Par curiosité, le major avait écouté le début du récit et avec émotion il enregistra la fin. La mère Magloire s'était tue, regagnant dans le calme ses souvenirs. Le policier en profita pour s'imaginer la scène. Il voyait Agathe, le coeur battant, remonter la ficelle et son précieux produit. Il l'imaginait ensuite, dévorant la lettre enflammée qu'elle avait libérée de ses biscottes. Il la voyait... Mais oui, machinalement, tout en lisant, elle grignotait les biscottes. C'est ce grignotement qui avait alerté son père, ce qui expliquait la haine qu'il vouait à ce produit et son interdiction au château.

Toutes ces pensées étourdissaient le major. L'enquête banale qu'il croyait mener se terminait en un roman d'amour.

– Que se passe-t-il ? Vous êtes bien calme... !

La fille de la mère Magloire était entrée dans la salle sans que le major ne s'en aperçoive.

– Si vous voulez bien vous approcher de la table, je vais servir le thé.

– Je racontais à Monsieur, les malheurs de la Comtesse Agathe et du mitron. Son père a été trop sévère avec elle.

– Mais non, répliqua sa fille. Agathe n'avait que treize ans..., encore une enfant. Ce que le comte a fait, c'était pour son bien. A sa place, à part le couvent, j'aurais certainement agi de même. Qu'en pensez-vous, Monsieur ?

– Vous avez sans doute raison. Mais ce jeune homme, ce mitron, qu'est-il devenu ?

– Je ne sais, lui répondit la mère Magloire tristement. Il a disparu. Nous n'avons plus jamais eu de nouvelles de lui.

Tout en remplissant les tasses, sa fille lui demanda :

– Le père Tartine, lui, en connaît certainement davantage. Tu m’as souvent dit qu’il était très ami avec ce jeune homme.

– Tartine, questionna le major, est-ce son nom ?

– Son surnom, rectifia la vieille dame. Je l’ai toujours connu sous ce sobriquet. Quelle en est l’origine, je l’ignore.

– Madame, votre fille disait qu’il était ami avec ce mitron. Si ce Monsieur Tartine est encore en vie, il doit être très âgé, lui fit remarquer le policier.

– Oui, c’est vrai. Quoique Tartine ait été bien plus jeune que lui, il était toujours accroché à ses basques.

– Ce Monsieur Tartine demeure-t-il toujours au village ?, demanda le major.

– Oui, rétorqua la jeune femme à la place de sa mère. Pas plus tard qu’hier, je l’ai vu qui déambulait place de l’église.

– Place de l’église, répéta sa maman. Ma fille, tu devrais plutôt dire place du café !

Elle termina son trait d’esprit en riant faiblement. Elle porta alors sa tasse à ses lèvres. Après avoir bu une gorgée, elle s’adressa au major.

– Ce Tartine, en fait, est une espèce de vieux fou. Mécréant, anticlérical, il doit avoir l’âme bien noire pour que Monsieur le Curé nous interdise de le fréquenter. Oui, Monsieur, si vous voulez rencontrer cet homme, vous le trouverez plus facilement au bistrot plutôt qu’à l’église !

*

Après avoir quitté la mère Magloire, le major pensif, prit la direction du château. Il essayait de classer dans l’ordre tous

les événements qu'il avait vécus depuis la veille. Il ne pouvait s'imaginer lorsque le Comte de la Pompavelot lui avait confié cette affaire, qu'elle prendrait une telle tournure. Fidèle à sa maxime : « *On ne met jamais la charrue devant les boeufs* », il se remémora le récit de la mère Magloire. La jeune comtesse avait treize ans quand elle a connu le mitron qui, lui, en comptait vingt. Il trouvait logique que son père soit intervenu : elle n'était qu'une enfant !

Soudain, il s'arrêta. C'est faux, se dit-il en pâlisant. Si Agathe avait le visage d'une enfant de treize ans, elle possédait le cœur d'une jeune fille de dix-neuf ans, avec les désirs et les passions de cet âge-là. Parce que ses parents, huit ans auparavant avaient modifié d'un jour la date de sa naissance, ils l'avaient envoyée au couvent jusqu'à sa majorité

Le major abasourdi, blêmit davantage : au couvent, ce n'est pas cinq ans qu'elle avait passés mais vingt... !

A dix-neuf ans, ses parents l'avaient envoyée au couvent parce qu'ils croyaient qu'elle était mineure ! Vingt ans de couvent... vingt ans de prison. A trente neuf ans Agathe en ressortit... !

Ces découvertes anéantissaient le policier. La fatalité, les malheurs qui s'étaient abattus sur la belle comtesse ne pouvaient que produire sur lui un sentiment de révolte. Déjà, il se sentait plus près d'elle.

Son émotion surmontée, il reprit avec logique la suite de son enquête. Tout cela n'expliquait pas les raisons de la transformation du pain de mie en biscottes.

– Voyons, se dit-il, si Agathe exige deux tranches de pain de mie le soir à son coucher, c'est en souvenir de son

mitron adoré. Ce qui prouve, et c'est incontestable, que l'amour ardent qui brûle dans son coeur est toujours aussi fort.

Tout à ses déductions, il s'arrêta soudain, comme pétrifié.

– Non, ce n'est pas possible !, s'écria-t-il en vacillant. Déjà, sa main s'appuyait sur le tronc d'un platane.

– Monsieur..., avez-vous un malaise... ? Puis-je vous aider ? proposa un passant qui avait remarqué son trouble.

– Non, je vous remercie, lui répondit le major, tout va bien.

– Mais vous êtes si pâle..., insista le passant. Laissez-moi vous aider.... Voyez, il y a un banc ici...

Devant tant de sollicitude, le major accepta la main qui se tendait vers lui.

– Vous êtes sûr que vous allez bien ? Voulez-vous que j'appelle un médecin ?

– Je vous assure, je vais beaucoup mieux. Je vous remercie de votre gentillesse.

Avant de s'éloigner, l'homme avait hésité. Au bout de quelques pas, il se retourna. Un sourire, un geste amical, le rassurèrent. Cet intermède avait permis au major de récupérer ses esprits.

Inouï, incroyable ! C'est auprès du feu ardent qui brûle dans son coeur que la Comtesse Agathe faisait griller son pain de mie. Le major avait coutume après avoir résolu un mystère de sortir sa pipe de sa poche, ce qui traduisait la satisfaction du travail accompli. Il n'en était rien pour ce cas, il n'en retirait aucune gloire mais plutôt un sentiment de gêne. Il avait, en effet, découvert le secret de la belle Agathe et maintenant, que devait-il faire ? Fallait-il tout révéler au Comte Adhémar ? Ce

dernier lui avait offert l'hospitalité au château dans un but précis : trouver par quel moyen la comtesse métamorphosait le pain de mie en biscottes.

Pour le policier, la question ne se posait plus. Il savait que le comte lui avait préparé une chambre et qu'il avait chargé un de ses domestiques de récupérer ses affaires personnelles à la gendarmerie. Il aurait été incorrect de sa part de revenir sur sa décision.

– Mais demain, se dit-il, je ferai part au comte de mon échec et je réintégrerai ma chambre de fonction.

Le major, bien qu'excellent policier, était aussi un grand rêveur et un romantique. Depuis son plus jeune âge, il avait vécu dans l'imagination des aventures les plus folles. Le nombre de belles qu'il avait délivrées de leurs geôliers, de celles qu'il avait arrachées à la mort promise par la main de leur bourreau ne se comptait plus. Tristan ne pouvait pas trahir la blonde Iseult. Rempli de ces nobles intentions, il se leva et reprit sa marche en direction du château.

*

Après avoir franchi le grand portail de fer forgé, le major s'engagea sur l'allée principale bordée d'arbres centenaires qui menait au château. Après avoir parcouru environ trois cents mètres, il ralentit son allure. A quelques pas, sous l'arbre majestueux, la comtesse semblait dormir dans un fauteuil. Il remarqua alors que la couverture de laine posée sur ses genoux, glissait lentement sur l'herbe. Le major n'hésita pas un instant. Quittant l'allée, il foula le tapis vert jusqu'à la dame. Il ramassa la couverture qui avait fini sa course sur le

gazon. Il la posa avec d'infinies précautions sur les genoux de la belle dormeuse en prenant soin de ne pas la réveiller. Pourquoi les personnes âgées ont-elles le sommeil si léger ? Est-ce pour profiter à fond du peu de temps qu'il leur reste à vivre ?

Au contact de la couverture, Agathe sursauta et ouvrit grand les yeux et son front se plissa d'inquiétude. Lentement, elle releva la tête et de son regard bleu fixa l'homme qui se tenait près d'elle. Son visage s'illumina, elle sourit en reconnaissant le major Dick Dingdon qui lui avait été présenté récemment.

– Que Madame la Comtesse excuse mon audace. J'ai cru de mon devoir devant la fraîcheur du soir de prendre cette initiative.

Voilà ce que voulait dire le major. Mais de sa bouche ne sortirent qu'une voix rauque et des paroles incohérentes. La comtesse le rassura d'un sourire, elle avait apprécié son geste. D'un mouvement las qui ne pouvait qu'augmenter sa classe naturelle, elle lui indiqua le fauteuil de jardin qui se trouvait près d'elle et l'invita à s'asseoir.

Sans la quitter des yeux, le major accepta son invitation. Sous son poids, le siège poussa un gémissement de douleur. Il continua à la fixer droit dans les yeux avec un regard qui semblait supplier : « *Surtout ne parlez pas* ». Il craignait que le timbre de sa voix ne rompe le charme sous l'emprise duquel il se trouvait. Alors, il prit l'initiative de la parole. D'un trait, sautant allégrement d'un sujet à un autre, il parla du village qui l'avait accueilli, de la gentillesse des gendarmes, de ses enquêtes, de son père qui était charbonnier et de tout ce qui lui passait par la tête. Agathe, comme si elle avait compris ses

craintes, l'écoutait en silence, l'air amusé. Le major parlait tant qu'il ne vit pas approcher la dame de compagnie.

– Excusez-moi de vous interrompre, Monsieur, le temps commence à fraîchir et je dois ramener Madame la Comtesse au château.

Poliment le policier se leva. Pendant que la dame de compagnie desserrait le frein qui bloquait les roues du fauteuil roulant, Agathe avec un sourire de reconnaissance, lui présenta sa main à baiser.

Le brouillard londonien n'était rien à côté de celui dans lequel tatonnait le major à ce moment. Avec délicatesse, il prit le bout de ses doigts et respectueusement y posa ses lèvres. Alors que la comtesse s'éloignait, il resta debout, figé sur ses jambes molles, le regard dans le vague et la bouche sèche d'avoir trop parlé.

Il se laissa retomber sur son siège qui, surpris, émit un hurlement de douleur, et resta ainsi prostré, les coudes sur ses genoux et les mains tenant sa tête : il essayait de surmonter son émotion.

Soudain, comme mu par cette énergie qui poussait les chevaliers du Roi Arthur à accomplir des exploits pour plaire à leurs belles, le major se leva. Non ! Ce n'était pas la tête d'un quelconque dragon qu'il jetterait aux pieds de la belle comtesse mais son mitron adoré qu'il lui ramènerait !

– Où que tu sois, je te trouverai. Dussé-je traverser les océans à la nage, franchir les plus hautes montagnes, je le jure, je te ramènerai !

Il tendit alors son bras droit devant lui et les mâchoires crispées, il murmura : « *Par moi-même, j'en fais le serment* ».

Pour donner de l'ampleur à cette scène pathétique, la brise fraîche du soir s'était levée. Elle faisait frissonner les cheveux et les pantalons trop larges du major, lui permettait aussi de retomber de son nuage, de mesurer aussi la folie de son serment. « *Si cet homme est encore en vie, se dit-il, il doit avoir plus de quatre-vingt-quinze ans. Comment puis-je le savoir ? Si seulement je connaissais son identité, par Interpol je serais renseigné. Mais je ne connais rien de lui* ».

Le major n'était pas un homme à se laisser abattre par les difficultés, d'autant plus qu'il s'était engagé par lui-même, pour lui-même, pour son honneur, il ne pouvait se renier. Il se mit à réfléchir et se rappela la réflexion de la fille de la mère Magloire à sa maman :

– Tu m'as bien dit que ce mitron était très ami avec le père Tartine ?

– Oui ! c'est cet homme qu'il me faut dénicher. Quand il sera en face de moi, je trouverai bien le moyen de le faire parler... !

*

– Si j'ai bien compris, le major est tombé amoureux d'Agathe. C'est marrant, tomber amoureux d'une femme de quatre-vingt dix ans !

– ... Mais qui en paraissait quarante, ne l'oublie pas. Amoureux est maintenant un mot qui ne veut pas dire grand chose. On peut tomber amoureux de n'importe quoi, sans pour autant y être attaché. C'est très superficiel ! Disons plutôt que le major est attiré par cette femme et cette attirance, tous les humains la connaissent. Il est tout à fait normal d'être attiré par le sexe opposé. Cela peut arriver à n'importe quel âge. Toi, par exemple, tu peux très bien éprouver de la sympathie pour une

filles plus jeune ou plus âgée que toi qui, elle, t'ignorera. Tu en auras beaucoup de peine, mais rassure-toi, comme cela t'arrivera plusieurs fois dans ton existence, tu dois en tenir compte. Ce qui t'a peiné hier, te fera sourire demain.

– Et toi, quand tu étais jeune, est-ce que tu es tombé souvent amoureux ?

– Il te plaît, ce mot ! Bien sûr... ! La première fois... à sept ans... et de ma maîtresse d'école. Comme Agathe, elle était blonde et avait les yeux bleus. Par la suite, j'ai remarqué que ce genre de filles m'attirait. Il y a sûrement du major Dick Dingdon en moi car je me suis demandé pourquoi. J'ai eu la réponse. Avec mes parents qui étaient d'origine italienne, nous vivions dans un quartier peuplé de familles de cette nationalité. Toutes les filles et les femmes que je remarquais étaient brunes aux yeux sombres. Je ne voyais de blondes avec les yeux bleus que dans les livres de contes de fées. Tu t'imagines ! La première fois que j'en ai vu une, émerveillé, je ne savais pas que cela existait vraiment. De plus, elle avait une voix très douce... le Guitounet, il était aux anges... !

Je ne pouvais pas pour autant penser que j'étais amoureux d'elle mais seulement attiré. Après l'attirance, tu as ce que l'on appelle la passion. Se passionner pour quelque chose ou quelqu'un c'est bien, à condition de ne pas tomber dans l'excès. Parce qu'on touche à l'absurde, tout est déséquilibré, irréfléchi, égoïste. Pour assouvir sa passion, le passionné sacrifiera tout, sa famille, ses amis et même sa vie. Tant pis pour les midinettes ou les amateurs de romans à l'eau de rose. Leurs héros ou héroïnes sont davantage sous la coupe de la passion que de l'amour. Le tort est de confondre l'attirance et la passion avec l'amour. Dans notre société matérialiste où tout se vend, l'amour est devenu un produit de

consommation comme un autre. Il est dans toutes les sauces. Un producteur de cinéma n'a pas hésité à se servir du drame qui a coûté la vie de plusieurs centaines de personnes, pour bâtir ce qu'il appelle une histoire d'amour. Les larmes versées par les spectateurs en voyant ce film n'allaient pas vers les passagers qui sont morts réellement, noyés, mais concernaient un couple imaginaire. Je ne serais pas étonné qu'un jour, suivant cet exemple, un producteur mette en scène l'amour, comme il le prétendrait, entre une déportée juive et son bourreau nazi. Après maintes péripéties, ils finiraient tous les deux dans un baiser passionné dans une chambre à gaz. Dans ce cas aussi, il y aurait des pleurs qui n'iraient pas vers les millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui sont vraiment morts dans les camps de déportation, mais vers des êtres de fiction.

- Personne n'écrira un tel scénario !
- Détrompe-toi. Pour acquérir la gloire et la fortune, des hommes sont prêts à toutes les bassesses.
- Au fait, c'est quoi vraiment, l'amour ?
- Il n'est pas tel qu'on nous le présente. Pour beaucoup, sinon tous, cela se limite à des relations sexuelles. Je suis désolé, mais ces relations n'ont rien à voir avec l'amour !
- Alors, là, tu exagères !
- Tu crois ? Réfléchis... Quand un homme viole une femme ou un enfant, peut-on dire qu'il pratique l'amour ? Non. Il assouvit seulement un besoin personnel et égoïste. Les rapports sexuels sont une bonne chose lorsqu'ils se pratiquent dans les liens du mariage et d'un commun accord, en faisant passer le désir du conjoint avant le sien. Tu as saisi la différence entre l'amour et le viol ? C'est dans le mariage que

l'amour peut le mieux s'extérioriser car il faut beaucoup d'amour pour unir deux personnes de sexe opposé et uniques dans leur personnalité.

Ce qui domine dans l'amour, c'est la notion de sacrifice car celui ou celle qui désire se marier peut dire adieu à sa liberté. Il ou elle ne s'appartient plus, il ou elle appartient à l'autre. Ni l'un ni l'autre ne recherchera son propre intérêt, mais celui de son conjoint.

Dans le mot « amour » se trouvent d'autres qualités : la patience, la bonté, la miséricorde, le respect, la longanimité. Je ne connaissais pas la signification de cette dernière et mon dictionnaire m'a révélé que cela signifiait pardonner des fautes que nous ne sommes pas tenus de pardonner. Cela ne sera pas évident mais en appliquant l'amour véritable dans son foyer, on obtient la paix. La différence entre un mariage qui a été fondé sur la passion ou l'amour, c'est qu'avec le temps, la passion s'efface tandis que l'amour, lui, ne passe jamais. Avec un tel lien, un couple pourra surmonter toutes les épreuves qu'il va rencontrer. La pire de celles-ci est la perte d'un enfant. Il n'y a pas de plus grand malheur pour les parents que de voir mourir leur enfant. S'ils pouvaient dans ce cas extrême, en échange de leur vie, réanimer leur enfant, beaucoup de parents le feraient. C'est à ce moment que l'amour atteint le sublime, lorsqu'il offre sa vie pour un autre.

*

Voilà un chapitre qui voudrait faire bondir d'indignation tous les bons apôtres de l'amour libre, qui autorise les hommes à aller vers les hommes et les femmes vers les femmes en gardant bonne conscience et dignité. Et aussi ceux qui au lieu d'inculquer à la jeunesse le respect de soi-même, enseignent

aux garçons l'art de se glisser un préservatif et aux filles, à quel moment elles doivent avaler une certaine pilule.

Monde de fous où même les vaches deviennent folles. Comme si la valeur d'un homme se mesurait d'après la longueur de son sexe et celle des femmes à leurs performances sexuelles. Avec de tels principes, il ne faudra pas s'étonner que beaucoup périront par où pourrissent les melons.

*

Je partage l'avis de ceux qui pensent qu'une seconde vie serait profitable à l'homme. A condition bien sûr de garder en mémoire le vécu de la première. Cela lui permettrait de tirer profit des erreurs du passé, sans pour autant l'empêcher d'en commettre d'autres. Les méprises sont excusables lorsque l'on entreprend une chose pour la première fois. Pourrais-je ainsi profiter à fond des réponses tardives trouvées à mes nombreuses questions : Pourquoi l'homme doit-il se marier ? Qu'est-ce vraiment que le mariage ?

*

Enfant, ces questions ne me tracassaient pas. Tout autour de moi, je voyais des parents et leurs enfants dans un cycle naturel où tout allait pour le mieux. Enfin, voici ce qu'en toute logique, je me disais ...

*

Les petits garçons viennent au monde dans un chou et les petites filles dans une rose. Pourquoi pas ! Si dans le jardin de ma grand-mère je n'ai jamais vu de tresses de petite fille au milieu de pétales de rose, je hurlais en voyant ma mère s'apprêter à couper un chou en deux pour en faire de la soupe.

*

Dans le but de supprimer les longues séances d'effeuillage de ce légume, un jour ma mère m'a dit la vérité. Ce n'est pas dans un chou que j'étais né, c'est Madame Desplantes qui m'avait livré. Cette dame, je ne la voyais guère. Lorsqu'elle arrivait à l'improviste à la maison, c'était toujours au pas de course et l'air renfrogné. C'était donc dans ce grand sac de voyage noir qu'elle portait à bout de bras et qu'elle déposait sans ménagement sur le parquet que se trouvait un bébé.

Elle avait un surnom, celui de 'sage-femme'. Déjà, je devinais l'ironie des adultes... Affubler cette personne d'un titre honorable alors que son souci premier était de me foutre à la porte et de profiter que ma mère ait été couchée, fatiguée, pour exiger que ma grand-mère lui fasse chauffer une bassine d'eau. Comme si elle ne pouvait pas faire sa toilette chez elle !

*

Chez le bébé, je ne trouvais rien de logique et ne comprenais pas les manifestations de joie lors de sa venue.

Pour un sourire, il fallait supporter ses cris et ses pleurs, le bercer pour l'endormir et le réveiller pour le faire manger. Il tétait et rejetait ce qu'il avait tété. Son odeur d'eau de toilette m'attirait, celle dégagée lors de son déshabillage me faisait fuir. Il fallait ensuite le rouler dans la farine comme de la friture. Nous n'allions tout de même pas le manger !

*

Poussée sans doute par le remord, Madame Desplantes revint plus tard pour se soucier enfin de la santé de ma mère. Je profitais de sa gentillesse à mon égard pour faire l'inventaire de son sac de voyage. Je me méfiais. Pourvu qu'elle ne nous refille pas un autre bébé !

*

L'air attendri, elle me dit alors : « – *A ta naissance, tu pesais onze livres* ». Elle a ri aux éclats après que je lui aie demandé ce qu'ils étaient devenus. Quel dommage... elle les avait perdus... J'aimais tant la lecture !

*

Tous les jeudis, je lisais un journal illustré : *Belles Aventures*. L'une d'elles me captivait particulièrement : *Le Corsaire de la Mort*. A la barre de son navire, cet homme passait son temps à tenter de récupérer sa fiancée, Inès de Ibarra que ne cessait de lui ravir le féroce capitaine Esteban. Dans mes rêveries, je me voyais aussi, toutes voiles dehors, parcourir les mers et les océans, affronter les tempêtes et endurer les tourments. Mon héroïne changeait souvent de visage. Elle prenait celui de la petite fille de mon âge qui récemment me troubla.

*

Car les petites filles troublaient et attiraient le petit garçon que j'étais. Je les trouvais toutes très belles, avec un regard doux, toujours très nettes. Elles ne disaient jamais de vilains mots.

Si elles m'attiraient, je me méfiais quand même. Elle devaient avoir un certain pouvoir car elles métamorphosaient en un instant le féroce pirate en un docile papa poussant le landau de sa poupée. Je me tenais déjà à l'écart. Si je possédais un appendice qu'elles n'avaient pas, elles jouaient aux osselets aussi bien sinon mieux que moi. Je ne pouvais m'imaginer qu'un jour elles et moi grandirions.

*

Les années ont passé. Mon attirance pour les femmes est restée. Ma méfiance aussi. Elles possèdent toujours ce pouvoir de transformer et de manipuler les hommes. Je peux dire à un homme que j'estime en lui tapant sur l'épaule qu'il est mon pote, mon copain, mon ami, que je l'aime bien. Cela n'est pas possible avec une femme. Si je devais lui adresser ces mêmes paroles, je risquerais de prendre sa main sur la figure ou de m'entendre répondre : « – *Moi aussi je vous aime bien, vous n'êtes pas comme les autres* ». Tout cela avec un regard qui me met dans le vague. Que signifie "pas comme les autres" ? ... Si je dis à un homme qu'il est mon pote, ce n'est pas au détriment de ses autres copains.

*

« – *Un jour, me disait ma mère, toi aussi tu te marieras !* »
Ce n'est pas possible ! Choisir une femme ? Laquelle ? Je les aime toutes !

« – *Cela fait partie de la vie, continuait-elle, tu pourras ainsi avoir des enfants* ». Mais Madame Desplantes est si vieille ! Qui me livrera mes enfants lorsque je serai grand ?

*

Tout cela amusait ma mère. Elle n'essayait pas pour autant de modifier mes rêves, consciente, comme le savent toutes les mères, c'est à partir de leurs rêves que les petits enfants préparent leur adolescence. Ce que je ne comprenais pas, petit enfant, ne devenait pas pour moi un sujet de complexité ou d'atteinte à ma dignité.

Dans mon intérêt, mes parents m'interdisaient de jouer avec des allumettes. Cela ne m'empêchera pas une fois adulte de manipuler un briquet.

Il faut croître avant d'atteindre la maturité... ! Ce que j'ignorais alors, j'allais le connaître plus tard.

*

Ouais ! Mais avec tout ça, je n'ai pas la réponse à mes questions. Pourquoi une femme ? Pourquoi le mariage ?

Le major Dick Dindgon me souffle à l'oreille : « – *Pour élucider un mystère, il faut toujours le prendre à son début* ».

Sa méthode est bonne, je la prends à mon profit. Si je me réfère au livre de la Genèse, le premier mariage a été célébré dans le jardin d'Eden. Mon front se plisse. Pourquoi, toujours pourquoi ? A l'origine, dans ce jardin, Adam était seul. Il n'y avait pas de femme.

Mais alors, comment, en partant de lui seul, pourrait-il remplir la terre de ses descendants, sans l'aide d'une femme ?

Mes vertiges me reprennent. Je panique... Surtout reprenons notre calme et récapitulons. Dieu a tiré Adam de la terre et celui-ci a été animé après qu'il lui eut donné le souffle de la vie. Plus loin, j'apprends que l'homme a été créé à l'image de son créateur. Cela voudrait-il dire qu'Adam aurait pu faire de même et animer par son esprit ce qu'il aurait façonné ?

J'ai de bonnes raisons de dire que je panique car au vu des difficultés que je rencontre pour tailler correctement un crayon, je ne vois pas comment animer par ma volonté ce que je devrais façonner de mes mains. C'est certain, de mon "oeuvre", je ne m'en ferais pas un copain.

*

Je n'imaginai pas qu'une enquête pouvait développer une multitude de questions à partir d'une réponse. Si je devais

être dans le vrai, cela voudrait dire que l'homme Adam était doté dès sa création de capacités fantastiques qui auraient nécessité des années voire des siècles pour être découvertes et se manifester en toute sagesse.

Quand son créateur lui interdisait de toucher à l'arbre de la connaissance, il ne voulait pas être un frein à sa liberté mais lui témoignait son amour de père. Il savait que ce qu'il avait créé était un être puissant et dangereux. Il devait être éduqué, progressivement, sans se presser. Adam avait l'éternité devant lui. Car Adam n'a pas été créé bébé avec toute son ignorance mais adulte avec l'ignorance du bébé. Quelle secousse les amis ! Si j'étais un cocotier, il ne ferait pas bon piquer un roupillon sous mes branches !

*

L'homme est puissant et dangereux. Qui peut affirmer le contraire ? En effet, il faut être nuisible pour arriver à polluer la terre, les mers, les océans, pour foutre en l'air la couche d'ozone qui nous protège et créer un arsenal qui pourrait faire sauter plusieurs fois la planète. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je me dis qu'au lieu de vouloir acquérir une connaissance qu'il n'était pas capable de maîtriser, le père Adam aurait dû rester simple jardinier.

*

Je poursuis mon enquête... ! Je flaire que je suis sur la bonne voie. Après avoir créé la végétation et les animaux mâles et femelles, Dieu a créé un jardin dans un endroit précis de la planète. L'homme qu'il a animé en dernier, devait avec sa descendance, agrandir ce jardin à toute la terre. Des animaux de toutes sortes ont été présentés à Adam afin qu'il

leur donne un nom. Aucun parmi eux ne l'attirait particulièrement.

Dans ce jardin magnifique, Adam s'ennuie et son créateur en est conscient puisqu'il déclare qu'il n'est pas bon pour l'homme de rester seul et qu'il va lui faire une aide qui sera son complément. Pour la bonne marche de mon enquête, je fouille les éléments qui me sont donnés. Que signifie exactement le mot "complément" ? Mon dictionnaire m'en donne la signification : « *Ce qui s'ajoute à une chose pour la compléter* ».

Mon front se plisse. Attention, je réfléchis. S'il fallait rajouter un élément à Adam, c'est bien la preuve qu'il lui faisait défaut.

Bon, ça y est ! J'ai compris ! En fait, Adam était en quelque sorte un prototype qu'il fallait par la suite améliorer. Si je devais illustrer ma pensée, je pourrais comparer Adam à un véhicule capable de réaliser de grandes performances, mais avec un allumage défectueux.

Dans le cas de Adam, l'allumage serait sa femme. Je crois que je deviens dingue ! Les hommes ne traitent-ils pas souvent les femmes d'allumeuses ? Voilà le carrousel qui me reprend. La pression monte, la tension aussi. Je viens de faire une découverte fantastique que même le grand Albert Einstein n'a pas trouvée : « *Un homme plus une femme égalent... un homme* » !

Et dire que je suis nul en mathématiques...

*

Heureusement, je n'ai pas trouvé la solution du problème dans une baignoire. Comme Archimède, je m'en serais éjecté en criant : « *Eureka, j'ai trouvé !* ».

Je n'aurais pas été écouté mais ma fin se serait réalisée dans un asile d'aliénés !

*

C'est incroyable ce que l'on peut découvrir et comprendre si l'on prend du temps pour réfléchir. Pour le moment j'arrête mon enquête. Il faut que je me remette...

Les copains m'attendent pour une partie de pétanque. Je ne dois pas les décevoir.

Le comble pour un bouliste, c'est de perdre la boule !

Je vous laisse, je reviendrai après en avoir glissé quelques-unes.

*

Surtout, ne me demandez pas si j'ai bien joué, tellement la tête ailleurs... Un copain s'en est aperçu puisqu'il m'a fait remarquer gentiment que cela n'avait pas l'air de tourner rond. C'est donc à cause de cela que je pointais de travers. La journée s'est bien passée. Le soir, je me suis amusé avec une histoire de Nestor Burma, l'un des rares feuilletons policiers que je regarde à la télévision. Avec Burma, j'ai un point commun, j'aime les plaisanteries et les jolies filles. Et puis, l'acteur qui l'incarne a le même prénom que moi !

*

Une bonne nuit de sommeil par dessus et me voilà en forme et l'esprit serein pour poursuivre mes investigations.

Voyons ! Où en étions-nous ? Voilà la question que je pose à moi-même. En parlant de moi-même, je fais sursauter ceux à qui j'en parle. « Je vous ai aperçu vous promener dans la campagne. Vous étiez seul. « – *Seul ? Qui ? Moi, jamais ! Comment puis-je être seul alors que je suis avec moi-même ?* »

Tout sympathique qu'il puisse être, ce moi-même m'enquiquine : si j'ai le désir de faire une entorse, il intervient pour me faire changer d'idée ; si je fais une bêtise, je me dis : « *Si j'avais su... lui me répond – Je t'avais prévenu !* »

D'après certains, il s'agirait de ma conscience. Si j'analyse ce mot, j'apprends que la première syllabe est une préposition d'origine latine qui signifie avec. Je me méfie, je n'aime pas ces trois premières lettres. Je les vois et les entends prononcer trop souvent.

Quand j'entends des hommes influents s'adresser aux téléspectateurs en commençant par « *Mes chers concitoyens* », je me tords de rire. Cela veut tout dire !

*

Mon moi-même, je l'aime bien. S'il est pénible à supporter, c'est un bon compagnon. Avec lui, je ne connaîtrai jamais la solitude. Il a une curieuse façon de voir les choses : « *Dans la vie, m'a-t-il un jour soufflé, il faut être sérieux sans trop se prendre au sérieux !* »

Il est bien le seul qui arrive à me boucler le bec, il a toujours raison. Etant condamné à passer toute ma vie avec lui, autant ne pas le contrarier.

*

Je me demande si ce n'est pas la méconnaissance d'eux-mêmes qui pousse tant de jeunes vers le suicide.

Que fait-on pour leur venir en aide ? Ils sont dirigés vers des psychiatres. Ce sont des gens qui ne se connaissent pas qui vont expliquer aux autres ce qu'ils sont !

Sans les approuver, ces jeunes, je les comprends. Si seulement je pouvais leur dire :

« Mourir pour mourir, vous avez au moins le choix du moyen. Prenez le mien, l'éclat de rire. C'est vrai, le résultat est plus long à obtenir mais en attendant, vous aussi, vous rirez. Car tu riras de toute la vanité et de la bêtise des adultes. Tu riras jusqu'à en mourir de rire.

Puis, entre deux éclats, réfugie-toi dans ton imagination et va te promener dans la nature car elle est à toi cette nature et c'est pour toi aussi que chantent les oiseaux. »

*

Qu'est-ce que je vous disais ! Mon moi-même me fait remarquer que je me suis éloigné de mon enquête. A présent, elle est pratiquement terminée. J'ai trouvé les réponses à mes questions : Pourquoi la femme et pourquoi le mariage... ?

Le Créateur a doté la femme de qualités complémentaires à celles de l'homme. Le mariage ne devient donc pas une union de convenances, mais une association de qualités. Chacun ayant les siennes mais devant les mettre au service de celles de l'autre. Tout cela pour l'harmonie dans leur ménage. C'est simple, logique, tout se tient.

L'homme devra assistance et protection et subviendra aux besoins matériels de sa famille. Le titre de "chef", il le doit seulement au fait d'avoir été créé le premier. Sans la femme, il n'est rien.

*

Vous parlez d'un gag pour la femme ! Le jour de son mariage, elle croyait épouser un homme et elle se retrouve avec un enfant. On verra plus facilement un grand-père jouer avec le train électrique de son petit-fils, qu'une grand-mère faire de même avec la poupée de sa petite-fille.

Un rôle ingrat attend alors la femme. En plus des travaux ménagers et de l'éducation de ses enfants, elle devra supporter les caprices de son mari. Si elle prend conscience des qualités qu'elle possède et qui lui ont été cachées par des religieux, elle pourra facilement surmonter ces épreuves.

Un sourire à la place du soupir, un mot gentil choisi à celui de la réflexion négative et voilà le mari placé dans des conditions idéales pour réussir ce qu'elle a entrepris.

*

Ce sont les religions qui de tout temps ont abaissé, humilié, ridiculisé les femmes.

Il serait bon pour elles que Dieu n'existe pas, car s'il existait, aïe, aïe, aïe, gare aux retours de manivelle.

*

Une maladresse que la femme ne doit pas commettre, c'est humilier son mari en le comparant avec celui de son amie, qui elle, a de la chance son mari est bricoleur : *« C'est vrai, cet homme passe le plus clair de son temps à réparer les fuites d'eau des robinets et de la chasse d'eau. Il fait faire des économies au ménage car il répare son automobile, il n'est pas comme toi, qui ne sais même pas planter un clou droit !... »*

Loin de m'humilier, ce genre de réflexion me ferait plutôt rigoler. Avec ma manie de remonter à l'origine des mots, j'ai fait de même avec celui de "bricoleur" : *« Personne qui s'occupe de travaux de peu de valeur. C'est un bricoleur ».*

Voilà la définition que me donne mon dictionnaire. Dans le langage populaire, celui qui ne connaît pas son boulot est traité de bricolo.

Mon moi-même m'a fait rire, lorsqu'il m'a soufflé à l'oreille : « *Si des hommes bricolent constamment chez eux, cela prouve au moins que chez eux, rien ne fonctionne* ». Je n'ai pas besoin de bricoler car chez moi tout va bien. Si un jour survient un pépin, au lieu de planter mon pique-fraises dans une chose que je ne connais pas, je fais appel à un professionnel.

*

D'après les statistiques, les femmes, surtout les veuves, vivent sept ans de plus que les hommes.

Sept ans que beaucoup d'entre elles passeront dans la peine et le remord.

Elles découvrent seulement à ce triste moment, que le mari dont elles ont empoisonné l'existence de son vivant possédait, alors qu'il n'est plus, toutes les vertus.

Elles sont alors inconsolables : « *Mon mari, c'était le meilleur de tous les maris. Ah ! Si seulement j'avais droit à une seconde vie, mon mari, comme je voudrais l'aimer !* »

*

La première chose que l'on remarque en pénétrant dans un café de village, c'est l'odeur particulière qui s'en dégage : sans doute, un mélange d'eau de Javel qui a servi pour nettoyer le parquet, de cire utilisée pour astiquer les tables et les chaises, sans oublier l'arôme du café, des différents alcools et les fumées de cigarettes.

Celui dans lequel nous entrons ne fait pas dérogation à la règle. En poussant la porte, un premier obstacle est déjà à franchir, une marche que les éventuels ivrognes doivent

descendre avant d'atteindre leur lieu de délices mais qu'ils devront surmonter pour sortir...

Au dessus de tables et de chaises bien alignées, des étagères fixées aux murs accueillent les coupes et des trophées attestant de la vitalité des sportifs du village.

Plus bas, de grandes photos encadrées présentent les joueurs dans toute leur splendeur.

Derrière le comptoir à l'ancienne rutilant de tous ses cuivres, la tenancière, tout en écoutant d'une oreille discrète les commentaires de quatre consommateurs accoudés au comptoir, essuie consciencieusement un verre. Il est onze heures trente et c'est l'heure de l'apéritif.

Nos quatre hommes ont attaqué la troisième tournée..., le moment idéal où sont résolus tous les problèmes politiques, sociaux et sportifs.

Installée près d'une porte qui accède à la cuisine, une petite fille fait ses devoirs. Elle lève la tête et demande à sa maman :

– Maman, c'est quoi l'attribut du sujet ?

Sortie de ses rêveries, sa maman sursaute et sans hésiter...

– L'attribut du sujet ? Mais c'est...

Elle se bloque et en riant s'adresse aux mousquetaires du comptoir :

– Qu'est-ce que vous en dites, vous ?

Les hommes rentrent leur tête dans les épaules, se raclent la gorge avec un accord parfait digne du plus haut numéro de voltige et se saisissent de leur verre qu'ils portent à leurs lèvres.

– Et bien moi, je vais te l'expliquer !

Cette phrase salvatrice vient d'un client assis à une table, dégustant un petit verre de vin blanc...

– Patronne ! Remettez une tournée, ordonne soulagé l'un des consommateurs.

Pendant ce temps, l'homme providentiel s'est levé pour s'approcher de la fillette.

– Vois-tu, je pourrais te le dire facilement, si je ne le fais pas c'est pour te permettre de réfléchir. Je vais te jouer une scène qui va t'inciter à comprendre.

Il se lève, place une chaise devant une table vide et se met au garde-à-vous devant elle en faisant mine de s'adresser à un personnage important :

– Mon colonel, le sergent Mac'Kenpiss rentre de mission. Il demande à être reçu.

L'homme quitte alors sa position et après avoir contourné la table s'assied sur la chaise.

– C'est bien, caporal, faites-le entrer.

Le "colonel" se lève, s'écarte de quelques pas de la table puis s'en approche en faisant claquer les talons :

– Mon colonel, l'heure est grave. La tribu du Sujet s'est ralliée à celle des Sioux et des Cheyennes.

Il a prononcé ces paroles, aussi raide qu'un chômeur en fin de droits.

Avec rapidité, le "sergent" s'est retrouvé à la place du colonel et s'est mis à hurler :

– Sergent, faites sonner le rassemblement.

Il se tait et en profite pour sortir un briquet de sa poche. Il actionne la molette, une petite flamme bleue apparaît. Il la

porte à ses lèvres où pend, humide et lamentable, un petit bout de mégot. Il en tire une bouffée, le saisit ensuite délicatement entre ses doigts, l'examine attentivement et estimant sans doute qu'il est arrivé en bout de son existence, l'écrase dans le cendrier.

Il s'adresse ensuite à la fillette, sur un ton paternel :

– La tribu du Sujet, mon enfant, se trouvait au sud-est du Dakota. Ses membres se distinguaient des autres indiens, par le fait qu'ils étaient blonds et portaient de longues moustaches. Ce qui atteste que l'Amérique n'a pas été découverte par Christophe Colomb mais bien par les Vikings.

Une autre particularité qui les différenciait était le port des bretelles. D'après la théorie du professeur Darling, c'était dans le but de soutenir leurs pantalons. Ce n'est qu'une théorie et comme il n'y a aucune certitude dans les théories, nous n'avons aucune explication pour celle-ci.

Assez satisfait de son exposé, l'homme a extrait un autre bout de mégot du gousset de son gilet.

– Maman, c'est vrai ?, interroge la petite fille.

– Ben, lui répond sa maman éblouie par tant de savoir, je ne sais pas, mais puisque le père Tartine te le dit...

Tout en parlant, elle sollicite ses clients d'un regard pour leur demander leur avis. Ceux-ci, bien qu'ayant assisté à la scène, font comme s'ils n'avaient rien entendu.

– C'est bien à cause de cette ignorance que l'on a coutume de dire, lorsque nous n'avons pas compris une chose : « *Heu... !, de quel sujet s'agit-il ?* »

Surprise, la tenancière cesse d'astiquer son verre et relève la tête. Les consommateurs se sont retournés et leurs regards se dirigent vers l'endroit d'où venait la voix.

Elle provenait de la bouche d'un homme attablé devant un verre de menthe à l'eau.

Le père Tartine, ma foi, puisque c'est lui, se lève et se dirige vers l'inconnu. Arrivé à son niveau, il s'arrête et se découvre. Après avoir respectueusement incliné la tête :

– Je me présente. Professeur Tartine, licencié de toutes les universités où il s'est présenté.

A son tour, l'interpellé s'est levé, et tout aussi cérémonieux :

– Major Dick Dingdon, de Scotland Yard. Professeur, me ferez-vous l'honneur de vous asseoir à ma table ?

Car, vois-tu Lyonel, c'était bien le major qui profitant de l'opportunité qui se présentait à lui, sautait sur l'occasion comme ton petit frère Vianney sur la dernière papillote.

Le père Tartine tire alors une chaise qui se trouvait en face du policier et s'assied. Se retournant, il s'adresse à la fillette :

– Si ton institutrice te demande d'où vient ton savoir, dis-lui que c'est de la part du père Tartine.

Pendant qu'il s'adressait ainsi à l'enfant, le major a sorti sa pipe de sa poche. En l'allumant, les yeux mi-clos, il détaille l'homme qui se tient assis devant lui.

Agé certainement de plus de quatre-vingt-cinq ans, il a le teint frais et halé des gens habitués à travailler en plein air. De larges pattes d'oie qui se dessinent au pli de ses paupières attestent qu'il est un bon vivant. Rien à voir avec la description que la mère Magloire en a fait. Il ne trouve rien en lui qui puisse le faire considérer comme étant un vieux fou.

Comment allait-il s'y prendre pour obtenir du père Tartine l'identité du mitron ? Il ne le savait pas encore. Il

devait tout faire pour amener la conversation sur ses souvenirs de jeunesse. Il fallait jouer serré ! A nous deux père Tartine !

Ce que le major ignorait encore, c'est qu'à la suite de cette rencontre, tout le restant de sa vie serait bouleversé.

*

Tout en remontant la grande rue du village, le major se rappelait les événements de la fin de la matinée. Le premier contact avec le père Tartine s'était bien déroulé... Ils avaient trinqué plusieurs fois à la santé de la science et de la police. Tout cela avec de bons jeux de mots et le père Tartine s'était révélé être un homme plein d'esprit. Ensuite, le major l'avait raccompagné chez lui avec l'idée bien arrêtée de pouvoir revenir.

Au moment où ils se quittaient, Tartine l'avait invité à venir boire un de ces petits vins blancs dont il lui dirait des nouvelles. Ils s'étaient donc donné rendez-vous pour l'après-midi, à quinze heures.

L'objectif du major était toujours de connaître l'identité du mitron mais il n'avait aucune tactique particulière en tête et manoeuvrerait sur place... Voilà à quoi il pensait tout en se rendant chez son hôte.

– Ne sonnez pas, lui avait dit le vieil homme, entrez, je serai certainement au jardin.

Le major suivit le conseil et découvrit un portillon fermé par une targette à côté de la maison. Après l'avoir poussé, il suivit une petite allée bordée de fleurs qui débouchait sur un terrain arboré aux carrés bien soignés.

Un coup d'oeil circulaire et il aperçut le père Tartine qui semblait méditer, assis sur un banc. Le crissement du gravier sous les chaussures du policier lui fit lever la tête.

– Bonsoir, mon cher Professeur. J'espère que je ne vous dérange pas. Je vous voyais songeur. Peut-être disséquiez-vous un problème ardu ?, fit remarquer malicieusement le britannique.

– Bonsoir Major ! Tenez, asseyez-vous près de moi. Vous me voyez songeur, croyez-moi, il y a de quoi !

Le major s'assit, étonné de l'expression de son ami. Il lui parut aussi sérieux qu'il lui était apparu plaisantin quelques heures auparavant.

– Il y a une fourmilière au bout de mon jardin, dit-il, qui se trouvait là du temps de mes parents. C'est pour cette raison que je ne l'ai jamais détruite. Nous vivons en bonne intelligence. De temps en temps, j'y dépose des miettes de pain, je peux ainsi voir travailler les fourmis. Ce matin, un taon s'est posé sur mon bras. D'une tape, je l'ai tué. J'allais l'écraser d'un coup de talon, lorsqu'une idée saugrenue m'est venue à l'esprit : j'ai ramassé l'insecte et suis allé le poser sur la fourmilière. Si vous aviez vu la scène ! Les fourmis sont arrivées par dizaines sur cette proie. Evidemment, le taon les intéressait... Je suis resté un bon moment pour voir comment elles allaient s'y prendre pour faire entrer ce mastodonte dans leur nid. Comme cela traînait, je suis parti au café, où j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance.

Tout à l'heure, j'ai repensé à l'histoire du taon. Je suis allé à la fourmilière et j'ai constaté que l'insecte avait disparu.

Le major croyait à une boutade :

– Laissez-moi réfléchir ! Le chef fourmi a dû déléguer une équipe avec des tronçonneuses. Celle-ci a acheminé la proie dans un congélateur après l'avoir débitée.

– Mieux que ça, Major ! Suivez-moi, lui répondit Tartine.

De plus en plus étonné, le major lui emboîta le pas jusqu'au bout du jardin.

– Nous sommes arrivés. Tenez, voilà la fourmilière.

Un monticule d'environ... soixante centimètres de hauteur, entouré à sa base par de hautes herbes.

– Approchez, Major, et voyez vous-même.

Le policier s'avança, se demandant bien où Tartine voulait en venir. Rien de particulier à ce nid, sinon un trou du diamètre d'une pièce de cinq francs. Il regarda le père Tartine qui lui dit :

– Regardez dans le trou.

Le major s'exécuta en se tenant sur ses gardes car il croyait toujours à une plaisanterie.

– Et bien, ça alors, s'exclama-t-il, c'est fantastique !

Au fond de ce trou, d'une profondeur d'environ six à sept centimètres, il vit le taon immobile. Tout autour, quelques fourmis poursuivaient leur travail de déblaiement.

– Vous l'avez dit, Major ! C'est fantastique. Ces petites bestioles, pour faire entrer leur proie, ont creusé sous elle. Elles n'auront plus qu'à reboucher le trou et le tour est joué.

– Et bien, ça alors, répéta le major éberlué. Jamais je n'aurais cru trouver autant d'initiative et de logique chez ces petits insectes.

– Allons Major, remettez-vous ! Suivez-moi. J'ai préparé sous la tonnelle de quoi nous désaltérer.

Tout ébloui de sa découverte, il suivit le père Tartine docilement. Soudain, à quelques mètres de la tonnelle, Tartine

s'arrêta. Après s'être baissé, il coupa d'un coup d'ongle une tige de pissenlit surmontée d'un aigrette.

– Et ceci, n'est-ce pas aussi fantastique ! Observez bien cette plante. Les graines sont plantées au centre. Individuellement, elles possèdent au-dessus d'elles, des poils ressemblant à des parachutes. Un coup de vent et elles sont disséminées dans la nature. Quelle idée géniale ! Ne trouvez-vous pas ? Si cela était possible, ce mode d'ensemencement devrait être breveté. Ce n'est pas tout ! Au bout de ces graines, se trouve un germe encore plus petit. Et dans ce germe toutes les données pour reproduire d'autres pissenlits, avec leurs racines, leurs feuilles, leurs fleurs qui par la suite se transformeront en aigrettes dont les graines de reproduction s'envoleront à la moindre brise.

Tout en détaillant l'aigrette qu'il tenait entre ses doigts, le major répliqua :

– Monsieur Tartine, je vous remercie de m'avoir fait remarquer ce que, je dois l'avouer, j'ignorais. J'ai souvent vu cette plante dans la campagne. Je lui donnais de temps en temps un coup de pied afin de faire envoler ce que vous appelez les petits parachutes mais jamais je n'ai eu la curiosité d'en ramasser une afin de détailler sa texture. En moins de dix minutes, vous m'avez fait connaître ce que j'ignorais depuis quarante ans. Il est vrai que nous autres citadins, nous sommes pris dans le tourbillon de la vie en ville. Ce qui nous empêche de penser que la vie existe ailleurs.

– Vous l'avez dit ! Et comme vous l'avez remarqué, si la vie existe, c'est dans un ordre parfait... Puis prenant amicalement le bras du major, il l'entraîne sous la tonnelle.

– Installez-vous. Je vais vous faire goûter ce fameux petit vin blanc.

A ces mots, le major parut soucieux. S’il connaissait les ravages du tabac, il n’ignorait pas non plus ceux de l’alcool. Pour cette raison, d’ailleurs, il en buvait très peu ! Après avoir débouché une bouteille, il y en avait d’autres dans un casier, le père Tartine remplit le verre de son ami puis le sien.

– A votre santé, Major, s’exclama-t-il en levant son verre.

Lentement, le major porta le sien à ses lèvres et goûta. Quel délice, quelle douceur... et si frais ! Rien de comparable avec le vin de la gendarmerie. Du jus de fruits, oui. C’est ça ! Du jus de fruits... Rassuré, il vida son verre aussitôt remis à niveau par son ami.

– Quel vin délicieux, murmura-t-il.

D’un sourire, Tartine agréa son compliment. Après avoir vidé son verre, il essuya ses lèvres du revers de sa manche.

– Et dire que toutes ces choses fantastiques que vous avez remarquées sont venues par hasard !

– Que voulez-vous dire ? A quoi faites-vous allusion ?

– Mais aux choses merveilleuses de la nature ! Ne dites pas que vous l’ignorez.

– Que toute cette merveille serait due au hasard ? Vous ne parlez pas sérieusement !

– Moi ! Certainement pas. Mais d’autres en sont persuadés. Cela ne s’est pas passé du jour au lendemain mais sur une période de millions et mêmes de milliards d’années.

Ces messieurs n'en sont pas au zéro près. C'est grâce à eux, que dis-je, à ces cerveaux que j'ai appris que l'homme descendait du singe.

Il rit et continua :

– Croyez-moi, Major, s'il a fallu des milliards d'années pour qu'un singe devienne un homme, quelques décennies seulement ont été nécessaires à certains hommes pour retrouver leur origine.

Puis il se ravisa :

– Je vous choque, peut-être si vous êtes adepte de la philosophie évolutionniste.

– Vous ne me choquez pas du tout. Votre raisonnement est logique. Il me laisse perplexe et me gêne plutôt car si je devais accepter l'origine de l'homme d'après l'évolution, cela signifierait que mon père, dans l'ordre généalogique, serait plus près du singe que moi. Dans ce cas, où dois-je situer le respect que je dois à mes parents ?

– Major, vous me plaisez. Je devine en vous un homme logique et intelligent.

En lui disant ces paroles, le père Tartine se fit un plaisir de remplir les verres à nouveau :

– Si ces fameux chercheurs, au lieu de rêver, voulaient bien se servir de leurs yeux et de leur cerveau, ils trouveraient pas mal d'anomalies dans leurs théories. Par exemple, pourquoi la nature a-t-elle avantagé l'animal plutôt que l'homme ? Prenons le cas du lapin des neiges. Les beaux jours, il est brun. L'hiver, il devient blanc. De longs poils lui poussent au bout des pattes, ce qui lui sert de raquettes pour se déplacer dans la neige. Je pose de nouveau la question : Pourquoi avoir privilégié l'animal et pas l'homme ? Si leurs

théories étaient bonnes, depuis longtemps l'esquimau serait doté de moyens naturels pour lutter contre le froid. Que constatons-nous ?

Le petit esquimau vient au monde exactement comme le petit africain, sans plus, ni moins !

Je suis sûr d'affirmer, sans risque de me tromper, qu'un petit africain chaudement habillé, résisterait mieux au froid que le petit esquimau en pagne ou en bermuda. Ce qui prouve au moins que l'homme, quel que soit le continent où il vit, reste le même.

*

– Moi, je dis chapeau, père Tartine ! Si c'est en faisant pousser des carottes, des laitues et des poireaux que vous avez développé cette forme de sagesse, je m'offre une triandine ! Le gag de l'esquimau, il fallait le trouver. Si on l'accepte, on doit pouvoir en trouver d'autres... et pas des moindres ! D'après les théories évolutionnistes, la girafe n'a pas toujours été ce qu'elle est à présent devenue. Si son cou s'est allongé, c'est à cause d'une très longue sécheresse qui a sévi sur la Terre. Alors que tous les autres animaux, très bêtes, se laissaient mourir de faim, l'ancêtre de la girafe se nourrissait de buissons de plus en plus hauts, pour finir par brouter les feuilles des arbres. Je ne sais où situer mon étonnement, entre ce cou qui s'étire comme de la guimauve ou la bizarrerie d'une sécheresse qui empêche l'herbe de pousser mais qui laisse s'épanouir les arbres.

« *Le rire est le propre de l'homme* », a déclaré Rabelais. Heureusement, les évolutionnistes n'existaient pas à son époque, sinon il n'aurait jamais pu écrire Gargantua, il serait mort de rire avant !

*

Tout en écoutant et en sirotant le contenu de son verre, le major réfléchissait. Il n'oubliait pas le but de sa visite et se demandait comment il parviendrait à changer le cours de la conversation. Pourtant celle de son ami ne l'ennuyait pas du tout, il restait un homme ouvert et tout l'intéressait. De plus, ce que disait le père Tartine était sensé. Mais c'est bien ce côté sensé qui le préoccupait. Il craignait en effet de se piquer au jeu et de se lancer dans de grandes pensées philosophiques, mais il se sentait si bien !

La fraîcheur de la tonnelle, une compagnie amicale le plongeait dans une euphorie qu'il ne connaissait pas. Lui, si laconique et flegmatique, avait le désir de parler et de s'exprimer. Et ce vin ! Ce nectar, aurait-on pu dire. Si fruité, si doux au palais ! Il se buvait comme du thé au miel...

- Alors, Major, qu'en pensez-vous ? Hasard, évolution ou création ? Quelle est votre opinion ?

Face à toutes ces questions, le britannique sourit. Ce qu'il appréhendait se réalisait. Il réfléchit. Peut-être, pensa-t-il, pourrait-il clore cette discussion par des réponses logiques.

- Il m'est difficile d'en définir particulièrement une, finit-il par dire, car j'avoue ne m'être jamais posé cette question : Hasard, évolution, création ?...

Lorsqu'un problème se pose, la logique veut que la solution existe. Quelle est-elle ? Je l'ignore....

Je reconnais néanmoins que votre exposé est troublant et qu'il mérite d'être médité. Il faut admettre, effectivement, que jongler avec des milliards d'années, c'est reconnaître son impuissance et tomber dans la facilité.

Au sujet de l'homme, je partage votre point de vue, et j'irai même plus loin : Pourquoi, alors que l'animal a de l'instinct, l'homme possède une conscience, cette faculté d'avoir un libre-arbitre et de faire des choix entre ce qui est bien et ce qui est mal ? Seul l'homme a la possibilité de réfléchir et de créer de ses mains ce que lui commande son cerveau. Vraiment, je ne peux pas m'imaginer un chimpanzé interpréter au piano une rhapsodie de Liszt.

Le major marqua un moment d'arrêt puis poursuivit :

– Quant au "hasard", l'accepter c'est aussi tomber dans la facilité. Parce que le hasard se présente lorsque deux choses se rencontrent alors qu'au départ elles avaient une chance sur des millions de se voir. Néanmoins, quand des milliards de cellules se croisent pour s'imbriquer avec intelligence, afin de créer une âme vivante, humaine, animale ou végétale, ce n'est plus le fait du hasard mais celui d'une volonté. Qui dit volonté, reconnaît l'intelligence créatrice, la nécessité d'un créateur. Et le Créateur, dans ce cas, ce serait Dieu.

Tout ce flot de paroles avait asséché la gorge du policier. Il se désaltéra et reprit le fil de son point de vue que le père Tartine écouta avec intérêt.

– Reconnaître un créateur, c'est un sujet qui me dépasse. Supposer un être surpuissant, capable de créer par la seule force de son esprit toutes sortes de formes de vies et laisser l'homme dans l'ignorance, me laisse sceptique. Pourquoi tant de différences entre les hommes ? Pourquoi certains sont-ils beaux et d'autres laids ? Pourquoi des intelligents et des sots ? Des riches, des pauvres ? Pourquoi aussi, alors que des espèces d'arbres vivent des siècles, la vie des hommes est-elle si courte ? Pourquoi la maladie, la

vieillesse et la mort ? Où trouver les réponses ? Vers les religions ? Faut-il admettre que l'intelligence suprême pour se faire représenter, doit avoir recours à ces dernières qui tout au long des siècles ont pillé, torturé et massacré des innocents ? Quand on constate leur décrépitude actuelle, il faut avouer que ce n'est pas une référence absolue.

Le major n'en revenait pas. Lui, si taciturne d'habitude, parlait avec facilité. Les paroles sortaient spontanément de sa bouche sans effort apparent.

– En vous écoutant, Major, j'ai l'impression de m'entendre parler. Je tenais le même raisonnement à votre âge. Je suis plus près de la nature que vous et toute la vie qui s'agite devant moi m'éblouit et me fait rejeter le hasard. Comme vous le dites, admettre la création, c'est reconnaître un créateur. Nous ne pouvons donc pas rejeter cette éventualité mais devons-nous tout renier à cause de notions que nous ne comprenons pas ?

La Tour Eiffel est fixée par plus d'un million de rivets. Si elle en comptait quelques dizaines de moins, elle ne s'écroulerait pas. Celui qui l'a conçue, l'a réalisée comme il le désirait. Personne ne peut reprocher à Monsieur Eiffel : « *Pourquoi avez-vous placé un rivet ici ?* »

– Major, le tort que vous avez fut le mien à votre âge : vouloir essayer de comprendre le spirituel par le physique. Un aveugle sensé ne peut nier à un voyant telle ou telle couleur. Un sourd, rejeter la beauté d'une symphonie et le manchot, le soyeux ou le rugueux d'une étoffe. L'homme est doté de sens physiques pour apprécier le concret et de l'esprit pour le spirituel.

Si le Créateur existe, il ne peut être qu'esprit et nous pouvons nous approcher de lui uniquement par l'esprit. Vous dites, à juste raison, douter de l'efficacité des religions. C'est vrai. Depuis le temps qu'elles prient pour la paix et la justice, nous ne constatons pas les résultats de leurs prières. Une question se pose vraiment : ou bien Dieu n'existe pas, ou, s'il existe, il ne les écoute pas.

– Qu'en pensez-vous ? Mais, votre verre est vide ! Excusez-moi, je parle... je parle et je néglige mon invité.

Tout en remplissant une nouvelle fois les verres, il demanda :

– Franchement, comment trouvez-vous ce vin ?

– Excellent ! Jamais je n'ai bu un vin aussi doux et fruité !

– C'est vrai qu'il est bon. Je le tiens d'un ami vigneron.

Puis sur un ton confidentiel :

– Si je vous disais que ce vin doux titre entre 14 et 15 degrés, me croiriez-vous ?

Cet aveu fit bondir le major. Il se mit à compter le nombre de verres qu'il avait engloutis. Quatre, cinq... plus ? Il ne savait plus au juste. Son éloquence, son euphorie seraient-elles dues à ce breuvage ? Sa conscience lui conseilla la prudence, mais n'était-il... pas trop tard ?

*

Insensiblement, le vin aidant, le major oublia le but de sa visite. La discussion théologique qu'il échangeait avec le père Tartine l'intéressait. D'autant plus, que face aux arguments de son ami, il avait, comme on dit souvent, la réplique facile.

– Videz votre verre, Major, le vin va tiédir, suggéra le vieillard en débouchant une autre bouteille. Celui-ci sera meilleur, il est frais.

Il poursuivit, tout en faisant le service :

– Ne me dites pas, logique et intelligent comme vous l’êtes, que l’idée d’un créateur ne vous a jamais effleuré l’esprit.

– Cela fait partie de mon éducation. Enfant, j’ai été élevé avec l’existence de Dieu et par la suite, j’ai remarqué beaucoup de faits illogiques. Par exemple, Dieu que l’on me présentait comme bon et miséricordieux, n’a pas hésité, à cause d’une faute que je considère bénigne, à punir les humains depuis des générations.

Un autre fait m’étonne. En effet, lorsque vous achetez une voiture, vous recevez de la part du fabricant un fascicule comportant des explications sur le fonctionnement et des conseils pour son entretien. Cela est aussi valable pour une télévision, un appareil ménager... Pour l’homme, rien ! Il a été créé et il est là, qui déambule sur sa planète sans savoir d’où il vient, où il va. On lui promet le paradis... au ciel. Pour y faire quoi ? Je me le demande.

Si le dessein du Créateur était de peupler le ciel, il n’était pas nécessaire de créer la Terre avec toutes ses merveilles.

Que nous enseigne la religion ? « *Aimez-vous les uns les autres* ». Qu’a-t-elle démontré ? Durant les deux guerres mondiales, les chefs religieux allemands priaient Dieu de leur accorder la victoire et ceux de leurs adversaires faisaient de même.... Tous les prélats de ces nations ont à leur tête le même chef, qui se prétend être le vicaire du Christ.

– Se prétend !, l’interrompit son ami. Vous avez dit le mot juste. Cet homme n’est pas plus vicaire du Christ que je suis Président de la République.

– Voilà une réflexion bizarre, lui fit remarquer le policier d’un ton moqueur. De nous autres anglicans, ce ne serait pas étonnant car nous avons rejeté l’autorité papale depuis des siècles ! Mais elle m’étonne de vous, catholique, dont la hiérarchie affirme sans rire obtenir cette autorité d’une phrase de Jésus à son apôtre Pierre : « *Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise.* »

– La hiérarchie se sert de cette pensée comme elle a exploité une autre phrase de Jésus : « *Tout arbre qui ne produit pas de fruits, doit être coupé et jeté au feu* »

– Pour envoyer au bûcher tous ceux qui dénonçaient son hypocrisie, répliqua aussitôt le père Tartine.

Il se calma et demanda :

– Au fait, Major, savez-vous à quelle occasion Jésus s’est ainsi adressé à Pierre ?

– Ma foi, non. Je l’ignore, répondit en riant bizarrement le policier.

– Major, je vais mettre votre perspicacité à l’épreuve. Ne bougez pas, je reviens immédiatement.

Il se leva et quitta la tonnelle.

*

– Voilà, voilà ! J’arrive. Je n’ai pas été trop long ?

Accompagné par ces mots que le père Tartine franchit le seuil de la tonnelle, tenant deux livres dans ses mains. A la vue de l’un d’eux, le visage du policier s’assombrit. Il reconnut une

Bible. Ce qu'il redoutait se réalisait. Il ne pouvait plus faire marche arrière et devait supporter.

Où voulait bien en venir son ami ? Il allait être vite fixé. Après s'être confortablement installé, le père Tartine sortit un étui de sa poche et en extirpa ses lunettes. Il les ajusta sur son nez, but une gorgée de vin et déclara avec un air de président directeur général :

– Réfléchissez-bien au passage que je vais vous lire. Il est tiré de l'Évangile de Matthieu au chapitre seize, verset dix-neuf :

« Or, quand il fut arrivé dans la région de Césarée de Philippe, Jésus posa cette question à ses disciples : Quel est le fils de l'homme au dire des hommes ? Ils dirent : les uns disent Jean le Baptiste, d'autres Elie, d'autres encore Jérémie ou l'un des prophètes. Il leur dit : Et vous, qui dites-vous que je suis ? En réponse, Simon Pierre dit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu Vivant ! »

En réponse, Jésus dit :

« Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. De plus, je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise... »

Alors, Major, avez-vous bien saisi la situation ?

– Oui ! Jésus demande à ses disciples ce qu'ils pensent de lui. D'après ce que je crois comprendre, tout laisse à croire qu'à ce moment-là, les apôtres ignoraient qu'il était le Fils de Dieu. Par ses paroles données à Pierre, on peut penser qu'il lui alloue des responsabilités particulières. Je ne vois pas où vous voulez en venir.

– Vous avez compris. Si vous voulez, nous allons faire une petite expérience. De tous les disciples, seul Pierre le reconnaît. Supposons qu'à la place de Pierre, ce soit Jean. Pourquoi pas, après tout !

– Oui, répondit le major dans un rire qu'il ne connaissait pas. Pourquoi pas !

– Je vous fais grâce du début de la lecture. Je reprends au moment où Pierre s'exprime, je voulais dire Jean.

En réponse, Jean dit : "Tu es le Christ, le Fils du Dieu Vivant". Que croyez-vous que Jésus va répondre ? Il va lui dire ce qu'il dit à Pierre : "Tu es heureux, Jean, fils de ..." alors là, j'ignore le nom de son père. Parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. De plus, moi je te dis : "Tu es Jean, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise".

– Moouuuais, répondit le major, c'est quand même tiré par les cheveux. Car alors, il faudrait expliquer quelle est cette pierre dont Jésus fait mention.

Comme s'il n'attendait que cette question, le père Tartine s'exclama, triomphal :

– Et bien Major, c'est l'apôtre Pierre qui va lui-même répondre à votre question. Il vous donne la réponse dans sa première épître, au verset 6 du deuxième chapitre. Ecoutez-bien :

« Vous approchant de lui comme d'une pierre vivante, rejetée par les hommes, il est vrai, mais choisie et précieuse pour Dieu, vous aussi, comme des pierres vivantes, vous êtes en train d'être bâtis maison spirituelle pour une sainte prêtrise, afin d'offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus-Christ. »

En effet, on trouve dans l'Écriture : « Voici que je pose en Sion une pierre choisie, une pierre angulaire de fondement précieuse ; celui qui exerce la foi en lui ne sera pas déçu. »

Fermant alors sa Bible, il reprit d'un air malicieux :

– Alors Major Dick Dingdon... de Scotland Yard, quand Jésus dit à Pierre : « ... *sur cette pierre, je bâtirai mon Église* », à qui faisait-il allusion ?

– A lui-même, balbutia le major, c'est incontestable.

– Voilà, tout simplement ! Jésus ne voulait pas faire d'un de ses disciples un homme que l'on exhiberait comme un roi. D'ailleurs, si on médite sur l'épître que Pierre envoie aux chrétiens, on peut lire : Vous êtes des pierres vivantes. Ce n'est pas pour autant que ces chrétiens étaient tous des papes.

– Alors ça, murmura le major, je n'en reviens pas. Mais cette religion catholique, tout ce faste...

– N'est que l'héritière des Césars romains.

Abasourdi par cette révélation inattendue, le major vida son verre.

– C'est incroyable. Depuis vingt siècles, cette religion a menti. Comment avez-vous pu découvrir cela ?

– Remettez-vous Major ! Dans la vie, il faut réfléchir. Nous ne sommes plus à l'âge des ténèbres, que diable ! Cette époque où pour maintenir les peuples dans l'ignorance, tout était écrit en latin. Mais oui ! Nous sommes au XXI^e siècle. Ce ne sont pas les récits d'historiens dignes de foi qui font défaut. Lorsque l'on ne comprend pas une chose, il faut en chercher la raison. La meilleure façon d'y arriver, c'est de remonter à la source, de repartir à zéro.

Ces paroles pleines de bon sens parvinrent aux oreilles du policier et furent immédiatement enregistrées par son cerveau. Hébété, il regarda le père Tartine. Lui aussi avait l'impression de s'entendre parler.

Le major avait toujours appliqué les conseils de son ami. En agissant ainsi, il avait pu mener à bien des enquêtes sur lesquelles beaucoup trébuchaient ce qui faisait de lui une notoriété outre Manche.

Ce père Tartine que l'on considérait comme un homme infréquentable était en fait un être plein de sagesse. En face du sagace policier, se trouvait un autre personnage aussi observateur que lui, et qui savait aussi se servir des moyens de réflexion que possèdent tous les humains. Se pouvait-il que ce qui permettait de s'élever dans un pays, puisse abaisser dans un autre ? Toutes ces pensées se bousculaient dans sa tête. Afin d'y mettre bon ordre, il la secoua vigoureusement. Un léger étourdissement l'envahit et ses oreilles s'échauffèrent anormalement.

Le père Tartine poursuivit sa pensée :

– Si vous le voulez, résumons. Quand Jésus paraît, il choisit douze apôtres auxquels il va enseigner dans le but qu'ils puissent continuer son oeuvre évangélisatrice après sa mort. Tant qu'ils étaient en vie, ils ont pu maintenir l'unité dans les congrégations mais après leur mort, l'apostasie qu'eux-mêmes dénonçaient de leur vivant s'est amplifiée.

''« *Celse, le philosophe qui vécut au II^e siècle après Jésus Christ, aurait remarqué que les chrétiens étaient partagés en maintes factions, chaque individu désirant avoir son propre parti* ».

Vers 187, Irénée faisait une liste de vingt variétés de Christianisme. Vers 384, Epiphane en comptera quatre-vingts.

Continuellement, des idées étrangères s'insinuaient dans la croyance chrétienne et les fidèles désertaient pour s'affilier à de nouvelles sectes. Avec Origène, le Christianisme avait cessé de n'être qu'une croyance réconfortante ; il devenait une philosophie complète, appuyée sur l'Écriture mais reposant fièrement sur la raison.'''•

Il est facile de comprendre que trois siècles plus tard, quand l'empereur romain Constantin a imposé par manoeuvre politique le christianisme comme religion d'état, la base de l'enseignement de Jésus avait perdu depuis longtemps sa substance. Du jour au lendemain, les romains païens sont devenus chrétiens. En basculant dans cette nouvelle religion, ils ont gardé toutes les coutumes de l'ancienne. Dans son livre sur l'origine des civilisations, Will Durant[•] le confirme. Tenez, je vais vous lire ce passage.

Le père Tartine prit alors le second livre qu'il avait apporté et l'ouvrit :

« Si la Judée avait donné au christianisme sa morale et la Grèce sa théologie, Rome lui donna son organisation. Le tout, outre une douzaine de croyances rivales qu'il absorba, entra dans la synthèse chrétienne. Elle ne se réduisit pas aux emprunts de l'Église à d'autres coutumes et formes religieuses

[•] DURANT (Will), *Histoire de la civilisation – César et le Christ*, op. cit.

[•] DURANT (Will), *Histoire de la civilisation – César et le Christ*, Paris, éd. Rencontre, 1963

courantes dans la Rome antérieure au christianisme : l'étole et d'autres vêtements de prêtres païens, l'usage de l'encens, de l'eau bénite pour les purifications, les cierges et la lumière perpétuellement allumée devant l'autel, l'adoration des saints, l'architecture de la basilique, le droit romain à la base du droit canon, le titre Pontifex Maximus pour le Souverain Pontife et au quatrième siècle, la langue latine comme instrument noble de la liturgie catholique. L'Eglise chrétienne suivit les traces de l'empire romain. Rome mourut en donnant naissance à l'Eglise. L'Eglise vint à maturité en héritant et en acceptant les responsabilités de Rome. »

Le père Tartine referma son livre, replaça ses lunettes dans leur étui et finit son verre. Quant au major, il avait suivi avec intérêt la lecture, sans rien dire. Il prit le livre que son ami avait repoussé, tourna les pages avec curiosité et lut quelques passages.

Profitant de cette accalmie, le père Tartine en profita pour faire roussir davantage ses moustaches. Puis, après avoir rejeté quelques volutes de fumée, il regarda son invité :

– Et bien ça alors ! Ecoutez ce passage intitulé *L'Eglise et le Monde* que je vais vous lire :

« La controverse d'Augustin contre le paganisme fut la dernière réplique du plus grand des débats historiques. Le paganisme survécut au sens moral comme une joyeuse indulgence pour les appétits naturels ; religion, il demeura seulement sous la forme de rites et d'usages anciens tolérés ou acceptés et transformés par une Eglise souvent indulgente. Un culte intime et confiant des saints remplaça le culte de dieux

païens et satisfit le polythéisme qui plaît aux esprits simples et poétiques. Les statues d'Isis et d'Horus furent rebaptisées Marie et Jésus. Les Lupercales romaines et la fête de la purification d'Isis devinrent la fête de la Nativité, les Saturnales furent remplacées par Noël, les Florales par la Pentecôte, une ancienne fête des morts par le jour des morts, la résurrection d'Attis par la résurrection du Christ. Les autels païens furent redédiés à des héros chrétiens. L'encens, les lampes, les fleurs, les processions, les vêtements, les hymnes qui avaient séduit le peuple dans les anciens cultes furent repris et purifiés dans le rituel de l'église et l'abattage rituel d'une victime vivante fut sublimé dans le sacrifice de la messe. »

Avant de refermer le livre, le major en feuilleta encore quelques pages, puis comme si ses yeux s'ouvraient devant la réalité, il s'écria :

– Mais c'est une farce !

Machinalement le policier vida son verre et oubliant pour la première fois la tradition, saisit la bouteille et lui soutira la valeur de ce qu'il avait ingurgité.

– Vous l'avez dit, Major, approuva son ami. Si elle n'était pas aussi criminelle, nous pourrions en rire !

Le flegmatique britannique surmonta naturellement sa surprise.

– Monsieur Tartine, vous avez découvert la plus vaste supercherie qui, depuis des siècles, berne l'humanité toute entière.

– Découvert ! rectifia le père Tartine avec modestie. Cette découverte est à la portée de tous ceux qui veulent la

chercher. Ce sont les écrits sérieux des historiens honnêtes qui m'ont éclairé. Grâce à eux, j'ai appris et compris que cette supercherie, comme vous l'appellez, exerce son influence depuis des millénaires et non depuis des siècles.

– Mais Dieu, dans cette farce, quelle place occupe-t-il ?

– Dieu, répéta son ami en riant aux éclats, avez-vous entendu parler de Dieu par les religieux ? Ils prétendent être ses représentants sur terre et pour se donner de l'assurance, ils se déguisent et certains même portent "le bonnet d'âne".

– Un bonnet d'âne ?, interrogea le major.

– Oui, la mitre que portent les évêques, lui répondit son ami. Le comble de l'ironie est que cette coiffure était portée par les prêtres adorateurs du Dieu Dagon, vingt siècles avant la naissance de Jésus.

– En êtes-vous sûr ?, lui demanda le policier anxieux.

– Naturellement. Cette affirmation me vient toujours de la part des historiens et ce n'est pas tout : la tonsure des prêtres représentait le symbole du Dieu Soleil, le *Kyrie Eleison* était chanté par les prêtres babyloniens. Résumé final de la farce : les vêtements que porte le pape dans les cérémonies religieuses représentent soixante siècles de paganisme.

– En quelque sorte, conclut le major avec finesse, pour ces jours, le pape devient une véritable encyclopédie.

Un toast joyeux fêta la logique de cette pensée ! Le sens inné de la justice qui est au coeur de ceux qui se sont mis à son service, se manifesta dans celui du britannique :

– N'avez-vous jamais eu le désir de dénoncer cette supercherie jusqu'à ce jour ?

– Oh que si !, répondit le père Tartine en soupirant. J'en ai parlé avec le prêtre du village mais il a été très surpris. Il

m'a déclaré qu'il devait en faire part à son évêque. Je l'ai vu bouleversé. Quels conseils avait-il reçus ? Je l'ignore. Par contre, il est venu me voir, accompagné de notables et de deux femmes qui se disent pratiquants pour me faire changer d'idée. J'ai été déçu de leur attitude car ils réfutaient toutes les preuves que j'étais sous leurs yeux. Lorsqu'ils m'ont parlé des saints et des martyrs catholiques, je leur ai répondu que ce n'étaient que des névrosés, des mystiques ou des fanatiques. Comme ils insistaient avec des légendes et me parlaient de prétendues guérisons miraculeuses, j'ai craqué. Je sais, je n'aurais pas dû. Je leur ai dit que toutes ces histoires n'étaient que de la merde. Ah ! Major... ! Si vous aviez pu voir leurs réactions ! Ils se sont tous levés, les deux femmes poussant des cris hystériques, et se sont enfuis en faisant maints et maints signes de croix. Depuis, ils ne m'adressent plus la parole et m'ont surnommé : "*Tartine de merde*".

– Comment... !, s'exclama le major, on vous critique parce que vous dites la vérité ?

– Critique..., critique..., répéta le vieil homme, critique qui n'est rien à côté du bûcher qui m'aurait été réservé si ces paroles avaient été prononcées quelque deux siècles en arrière.

– Oui, mais, nous ne sommes plus à cette époque. Si vous étiez dans un pays où la religion catholique possède encore un peu d'influence, cela se comprendrait, mais en France, pays de liberté et de tolérance, c'est plutôt choquant.

– La France, pays de liberté et de tolérance ? Depuis la formation du tandem "Clovis-Rémi", ce pays a toujours été gouverné par un régime catholico-féodal. La preuve, si nous devions supprimer de son sol ses châteaux et cathédrales, témoins de la tyrannie et de l'intolérance, à part la Tour Eiffel, comme monuments il ne lui resterait pas grand chose !

– Mais..., Monsieur Tartine !, s'étonna le major, et la Révolution Française, qu'en faites-vous ?

– Alors là, parlons-en de la Révolution Française !, s'esclaffa le père Tartine, que dire d'un peuple qui en 1793 a coupé la tête d'un roi et pour faire quoi ? Pour se choisir un empereur onze ans plus tard...

Et la fameuse nuit du 4 août 1789, l'abolition des privilèges ? A qui fera-t-on croire que les privilégiés n'existent plus en France aujourd'hui ?

Le père Tartine se calma d'une rasade, puis poursuivit :

– Major, tout cela n'est que foutaise... Le but de tous les révolutionnaires est de foutre les religions en l'air. Que font par la suite leurs héritiers ? Ils les rétablissent à leur poste pour flirter avec les responsables. Cela, nous pouvons le constater dans tous les pays et même en France.

Hébétement, le major écoutait son ami, il désirait en savoir davantage :

– La France est pourtant un pays de liberté... ?

– Oui ! rétorqua le père Tartine, mais « li ber tés » avec un « s ». Chacun fait ce qu'il veut au détriment de la liberté des autres.

Et il conclut, en martelant bien ses mots :

– Un peuple que l'on maintient dans les mensonges, les légendes et la calomnie, n'est pas un peuple libre. Il n'y a que la vérité qui peut apporter la liberté.

– La vérité..., répéta le major songeur, qu'est-ce que la vérité ? Et où la trouver ?

– Certainement pas chez ceux qui gouvernent, lui répondit son ami. Comment pourrions-nous expliquer

autrement le comportement des politiques de toutes tendances envers les prélats religieux. Par leurs convictions religieuses ? Je suis sceptique... Les politiques ne sont pas des croyants. Leurs ambitions se bornent à accéder au pouvoir par n'importe quels moyens. Tout cela pour bénéficier de privilèges, au détriment de la vérité. Les grimaces et sourires qu'ils font auprès de toutes sortes de saintetés, de monseigneurs et j'en passe, sont des calculs électoraux.

Contemplant le bout de son mégot, il murmura :

– Curieux calculs. Pour s'attirer les quelques voix d'intégristes religieux, ils négligent les millions de personnes qui rejettent les religions. Car je refuse de croire que ces personnages qui nous gouvernent et ceux qui aspirent à gouverner, continua-t-il en haussant le ton, méconnaissent ce que je sais. Si malgré tout, ils l'ignoraient, cela deviendrait grave. Peut-on confier la gestion d'un pays à des ignorants ?

Le major écoutait, comme dans un rêve. Il se sentait lentement envahi par l'assoupissement et maintenait avec difficulté ses paupières ouvertes. Il avait envie de dormir et les paroles du père Tartine lui parvenaient confusément.

Son ami, emporté par la sincérité de son cœur, poursuivait implacablement l'expression de son point de vue :

– Et ces intellectuels qui ont la responsabilité de nous dire la vérité ? Ces soi-disant héritiers de Voltaire, de Molière et de tant d'autres braves, qui de leur temps, au risque de leur vie, dénonçaient publiquement l'hypocrisie et les mensonges de la clique catholique, que font-ils ?

Ils restent entre eux, entre gens qui partagent les mêmes convictions, à développer des théories et des philosophies

vides de bon sens et à se chatouiller délicieusement les oreilles. Tout cela n'a aucune valeur.

Le bonhomme ne se retenait plus, il donna un violent coup de poing sur la table, faisant du même coup sursauter le major, renversa les verres vides et s'écria d'une voix forte :

– Tout cela, c'est de la merde... emballée dans du papier de soie

Il prit alors conscience du dégât causé :

– Excusez-moi, Major. Que voulez-vous, toutes ces bêtises me mettent hors de moi. Heureusement, les verres étaient vides...

Il se leva, récupéra d'une main ferme la bouteille qui avait résisté au séisme et en remplissant les verres, il poursuivit :

– Ce qui m'agace le plus est le sentiment d'impuissance que je ressens. A croire que les gens se complaisent dans leur ignorance...

Il reposa la bouteille et but une gorgée. Il resta un instant sans voix, puis soudain ses yeux se mirent à briller :

– Mais, j'y pense, Major ! Pourquoi ne feriez-vous pas une enquête sur ce sujet ? Moi, ils ne m'ont pas cru, mais ils vous croiront, vous. Je vois d'avance les gros titres des journaux : « **LE MAJOR DICK DINGDON DE SCOTLAND YARD DEMASQUE DE VASTES SUPERCHERIES** » ou encore mieux, « **LE MAJOR DICK DINGDON APPORTE LA PREUVE DE L'EXISTENCE DE DIEU** ».

Est-ce que vous vous rendez compte ? Ce serait le clou de votre carrière. Des millions d'hommes et de femmes vous seraient reconnaissants.

De plus en plus vasouillard, le policier avait enregistré la proposition de son ami et articula avec difficulté :

– Parce que vous croyez que je serais épargné alors que le Fils de Dieu a été tué ?

Surpris par cette réplique, le père Tartine resta muet. Puis soudain, il fut pris d'un fou rire. Hébété, le major essayait de comprendre la raison de son hilarité. Ne la trouvant pas, il fit comme s'il l'avait trouvée, en riant plus fort que son ami. Pendant un moment, la tonnelle résonna du rire joyeux des deux amis, entrecoupé de quintes de toux appuyées.

*

Le calme revint progressivement. Les deux hommes en profitèrent pour essuyer les larmes de leur visage.

– Vous ne pensiez pas si bien dire, Major. Si j'ai ri, c'est au sujet d'une anecdote que je vais vous raconter. Un certain évêque, cardinal ou je ne sais quoi et dont j'ignore le nom a dit cela :

« Si Jésus revenait sur Terre en tant qu'homme, il serait crucifié une seconde fois »

Ce que le bougre ne dit pas, c'est par qui. Imaginez la place Saint-Pierre du Vatican : les idolâtres sont là, attendant que leur gourou paraisse au balcon de son palais. Au moment opportun Jésus l'interpelle du milieu de la foule comme il a interpellé les pharisiens vingt siècles auparavant. Ecoutez, je vais vous lire ce passage que l'on trouve dans les Evangiles.

Le père Tartine saisit sa Bible et se mit à lire :

« Malheur à toi, hypocrite, parce que tu ressembles à un tombeau blanchi, qui en dehors paraît beau, mais qui au dedans est plein d'ossements et de toutes sortes d'impuretés. Toi aussi, au dehors, tu parais juste aux hommes mais au dedans, tu es plein d'hypocrisie et de mépris pour la loi. Serpent, progéniture de vipères, comment pourras-tu fuir le jugement de la géhenne ? »*

En refermant lentement sa Bible, le père Tartine demanda :

– Dites-moi, Major, d'après vous, que va-t-il se passer pour Jésus ?

– Je ne saurais vous le dire, lui répondit le policier songeur, une chose est certaine, je ne voudrais pas être à sa place... !

– Et vous avez raison !, s'exclama son ami, car cette foule fanatisée et poussée par l'armada de prêtres et religieuses qui s'y trouve, vous mettrait immédiatement à mort.**

*

Le fou rire déclenché quelques minutes auparavant, avait sans doute permis aux vapeurs éthyliques de se dégager un peu du cerveau du policier.

* Le « *Tsunami* » qui ravagea le Sud-Est Asiatique est survenu vingt-quatre heures après la légendaire bénédiction papale *Orbi Urbi* de Noël et un tremblement de terre, le lendemain de celle de Pâques. Le Christ a fait des miracles. On peut douter de la valeur de ceux de son soit-disant vicaire !!!

** Les images attristantes imposées aux téléspectateurs français lors des derniers jours d'un célèbre Souverain Pontife romain, sembleraient vouloir lui donner raison ...

Il regardait son interlocuteur avec un oeil nouveau. Ce n'était plus l'homme jovial qu'il croyait connaître, mais un être révolté et impuissant dans sa révolte.

Il se souvint des paroles de la mère Magloire : « *C'est un vieux fou, mécréant et anticlérical.* »

Il était loin de ces critiques, au contraire, mais un homme intelligent et humble dans sa logique spirituelle. Comme s'il lisait dans ses pensées, le père Tartine continua :

– Ce que je reproche à cette religion et à toutes les autres, c'est de prétendre représenter le Créateur et de s'imposer comme intermédiaire moyennant finances. Toute ma vie, j'ai apprécié la nature et la justice dans sa création. La plus grande injustice qui pourrait exister, c'est que Dieu n'existe pas. Je me refuse de croire à cette éventualité. Dieu se doit d'exister, il n'a pas le droit de ne pas être.

Avec force, le père Tartine prononça ces dernières paroles.

Devant son air renfrogné et dans le but de lui rendre sa gaieté, le policier, avec le ton flegmatique cher aux britanniques, lui a répondu :

– Et bien, Monsieur Tartine, si Dieu devait exister, nous aurions devant nous un personnage qui, en plus du grand artiste qu'il est, aurait aussi beaucoup d'humour. Je dirais même qu'il jouirait, et ne le considérez surtout pas comme un blasphème, un côté farceur qui ne serait pas pour me déplaire.

– Expliquez-vous Major, je ne vous suis pas.

– Mais oui, c'est pourtant simple, si nous voulons bien réfléchir. Depuis des millénaires, Dieu ne s'est pas manifesté. A cause de son silence des farceurs ont considéré que les

crimes qu'ils ont commis en son nom, recevaient son approbation.

Avec le temps, les farceurs aveuglés par leurs mensonges ont fini par croire en leurs propres farces. Soudain, Dieu se manifesta. Il va se présenter tel qu'il est vraiment, pas avec l'image caricaturale que les menteurs ont fait de lui mais dans toute sa puissance et toute sa gloire. Imaginez alors le désarroi et la panique qui va s'abattre sur tous les religieux...

– Major, surtout n'en dites pas plus car je m'imagine déjà la scène : tous ces affreux personnages avec leurs déguisements ridicules, les barbus, les imberbes, les saintetés et les monseigneurs vont hurler de terreur. Ils vont prendre conscience qu'ils ont du sang sur les mains et aucune circonstance atténuante à invoquer.

Je les vois s'asperger d'eau bénite, secouer leurs encensoirs, faire ronfler leurs moulins à prières sans aucun résultat si ce n'est susciter le rire du Créateur. Comme les menteurs se sont moqués de lui, lui va se moquer d'eux.

Le père Tartine se leva alors allégrement. Il saisit le col de la bouteille vide qui se trouvait sur la table :

– Major, votre pensée mérite un encouragement, je vais m'en occuper.

Il se dirigea vers le casier à bouteille, en choisit une spécialement et après l'avoir examinée, il souffla la poussière qui la recouvrait :

– Vous allez me goûter celui-là.

Le tire-bouchon, heureux de participer aussi à la fête, ne laissait aucune chance à l'obstacle récalcitrant. En remplissant son verre, le père Tartine conclut :

– Si Dieu applique sa justice comme les religieux ont imposé la connerie, cela va être terrible pour eux.

*

Il leva alors son verre et examina la couleur de son contenu en l'exposant à la lumière venant de l'extérieur.

– J'ai gardé cette bouteille pour une grande occasion. Je suis heureux de la partager avec vous. Puis il se mit à renifler le dessus du goulot : Permettez que je le goûte. On ne sait jamais, si ce vin a tourné au vinaigre, je n'aimerais pas vous faire supporter cet inconvénient.

Il but une lampée qu'il fit circuler d'une joue à l'autre puis il l'avalait d'une mine réjouie, rassuré.

– Major, vous allez vous régaler.

Tout en faisant le service, il regarda son ami... Prenait-il conscience à ce moment que la discussion théologique qu'il avait amorcée l'ennuyait peut-être ?

– Je vous ai fait part de mes convictions qui ne sont peut-être pas les vôtres. Je suis croyant, je le prouve par la logique. Si vous ne l'êtes pas, vos arguments sont certainement valables.

Cela signifierait que de nous deux, l'un posséderait la vérité et l'autre pas. Si c'est vous qui avez raison, cela suppose que j'ai tort. Je vous demande alors ce qui vous pousse à ne pas croire en Dieu ?

Lentement, le major fit tourner son verre entre ses doigts.

– Je vous mentirais si je vous disais que je ne me suis jamais posé de questions au sujet de l'existence de Dieu. Dès l'origine de l'humanité, les hommes ont cherché à travers le spirituel ce qu'ils ignoraient du physique. Mais à notre époque et devant les prouesses technologiques réalisées par les

humains, nous pouvons nous poser la question : est-il encore raisonnable de croire en Dieu ?

– Loin de me convaincre, lui répondit aussitôt son ami, vos raisons renforcent mes convictions. Il est vrai que l'homme réalise des prouesses technologiques fantastiques, mais reconnaissez-le, puisque l'homme est capable de réaliser ces choses, celui qui a créé l'homme doit en connaître davantage.

– Je suis obligé de le reconnaître, lui avoua le major. Puis voulant sans doute avoir le dernier mot :

– Et si malgré tout, il n'existait pas...

Le père Tartine prit alors son verre et le porta à la hauteur de ses lèvres comme pour porter un toast :

– En attendant que l'on me donne la preuve du contraire, je partage la pensée de mon grand ami Blaise Pascal qui a déclaré ceci : « *On a tout intérêt à croire en l'existence de Dieu, car s'il existe, on a tout à gagner et s'il n'existe pas, on n'a rien à perdre.* »

Cinq mots de cette citation tintèrent spécialement aux oreilles du major : « ... *mon grand ami, Blaise Pascal...* ». Il se demanda alors s'il n'était pas le mitron. Il leva son verre et d'un ton qu'il voulait dégagé :

– Ce Monsieur Pascal Blaise... sans doute l'un de vos amis d'enfance ?

Le père Tartine qui croyait à une boutade, répondit en dodelinant de la tête :

– Un ami que j'ai connu par hasard, en compulsant mon dictionnaire.

J'ai gaffé, se dit alors le major en vidant d'un trait son verre. Son ami le remit immédiatement à niveau car rien n'était plus triste à ses yeux que l'image d'un verre vide...

*

– Un jour, poursuit son ami, je suis allé en ville pour voir une exposition écologique dont le thème était : « *LA NATURE PEUT SE PASSER DE L'HOMME MAIS L'HOMME NE PEUT SE PASSER DE LA NATURE* ». Dans l'angle d'une salle, j'ai remarqué une affiche sur laquelle était imprimé ceci :

LE PLUS GRAND PREDATEUR DE LA TERRE

Une flèche conseillait aux visiteurs de regarder à l'intérieur d'une cuvette disposée sous l'affiche. Curieux et intrigué, je me suis penché et j'ai vu avec surprise mon visage se refléter dans un miroir... !

J'ai entièrement approuvé cette initiative. Sans l'homme la Terre serait un Paradis. Et bien, Major, plus tard, en réfléchissant, je me suis aperçu que je m'étais trompé et je vais vous le prouver. Finissez votre verre et suivez-moi au jardin.

Le major suivit le conseil de son ami et après avoir vidé son verre, se leva... ou plutôt... tenta de se lever... !

*

Il se souleva de quelques centimètres mais son derrière, comme trop lourd, retomba sur la chaise. Il renouvela l'opération et toutefois resta collé sur son siège telle une mouche sur une bande de glu.

A force de s'agiter, l'alcool ingurgité se mit à bouillir, si bien que notre brave policier fut pris de vertiges. Tout tournait devant ses yeux et il s'aperçut avec effroi qu'il était ivre. La

panique s'empara de lui en se souvenant de l'attitude grotesque d'ivrognes qu'il avait pu rencontrer.

Instinctivement, sa main glissa dans une poche pour ressortir munie de sa pipe. Tandis que ses doigts malhabiles faisaient mine de la bourrer, il se demandait comment sortir de cette situation.

– Vous venez, Major, lui rappela le père Tartine de l'extérieur.

– J'arrive, j'arrive, lui répondit son ami d'une voix épaisse qu'il voulait joyeuse.

Après avoir serré fortement sa pipe entre ses dents, à l'aide de ses deux mains il s'agrippa au rebord de la table et réussit à se mettre debout dans un effort violent.

Tout tourbillonnait autour de lui, il ferma les yeux afin que cesse ce carrousel. De son pied gauche, il repoussa la chaise se trouvant derrière lui, puis, après avoir soulevé ses paupières, il lâcha la table d'une main et lentement, très lentement, il pivota sur lui-même.

D'un coup d'oeil, il mesura la distance qui le séparait de la sortie. Il savait qu'il ne lui resterait que sa pipe pour pouvoir s'accrocher dès qu'il aurait quitté son ultime point d'appui... Il serra les dents et lâcha la table. Pendant quelques secondes, il resta debout, immobile, puis avança d'un petit pas, suivi d'un second tout aussi petit. Le troisième fut nettement plus long, le quatrième et cinquième le propulsèrent carrément en avant.

Par un réflexe inouï, il réussit au passage à s'agripper au montant de la porte.

Il arriva avec difficulté à freiner son élan et resta ainsi, penché, la tête et le torse hors de la tonnelle et le reste de son corps à l'intérieur.

Le père Tartine se tenait là, qui lui tournait le dos. Le major en profita pour se mettre dans une position plus digne. Une légère brise lui caressait agréablement le visage. Il inspira alors profondément.

Quand il entendit le sifflement de l'air qui passait par le tuyau de la pipe, le père Tartine se retourna et comprit immédiatement la situation dans laquelle se débattait son ami. Il lui dit alors avec tact :

– Rester assis pendant près de deux heures casse les jambes. Sans vouloir vous vexer, permettez que je vous soutienne.

D'un clignement de paupières, le major accepta cette proposition. Et c'est ainsi que le vieux marchant droit et le jeune zigzaguant, se trouvèrent ensemble au bout du jardin. Un banc de pierre était installé, là. Alors qu'il aidait le major à s'asseoir, le père Tartine lui demanda :

– Comment trouvez-vous l'agencement de mon jardin ?

Le major sortit sa pipe de sa bouche et répondit pâteusement :

– Monsieur Tartine, je vous félicite. J'ai rarement vu un jardin aussi bien entretenu.

Flatté par ce compliment, son ami poursuivit :

– Je vais vous montrer quelque chose qui mérite réflexion. Mais avant, je vais frayer un passage à travers ce buisson de ronces qui indique la limite de mon terrain.

Il prit un bâton qui se trouvait là, et arriva à tracer un étroit passage en frappant de grands coups. Puis il revint vers le major. Celui-ci l'attendait debout.

– Suivez-moi, Major, et accrochez-vous à mes épaules.

C'est une curieuse image d'une loco poussant son tender qui franchit l'obstacle et qui se retrouva sur un terrain en friches.

– Regardez bien cet endroit, Major. Si je vous disais qu'il y a plus de vingt ans, se trouvait ici un jardin plus beau que le mien, me croiriez-vous ?

– Ce n'est pas possible, lui répondit le policier.

– C'est malheureusement vrai. D'ailleurs, si vous regardez bien, vous pouvez deviner les traces d'allées et de carrés.

Le major fut capable de constater les dégâts malgré son ivresse. Tout était envahi par des ronces et de mauvaises herbes. Au milieu d'un buisson épineux, une rose avait réussi à s'extirper et semblait agiter ses pétales comme pour demander du secours.

– Voilà la preuve manifeste que si l'homme n'intervient pas, la nature reprend ses droits. C'est ce qui atteste qu'il n'a pas été créé pour vivre enfermé dans des bureaux ou des ateliers, mais pour entretenir et embellir la planète Terre.

La fraîcheur d'une fin de journée d'automne et le fait d'avoir marché, sans pour autant dissiper son ivresse, permirent au major de mieux apprécier la logique de son ami.

– Comment cela a-t-il pu se produire ?, demanda-t-il. Puis, désignant du regard une demeure bâtie sur le terrain : Et cette maison, avec ses volets fermés, comme elle a l'air triste...

– C'était celle des propriétaires du jardin, répondit le père Tartine. Tant qu'ils étaient en vie, ils pouvaient s'en occuper, mais ensuite... Que voulez-vous, c'est la vie !

– Ils n'avaient donc pas d'héritiers ?, questionna le major.

– Si..., un fils. Mais... il a disparu !
– Mort ?, insista le major.
– Non... ! Disparu. Comme ça..., subitement... Je ne comprends pas ce qui a bien pu se passer. Ce garçon avait tout pour réussir. Il voulait être pâtissier, d'ailleurs une place de mitron lui était accordée. Il était mon ami.

« Mitron, Ami », ces deux mots firent sursauter le major. Ses jambes toujours flageolantes l'obligèrent à s'accrocher au bras de son ami pour ne pas tomber. Son cerveau pas rancunier pour un sou, lui indiqua la marche à suivre...

Toujours soutenu par le père Tartine, il manifesta le désir de s'approcher de la maison. Une chose était sûre : il avait une idée !

*

– Attends, ne dis rien, laisse-moi deviner. Je crois connaître son idée...

– Allez, vas-y. D'après toi, que cherche le major ?

– Sur la porte de la maison, il doit y avoir une plaque, avec le nom du propriétaire.

– Bravo, tu as trouvé ! Sur cette plaque de cuivre rongée par le vert-de-gris il distingua une inscription : « P. Ethyré ».

*

Il posa ses mains devant ses yeux et tel un diseur de bonne aventure :

– Monsieur Tartine, laissez-moi deviner...

Puis il découvrit son visage et s'exclama :

– « P. Ethyré ». Je parie que votre ami mitron se prénomme *Pierre* !

– Perdu, Major, répondit en riant le père Tartine. La lettre « *P* » est la première lettre du prénom de son père : *Philibert*.

Cela, le major n'en doutait pas. Pourtant, il insista :

– Il n'empêche et je persiste à dire que votre ami se prénomme *Pierre*.

– Perdu encore, Major, répliqua son ami en riant plus fort. C'était *Sylvain*.

– *Sylvain Ethyré*, j'y suis arrivé. Victoire ! Le major but ces paroles avec délice.

Il savait ce qui lui restait à faire. En premier lieu, retourner à la mairie. Grâce au prénom et au nom du père, il pourrait se faire établir une fiche d'Etat Civil. Celle-ci lui indiquerait également la date de son mariage, le nom de son épouse et aussi la date de naissance de Sylvain. Il n'aurait plus qu'à porter ces précieux documents à la gendarmerie qui les communiquerait à son tour à Interpol.

C'est exactement ce qu'il fit. Après avoir quitté son ami et promis de revenir le voir avant son départ en Grande-Bretagne, il se rendit à la mairie puis à la gendarmerie.

Par des cris de joie, il fut accueilli à la brigade. Pendant que les gendarmes, pour fêter le retour de l'enfant prodige, préparaient un arrosage carabiné, le major prudent, voulut d'abord envoyer son message.

La réponse lui revint aussi vite qu'un élastique qui vous claque dans les doigts, pour avoir été trop tendu. Sylvain Ethyré s'était engagé volontaire dans un régiment de tirailleurs sénégalais "pour se couvrir" de gloire... ! La guerre terminée, il suivit ses hommes de troupe au Sénégal et se maria avec la

fille du chef d'une tribu locale. Avant de mourir, il eut le temps de créer une famille nombreuse.

A la suite de cette union, on peut voir dans la région des enfants à peau noire, cheveux blonds, yeux bleus et nez en trompette mais aussi des enfants à peau blanche, cheveux noirs et crépus, lèvres charnues et nez épatés.

*

La nuit était très avancée et le major ne dormait toujours pas. Assis sur le rebord de la fenêtre ouverte de sa chambre, il méditait tout en contemplant la nuit. Il avait encore en tête les révélations du père Tartine.

Les feuilles des arbres frémissaient sous le souffle du vent. Le hululement d'un hibou lui signalait que même la nuit la vie existe.

Il leva les yeux vers le ciel : des myriades d'étoiles scintillaient. Pour se faire remarquer, l'une d'elles se détachait laissant derrière elle un filet doré.

– Qui es-tu ? Et si tu es, que suis-je pour que tu t'intéresses ainsi à moi ?, murmura-t-il.

Sans le savoir, le major priait. Soudain, il sourit. Retournant vers son lit, il murmura en se glissant délicieusement sous les couvertures : « Agathe ». bercé par de doux grignotements, il put enfin trouver un sommeil bienfaisant.

Dors Major ! Poursuis tes rêves... Ce n'est qu'après d'eux que tu trouveras la paix... Oui, dors, récupère, tu en auras besoin !

Ce que tu as appris hier n'est rien à côté de ce que tu vas apprendre aujourd'hui.

*

– Vous parlez d'un chapitre ! Vraiment je me demandais si le major Dick Dingdon allait réussir sa mission, à savoir : connaître le nom du mitron !?

– Ainsi que je l'expliquais hier à Lyonel, pour écrire une histoire et surtout pour élucider un mystère, il faut qu'au départ son auteur en possède la clé. Tout le reste devient alors de la littérature.

– En fait, votre héros : le père Tartine, applique sans le savoir la méthode qu'emploie le major pour résoudre ses enquêtes policières.

– Reconnaissez-le, la méthode est bonne et surtout logique. Si le major l'applique pour ses enquêtes, le père Tartine agit de même pour aller à la recherche de Dieu.

– C'est tout de même curieux d'arriver à un si grand âge pour s'en soucier...

– Il n'est pas le seul dans ce cas. Tant que nous sommes jeunes, ce problème ne nous préoccupe pas, mais, lorsque nous arrivons à l'hiver de notre existence, ce genre de questions se pose. Souvent, des personnes âgées retournent vers la religion dont elles se sont moquées étant jeunes. Si elles agissent ainsi, c'est plus par peur et superstition que pour la recherche de Dieu.

– Ce n'est pas le cas pour Tartine. Lui, il dénonce publiquement les mensonges de sa religion.

– Ce qui ne lui attire pas la sympathie des villageois et de leur prêtre. Que fait cet homme ? Il interdit à ses paroissiens de le fréquenter.

– Si cela n'a pas l'air de le contrarier, c'est qu'il a compris qu'il n'avait rien à gagner en se mesurant à la bêtise. D'autres que lui auraient pu se refermer sur eux-mêmes. Loin

d'avoir cette réaction, il préfère s'extasier du merveilleux que lui offre la nature. Et s'il retourne néanmoins au café, c'est parce qu'il est un homme qui ne peut se passer de ses semblables. Devant son petit vin blanc, les yeux mi-clos, il se délecte des conneries qui sortent de la bouche de certains consommateurs. Il se dit, avec la sagesse de ceux qui entretiennent la terre, que la connerie est la seule plante capable de pousser sur n'importe quel genre de terrain et qui produit des fruits 365 jours par an. Le rire étant le seul remède pour s'en défendre, alors lui aussi, il rit !

*

– Croyez-vous en Dieu ?

– J'ai été éduqué dans ce sens. Mes parents comme les leurs, étaient catholiques. Sans hésiter ils m'ont élevé dans la religion qu'ils estimaient la meilleure. S'ils avaient été musulmans, ils m'auraient fait connaître le Coran. Ainsi, à quelques mois de ma naissance, j'ai été inscrit à mon insu dans la secte catholique.

– Pourquoi employez-vous le mot secte ? La religion catholique n'est pas une secte !

– Je laisse au père Tartine, le soin de répondre à votre objection.

– Depuis le baptême de Clovis, le beau pays de France a toujours été gouverné par des régimes catholico-féodaux et est appelé "secte" toute organisation qui s'en écarte. Ainsi en s'éloignant du christianisme pur, l'église catholique est devenue une secte. Si vous consultez une encyclopédie, vous apprendrez qu'une secte représente un groupe de personnes qui professent la même doctrine. Elle vous révélera également que

la secte ne concerne pas spécialement les groupements religieux mais aussi les groupes politiques et philosophiques.

Faire partie d'une secte n'a absolument rien de péjoratif ou d'injurieux.

On peut très bien faire partie d'une secte, sans être pour autant sectaire. Être sectaire, c'est être intolérant, et l'intolérance, on peut la voir se manifester au milieu de n'importe quelle organisation. Ce ne sont sûrement pas les usagers des transports publics qui me contrediront.

Confondre le mot « secte » avec celui de « sectarisme » serait faire de même avec « l'intégrité » et « l'intégrisme ».

– Merci de cette explication. Je croyais qu'une secte était toujours mystérieuse et composée de fanatiques.

– Vous n'êtes pas le seul à le croire. C'est ainsi que le mot secte est représenté en France et personne n'a la curiosité de le contrôler dans un dictionnaire. Pas même les journalistes du journal télévisé. D'ailleurs, les Scribes et les Pharisiens ne considéraient-ils pas les Apôtres de Jésus qui s'écartaient de voies tortueuses basées sur leurs traditions, comme faisant partie de... la secte du Nazaréen.

*

L'échine basse, il me faut bien vous l'avouer : je suis catholique.

Pour un farceur, ce n'est pas fort ! Mais à la suite d'une farce je le suis devenu.

Et oui ! Les farceurs de cette organisation ont fait croire à mes parents que leur bébé irait errer dans les limbes s'il devait mourir sans avoir été baptisé. Mes parents m'aimaient trop pour courir ce risque. Ainsi, comme d'autres millions de

victimes de cette supercherie, je fais partie de la secte catholique... !

*

Il est dommage que l'oncle que j'aimais beaucoup et qui est devenu mon parrain ne soit plus là pour me détailler la scène du baptême. Je ne m'en souviens pas non plus.

Me connaissant, j'ai certainement exprimé par des cris mon opposition à cette mascarade. Dans ce cas, il paraît possible que, pour rassurer le bébé qu'il tenait dans ses bras, mon parrain m'ait murmuré doucement à l'oreille : « – *N'aie pas peur, ce n'est rien* ». Alors, puisque cela n'était rien, pourquoi avoir permis à un farceur de m'asperger ?

*

Le mal étant fait, il me fallait à partir de ce moment le supporter.

Si le souvenir de mon baptême a disparu, d'autres sont toujours vivaces dans mon esprit.

Dans l'église de Croix-Luizet où mon parrain me conduisait le jour de Noël, était installée une crèche immense dont les personnages s'animaient dès que l'on glissait une pièce de monnaie dans une boîte... !

Bien qu'ébloui par le merveilleux de cette scène, une chose pourtant m'étonnait. En effet, le petit Jésus couché dans la crèche était le même que l'année précédente... ?

Dites ! Vous croyez qu'il est vraiment né un 25 décembre ? Je ne serais pas surpris que ce soit plutôt un 30 février !...

*

L'apprentissage de mon enseignement religieux s'est poursuivi par des processions ridicules. Des hommes pourtant

d'apparence sensée portaient une statue qu'ils trébalaient de rues en rues et qu'une foule suivait en chantant des cantiques.

Généralement, les messes m'ennuyaient, en revanche, elles m'amusaient beaucoup au moment où les fidèles communiaient. Je les voyais tirer la langue sur laquelle le prêtre, après avoir prononcé quelques mots, déposait une récompense. Peut-être un bon point... ?

Si j'avais agi de la sorte avec mes parents, j'aurais pris un bon coup de balai !

Je me souviens de l'attitude d'une paroissienne venant d'être ainsi récompensée : Mademoiselle Clotilde, tel était son prénom, tenait une petite librairie à Villeurbanne. Quand elle regagnait sa place, les mains jointes à la hauteur du menton, les yeux baissés, elle semblait connaître l'extase !...

Je ne cache pas que, de retour à la maison, nous faisions bondir notre mère d'indignation, lorsqu'avec mon frère Michel, nous singions cette sainte femme.

*

J'ai appris bien plus tard que cette récompense portait le nom d'« hostie », et qu'elle était censée représenter le corps du Christ...

Au cours de séances de catéchisme, j'ai appris aussi que cet homme était le Fils de Dieu et qu'il avait fait de nombreux miracles lors de son passage sur terre.

J'enregistrais tous ces merveilleux événements avec l'imagination fertile et la logique d'un petit enfant.

L'oncle que j'aimais tant était gravement malade et aucun médecin n'arrivait à le guérir. En revenant d'un pèlerinage à Lourdes, il semblait encore plus malade qu'avant.

Mais alors, puisque Jésus fait des miracles, pourquoi ne pas s'adresser à lui ? Je ne pouvais pas encore communier mais ma mère, elle, le pouvait. C'est ce que je me disais en retournant en courant à la maison. La raison avancée par ma mère après avoir écouté mon exposé ne m'a pas satisfait. Je me suis dit que, le premier jour où je communierais, je demanderais à Jésus de guérir mon oncle et qu'il le guérirait !

Cette fameuse communion a eu lieu au mois de mai, mais mon oncle nous avait quittés au mois de février de la même année.

A présent, je frémis encore en pensant à la sincérité de la demande d'un petit enfant et de sa déception cruelle de voir que son voeu n'a pas été exaucé.

Il y a des blessures qui ne se referment jamais...

*

Après le départ de mon oncle, j'ai eu beaucoup de chagrin. Pour me consoler, on m'a assuré qu'il se trouvait au Paradis car le Bon Dieu voulait l'avoir près de lui. Ce privilège, il le lui devait, car tout au long de sa maladie, mon oncle avait gardé la foi.

Je trouvais ce Bon Dieu bien cruel ! Pour être près de Lui, il fallait donc souffrir sur la terre et le chagrin d'un petit enfant le laissait indifférent... Et puis..., que pouvait-il bien faire au Paradis... ? N'était-il pas plus heureux au milieu de sa famille et de ses amis ? Et en bonne santé ?

« – Surtout, ne pleure pas car s'il te voit, tu vas lui faire de la peine. »

Ô le comble ! En plus de son départ, mon oncle pouvait encore endurer de la peine. J'ai dû me consoler avec ces belles paroles... !

Quelle n'a pas été ma stupéfaction d'apprendre quelques semaines après sa mort, qu'une messe serait dite à son intention, car cette fois, il se trouvait au Purgatoire.

La raison que l'on m'a donnée m'a laissé pantois... On n'allait pas directement au paradis : il fallait d'abord faire un détour par le Purgatoire. Je comparais cette situation à la mienne quand j'allais à la piscine des Gratte-Ciel : avant d'y piquer une tête, je devais d'abord passer sous la douche !

*

Le gag du Purgatoire me fait bien rigoler ! Cela me rappelle celui d'un copain qui avait souscrit une assurance-vie. Après avoir réglé plusieurs mensualités, il a eu la curiosité de lire les clauses de son contrat et a eu la stupéfaction d'apprendre qu'il n'avait pas le droit de mourir !

C'était l'époque où foisonnaient les assureurs véreux. Si à présent, ils sont plus sérieux, les clauses sont toujours écrites en hyper-minuscules.

*

Il en est de même pour la religion catholique. Au départ le Paradis est gratuit mais il faut régler le chauffage du Purgatoire. Pour combien de temps ? Allez savoir ! Seul le Bon Dieu dans son immense miséricorde le sait. Il faut reconnaître que l'astuce est parfaite puisque des gens donnent de leur vivant de l'argent aux prêtres pour qu'ils leur fassent des messes quand ils ne seront plus.

*

Le délire se trouve dans les Années Saintes que déclare le pape : l'année des indulgences. Ce qui permet aux millions de pèlerins qui se déplacent à Rome durant cette période de

racheter, moyennant finances, des années voire des siècles de Purgatoire.

Espérons pour eux qu'on leur a donné un reçu... !

*

A part dans les romans d'Agatha Christie ou dans les films d'Alfred Hitchcock, je déteste les mystères.

C'est sans doute pour cette raison qu'un jour j'ai demandé au prêtre qui m'enseignait le catéchisme de m'expliquer la Trinité : « – *C'est un mystère, m'a-t-il répondu, celui qui essaie de comprendre, pratique un péché mortel.* »

Pour que le Bon Dieu pardonne ma curiosité naturelle, j'ai dû ânonner toute une liste de Pater.

Je moulinais dans le vide. Alors que le prêtre me parlait quelques instants auparavant d'un Dieu de Vérité, il en faisait à présent un Dieu de mystères.

*

Un jour, ma mère me dit : « – *Quand tu communies, fais-le en mémoire de ton oncle. Tu lui fais ainsi gagner sept ans de Purgatoire.* »

Sept ans ? Mais combien de temps doit-il rester dans cet endroit ?

La réponse à cette question n'a pas dû me convenir car j'ai ameuté mes oncles et tantes pour qu'ils aillent communier. Ma démarche a été vaine et j'ai été contraint de me résigner. Tous les dimanches et jours de fête, je faisais gagner sept ans de Purgatoire à mon oncle...

*

Pendant les grandes vacances, mes parents nous envoyaient, mon frère Michel et moi, dans une colonie dirigée

par un curé. Après avoir appris qu'il disait une messe tous les matins, à six heures, je lui ai demandé de l'accompagner. Croyant sans doute que j'étais touché par la grâce, il a conseillé à mes parents de m'envoyer au séminaire.

Cela n'a jamais été dans mes intentions : j'alignais tout simplement des additions !

*

A aucun endroit de son célèbre Sermon sur la montagne, je n'ai trouvé le passage où Jésus aurait pu dire : « *Heureux celui qui a compris qu'il ne faut jamais chercher à comprendre.* » Pourtant, voilà la définition de la foi catholique.

Il faut comprendre alors les interrogations que pouvait exprimer un petit garçon constamment en quête d'explications. Car, il me faut vous l'avouer, parmi mes nombreux défauts, j'en ai un qui ne m'attire pas spécialement la sympathie de mes concitoyens : je pose beaucoup de questions ! Cela doit faire partie de mes gènes car cette tare, je la possède depuis ma plus tendre enfance !

Ce qui amusait les adultes de mon enfance, agace les adultes d'aujourd'hui au point qu'ils me donnent toujours la même réponse : « – *Ce n'est pas la peine de discuter avec vous, vous avez toujours raison !* ».

*

Si je pose des questions, cela prouve mon ignorance. Ce que je veux, c'est seulement savoir. Poser des questions n'est pas un handicap. Elles évitent de faire ou de dire des bêtises.

De la bêtise à la connerie, l'écart est si faible ! Avant de la dire ou de la faire, il vaut mieux prendre son temps.

*

Les petits enfants ont beaucoup de génie. Ce qu'ils ne comprennent pas, ils l'imaginent.

En fait, dès le départ, l'homme est l'éternel détective qui enquête sur des mystères trop grands pour lui. Depuis sa petite enfance, il veut savoir, car tout l'étonne.

Dans le quartier des *Poulettes* à Villeurbanne, peuplé de familles d'origine italienne où j'habitais, j'avais remarqué que les personnes âgées parlaient un langage différent du mien. Pour les adultes, la raison était simple : arrivées depuis peu en France, elles parlaient italien. Pour un petit enfant, cela ne pouvait être que le langage des vieillards...

Ma conclusion logique a été remise en question quand un jour, j'ai entendu une grand-mère française parler comme vous et moi.

*

Le petit enfant ne naît pas imbécile. Il le devient seulement s'il est enseigné par des ignorants. Pour lui, tout est beau, pur et il ne voit pas la malice. Quand il aime, c'est qu'il a confiance, il ne triche pas ! « *Tromper un enfant, c'est tromper un ange !* », affirme pourtant le dicton.

Mais où sont les anges qui devraient enseigner les petits enfants ?

*

Pour comprendre les petits enfants, il faut se mettre à leur niveau. L'adulte doit garder sa vanité pour lui-même. En échange, il aura l'amour et la confiance du petit enfant. Si des adultes se moquent de son humilité en comparant cette dernière avec de l'abêtissement, il pourra toujours rétorquer

aux moqueurs qu'il n'est pas, lui, descendant d'un quelconque chimpanzé.

*

Les petits enfants sont curieux. Ils remarquent ce que les adultes ne voient plus. A croire que ces derniers ne sont pas venus au monde enfants mais adultes avec toute la bêtise qu'ils possèdent encore. Et pour ne rien arranger, ils sont vaniteux et se croient capables d'expliquer ce qu'ils ne comprennent pas. Ils se tournent alors en ridicule. Si le petit enfant les pousse dans leurs derniers retranchements, ils abandonnent. « – *Qu'il est bête cet enfant de toujours poser des questions !* »

*

Le Père Noël est pour le petit enfant le tremplin idéal pour les pères Noël qu'il connaîtra plus tard. Dans toute sa courte vie, sa route en sera jalonnée. Tel leur modèle, ils sont nébuleux, insaisissables, car ils sont partout. Ce sont des missionnaires du bonheur qui promettent la lune à ceux qui la désirent. Vraiment à tous ? Sauf à ceux qui posent des questions. Dans le royaume où règne la connerie, il n'y a pas de place pour ceux qui réfléchissent.

*

Des questions, toujours des questions ! La logique suppose des réponses à des questions. Si les questions sont logiques, les réponses doivent l'être aussi. Où trouver la réponse logique à la question logique ? Les seules réponses logiques que j'ai trouvées à mes questions logiques viennent de moi.

Suis-je seulement logique avec moi-même ? Bonne question logique en Vérité !

Si j'ignore la réponse logique, en Vérité, il me faut d'abord trouver la Vérité, afin de donner la réponse logique à ma question logique. Mais où trouver la Vérité des adultes ?

Pas dans la société illogique dans laquelle j'évolue : tout n'est que mensonge, tricheries, combines, malhonnêteté. Ce qui me fait rêver et espérer, car comme le blanc s'oppose au noir, un jour la Vérité dominera le mensonge.

Lorsqu'elle se manifestera, elle aura la même dimension que le mensonge que je constate.

Mais alors ! Et si l'intelligence faisait de même avec la connerie qui m'entoure, voilà qui me réservera, c'est certain, d'agréables et bonnes surprises...

*

Le soleil se trouvait très haut ce matin-là, quand le major se leva. Les yeux bouffis, les cheveux hirsutes, la bouche pâteuse... Triste à voir !

Triste..., il pouvait l'être ! Depuis qu'il avait acquis la certitude du décès du jeune mitron, plus rien ne le retenait en France. D'ailleurs, son séjour arrivait à son terme. Le lendemain, il devait retourner dans son pays.

Quitter le village qui l'avait si bien accueilli lui procurait une peine sincère.

Une autre pensée l'attristait aussi. Il devait avouer au Comte de la Pompavelot un échec qui pourtant n'en était pas un... Car le major "recélait" le défaut d'être cabotin et ses amis, voire ses ennemis avaient tout fait pour entretenir ce côté déplaisant en le félicitant de la réussite de ses enquêtes policières.

Le major se redressa devant cette injustice. Pourquoi ne dirait-il pas la vérité au comte ? Cela pourrait très bien rester

secret entre eux. Il le savait, le comte était un homme d'honneur : il saurait tenir sa langue pour ne pas salir celui de sa tante. Face à cette éventualité, il secoua la tête négativement. Non, cela, il ne le pouvait pas. Trahir pour sa gloire personnelle la belle comtesse était impensable à ses yeux.

Après avoir fait sa toilette et pris un petit déjeuner, il descendit dans le parc du château. Pensif, il circulait au milieu des allées : comment allait-il présenter les événements à l'aristocrate ? Il se le demandait.

Perdu dans ses pensées, il ne vit pas arriver le comte.

– Bonjour, Major ! Avez-vous passé une bonne nuit ? Et cette enquête ? Avez-vous du nouveau ?

Surpris et à court d'idées, le major, se réfugia dans la méthode dite de la langue de bois. C'est-à-dire l'art de débiter de longues phrases stériles qui, par leur longueur, arrivent à décourager l'auditeur.

– Voyez-vous, Monsieur le Comte, lorsqu'à Scotland Yard, je me trouve devant une énigme que je dois élucider, mon premier souci est de chercher à qui profite le crime. En partant de cette logique, je peux trouver des explications à ce que je ne comprenais pas.

Il se tut, réfléchit et regarda furtivement le comte. Celui-ci l'écoutait attentivement, attendant la suite. La mort dans l'âme, le policier reprit le cours de son explication.

– Mais trouver une explication à du pain de mie qui se transforme magiquement en biscottes croustillantes... !

Il allait terminer sa phrase par l'aveu de son échec, ses regrets de n'avoir pu l'aider et sa décision de quitter le château mais il ne put prononcer ces paroles... Le comte l'interrompit :

– N'en dites pas davantage, Major, je sais où vous voulez en venir. Vraiment, vous êtes un homme formidable et j'ai eu raison de vous faire confiance. Vous avez dit le mot juste. Bigre ! Bigre de bigre ! Comment diable n'y avais-je point pensé moi-même ? Oui, c'est cela ! C'est de la magie ! Mon château est hanté. Je me dois de le faire exorciser !

Sidéré par cette solution à laquelle il n'avait jamais songé, le major ne fit rien pour contrarier le comte. Celui-ci paraissait très satisfait et l'honneur du policier restait sauf. Cela l'autorisait aussi à terminer son séjour au château.

Les gendarmes, tout le monde le sait, sont de très braves gens, mais la perspective de réintégrer la chambre réglementaire qu'ils lui avaient réservée ne l'enchantait guère.

– Major, dès que nous aurons fini de déjeuner, je vous demanderai de bien vouloir m'accompagner au village pour y rencontrer Monsieur le Curé. Cela me permettra de faire ainsi sa connaissance. D'après ce qui m'a été rapporté, c'est un jeune prêtre qui attire du monde par ses sermons.

*

A quatorze heures précises, la crémaillère du frein à main de la voiture du comte se fit entendre sur le parking de l'église du village.

– Venez, Major, suivez-moi ! Je sais où demeure le prêtre.

Le chemin emprunté par les deux hommes les mena devant une coquette petite maison devant laquelle stationnait une magnifique BMW dernier modèle.

« – Monsieur le Curé aurait-il déjà de la visite ? » se demanda le comte à voix haute.

Il regarda le major et, fataliste, haussa les épaules.

– Ma foi, nous verrons bien.

Il s'apprêtait à tirer le cordon de la sonnette lorsqu'il aperçut de troublants sous-vêtements féminins séchant au soleil sur un étendage.

Son front se plissa.

– Je ne pense pas que ce genre de sous-vêtements soit porté par les prêtres sous leur soutane. Monsieur le Curé aurait-il déménagé ? Dans ce cas, sans doute pourra-t-on nous donner sa nouvelle adresse. Sonnons quand même !

Au tintement de la clochette, une voix féminine douce et chantante se fit entendre.

– Voilà, voilà, j'arrive !

La porte s'ouvrit laissant apparaître une magnifique créature à la chevelure flamboyante.

– Bonjour, Messieurs, que puis-je pour vous ?, demanda la belle en faisant papillonner ses longs cils recourbés.

– Excusez-nous, Madame, de vous déranger. Nous cherchons la demeure de Monsieur le Curé. Peut-être, pourriez-vous nous renseigner.

– C'est ici même, lui répondit la belle jeune femme au sourire ravageur qui permit de faire découvrir une double rangée de dents d'une blancheur éclatante.

– En êtes-vous sûre ?, hoqueta le comte.

– Mais bien sûr, Monsieur, répliqua-t-elle en riant à gorge si bien déployée qu'elle présentait la sienne aux yeux du comte médusé, puisque je suis sa bonne.

Les nombreuses tribulations qu'a rencontrées la noblesse depuis la Révolution Française ont permis à ses membres de rester toujours dignes devant les difficultés et de paraître, y compris dans des situations de grand dénuement. Le comte ne faillit pas à la tradition même si ses chevilles flanchèrent sérieusement, à son grand étonnement. Il se remit aussitôt et se redressa. Il avala sa salive et demanda s'il pouvait rencontrer le prêtre.

– Monsieur le Curé médite dans son jardin. Je vais vous expliquer le chemin qui vous mènera à lui...

La belle descendit les trois marches du perron puis, glissant son bras droit sous celui du comte et le gauche sous celui du major, elle entraîna les deux hommes sur le bord de la route.

– Vous allez redescendre cette route, dit-elle en la désignant de son joli menton, jusqu'à la première rue que vous trouverez sur votre droite. Prenez-là. Au bout d'une centaine de mètres environ, vous verrez un portail vert. Poussez-le, il n'est pas fermé à clé. C'est en ce lieu que vous trouverez Monsieur le Curé.

La jeune femme resserra son étreinte et attira les deux hommes en face d'elle, les yeux mi-clos, les lèvres et les narines frémissantes.

– Il fait si chaud à cette heure. Puis-je vous offrir une boisson rafraîchissante ?, susurra-telle.

Sous le charme, le major allait accepter, mais le comte :

– Veuillez nous excuser de refuser votre invitation mais nous devons rencontrer Monsieur le Curé pour une affaire de la plus haute importance.

– Quel dommage !, soupira la belle en baissant pudiquement ses jolis yeux, c'était pourtant de si bon coeur.

Elle libéra les deux hommes, un dernier sourire, un clignement de paupières et la belle se dirigea vers sa demeure. La porte à peine refermée, le comte remarqua :

– Et bien, Major, j'ignore ce qui se passe en Grande-Bretagne mais je peux vous assurer qu'à mon époque les bonnes de curé n'étaient pas aussi sexy !...

*

Tout en discutant sur les changements apportés à notre société moderne, ils suivirent l'itinéraire que leur avait indiqué "la bonne"... Ils arrivèrent devant le portail vert que le comte poussa sans difficulté. Ils pénétrèrent ainsi dans un jardin bien entretenu.

Sans succès, ils déambulèrent dans les allées. Si les légumes et les fleurs abondaient, ils ne virent pas plus de curé que de sincérité dans les promesses électorales !

Ils aperçurent soudain, au-dessus d'un bosquet, l'arrondi d'un parasol multicolore qui, lentement, poussé par un vent léger, tournoyait sur son pic.

Les deux hommes s'en approchèrent. Un jeune homme, torse nu et en bermuda, sommeillait allongé dans un fauteuil confortable.

Près de lui, sur une table en plastique, un grand verre de sirop dans lequel trempait une paille était posé sur des journaux éparpillés.

– Sans doute le jardinier, supposa le comte. Venez, nous allons nous en assurer.

Arrivé à quelques mètres du jeune homme, le comte toussota légèrement pour signaler sa présence. Le dormeur sursauta et ouvrit les yeux. Il dirigea son regard anxieux vers les visiteurs.

– Excusez-nous, jeune homme, d’interrompre votre sieste. Nous sommes à la recherche de Monsieur le Curé. Sa bonne nous a assuré que nous le trouverions en ces lieux.

Rassuré, le dormeur récemment réveillé répondit avec un large sourire.

– C’est moi-même. Que puis-je pour vous, mon fils ?

Il fallut tout le célèbre flegme britannique au major pour qu’il n’éclate pas de rire. Ce garçon appelait le comte mon fils, alors que ce dernier aurait largement pu être son grand-père. Pour la première fois de son existence, le comte oublia son titre de noblesse et se laissa carrément tomber sur une chaise de jardin en s’exclamant :

– On m’avait pourtant prévenu des grands changements apportés à la religion catholique, mais tout de même, pas à ce point !

Sa classe naturelle reprit vite le dessus et il se leva dignement :

– Je me présente : Comte Adhémar de la Pompavelot, et voici mon ami, le Major Dick Dingdon. Veuillez m’excuser de ma réaction mais je crois qu’elle est justifiée. D’abord, votre bonne...

– Vous voulez parler de Lucette, l’interrompit le prêtre.

– J’ignorais que cette jeune personne se prénommaient ainsi, lui répondit le comte.

« – Lucette, elle se prénomme donc Lucette », se dit le major encore troublé par le souvenir de la belle jeune femme.

Lui aussi, se ressaisit rapidement en se rendant compte qu'il trahissait par ces pensées la Comtesse Agathe de la Pompavelot. L'esprit serein, il resta témoin de la discussion qui se déroulait devant lui.

– Je comprends votre surprise, Monsieur le Comte. Si cette jeune personne se trouve auprès de moi, c'est à la suite d'une promesse que j'ai faite à sa mère sur son lit de mort. Mais, je vous en prie, Messieurs, asseyez-vous. Puis-je vous offrir un rafraîchissement ?

L'invitation ayant été acceptée, le prêtre tira deux verres d'une glacière qui se trouvait sous la table. Après les avoir remplis de jus de fruits, il s'expliqua :

– La maman de Lucette a été abusée par un homme. A la suite de cette rencontre, une enfant est née. Au lieu de la reconnaître, cet homme les a lâchement abandonnées. Pour nourrir son enfant, cette femme a dû travailler dur. Ne pouvant concilier son travail et la garde de l'enfant, elle l'a placée chez un couple d'aubergistes. Tous les mois, pendant des années, elle leur a envoyé le montant de la pension de son enfant, mais cette femme n'ayant pas une solide constitution est tombée gravement malade et alors que je lui administrais les derniers sacrements, elle m'a arraché une promesse : « m'occuper de son enfant ».

– Après son décès, je me suis rendu auprès de ces aubergistes et ce que j'ai vu m'a révolté. Au lieu de s'occuper correctement de cet enfant, ils en avaient fait leur souffredouleur. Devant le désarroi de cette petite, que pouvais-je faire d'autre que la prendre avec moi ?

Le prêtre prononça les derniers mots en soupirant, désolé de n'avoir pu agir autrement.

Le comte fronça les sourcils :

– Il me semble que cette lamentable histoire m'a déjà été rapportée. Ces aubergistes ne s'appelaient-ils pas Pétardier, Ménardier ou un autre nom de la même résonance ?

Le curé leva les bras au ciel puis les croisa sur sa poitrine.

– De bien méchantes gens, Monsieur le Comte. Que Dieu dans sa grande miséricorde ne leur tienne pas rigueur de ce péché !

Il baissa les yeux et ses lèvres s'agitèrent comme si sa langue essayait d'extirper une arête de poisson coincée entre ses dents.

Sans doute y parvint-il, car il releva la tête et présenta un visage radieux.

– Mais je ne pense pas que vous m'ayez rendu visite pour me parler de Lucette, dit-il en se frottant les mains, tel un maquignon flairant une bonne affaire. Que me vaut l'honneur de votre présence ?

Le comte lui expliqua alors les phénomènes qui se déroulaient au château, les raisons qu'il avait avancées et surtout la solution qui permettrait de les faire supprimer. A mesure que le comte avançait dans ses explications, le sourire du prêtre se figea avant de disparaître complètement :

– Vous avez surtout besoin d'un exorciste, avec des formules en latin, et moi j'ignore le latin.

– Comment cela, Monsieur le Curé, vous ne connaissez donc pas le latin ?, s'étonna le comte.

Le prêtre s'expliqua alors :

– Je suis devenu prêtre par la force des choses. Ouvrier métallurgiste et chômeur de longue durée, j'ai dû, au terme de mes droits, chercher du travail. Après avoir entendu à la télévision, l'appel du Cardinal Marty qui assurait que l'on embauchait dans son Eglise, j'ai suivi un stage accéléré en théologie à l'issue duquel j'ai été nommé prêtre dans ce village. Tout jeune, j'aspirais à la prêtrise. J'ai cru comprendre que je répondais ainsi à l'appel du Seigneur.

Il termina sa phrase en levant béatement les yeux au ciel. Après un large signe de croix, il termina :

– Pour ce que vous me demandez, je suis désolé de ne pouvoir vous rendre service.

– Je puis vous assurer que je suis tout aussi désolé que vous, lui rétorqua le comte. Je tiens malgré tout à vous féliciter pour l'heureuse initiative que vous avez prise car j'ai ouï dire qu'il y avait foule le dimanche pour écouter vos sermons.

– Ce n'était pourtant pas le cas lorsque j'ai commencé mon ministère. La foule à laquelle vous faites allusion se composait de quelques bigots et bigotes. Il a fallu un événement miraculeux pour que j'envisage sérieusement d'agrandir mon église.

– Ah oui !, s'étonna le comte. Quel était donc cet événement ? Que s'était-il donc passé ?

– Et bien voilà ! J'ai, parmi mes paroissiennes, une femme qui joue au tiercé tous les dimanches. Un jour, elle est venue me voir pour me donner une grosse somme d'argent. Elle avait gagné aux courses et d'après ce qu'elle m'a expliqué, elle attribuait cette réussite à une statue de l'église dont j'ignore le nom. Elle avait promis à cette statue de

partager ses gains avec moi si elle venait à gagner. Tout aurait pu en rester là mais cette femme si enthousiaste et si bavarde est allée raconter sa réussite à d'autres...

– Depuis, Monsieur le Comte, l'église est envahie tous les jours par une horde de joueurs de tous poils, brandissant tickets de PMU, de loto ou de loteries diverses. Quant à la statue, elle disparaît au milieu de bougies, cierges, chandelles et bouquets de fleurs. Devant la crédul... je voulais dire la foi de tous ces hommes et femmes, j'ai mis au point un système afin de retenir ces pige... brebis dans la bergerie. Avant tout, il fallait donner un nom à cette statue. Je l'ai baptisée Sainte Flambarde. Le soir, à la veillée, avec Lucette, nous notons des numéros sur des morceaux de bristol que nous glissons ensuite sous enveloppes. Ainsi par la variante de combinaisons, en tant qu'ancien turfiste, j'étais sûr que sur les cinq mille enveloppes que nous vendions dix francs pièce, nous aurions des gagnants. Ces enveloppes sont vendues le dimanche matin après leur bénédiction au cours d'une grand messe.

Sidéré, le comte lui demanda :

– Et cela marche ?

Le prêtre regarda négligemment l'état de ses ongles, puis releva les yeux :

– Nous tournons entre dix et quinze pour cent de gagnants. Comme vous pouvez le constater, continua-t-il après avoir bu une gorgée de son verre, notre taux de réussite est nettement supérieur à celui de Lourdes et cela, sans risques.

– Que voulez-vous dire, Monsieur le Curé ?, interrogea le comte.

– Que pour une soi-disant guérison miraculeuse, on ne fait jamais mention des milliers de pèlerins qui sont morts d'accidents en allant et en revenant de leur lieu de pèlerinage.

Perdu au milieu de ses pensées, le curé continua son récit :

– Les veilles de grands prix : Président de la République, Arc de Triomphe, Prix d'Amérique..., j'organise une procession en l'honneur de Sainte Flambarde. Nous en profitons pour vendre des amulettes, des porte-bonheurs, des gri-gris et aussi des pets-de-nonne.

Le comte sursauta :

– Des pets-de-nonne ? Mais qu'est-ce... ?

– Ce sont de délicieuses pâtisseries en forme de boule fabriquées avec amour par Lucette et qu'elle numérote de 1 à 49... pour les amateurs de loto ! Comme vous pouvez le constater, Monsieur le Comte, même dans ce cas, le côté religieux est respecté.

– Etait-il pour autant nécessaire d'organiser une procession ?, demanda le comte indigné.

– Je me garderais bien de les interdire, lui répondit aussitôt le curé.

Il réfléchit un instant puis :

– La veille du Prix du Jockey-Club, la foule se pressait autour de la statue de Sainte Flambarde, fleurie et décorée. Le temps menaçant m'a poussé à proposer de remplacer la procession par une messe d'action de grâces. Devant le tumulte que provoquait le changement de programme, j'ai dû me résoudre, la mort dans l'âme, à me mettre à la tête du cortège. Mes craintes étaient justifiées. Un orage d'une rare violence a éclaté. Ni la pluie, ni la grêle, ni les éclairs n'ont eu

raison de la ferveur des fidèles. Plus le tonnerre grondait, plus ils chantaient fort. Oui, Monsieur le Comte, incroyable, inouï, pour trimballer quelques kilos de plâtre, ces gens ont risqué une bronchite. Heureusement, j'avais par prudence, recouvert la statue d'un imperméable...

Le prêtre ajouta en hochant la tête :

– Voir cela au XXI^e siècle... ! Au temps des croisades, je ne dis pas... Que des fanatiques aient profité de l'ignorance pour envoyer aux tombeaux des milliers de gens afin d'en libérer un seul... mais à notre époque !

– Que voulez-vous insinuer, Monsieur le Curé ?, rugit le comte. A vous entendre, mes ancêtres Gontran, Sossiflar et Braquemar de la Pompavelot qui se sont distingués au cours des croisades, étaient en fait des ignares et des nigauds.

– Loin de moi ces pensées, rectifia le prêtre. Au contraire, je suis persuadé que c'est avec le cœur pur que vos aïeux ont participé à des tueries qu'ils croyaient justes.

Il poursuivit après s'être désaltéré :

– Vous n'ignorez pas la ruse qu'a employée Rémi, je veux dire Saint Rémi...

– Celui qui a sacré Clovis roi ?, l'interrompit le comte.

– Lui-même. Cet homme n'a pas hésité à faire croire que la veille du sacre, un ange avait pris la forme d'une colombe pour lui remettre une ampoule remplie d'huile sainte afin d'oindre Clovis et lui faire croire ainsi qu'il devenait roi par la volonté de Dieu.

Le rappel fit sursauter le comte. Pas de surprise, car il connaissait ce fait qui lui avait été présenté comme un pieux mensonge. Cela lui rappela l'allusion d'un ami de jeunesse, fils du Baron Armand de Gigaud-Dagnot. Ce garçon avait

remplacé le mot ampoule par celui de burette, ce qui lui permit de dire avec finesse qu'il était dommage que ce saint homme fût lié par le voeu de célibat, car avec un tel joyau en sa possession et qui jamais ne désemplassait, le Saint Rémi en question aurait pu faire un sacré étalon !

Non, ce qui avait fait sursauter le comte, c'était le ton irrévérencieux employé par le curé pour rappeler cet événement historique. S'il est vrai que l'initiative de ce Rémi a établi l'aristocratie française sur une base solide, cela a surtout permis aux hauts dignitaires du clergé catholique de bénéficier des largesses de la noblesse.

Le langage, la tenue vestimentaire, les dispositions du prêtre, tout laissait penser au comte qu'il avait en face de lui, un prêtre engagé. D'autant plus que le bougre continuait :

– Vous blâmez mon attitude, mais si l'on devait recenser tous les lieux de pèlerinages qui affirment posséder la tête de Jean le Baptiste, les dents de Saint Pierre, l'omoplate ou un os quelconque d'un prétendu saint ou bien les endroits supposés théâtres de guérisons miraculeuses, reconnaissez, Monsieur le Comte, qu'avec ma Sainte Flambarde, je fais vraiment figure de gagne-petit ! Et puis quoi, je ne fais que suivre l'exemple de l'Eglise. N'a-t-elle pas été contrainte dans le passé d'accepter les coutumes locales pour mieux s'implanter ?

Abasourdi par de telles réflexions, le comte murmura :

– Oui, cela est vrai. Mais de là à faire un tripot de la maison de Dieu, rajouta-t-il avec une voix plus énergique, non cela n'était pas à faire !

*

Ces remontrances agacèrent-elles le prêtre ? Après avoir à nouveau bu une gorgée et posé son verre, il répliqua :

– Si je vous étonne, croyez que la surprise que j’ai connue au séminaire n’est pas comparable avec celle que vous vivez actuellement !

Incrédule, le comte questionna le curé en hochant la tête :

– Mais que diable avez-vous appris de si surprenant ?

Le prêtre marqua un long moment d’hésitation devant le regard direct et volontaire de son interlocuteur :

– C’est avec sincérité que j’ai manifesté le désir de servir dans la prêtrise. Avant de rentrer au séminaire, j’ai dû effectuer un stage préparatoire. Et bien, Monsieur le Comte, ce qui m’a été révélé m’a stupéfié.

– Que vous a-t-on révélé ?, demanda le comte curieux.

Le prêtre allait-il parler ? Le regard insistant de l’aristocrate l’y incita. D’un trait, il lâcha :

– Que Dieu n’existe pas. L’homme qui prétendait être son fils et qui se nommait Jésus ne serait, s’il a réellement existé, qu’un ermite comme il s’en trouvait en Judée à cette époque. Enfin, les Evangiles et les Epîtres n’auraient jamais été écrits par les apôtres.

Cette longue révélation avait asséché la bouche du prêtre. Pour compenser le manque de salive, il s’envoya cul-sec un grand verre d’orangeade. Le comte balbutia :

– Mais alors, qu’enseigne-t-on au séminaire ?

Le prêtre leva les bras au-dessus de sa tête et s’exclama :

– La philosophie, Monsieur le Comte, la philosophie. L’infiniment grand et l’infiniment petit. Que la vie existe tout

autour de nous, même dans le plus minuscule atome. Ce que nous vivons, nous autres les humains, des espèces microscopiques le vivent aussi mais en infiniment plus petit.

Il saisit un canif qui se trouvait sur la table :

– Sur le plus petit bout de ce canif, des êtres microscopiques subissent les conditions que connaissent les humains. En résumé, conclut-il, c'est la loi de la jungle. Les plus forts mangent les plus faibles.

– Mais alors, avança le comte, serait-ce-là, la raison du manque de vocations dont se plaint la hiérarchie ?

– Il ne faut pas chercher la raison ailleurs, approuva le prêtre. Ce qui peut également vous donner une idée sur la valeur des prêtres modernes qui ont accepté sans vergogne les nouvelles règles.

– Quelles sont donc ces nouvelles règles ?, interrogea le comte.

– Faire de l'enseignement de Jésus, un évangile social.

Les détails que donnait le prêtre étaient autant de coups que l'aristocrate prenait sur la tête. Ce qui, évidemment, le faisait glisser progressivement le long de son fauteuil. Grâce aux accoudoirs qui ont servi d'appui à ses aisselles, il n'a pas fini sa course sur le gazon.

Hagard, sérieusement ébranlé, il insista encore :

– Ce n'est pas possible. Comment l'Eglise a-t-elle pu tomber aussi bas ?

– Je me demande plutôt, lui répondit le prêtre, comment elle a pu se maintenir si haut et depuis si longtemps. En partant de légendes et de bobards, elle a pu occuper des postes importants, dominer les rois et se servir d'eux pour qu'ils exécutent ses volontés à son profit... A qui l'Eglise pourrait-

elle faire croire à notre époque, où tout est contrôlable, que la création s'est faite en six jours, que des ossements seront ranimés, sinon à quelques irréductibles traditionalistes.

– Mais vos paroissiens, Monsieur le Curé, y avez-vous songé ?

– Alors là, il faut bien se rendre à l'évidence, la notion de Dieu n'occupe plus leur esprit. Ils le prient à la rigueur pour obtenir certains avantages et le rejettent lorsqu'ils ont été éprouvés. Pour revenir à l'Eglise, je ne serais pas étonné qu'un jour le pape lui-même, dans le but de sauver ce qui peut être sauvé, demande pardon pour les crimes de ses prédécesseurs !

Bloqué dans son siège, le comte ne pouvait aller plus loin. Et pourtant il gigotait telle une tanche sortie de son élément. Il suffoquait, demandait de l'aide. Son regard croisa celui du major, le suppliant de venir à son secours.

Le policier n'hésita pas un instant et lui présenta l'épuisette... Après avoir sorti sa pipe de la bouche, d'une voix calme et rassurante :

– C'est par la logique qu'un jour ou l'autre tout doit se révéler. Ce qui a été imposé par l'ignorance sera chassé par la connaissance. Oui, l'ignorance recule, la connaissance avance.

– Et la connerie demeure, grommela le prêtre entre ses dents.

– Que disiez-vous, Monsieur le Curé ?, interrogea le comte.

Se frottant les mains avec délectation et affichant un sourire mielleux, le curé répondit :

– Je disais, Monsieur le Comte, l'ignorance recule, la connaissance avance et heureusement la foi demeure...

– La foi ! Mais de quelle foi parlez-vous, Monsieur le Curé ? Puisque Dieu n'existe pas, à partir de qui ou de quoi, la fonderez-vous ?

Par ces paroles franches et directes, le comte interpella le prêtre. Il s'adressa ensuite à son ami :

– Major, comment considérez-vous la question ?

Alors le policier, digne, tel le vieux sage d'une tribu Apache, après avoir rejeté une volute de fumée imaginaire tirée de son calumet, déclara :

– Puisque l'on enseigne la philosophie dans les séminaires, c'est auprès d'elle que vous trouverez la solution. Voyez le bouddhisme : c'est une religion sans dieu, avec sa propre philosophie et surtout un thème dominant, la non-violence. Lorsque le catholicisme aura trouvé le sien, le problème sera résolu. Il lui suffira de l'agiter constamment sous le nez de ses adeptes en se servant du nom de Jésus, comme les bouddhistes celui de Bouddha.

Ces paroles pleines de logique firent se lever le curé qui, les bras au ciel, s'écria :

– Mais le thème, il est trouvé : c'est l'injustice sociale. Elle se trouve tout autour de nous. Voyez la misère, les nécessiteux, les paumés, les sans-logis, les chômeurs, les laissés-pour-compte, les déracinés, sans oublier ceux qui ne peuvent se soigner ou ceux qui sont dans la solitude, les ivrognes, les drogués et que sais-je encore...

Le prêtre exalté à l'extrême, ne pouvant plus se contrôler, dans un grand élan lyrique poursuit :

– Oui, une moisson nouvelle se lève et c'est auprès de tous ces gens que l'Eglise, tel le Phénix, renaîtra de ses cendres... Car le champ de la misère est immense...

– ...

– Y'a du blé à s'faire... !, clama le prêtre d'une voix puissante.

S'était-il aperçu que ses dernières paroles avaient dépassé les bornes de certaines vérités, il sourit et rectifia :

– Je voulais surtout dire qu'il y a beaucoup de travail à faire.

– Et comme tout travail mérite salaire, cela se passe de commentaires, répliqua aussitôt le major en glissant au prêtre étonné un clin d'oeil complice.

Tout en s'asseyant, le curé rendit son clin d'oeil au policier et lui murmura à l'oreille :

– Je vois que vous m'avez compris. Vous devriez entrer en religion. Vous pourriez vous faire une bonne situation...

Pendant un moment, le silence s'installa entre les trois hommes. Ils remarquèrent alors que le vent chaud faisait tournoyer le parasol sur son pic et que la poussière se déposait sur le dessus des citronnades.

– On dirait un vent d'orage, suggéra le curé. C'est curieux car cela n'est pas courant à cette époque de l'année.

*

Soudain, le regard illuminé, il se tourna vers le comte :

– Au fait, je sais où trouver ce que vous cherchez.

Le comte fronça les sourcils :

– Pouvez-vous me dire ce que je cherche ?

– Mais... un exorciste !, répliqua le prêtre.

– Un exorciste ? Pourquoi ? Dans quel but ?

Il reprit ses esprits, c'était en effet l'objectif principal de sa visite.

– Où puis-je trouver cet homme ?, questionna-t-il.

– C'est un moine dominicain qui a trouvé refuge au couvent des carmélites.

A tout autre moment, le comte aurait été offusqué mais il se contenta d'ironiser :

– Voyez donc cela, Monsieur le Curé. Un dominicain chez les carmélites !

Il se pencha vers le major et lui murmura :

– Aujourd'hui, rien ne m'aura été épargné.

Puis s'adressant au prêtre :

– Et que fait donc ce moine en un lieu censé être interdit aux hommes ?

– D'après ce que m'a dit la Mère Supérieure, c'est dans le but d'expier ses fautes.

– Je suppose qu'elles doivent être bien graves, répliqua le comte.

– Toujours d'après la Mère Supérieure, ce moine a la marotte de l'eau bénite. Il s'en sert à tout moment. Il utilise un goupillon énorme, plus gros qu'une boule lyonnaise. Il le porte d'ailleurs toujours à la ceinture. Il le secoue avec tant d'énergie qu'au cours des bénédictions publiques, l'objet glisse malencontreusement de sa main : il a plusieurs morts sur la conscience. J'ai souvent l'occasion de rencontrer cet homme. Il est terrible. Croyez-moi, Monsieur le Comte, si votre château est réellement hanté, je ne voudrais pas être à la place des fantômes...

Le prêtre marqua un temps d'arrêt, puis :

– Cet homme a fait le voeu de ne s'exprimer qu'en latin. Il ne répond que si on lui parle dans cette langue.

– Bigre, répondit le comte, c'est que le latin, je ne le connais point !

– Rassurez-vous, Monsieur le Comte, la Mère Supérieure vous servira d'interprète. Vous n'avez qu'à lui dire que vous venez de la part de Bébert... du père Robert, rectificait-il aussitôt.

*

En remontant la grand-rue qui menait au parking, le comte garda le silence.

Les deux hommes longeaient la maison du curé, quand soudain l'aristocrate s'arrêta, comme pétrifié. Puis s'adressant à son ami, l'air las et résigné :

– Venez Major, allons au couvent des carmélites. Sans doute, trouverons-nous là-bas, des choses plus naturelles.

Il n'avait pas tort, le comte, de s'exprimer ainsi, car de la demeure du prêtre, aux fenêtres grandes ouvertes, on entendait Lucette chanter. L'air qu'elle entonnait gaillardement n'avait rien d'un cantique de louanges.

*

Le striptease du Poulet des Gratte-Ciel

*

Vous allez être étonné d'apprendre que j'ai connu un homme qui a vécu la même désillusion que le père Robert de l'histoire. Rassurez-vous, il n'a pas transformé son église en tripot pour la bonne raison qu'il a quitté la prêtrise, écoeuré. Cet homme venait de temps en temps me voir à l'imprimerie pour divers petits travaux. Il respirait l'honnêteté et nous avons très vite sympathisé. Le jour où il m'a fait des confidences, je discutais avec deux mormons qui étaient là pour retirer des cartes de visite qu'ils m'avaient commandées. C'est le fait de me voir discuter avec des mormons qui vous fait sourire ? La belle affaire ! J'ai fait de même avec des baptistes, des évangélistes, des protestants. Ce n'est pas parce que j'ai rejeté la religion de mes parents que je ne suis pas croyant. Pour l'être, il faut en être convaincu et personne jusqu'à présent ne m'a apporté la preuve du contraire. En attendant, je cherche et qui cherche trouve...

*

Les mormons, comme d'autres religions, ne m'ont pas convaincu. Leur enseignement provient d'un homme qui s'appelait *Smith*. Alors que celui-ci se trouvait dans la forêt pour prier, deux personnages se sont approchés de lui. Après les présentations, Monsieur Smith comprit qu'il s'agissait de Dieu lui-même, accompagné de son fils Jésus-Christ.

Moi, je veux bien mais j'aimerais que l'on m'explique pourquoi Dieu a accordé à cet homme un privilège qu'il a refusé à Moïse.

En effet, après que Moïse eut manifesté le désir de voir Dieu de ses yeux sur le Mont Sinäi, celui-ci lui a répondu :

« *Nul ne peut voir ma face et rester en vie.* »

Je sais, j'ergote, mais reconnaissez-le, il y a pourtant de quoi ergoter.

*

L'importance que je donne à la recherche de Dieu ? Elle est strictement personnelle et ne concerne que moi. Je n'essaie pas de convaincre qui que ce soit. Chacun est libre de son choix et de trouver de la satisfaction dans ce qu'il aime. Certains collectionnent bien des pots de chambre...

*

Si vous insistez pour en savoir davantage, je vous répondrai que ce que je recherche de la part du Créateur, c'est qu'il m'explique pourquoi je dois mourir un jour. (Du même auteur *Des Poulettes aux Gratte-Ciel*)

Cette question vous fait rire, pourtant elle vous concerne aussi. Vous pensez qu'elle est débile car la mort a toujours existé, elle fait partie de la vie, il est normal de mourir. C'est bien parce qu'elle a toujours été là que les hommes trouvent la mort normale.

Et si elle était une farce ? Une farce terrible, il est vrai. Lorsqu'on a connu les chagrins qu'elle apporte, je n'ai pas le droit de me moquer de la douleur des autres.

Pourtant j'insiste. Si la mort était une farce, qui tire les ficelles, qui en rirait à la fin ?

*

J'aime la vie, je hais la mort. Pourquoi ce que je hais doit vivre et ce que j'aime, mourir ? La mort est le contraire de la vie, bravo La Palisse et après ? On ne meurt qu'une fois, se consolent certains. Pour moi, c'est une fois de trop... !

C'est avec ce genre de consolations que nous nous rassurons, surtout si nous ne sommes pas concernés, mais elles se modifient avec le cours des années. Car, il ne s'agit plus de la mort des autres mais de la sienne et même si notre peau se ratatine, on y tient... L'idée de la mort n'effleure pas l'esprit de la personne normalement constituée. Comme tous, elle a des projets, elle fait tout pour qu'ils se réalisent. Elle leur consacre beaucoup de temps comme si elle devait vivre éternellement. Elle connaît la mort parce qu'elle l'a vue à l'oeuvre ailleurs.

Ce n'est pas elle qui est là, allongée pour l'éternité. Elle ne peut s'imaginer qu'un jour, elle aussi, sera sur la plus haute marche et que des flots de larmes inonderont sa dépouille.

Ce qui est arrivé aux autres ne peut m'arriver. Et si cela devait se faire, mieux vaut ne pas y penser. C'est incorrect de mourir vis-à-vis des vivants. Elle rejoint ainsi la pensée d'un humoriste français qui a dit : « *Mourir, c'est un manque de savoir-vivre* ».

Mourir, c'est absurde ! Pourtant la mort est bien présente autour de nous, tous les jours, à toutes les heures..., toutes les minutes..., secondes Pour mourir, pas besoin de faire de grandes études, c'est à la portée de n'importe quel imbécile...

« *Moi, dira le sage ou le puissant, je ne suis pas un imbécile. Ecoute ce que j'ai dit, vois ce que j'ai fait, trouves-tu juste*

qu'une âme de ma valeur doive rejoindre celle de l'ignorant ? »

Au bord du précipice qui les attire, où le sage et le puissant trouveront-ils la main salvatrice ? Vers les religions ? Certainement pas, ils connaissent trop la réputation de ceux qui les dirigent. Ils iront alors tirer la sonnette auprès des philosophes et de leur philosophie. Mais le philosophe, vers qui ira-t-il avant de rendre son dernier soupir ?

Sa philosophie était vaine mais ira-t-il en chercher une autre ailleurs ? Non, car il connaît la valeur du vent. Alors, il s'en ira sur la pointe des pieds, en silence, tel un courant d'air.

Si la mort est douce pour l'âme légère, elle devient tourment pour les coureurs de vent.

Adieu éphémère immortel qui trônera sur une étagère ou sur une plaque au coin des rues. Comme l'ignorant, tu es parti sans comprendre ni savoir où tu vas. Ta consolation se trouve dans la vigueur du goupillon. Sur ta dépouille, même tes ennemis seront là à te tresser des louanges. Quel dommage que tu ne puisses t'enivrer de leurs belles paroles ! Déjà, ils pensent à leur fin prochaine. S'ils veulent être aussi applaudis, ne doivent-ils pas encenser leurs ennemis ? Dans le lieu où tu vas, tu n'emporteras rien. Tu avais la tête dans les étoiles et les pieds là où tu finiras. Comme le dernier des ignorants, tu t'en iras. Tu es venu au monde nu et la tête la première, tu partiras tout aussi nu mais les pieds en avant...

*

Le farceur que vous êtes, a-t-il peur de la mort ?

Voilà une bonne question que vous pouvez me poser et la réponse que vous attendez est celle-ci : « *Peur, je ne le sais* »

pas encore. Comment pourrais-je avoir peur d'une chose que j'ignore. »

Dès que l'enfant est conçu dans le ventre de sa mère, il est déjà condamné à la subir. Si l'on ne veut pas mourir, il ne faut pas venir au monde. J'ai en pensée, la réponse que Jean Rostand a donnée à un journaliste qui l'interrogeait sur sa peur de mourir. Il lui a répondu :

« La mort ne m'effraie pas, elle m'ennuie. C'est absurde de mourir. »

Comme cet homme, ce qui m'ennuie le plus dans la mort, c'est de mourir bêtement, sans savoir pourquoi je dois mourir. Toute sa longue vie, Jean Rostand l'a consacrée à la recherche biologique. Il a fait cette remarque fantastique :

« Si nous connaissions les raisons qui poussent nos cellules à ne plus se reproduire, l'homme, comme il est conçu, pourrait vivre éternellement. »

Alors pourquoi nos cellules, à un moment donné de notre existence, cessent-elles de se reproduire ? Mystère !

*

D'après d'autres chercheurs, le cerveau d'un homme centenaire, n'emploierait qu'une partie infime de ses possibilités intellectuelles. Pourquoi l'homme possède-t-il un cerveau si performant pour vivre si peu de temps ?

Une autre curiosité, et pas des moindres : sur les plus de six milliards d'individus qui peuplent la planète, pas deux ne se ressemblent. Nous sommes tous différents ; il peut se trouver physiquement des sosies, mais chacun avec sa propre personnalité. Il y a trop de questions pour déboucher sur

l'absurde car si la vie des hommes consistait, après avoir été mis au monde, à supporter les caprices des tyrans et des menteurs, à travailler dur pour finir par mourir, elle mériterait éventuellement d'être vécue mais certainement pas d'être pleurée. Dans ce cas, ce ne serait plus la mort qui serait absurde, mais la vie.

Avec toutes ces interrogations, j'ai de bonnes raisons de me dire : « *Et si la mort était une farce ?* »

Puisque je n'ai pas trouvé les réponses dans le physique, je me tourne vers le spirituel.

– En résumé, allez-vous penser, vous vous êtes lancé à la recherche d'un tout-puissant, possédant une super intelligence. En fait, c'est une enquête. Des théologiens, des philosophes de renom ne l'ont pas trouvé. Il est prétentieux de votre part de vouloir faire mieux qu'eux.

– Ces gens que vous mentionnez sont morts ; je ne discute pas avec des morts. Ceux qui existent encore et qui trompent le monde par des théories mensongères, sont pour moi des morts vivants, je n'ai rien à voir avec eux.

– Si vous ne trouvez pas satisfaction auprès d'eux, vous ne la trouverez nulle part ailleurs... !

– Laissez-moi rire. La logique exige qu'on trouve une réponse logique à toute question logique. Si je ne l'ai pas trouvée chez des menteurs, c'est qu'elle est ailleurs. Laissez-moi donc la chercher. Je me refuse à croire que la super intelligence à laquelle je crois laisse les humains dans l'ignorance. Tout d'abord, qui est-elle ? Comment, par quoi et par qui peut-elle se manifester ?

Parmi les millions de religions qui prétendent posséder la vérité, qui la possède en vérité ? Voilà le but de mon enquête.

Pour y parvenir, je cherche auprès d'elles. Toutes ont les mains pleines de sang et les mensonges aux lèvres. C'est ce que j'ai découvert aussi chez les mormons. Lorsque ceux-ci m'ont quitté, le déçu de la religion catholique m'a demandé :

– C'étaient des allemands ? Il avait reconnu un accent.

– Non, des américains, des mormons.

– Des mormons ! Malheureux, ne vous embarquez pas sur cette galère. Faites attention. Le but de toutes les religions est de vous soutirer de l'argent. Ce qu'elles peuvent vous raconter, ce sont des bêtises et des bondieuseries. Tout du bidon ! D'ailleurs, Dieu n'existe pas...

S'il en est un que cette réflexion étonna, ce fut bien moi. Ce monsieur me faisait souvent imprimer des papiers pour une association de jeunes catholiques. Je lui dis :

– Persuadé que vous étiez croyant, je ne m'attendais pas à cette remarque de votre part.

– Plus que croyant ! me répondit-il fermement, je voulais devenir prêtre...

– Alors là, je ne comprends plus rien. Il faut m'expliquer, car je mouline dans la choucroute !

C'est ainsi qu'il m'a expliqué que, comme le curé de l'histoire, avant de rentrer au séminaire, il avait dû passer par un stage préparatoire.

Au cours de ce stage, il avait appris que Dieu n'existait pas et que celui qui se prétendait "son fils" et se faisait appeler

« Jésus », serait, s'il a réellement existé, un ermite comme il y en avait bien d'autres à cette époque en Judée.

Pendant qu'il parlait, je l'examinais. C'était un homme désabusé et abattu qui se tenait devant moi. Il s'est lancé dans un long exposé, décrivant l'infiniment grand et l'infiniment petit. Il a saisi une paire de ciseaux, qui se trouvait sur le marbre et il m'a dit :

– La vie existe tout autour de nous. Tenez, sur la plus petite pointe de ce ciseau, se trouve certainement une forme de vie microscopique, avec des individus qui rencontrent les mêmes problèmes que nous connaissons.

Il s'est tu un instant et a continué :

– Maintenant que je sais que Dieu n'existe pas et que sur la terre règne la loi de la jungle, où les plus forts mangent les plus faibles, je devrais être malhonnête et bien ça, vraiment, je ne le peux pas !

Souvent, je médite ces paroles. Elles me confirment la différence entre l'homme et l'animal. Si l'animal réagit par instinct, l'homme possède une conscience.

J'ai profité du fait qu'il était pensif pour lui demander :

– Alors, dans ce gag, que représente le pape pour vous ?

Il m'a regardé et après avoir haussé les épaules de mépris, il m'a répondu :

– Rien. Il fait partie du folklore. C'est le Président Général d'un empire financier multinational.

Aussi assommé que lui, je lui dis :

– Tout de même, lorsque l'on songe que depuis des siècles, cette organisation tient le haut du pavé, je me demande

comment pour elle, cette farce va se terminer. Parce qu'un jour, il faudra bien que ses mensonges soient dévoilés.

– Il est certain que ce jour-là, pour elle, ça va barder ! Comment cela devrait se passer, je n'en sais rien. Pour le moment, les systèmes politiques la supportent. Qu'en sera-t-il le jour où ils la laisseront tomber ?

Je lui fis remarquer en rigolant :

– Il faut reconnaître que déjà à présent, auprès des politiques, cette religion a perdu de sa superbe. Quand ses membres influents sont invités éventuellement dans des réceptions, leurs prétentions se limitent à exhiber la largeur et la couleur de leur ceinture ou à paraître en effigie sur des étiquettes de vins ou sur des dessus de boîtes de camembert.

Il hocha la tête pour m'approuver :

– Le pape comme d'ailleurs tous les autres hauts personnages religieux, devrait suivre l'exemple de l'ex-empereur du Japon "*Hiro-Hito*", qui pour les japonais, représentait un dieu promettant le paradis à ceux qui acceptaient de mourir en martyrs en tant que kamikase. Lorsqu'en 1946, il s'est adressé à son peuple, par le moyen de la radio, pour leur dire qu'il leur avait menti et qu'il n'était qu'un homme comme les autres, pendant que des irréductibles se faisaient silencieusement hara-kiri sur les marches de son palais, ses autres sujets ont modifié leur mode de vie.

Dans les mensonges, conclut-il, il y a toujours un moment où il faut savoir s'arrêter. Le pire qui puisse arriver à un menteur, c'est de finir par croire en ses propres mensonges. Le jour où ils sont dévoilés, leurs auteurs deviennent alors des sujets de haine et de risée.

– Et les Témoins de Jéhovah, qu'en pensez-vous ?

Il m'a regardé, l'air étonné, puis sur un ton compatissant :

– C'est différent. Ce sont de braves gens un peu simplistes tout de même, auxquels je reprocherais toutefois leur côté trop « ... *étroit fonctionnaire* ... », puis en riant, à part ce défaut déplaisant ma foi très français, ce sont de très braves gens. Pourquoi me posez-vous cette question ?

– Pour une raison scitictement personnelle, je les ai contactés dernièrement pour qu'ils me conduisent une étude sur la Bible.

Il ne cria pas au fou comme pour les mormons mais l'œil malicieux, il me dit :

– Je tiens à vous prévenir qu'ils ont une manière très particulière de l'interpréter. D'ailleurs, ils possèdent leur propre traduction.

– Merci du tuyau, lui ai-je répondu gaiement. Puisque je dois m'acheter une Bible, je choisirai une traduction catholique.

*

Je n'ai plus jamais revu cet homme et je le regrette.*

En revanche, j'ai appris qu'il occupait une place importante dans une entreprise de travail intérimaire à Lyon.

*

Fin de la première partie

* Cette rencontre a eu lieu en septembre 1972, sous le règne du pape Paul VI.

Ô quel magnifique rêve !

*

Suite

– Tu m’avais pourtant assuré connaître le moyen radical pour décoller les paupières, vraiment je ne m’attendais pas à une telle efficacité. Je te félicite pour ton travail de démolitions.

– Je n’ai rien fait d’exceptionnel en rapportant ironiquement des secrets de polichinelle connus de beaucoup et depuis belle lurette. A présent que tout est mis à plat que puis-je bâtir à la place, car avant leurs démolitions ces institutions occupaient des positions importantes dans la société et bien qu’imparfaites beaucoup s’y réfugiaient trouvant ainsi une relative sécurité.

– On ne peut bâtir du neuf sur du vieux. A présent il va te falloir retrousser sérieusement les manches car d’après les indications que je te communiquerai, par le moyen que je me suis choisi ce qui t’étonnera beaucoup, tu installeras une base solide qui permettra à celui qui le désire de bâtir sa propre demeure où sa sécurité ne sera pas relative.

– Ta confiance m’honore et flatte mon côté cabotin mais en serais-je digne ? Toutes les entreprises dans lesquelles je m’étais embarqué dans le passé se sont terminées par des fiascos et en eau de boudin que seul le hasard miraculeux me sauvait en me tendant généreusement la main.

– Pourquoi emploies-tu le mot « hasard ». Ton ami le major t'en a pourtant donné la bonne définition en affirmant qu'il se manifeste quand deux choses se rencontrent alors qu'au départ il existait une chance sur des millions pour que cette rencontre se fasse. Mais quand cette rencontre se réalise des dizaines de fois comme pour toi, il n'est plus question de hasard mais plutôt d'une volonté.

– Oh, le major, le major, il est bien gentil, ce qu'il dit n'engage que lui et je ne retire aucune gloriole de rapporter ses paroles. Mais tu me parles d'une volonté. Je ne peux pas m'imaginer qu'il s'agisse de la tienne car ce serait folie que le Maître incontesté de l'univers, pour se faire connaître, a dû avoir recours à un gône des Poulettes.

– N'appelles pas folie ce que tu ignores, celle de Dieu est plus forte que la sagesse des hommes. Tu voulais me connaître, qu'espérais-tu trouver à la suite de tes recherches opiniâtres ? Un tyran sanguinaire qui exige que l'on déclanche des croisades meurtrières pour sa gloire ? Qui promet le paradis à des fous criminels ? Que l'on humilie, ridiculise et abaisse les femmes en leur demandant aussi de se cloîtrer dans des couvents ? Qui impose qu'on lui dresse des lieux de cultes accompagnés de processions et de pèlerinages ridicules ?

– C'est pourtant l'image que tes soi-disant ministres ont faite de toi.

– Mes ministres ? Ce sont les ministres des dieux de leurs ancêtres, de leurs vierges et de leurs prophètes, et c'est en leurs noms qu'ils accomplissent ces abominations.

– Puisque tu les connais, pourquoi les laisses-tu vivre ? Est-il juste que les méchants puissent jouir de ta bonté pour pratiquer leurs méfaits en toute impunité ?

– Il est dommage que tu ne puisses voir la terreur qui les empare quand avant de rendre leur dernier soupir je leur montre un peu de ma gloire. A ce moment seulement, ils mesurent l'étendue de leur folie que ni la réputation qu'ils se sont bâtis auprès des hommes, ni leurs ors, ne pourront les guérir.

– Voilà qui me réjouit le cœur car ce n'est que justice que les méchants soient punis, mais pour tous ceux qui sont morts dans leur ignorance, qui n'aient même ton existence, leur tiendras-tu rigueur d'avoir rejeté les dieux des méchants ? Dis moi, s'il te plaît, quel sort leur réserves-tu ?

– Pourquoi faut-il que les vivants parlent en pensant pour les morts ? Pourquoi faut-il que les vivants en parlant pour les morts leur font dire « Dieu n'existe pas » ? Laisse donc les morts à leurs sommeils, tu les interrogeras sur ce sujet à leur réveil ! Tu constateras alors à ton grand étonnement que leurs témoignages en ma faveur seront bien plus grands que ceux des vivants qui ne connaîtront jamais la mort.

– Tu prononces des paroles étranges qui me troublent et me font tourner la tête, et je compte sur ton soutien pour allumer ma lanterne. Peut-être pourrais-je ainsi connaître les raisons des maladies, de la vieillesse et surtout pourquoi un jour, il me faudra mourir.

– Je te l’ai promis et je tiendrai ma promesse. Avant de remplir ta tête, il va te falloir continuer d’observer, d’écouter et surtout méditer, car ce que tu vas apprendre va bouleverser tes pensées et les philosophes seront atterrés. Retiens toujours ta langue car si la parole est utile pour faire des déclarations utiles, en certaines occasions, savoir se taire peut devenir un excellent moyen de prêcher.

– D’apprendre par ta promesse qu’un jour toutes mes interrogations seront effacées, m’encourage à choper mon stylo pour le faire galoper sur des feuilles de papier. Mais pour tes paroles, puis-je les transmettre telles que tu les as prononcées, car je ne connais que le langage employé dans des quartiers populaires et je crains, en essayant de modifier mon vocabulaire, susciter les rires des moqueurs et de ceux qui me connaissent.

– Tu auras toujours les rieurs contre toi qui riront ainsi de leurs ignorances, mais tu feras plisser le front des sceptiques, quant aux perspicaces, en comprenant, ne riront absolument pas. Poursuis ton récit selon ta méthode, tu constateras par la suite qu’elle était bonne, amuses-toi avec les tribulations du major sans lui couper la parole. Pour le reste, surtout ne retiens pas ton élan, laisse glisser ta plume selon ton inspiration, je te tiendrai la main car c’est moi qui désormais vais mener les opérations. Ce que je te demanderai quand même c’est que tu respectes au moins la syntaxe.

– La ... La Sainte Axe ! A moi qui suis franchement anticlérical, tu me demandes de respecter cette bonne femme !

Alors là, il faut que tu m'expliques car moi, je ne pige plus que dalle. (du même auteur : « *Des Poulettes aux Gratte-Ciel* »).

– Bon, d'accord, rassure-toi, car moi j'ai parfaitement pigé et vraiment en laissant mon regard se pencher sur toi et ceci depuis ta plus petite enfance, je ne pouvais pas trouver mieux pour faire mon choix. Ecris donc comme bon te semble. Il est certain que ton style choquera les puristes et à toi je peux te le confier, ces gens ainsi que les parfaits et les justes à l'excès, qui ne prennent jamais d'initiatives ... vraiment ... ils m'ennuient.

*

Dans la seconde partie de son enquête, l'auteur, sous les traits d'un célèbre major de Scotland Yard, en plus d'apporter la preuve de l'existence de Dieu, révélera que notre époque va assister à un événement fantastique et en direct :

...La résurrection des morts !

*

... Alors qu'avec regret le roulement de tonnerre s'éloignait, le comte, remis de sa surprise, reprenait un teint plus naturel. Il s'apprêtait à ouvrir la bouche pour s'exprimer, quand une affreuse odeur de chair et d'os calcinés se fit sentir, accompagnée de hurlements terribles d'un homme que l'on suppliciait.

– Mon Dieu, gémit l'aristocrate en récupérant au passage son teint spectral.

Dans quel autre drame affreux, le major de Scotland Yard va-t-il être plongé au couvent des carmélites ?

Vous le saurez en lisant la seconde partie de son enquête, « le Poulet lance un défi ! » qui vous sera présentée prochainement !

Devant les difficultés pour trouver un éditeur courageux afin de faire paraître de tels romans, le *Gone des Poulettes*, poussé par une force irrésistible, a décidé de les présenter lui-même.

Dieu en rit encore

A 71 ans, le Villeurbannais Guy di Rocco se lance dans l'écriture avec le premier roman d'une série de quatre « Moi aussi je rirai ... », Dieu existe, l'auteur l'a rencontré.

« Je sais que mon livre va déranger et ouvrir des polémiques » dit prudemment l'auteur, « mais que peut-on lui reprocher, il apporte la preuve que Dieu existe ... » et Guy di Rocco semble sur ce point sûr de lui. Serait-ce alors, « enfin », la réponse à l'éternelle question que se posait déjà Homo Erectus, Dieu y retrouvera les siens ...

Article paru dans Le Progrès de Lyon
Février 2004

« Moi aussi, je rirai ... »

Fils de champion bouliste (« *L'homme à la veste* »), Guy Di Rocco se lance dans la littérature pour nous livrer de savoureux souvenirs d'enfance et de cocasses réflexions sur Dieu, la vie, la mort ... et l'amour.

« Théologien, philosophe, humoriste : Lyonel Guy Laurent emprunte son caractère à chacun. Mais c'est tout d'abord une bonne dose d'optimisme qu'il livre dans chaque ligne de ses pensées.

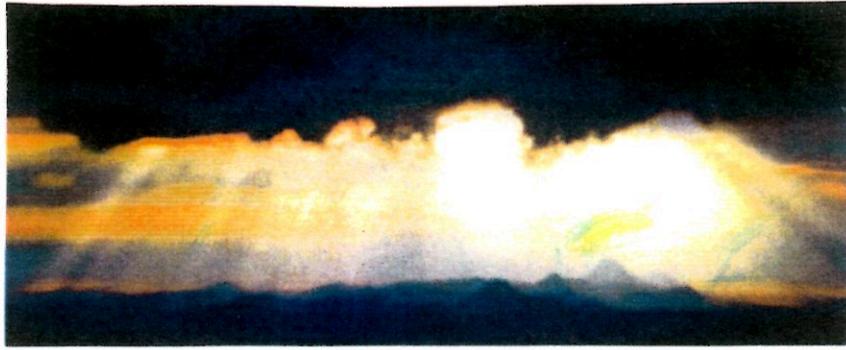
Article paru dans le Dauphiné Libéré
10/07/2002

FANTASTIQUE ...

DES MILLIONS DE GENS ACTUELLEMENT VIVANTS NE CONNAITRONT JAMAIS LA MORT :

Alors que des sommes astronomiques sont balancées dans l'espace pour permettre à une catégorie de chercheurs de trouver enfin l'origine de la vie, un ancien d'un quartier populaire de Villeurbanne baptisé « Les Poulettes », ne possédant comme bagage intellectuel qu'un modeste Certificat d'Etudes Primaires obtenu dans la douleur à l'âge de quatorze ans, à la suite d'une longue enquête menée auprès d'organisations et de sectes philosophiques et religieuses, en plus d'avoir découvert les raisons de la vieillesse, des maladies et de la mort, annonce clairement l'imminence de la résurrection des morts.

Moi aussi, je rirai...



Guy-Laurent DI ROCCO

... Avec le dindon de la farce

Guy-Laurent DI ROCCO

**MOI AUSSI JE RIRAI
AVEC LE GONE DES POULETTES**

(2^{ème} partie)

Prologue que l'auteur de ce recueil a jugé bon de rajouter après avoir lu... *Don Quichotte*.

*

« Heureusement, s'est-il dit, que j'apprends que Miguel Cervantes n'est plus parmi nous depuis des siècles, car j'aurai pu, à ce Monsieur, intenter un procès pour avoir copié en peu de temps ce qu'il m'a fallu des années à exprimer correctement. »

*

Comme l'écrivain espagnol, il a débuté son œuvre à soixante ans pour l'achever dix années plus tard.

Le héros de l'un s'était nourri de romans vantant les exploits de preux chevaliers errants, celui de l'autre, reflétait l'image de vertueux personnages tirés de bandes dessinées.

Le premier restait fidèle à une Dulcinée nébuleuse, le second ne rêvait que de blondes aux yeux bleus. *Don Quichotte*, ainsi se nommait le personnage de Cervantes, *Dick Dindon*, celui du justicier du Far West.*

Les deux possédaient un point commun, leurs esprits chevaleresques les poussaient à se mettre au service de la justice pour redresser les torts, assister les faibles et... les belles orphelines, et rester fidèles à la parole donnée.

* Lire du même auteur *Des Poulettes aux Gratte-Ciel*.

Ainsi décalés du milieu de leurs contemporains, les deux vont connaître des événements burlesques et imprévus dans lesquels ils obtiendront certes des satisfactions mais aussi beaucoup de déceptions.

Sans se connaître, leurs géniteurs vont se servir d'eux pour se moquer de leur société respective. Ce qui ne pouvait que froisser des susceptibilités et déclencher de nombreuses polémiques.

Dans une humanité esclave de traditions, principes et convictions diverses imposés de force depuis des millénaires par des insensés, sont considérés comme 'fous' ceux qui cherchent à s'en libérer !

Ce qui ne chagrine guère nos deux compères, car sûrs de leurs droits, ils estiment préférable de rire sainement de leur folie, que de braire bêtement aux âneries qui se disent.

*

« ... Puisque par leur sagesse, les hommes n'ont pu apprendre à connaître Dieu, c'est par la sottise de ce que l'on prêche que Dieu a jugé bon de sauver ceux qui croient...

... Car Dieu a choisi les choses sottes du monde pour faire honte aux choses sages, celles que l'on méprise afin que nul homme ne se glorifie devant lui... »

(Extrait de l'Épître de Paul aux Corinthiens)

*

*Le Poulet des Gratte-Ciel lance un défi**

*

– Vous vouliez vraiment étudier la Bible ?

– Oui, pour une raison toute simple. Je voulais savoir si oui ou non Dieu existait. J'en avais assez d'être dans l'incertitude.

– Pourtant, après ce que vous a révélé cet homme, vous étiez fixé sur ce point.

– Pas du tout. Je comprends la désagréable surprise qu'il a connue. Si comme moi, il avait eu la curiosité de remonter à l'origine de sa religion, jamais il n'aurait voulu devenir prêtre. Il était trop honnête pour jouer les hypocrites. Et puis, ce livre m'intriguait. La première fois que j'en ai entendu parler, je devais avoir sept ans. En compagnie de ma grand-mère, j'ai rendu visite à mon oncle hospitalisé. Il a donné de l'argent à sa mère en lui demandant de m'acheter une Bible. Souvent, je me suis demandé pourquoi mon oncle tenait tant à ce que je lise ce livre. D'autant plus qu'il était fervent catholique et directeur d'une école privée de cette confession.

Au catéchisme, le prêtre tirait d'un livre à couverture noire, des histoires concernant Adam, Eve, Noé, Moïse...

Lorsqu'à huit ans j'ai fait ma communion privée, on m'a offert un livre. J'étais heureux. Je pensais y trouver les histoires qui me captivaient. Mais..., rien de tout cela... Incompréhensible ! Vous l'avez compris, c'était écrit en latin.

* Au lecteur sceptique, à qui le Socrate des Poulettes tend amicalement l'oreille : « *Au lieu de lui dire qu'il a tort, prouvez-lui que vous avez raison !* »

– C’est un missel, m’a dit ma mère. Il te permettra en le lisant de suivre la messe.

– Je ne comprends pas ce qui est écrit, lui ai-je fait remarquer.

– Ne t’en soucie pas, me dit-elle. Dieu qui t’entend, lui, comprendra.

Voilà le genre de salades qu’il ne faut pas raconter aux enfants.

Mes parents m’envoyaient à l’école pour que plus tard je puisse expliquer ce que j’allais apprendre et ils m’envoyaient aussi au catéchisme pour apprendre ce que je ne devais pas chercher à comprendre.

*

C’est à propos d’une tragédie qui s’est déroulée en France en 1572 que j’ai entendu parler de la Bible différemment : la célèbre nuit de la Saint-Barthélémy, le massacre des protestants par les catholiques. Notre institutrice nous a raconté comment Sully, qui plus tard devait devenir ministre d’Henri IV avait pu regagner sain et sauf son domicile. Ce soir-là en effet, Sully encore enfant, lisait la Bible avec d’autres personnes. Ils étaient protestants. Il a réussi à tromper les catholiques, qui encombraient les rues de Paris, grâce à un missel qu’il tenait serré sous son bras.

Je revois la gravure qui illustre la scène, sur mon livre d’histoire de France. On y voit Sully, son missel sous le bras, jeter un regard apeuré vers un homme qui, l’épée à la main, l’interpelle.

Plus tard, j’ai vu un feuilleton à la télévision : *Les Cathares*. Je n’avais jamais entendu parler de ces gens auparavant. Ils ont été massacrés parce qu’ils lisaient la Bible.

Ils dénonçaient publiquement le luxe dont s'entourait la hiérarchie catholique. Pour les faire taire, le pape de l'époque, Innocent III, a déclenché contre eux la Croisade des Albigeois en promettant à ceux qui y participeraient l'indulgence papale.

D'autres lecteurs de la Bible ont été aussi suppliciés, martyrisés et massacrés : Les Vaudois, par exemple.

*

Toutes ces tragédies m'intriguaient... !

Pourquoi les hauts dignitaires d'une Eglise se prétendant chrétienne n'appliquaient pas le commandement de Jésus :

« *Tu dois aimer ton prochain comme toi-même ?* »

Ce sont toutes ces raisons qui m'ont attiré vers la Bible. J'espère que j'ai rassasié votre curiosité et que vous allez me laisser reprendre le cours de mon histoire policière.

*

– Le major peut attendre. Vous avez excité ma curiosité. Je veux en savoir davantage...

– Si vous le désirez vraiment, je vous conseille de vous agripper au bastingage, matelot. Ce dont je vais me faire l'écho à présent, risque de vous jeter à l'eau.

*

J'ai donc suivi les conseils de mon ami. Puisque les Témoins possèdent leur propre traduction de la Bible, j'en ai acheté une de traduction catholique, celle de 1905 de l'abbé Crampon. Une fois en possession de ce livre, que pouvait faire d'autre le curieux que je suis, sinon le lire ?

Au bout de quelques passages, je me suis dit que le libraire s'était trompé et qu'il ne m'avait pas donné la traduction que je désirais. J'ai contrôlé la feuille de garde, pas

d'erreur, il s'agissait bien de la Bible de l'Abbé Crampon. Je ne comprenais pas... L'abbé Crampon, prêtre catholique appelait Dieu Jéhovah. De plus en plus étonné, j'ai consulté mon encyclopédie.

Avec surprise, j'apprends qu'il s'agit du Dieu des Hébreux, celui de Moïse. Alors là, mes narines se sont dilatées, ce n'était plus des narines mais plutôt des naseaux. J'ai flairé cette révélation comme étant une embrouille. Il a fallu que j'arrive à plus de quarante ans pour comprendre que le mot « Dieu » était un titre, pas un nom... !

Quand je pense à ces dizaines de Notre Père que j'ai récités, ou au nombre de fois où j'ai prononcé « ... *que ton Nom soit sanctifié...* » Je débitais ces paroles sans me poser de questions. Furibond, j'ai compris pourquoi je ne trouvais pas de réponses : j'avais pris le train en marche au risque de me casser la figure, alors qu'il était plus simple de le prendre au départ. Toutes ces années que j'ai passées au catéchisme, ces messes et ces processions ridicules auxquelles on m'obligeait à assister... Tout ça, c'était du bidon !

A l'occasion de la mort du pape, Jean XXIII, une quête a été faite pour le repos de son âme et j'ai donné...

Moi qui me considérais comme le roi des farceurs, j'ai été berné. Je n'ai rien vu ni remarqué.

Cela je le savais, si les farceurs aiment se moquer des autres, ils détestent que l'on se moque d'eux. J'ai pu mesurer à mes dépens la justesse de cette vérité. Je me suis consolé en me disant que devant l'aveuglement de toutes les personnes qui soutiennent encore cette religion, j'avais pu m'en sortir à temps...

*

La surprise et la colère surmontées, j'ai repris le cours de ma lecture ou plutôt j'ai feuilleté ma Bible. C'est ainsi que je me suis retrouvé dans les Evangiles où mes yeux sont tombés sur les derniers instants de la vie de Jésus. Il m'est apparu étrange que le Chemin de Croix ne soit pas mentionné dans ces passages.

Vous le savez certainement, d'après la tradition catholique, au cours du chemin qui devait le mener à la mort, Jésus serait tombé trois fois, une femme lui aurait essuyé le visage avec un linge qui aurait gardé l'empreinte du supplicié. Rien de tout cela. J'ai cherché dans les autres Evangiles. Les apôtres, Luc, Marc et Jean ne font pas mention de ces événements. Pourquoi l'abbé Crampon ne les cite-t-il pas dans sa traduction me suis-je demandé étonné ?!

Par l'étude sur l'origine des religions, je savais que l'Eglise Catholique Romaine était l'héritière de l'empire païen romain. Les révélations de mon ami le confirmaient. Mais pourquoi la religion s'est-elle cru obligée de rajouter à tous ses mensonges, des légendes qui n'avaient aucune raison d'être ?

Cela me tracassait tellement qu'un jour j'ai demandé à l'un de mes clients qui, je le savais, était ce que l'on appelle un catholique pratiquant, où je pourrais trouver trace du Chemin de Croix de Jésus.

– Dans les Evangiles, me dit-il, sans hésiter.

– Pouvez-vous me donner le chapitre et les versets, ai-je insisté, car dans ma Bible, je n'ai rien trouvé ?

Tout heureux de me rendre service, il me répondit :

– Attendez-moi un instant, je vais chercher la mienne.

Quelques instants après, il est revenu avec un livre grand format : ...La Bible de Jérusalem. Après avoir cherché

vainement dans l'Évangile de Matthieu, il me dit que ce devait être dans celui de Marc. Pas plus de résultat avec Marc qu'avec Matthieu, ni avec Jean, ni avec Luc...

– Et bien ça alors ! Je ne comprends pas, murmura-t-il.

– C'est peut-être dans les Actes des Apôtres, ai-je proposé en jouant l'innocent.

– Vous avez raison, répliqua-t-il, c'est dans les Actes.

Il chercha et naturellement ne trouva rien. Il était perplexe. Son fils vint à passer et voyant son père consulter sa Bible, il lui demanda ce qu'il cherchait.

– Le passage qui décrit le Chemin de Croix de Jésus, répondit-il.

– Et tu cherches dans les Actes des Apôtres ? C'est dans les Évangiles que tu auras la réponse.

– Je n'ai rien trouvé dans les Évangiles.

– Si tu ne trouves pas dans les Évangiles, tu ne trouveras nulle part ailleurs, conclut le fils.

Pour lui venir en aide, je lui dis :

– Ce passage, sans doute l'avez-vous lu sur un autre livre, celui du catéchisme par exemple...

– Non ! répliqua-t-il. Je l'ai lu dans la Bible, j'en suis sûr.

En prononçant ces paroles, il me regarda droit dans les yeux avec une telle assurance et une telle sincérité que cela m'a troublé. Je me suis demandé s'il était possible qu'il dise vrai et s'il avait lu ce qui n'était pas. Depuis des siècles que cette religion manie la mystification, ses hauts dignitaires croiraient-ils aussi en leurs propres mensonges ?

Ce qui expliquerait pourquoi le pape à l'approche de Pâques, sans mesurer le ridicule dont il s'entoure, refait ce fameux Chemin de Croix et s'arrête à chacune de ces quatorze stations imaginaires.

Qu'est-ce qui peut bien pousser l'archevêque de Paris à parcourir ce trajet en traînant une croix ? Naturellement la télévision est là pour montrer son visage anguleux et ses yeux larmoyants, semblant reprocher aux nombreux spectateurs présents de ne pas vouloir le clouer sur la croix. Ce serait comique si, comme dans un gag des branquignols, un homme se présentait devant lui, tenant dans une main un marteau et dans l'autre, trois clous de charpentier. Alors là, la tête du Monseigneur :

– Non mais, ça ne va pas ? Si l'on ne peut même plus rigoler !

Tenez, comme ce titre de Monseigneur que se donne cette catégorie de religieux... S'adressant à ses disciples, Jésus leur a donné cet ordre :

« Quant à vous, ne vous faites pas appeler « Père » car un seul est Père, le Céleste. Ne vous faites pas appeler « Seigneur » car un seul est Seigneur, le Christ. »

Et que peut-on constater ? Ce n'est pas « Père » que se fait appeler le Pape, mais « Très Saint Père » ! Et ses assistants ? Pas « Seigneur » mais « Monseigneur »...

J'ai alors refermé ma Bible. En moins d'un quart d'heure, elle avait mis aux orties tout l'enseignement religieux de mon enfance.

Mon enquête avançait... ! Voilà donc la raison qui élucidait pourquoi pendant des siècles, la Bible avait été écrite en latin : ... Afin que le menu peuple ne puisse pas la lire !!

Cela expliquait aussi la persécution féroce que la hiérarchie catholique avait fait subir aux hommes et aux femmes courageux qui l'avaient traduite et qui dénonçaient publiquement ses mensonges, son hypocrisie et son luxe scandaleux.

Car c'est par ses mensonges et son luxe scandaleux que cette religion a dominé les rois de la terre, qu'elle a enivrés afin de mieux les manipuler et s'en servir pour qu'ils exécutent ses volontés.

Des millions d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfants ont été torturés, brûlés vifs, massacrés. Pour tous ces morts, il faut que Dieu existe. Ces crimes ne doivent pas rester impunis. Dieu n'a pas le droit de ne pas exister !

*

J'ai regardé ma Bible, immobile devant moi, puissante dans sa sérénité dont le silence semblait vouloir me dire :

« – *Tu n'es pas au bout de tes surprises.* »

Les Témoins m'avaient fixé rendez-vous pour un mercredi en fin d'après-midi. C'est avec impatience que j'ai attendu ce jour-là.

Ne voulant pas risquer de les faire attendre, je me trouvais chez moi un quart d'heure avant. Je vous vois venir, le front soucieux et l'oeil furibond : « *Il ne va tout de même pas nous seriner avec ces fanatiques qui préfèrent laisser mourir leurs enfants au lieu de les soigner !* », pourra penser le lecteur.

Je ne vous blâme pas. Après tous les mensonges que vous ont fait avaler les farceurs, vous n'en êtes plus à un près ! D'ailleurs, c'est ce qui a excité ma curiosité !

A cette époque, il s'est déclenché contre les Témoins une campagne de dénigrement. Les journaux et la télévision, bien sûr, y participaient... Je me suis dit qu'il était curieux de voir avec quelle ardeur toutes ces organisations s'entendaient si bien entre elles. Cela me rappelait la croisade contre les albigeois. Je décidais d'aller voir par moi-même ce qu'il en était exactement. J'y suis allé... j'ai vu... j'ai compris !

En effet, dans notre beau pays tirillé, écartelé, déchiré par de multiples partis politiques, les Témoins de Jehovah proclament l'instauration sur terre du Royaume de Dieu annoncé dans la prière prophétique de Jésus :

« Que ton règne arrive, que ta volonté soit faite sur la terre comme aussi dans le ciel »

*

Beaucoup de personnes sont fatalistes. Pour elles, la vie de l'homme est écrite d'avance. Rien ne peut bouleverser ce qui lui est destiné. Bien que n'approuvant pas cette philosophie, je comprends ceux qui y croient.

Lorsque je constate le vécu de mon existence, je me suis trouvé dans des situations tellement imprévues que je pourrais penser qu'elle ne se trouvaient pas là par hasard. Vraiment, de quoi écrire un roman. C'est ainsi qu'au cours de mon cheminement, j'ai fait la connaissance d'une personne sensée qui m'a avoué étudier la Bible avec les Témoins de Jehovah : *« – C'est très intéressant, m'a-t-elle dit, aussi bien sur le plan historique que spirituel. »*

Elle me rassura aussi en me disant que c'était gratuit et que cela durait seulement une heure par semaine. Me trouvant en pleine enquête spirituelle, je n'ai pas laissé passer l'occasion. Après qu'elle m'eut donné l'adresse du lieu où ces gens se réunissaient, je m'y suis rendu. *

S'il existait dans les signes zodiacaux celui de la rigolade, c'est certain, je dépendrais de celui-là. Je ne peux rien entreprendre ni dire sans que cela ne se termine par le rire.

Mon premier contact avec les Témoins n'a pas fait abstraction à la règle. Je m'attendais à rencontrer une personne assise à son bureau qui m'aurait répondu après avoir entendu les raisons de ma visite :

– Pour votre étude sur la Bible, quel jour vous conviendrait le mieux ?

Mais il n'en fut rien et loin de là...

Arrivé à l'adresse donnée, après avoir suivi un sombre couloir, je vis une porte à droite dont la plaque m'indiquait que j'étais bien arrivé. Je frappe, on ne me répond pas. Je pousse la porte et là, surprise, je me trouve dans une vaste salle occupée par de nombreuses personnes qui discutaient entre elles. Rassurez-vous, je n'ai pas paniqué. Ces gens n'avaient rien de rébarbatifs et en plus, j'ai été accueilli par une ribambelle d'enfants, qui la main en avant, venaient me saluer. Je dois avoir une tête qui leur plaît car je les attire !

En 1998, année où la France fêtait le quatrième centenaire de l'Edit de Nantes proclamant la liberté de culte, son gouvernement de l'époque se prétendant héritier de Jaurès, n'a pas hésité à taxer les dons que les Témoins de Jéhovah versaient à leur organisation à 60% et à poser des scellés à leur imprimerie. (Affaire à suivre).

Oui, mais dans tout cela, à qui m'adresser ? Je remarque au fond de la pièce dans un angle à gauche, derrière une banque, un homme qui manipulait des feuilles de papier. Certainement un responsable, ai-je pensé. S'il avait porté une casquette ou un képi, sans hésiter, je serais allé vers lui. Cet ornement vestimentaire faisait encore partie à cette époque du costume représentant une certaine autorité. Le gag du képi ou de la casquette me rappelle la crainte du troufion lors de sa première permission. Tellement conditionné par celle-ci, il claquait les talons devant le watman ou le chef de gare... !

Je m'approche donc de cet homme et afin qu'il remarque ma présence, je lui dis assez fort : « – *Bonjour, Monsieur.* » Il se retourne, écarquille les yeux, étonné. Premier gag que j'ignorais. Pas de monsieur chez les Témoins, mais des frères. Je lui dis alors mon intérêt pour l'étude de la Bible et lui demandais si c'était bien ici que je devais m'adresser.

Alors là, les amis, si du plafond lui était tombée une tarte à la crème de plusieurs kilos, l'effet aurait été le même. Ses yeux ne pouvaient s'ouvrir davantage sans qu'ils tombent sur le parquet. J'ai été bombardé d'une multitude de questions : « *Qui êtes-vous ? Où habitez-vous ? Qui vous a donné notre adresse ? Comment se nomme la personne qui vous l'a communiquée ? De la part de qui venez-vous ?* »

Arrêtez le tir, j'abandonne ! Je ne pensais vraiment pas que ma démarche enclencherait tant de problèmes... Me fallait-il aussi chez eux, afin d'être considéré tel que dans l'administration, faire une demande écrite en plusieurs exemplaires ? Ou bien, comme pour mon ami qui désirait entrer au séminaire, faire un stage préparatoire ? Visiblement, pour cet homme, j'étais un phénomène, l'empêcheur de tourner en rond.

Pour le rassurer, je lui dis : « – *Je ne pensais pas que c'était aussi compliqué. Excusez-moi de vous avoir dérangé. Au revoir, Monsieur.* »

– Attendez, réagit-il aussitôt, surtout ne partez pas... !

Il sort de son réduit, et, toujours dans le vague, interpelle un autre témoin.

– Ce monsieur aimerait étudier la Bible. Veux-tu voir avec lui ?

Il partit aussitôt et nous laissa seuls. L'autre aussi me regardait bizarrement. Enfin, il me demanda où je demeurais. Après avoir pris connaissance de mon adresse, il me répondit :

– Cela tombe bien, c'est près de mon domicile. A quel moment voulez-vous que je vous rende visite ?

Le mercredi en huit à dix-huit heures fut choisi. Avant de me quitter il m'invita en ces mots :

– Notre réunion va débiter dans quelques minutes. Si vous voulez y assister, vous êtes le bienvenu.

Je n'aime pas être bousculé. J'ai invoqué la fausse excuse que ce n'était pas prévu au programme. Je n'avais pourtant rien de particulier à faire, seulement remettre de l'ordre dans mes idées. Je suis donc parti.

*

En mettant la main sur la poignée de la portière de ma voiture, une délicieuse sensation de bien-être m'a envahi. J'ai eu le désir de revenir parmi eux. Je me suis fermement opposé à cette attirance. Pour que mon enquête spirituelle soit impartiale, ne souffrant d'aucun équivoque, il me fallait rester maître de mes sentiments ne basculant pas ainsi, dans l'angélisme bête et ses bondieuseries ridicules.

En revanche, je désirais vivement connaître pourquoi les Témoins de Jehovah dont le regard me semblant inoffensifs au premier abord, suscitaient autant de mépris et de calomnie de la part de leurs contemporains ?!

Je dois dire qu'au cours de mon enquête spirituelle, j'ai souvent eu l'occasion de discuter avec des religieux de toutes confessions et c'est dans leur regard que j'ai pu trouver le reflet de leur âme.

*

Ce fameux mercredi, je me trouvais donc à dix-huit heures à mon domicile. A l'heure pile, on sonne à ma porte. J'ouvre, l'homme est devant moi, seul. Il se présente, je le fais entrer. Il me dit à peu près ceci :

– Vous nous avez contactés pour étudier la Bible. Puis-je connaître les raisons de votre décision ? D'habitude, c'est nous qui visitons les personnes pour les encourager à connaître la Parole de Dieu, continua-t-il sur un ton joyeux. Mais qu'elles viennent d'elles-mêmes, comme vous l'avez fait, c'est la première fois que je vois ça !

J'avoue que cette réflexion a flatté mon côté cabotin. Personne n'avait fait cette démarche avant moi. Super ! Je lui ai répondu :

– Uniquement par curiosité.

C'est ainsi, qu'à près de quarante ans, j'ai appris que la Bible était la compilation de soixante-six livres écrits uniquement par des hébreux, sur une période de 1610 ans. Que tous les co-rédacteurs de ces livres ont été inspirés par Dieu. Le prophète Daniel avoue même écrire des choses qu'il ne comprend pas. Pour appuyer ses dires, le Témoin sortit une Bible de sa serviette. Elle était de couleur verte. Je me suis

souvenu de la réflexion de mon ami : « – *Ils possèdent leur propre traduction.* »

Après avoir cherché dans son livre, le Témoin m'a lu ce passage :

« J'écrivais mais je ne comprenais pas. De sorte que j'ai demandé : - Quand ces choses doivent-elles arriver ?

Il me dit : - Va Daniel, car les paroles sont tenues secrètes et scellées jusqu'au jour de la fin. Aucun méchant ne comprendra mais les perspicaces comprendront »

De ce passage, une phrase a retenu toute mon attention : « ... *les perspicaces comprendront* ». J'ai compris que j'étais directement concerné. Le Témoin continua :

– La Bible vous révélera le passé, vous expliquera le présent et vous prédira l'avenir.

Au sujet du présent, il m'a expliqué que si Dieu permet au mal de régner, c'est pour prouver aux hommes que sans sa direction, ils ne peuvent se diriger. Sur ce point, je ne pouvais qu'approuver. Lorsque je constate l'état pitoyable de l'humanité, souvent je me demande : "Pourquoi si Dieu existe, il tolère cela".

– Grâce à la connaissance exacte de la Parole de Dieu, vous connaîtrez la Vérité, poursuivait le Témoin. Celle-ci vous libérera de l'ignorance, des superstitions et des philosophies humaines. Grâce à la Bible vous apprendrez à connaître Dieu et qu'il possède un nom.

– Je le sais. Je l'ai contrôlé dans mon encyclopédie.

Il sourit et continua :

– Vous apprendrez à connaître aussi tous les bienfaits qui découleront du sacrifice rédempteur de son fils, Jésus-Christ.

Avec beaucoup d'intérêt, j'ai écouté son exposé. Je ne trouvais rien à redire. Aux explications qu'il me donnait, je trouvais une comparaison simple et logique. Que la Bible ait été écrite pour expliquer et prévenir. Pourquoi pas ?

Depuis peu, j'ai changé de voiture. A cette occasion, le constructeur m'a remis par l'intermédiaire du concessionnaire, un fascicule donnant des conseils judicieux, pour une bonne connaissance du véhicule. Avec également un bon de garantie, qui prévoit la marche à suivre, afin que celle-ci soit assurée.

Puisque l'homme peut conseiller sur sa création, pourquoi Dieu ne pourrait-il pas en faire autant pour la sienne ? La Bible, un livre prophétique ? Pourquoi pas ! Moi aussi, à mon échelle, je peux prophétiser, vous aussi...

– Comment ? Je ne vous comprends pas.

– Vous prenez une pomme saine, vous lui donnez juste un coup d'aiguille. Si vous ne la mangez pas rapidement, que va-t-il lui arriver ?

– A l'emplacement du trou de l'aiguille, la pomme va commencer à pourrir. Avec le temps, la pourriture va s'agrandir et je n'aurai plus qu'à jeter ce fruit.

– En êtes-vous sûr ?

– Naturellement !

– Qu'est-ce qui vous pousse à l'affirmer ?

– Parce que je le sais.

– Ainsi par la connaissance, vous avez annoncé à l'avance la destinée de cette pomme. Vous avez en quelque sorte prophétisé !

En partant de cette logique, j'ai rectifié le point de vue que j'avais sur ce qui s'est passé au jardin d'Eden. La désobéissance d'Adam pouvait paraître au départ aussi insignifiante que ce trou d'épingle, mais avec le temps, on en constate les conséquences.

Le dentiste, devant une dent cariée, peut annoncer sans risquer de se tromper ce qui va lui arriver si elle n'est pas soignée. Le médecin peut décrire par la connaissance le cheminement d'une maladie.

L'automobiliste connaît aussi les risques qu'encourt le moteur de son véhicule s'il ne le surveille pas le niveau d'huile. Conclusion de la chose : grâce à une connaissance exacte une prophétie peut s'établir. Puisque les hommes peuvent prévoir, il faut admettre que le créateur de l'homme ne peut qu'en savoir davantage.

Jusqu'à là, tout se passait très bien mais lorsqu'il a abordé la création terrestre, je suis intervenu :

– Ce qui me choque dans la création, c'est qu'elle se soit faite en six jours. Tous les scientifiques et d'autres hommes capables et honnêtes affirment que cela n'est pas possible.

Cette réflexion sur les six jours de la création, c'était mon arme secrète. Je pensais mettre le Témoin mal à l'aise, curieux de voir comment il allait sortir de ce guêpier. Calmement, il me dit :

– Il vous est certainement arrivé de demander à une personne de vous accorder deux petites secondes pour un court entretien.

– C'est vrai, ai-je répondu, et souvent ces deux petites secondes vont durer une demi-heure...

– Vous avez bien répondu, répliqua le Témoin. N’oubliez jamais que si la vie de l’homme est limitée, Dieu possède l’éternité.

Avec la connaissance exacte de sa Parole, vous apprendrez qu’un jour de création pour Dieu n’est pas une période de vingt-quatre heures que nous autres humains connaissons, mais une de sept mille ans... Si bien que la création ne s’est pas faite en six jours de vingt-quatre heures mais sur une durée de quarante deux mille ans !

Après cette explication, je suis resté bouche cousue. Je ne m’y attendais pas. J’ai quand même demandé :

– Vous m’assurez que je pourrais le contrôler dans la Bible ?

– Naturellement. Et si vous avez le coeur sincère, vous aurez d’autres révélations.

Toujours aussi sûr de lui, il poursuivit :

– Si vous voulez parvenir à la parfaite connaissance de Dieu, vous devez faire preuve d’humilité et toujours tenir compte de sa position élevée par rapport à la vôtre.

Pour donner du poids à son argument, il lut un passage dans sa Bible : « ... *car Dieu accorde sa faveur aux humbles, et il s’oppose aux hautains...* »

Il referma son livre et me demanda :

– Acceptez-vous toujours d’étudier la Bible ?

– Plus que jamais, lui ai-je répondu. Mais je vous préviens... vous allez tomber sur un os car je n’ai pas fini de vous poser des questions, ai-je poursuivi pour me donner une contenance.

– A la bonne heure, répliqua-t-il, l'étude n'en sera que plus intéressante. Possédez-vous une Bible ?

– Oui, celle de l'abbé Crampon de 1905.

– C'est une excellente traduction. Nous nous servirons donc de celle-ci pour l'étude !

Après nous être mis d'accord pour une prochaine date, nous nous sommes séparés.

Peu de temps après, c'est moi qui suis sorti, désireux de faire une promenade à pieds pour remettre de l'ordre dans mes idées. Mon enquête semblait aboutir : Dieu pouvait exister !

J'aurais pu en rester là. Cette certitude n'était pas une fin pour moi. L'aboutissement de mon enquête ouvrait une multitude d'autres. Si la Bible devait réellement être un livre prophétique, à quoi me serviraient ses prophéties si je n'en voyais pas les réalisations ?

« ... *Les méchants ne comprendront absolument pas, mais les perspicaces comprendront...* »

Ces paroles me trottaient dans la tête. Ce passage est sans équivoque, d'un côté les méchants, de l'autre les perspicaces. Je ne me considérais pas comme étant un méchant, mais pour être perspicace..., je devais me mettre à l'épreuve !

*

De retour à la maison, j'ai repris ma Bible. Je l'ai regardée d'un oeil différent. Possédait-elle les réponses à toutes mes questions ? En lisant le premier verset du chapitre premier, le ton était donné avec solennité :

« *Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.* »

Pas d'autres explications, ni big-bang, ni rien d'autre... C'est à prendre ou à laisser... comme si le Créateur me disait : « Tu acceptes ce fait et tu auras ma faveur ou tu t'obstines à vouloir comprendre ce que ton cerveau ne peut saisir et je te laisse t'obstiner... car j'accorde ma faveur à qui je veux et je laisse s'obstiner qui je veux. »

Je dis : J'accepte. Je ne vois pas la raison de rejeter ce que j'apprécie parce que je ne comprends pas. Dans ma vie de tous les jours, j'apprécie aussi d'autres choses que pourtant je ne saisis pas. La télévision, par exemple : tout ce que je connais de cet appareil, c'est le bouton pour établir le contact, un second pour choisir une chaîne et un troisième pour la sonorité. Si un jour je regarde un programme qui m'intéresse, je ne me pose pas la question de savoir comment l'image et le son me parviennent. Ainsi, j'ai pu continuer ma lecture, reconnaissant qu'entre ma façon de penser et celle de Dieu, il existait un fossé que je ne pourrais jamais franchir. Ainsi, tout devenait simple et logique.

En arrivant au passage : « *A l'image de Dieu, l'homme a été créé...* », j'ai cessé de lire pour réfléchir. Il y a sans doute du Major Dick Dingdon en moi car, comme lui, j'ai réagi et raisonné : puisque l'homme a été créé à l'image de Dieu, à travers l'homme je dois pouvoir remonter jusqu'à Dieu !

– C'est logique, se serait dit notre ami policier.

Si j'avais eu une pipe, je l'aurais certainement sortie de ma poche. Après avoir fait mine de l'allumer, je me serais adossé confortablement au dossier de mon fauteuil et comme lui, les yeux mi-clos, j'aurais réfléchi.

– Récapitulons, se serait-il dit. Puisque l’homme a été créé à l’image de Dieu, comment et à partir de quoi en partant de l’homme, je peux remonter jusqu’à Dieu ?

Il aurait alors expulsé une volute de fumée imaginaire et poursuivi son monologue :

– De toutes façons, pas par les défauts humains, car Dieu est parfait...

Soudain, tout s’est éclairé dans mon esprit. Je venais de découvrir ce que, depuis toujours, je cherchais. Ce Dieu, qui devait exister en moi, je n’en voyais que le flou de la silhouette. Lui, que je croyais lointain, se tenait près de moi. C’était un inconnu, il ne l’était plus. Il possède un nom, comme j’en possède un.

Je le cherchais dans la difficulté, il se présentait avec simplicité. L’infiniment petit que je suis, se trouvait devant l’infiniment grand. Comment n’y avais-je pas pensé plus tôt ? Je cherchais à comprendre le spirituel par le physique. Car j’ai connu et je connais encore beaucoup de personnes qui, bien qu’imparfaites possèdent des qualités comme l’amour de son prochain, la patience, la longanimité, la sagesse et qui aiment la justice.

Si elles ne possèdent pas toutes ces qualités, elles manifestent celles qu’elles ont en tout, sans jamais chercher à se glorifier.

J’étais littéralement abasourdi. En partant des qualités imparfaites de l’homme, je pouvais avoir un infime aperçu des qualités parfaites de Dieu. Il m’a fallu un sacré moment pour me remettre de mes émotions. Je lui ai dit ensuite :

– Je peux toujours ergoter en invoquant mon ignorance. Cela, je ne le peux pas car tu n’as pas créé l’homme imbécile.

Tu m'as donné des yeux pour voir et je ne voyais rien, des oreilles pour entendre et je n'entendais pas, un cerveau pour réfléchir et je ne comprenais aucunement. Tu peux rire de moi, car le farceur que je croyais être s'est fait rouler dans la farine.

*

En parlant de la sagesse que peuvent avoir les hommes, je vais vous citer un exemple qui va certainement vous faire rire. Cela s'est passé dans les années 1942 ou 1943. La France était occupée par les allemands et nous étions confrontés, ma famille et moi, aux restrictions alimentaires comme tous les français. Le pain était rationné. Nous avions droit à un certain poids qui variait selon notre âge.

Un jour, mon frère aîné s'est plaint qu'il ne mangeait pas sa ration. Il était jeune et ne se rendait pas compte de ce qu'il disait. Il accusait en quelque sorte les parents de manger le pain des enfants. Ma mère aurait très bien rectifié ce point de vue injuste d'un bon coup de balai. Elle a agi autrement.

Le lendemain matin, quelle fut notre bonne surprise à mes frères et moi, de trouver à côté de notre bol de lait, un énorme morceau de pain... !

– C'est la ration à laquelle vous avez droit pour la journée, nous dit notre mère. Consommez-la comme bon vous semble.

Vous pouvez me croire, ce matin-là nous avons très bien déjeuné. Au cours de la matinée, nous n'avons pas cessé de grignoter. Si bien qu'à midi, lorsque nous sommes passés à table, plus de pain, nous l'avions mangé. Mon père qui ignorait l'initiative de son épouse s'est étonné :

– Les gosses ne mangent donc pas de pain ?

Ma mère lui en a donné la raison. Je n'oublierai jamais le sourire de mon père, sourire qui attestait qu'il approuvait ma mère. Nous n'étions pas fiers devant notre assiette. Je me suis rendu compte alors que les parents, loin de manger le pain de leurs enfants, souvent nous faisait bénéficier de leur ration. La leçon a porté ses fruits. Les jours suivants, nous avons déjeuné avec moins de pain, sans plus jamais nous plaindre. Et cette sagesse, je la retrouve en plus grand dans le jardin d'Eden. En effet, Dieu avait prévenu Adam qu'il mourrait s'il mangeait un certain fruit. A la suite de sa désobéissance, Dieu aurait très bien pu le mettre à mort immédiatement. C'est ma façon de penser, mais pas celle de Dieu. Adam voulait son indépendance, Dieu la lui a accordé. Il devait ainsi prouver avec sa descendance ce qu'ils seraient capables de faire sans sa direction.

Les tragédies qui se sont déroulées depuis des millénaires se passent de commentaires.

*

Je devais lire le premier chapitre d'un livre qui apportait la preuve de l'existence de Dieu. Comme j'en avais acquis la certitude et sur ce point l'impression d'en savoir plus que "mon instructeur", au bout de quelques semaines sans pour autant dire que cette lecture m'ennuyait, j'éprouvais le désir d'en savoir davantage. Je piaffais d'impatience.

Le Témoin, lors de notre première rencontre, avait excité ma curiosité avec le passage du prophète Daniel :

« Ces choses sont tenues secrètes et scellées jusqu'au temps de la fin. »

Voilà ce que je voulais connaître. Qu'étaient ces choses qui devaient être tenues secrètes et quand débutait le temps de la fin ?

Devant cette impatience qu'il semblait avoir devinée, il me dit un jour :

– Tous les jeudis, nous nous réunissons par petits groupes et pendant une heure, pour étudier le livre de l'Apocalypse de l'apôtre Jean. Toutefois, comme nous l'avons commencé depuis plusieurs semaines, je crains que vous ayez des difficultés à suivre.

– L'Apocalypse, ai-je répondu. Houla !

– Pourquoi, répondit-il amusé. L'Apocalypse n'a pas été écrite pour terroriser mais au contraire pour donner de l'espérance à ceux qui aspirent à vivre en paix et dans la justice.

– Ah !, oui ?

Ce n'était pas un "Ah !, oui..." narquois ou dubitatif mais plutôt un "Ah !, oui ?" curieux et interrogateur. Cet homme m'inspirait confiance, ayant encore en mémoire le gag des six jours de création. Comme s'il avait compris, il chercha un passage dans sa Bible et après l'avoir trouvé, il me dit :

– Tenez, lisez vous-même : « *Voici la tente de Dieu est avec les humains, et il résidera avec eux, et ils seront ses peuples et Dieu lui-même sera avec eux et il essuiera les larmes de leurs yeux et la mort ne sera plus, ni deuils, ni cris, ni douleurs ne seront plus, les choses anciennes ont disparu.* »

Sans refermer le livre, les yeux toujours fixés sur ces écrits, j'ai murmuré :

– Je ne m'attendais pas à trouver dans le livre de l'Apocalypse des paroles aussi réconfortantes. Ce que je

croyais savoir sur ce mot apocalypse, c'est ce dont j'avais entendu parler. Après une série de cataclysmes, la terre serait pulvérisée.

– Beaucoup de personnes le pensent aussi. Pour les rassurer, il faudrait pouvoir leur faire lire cet autre passage, toujours dans l'Apocalypse : « ... *car Dieu s'apprête à saccager ceux qui saccagent la terre...* » Il est facile de comprendre que si Dieu saccage les saccageurs, il n'est pas dans son intention de détruire la planète ensuite !

– C'est vrai. S'il agissait ainsi, il ne serait pas logique avec lui-même, lui ai-je répondu.

Il reprit le cours de son explication :

– *Apocalypse* est un mot grec qui signifie révélation. C'est le moyen que Dieu a choisi pour qu'avec le temps, les humains apprennent à connaître ce que leur réserve l'avenir. L'apôtre Jean était très âgé, quand, prisonnier dans l'île de Patmos, à cause de sa foi chrétienne, il a reçu la révélation sous la forme de sept visions. Il va les écrire dans une lettre qu'il enverra à la congrégation chrétienne. Elles décrivent les événements qui doivent se succéder pour aboutir au dessein final de Dieu : instaurer un royaume unique sur la terre avec le Christ comme roi.

Si leur compréhension a été tenue secrète pendant des siècles, elle ne l'est plus pour les vrais adorateurs de Dieu. Depuis l'An 1914 de notre ère, nous pouvons observer et suivre leur déroulement.

Je l'ai écouté en silence, sans l'interrompre. Ce qu'il me dévoilait devenait très excitant. Je voulais en savoir davantage :

– Faut-il considérer cette date de 1914 comme le commencement des temps de la fin ?, ai-je demandé.

– Tout laisse à penser qu'il en est ainsi, me répondit-il.

J'étais impressionné par son calme et son assurance. Incontestablement, cet homme savait ce qu'il disait. Je le vis alors feuilleter sa Bible.

– Tenez, me dit-il, lisez ce passage de l'épître que l'apôtre Paul adresse à son disciple Timothé. Dites-moi ce que vous en pensez.

Je lus alors : « *Dans les derniers jours, des temps décisifs et durs seront là. Car les hommes seront amis d'eux-mêmes, amis de l'argent, présomptueux, hautains, blasphémateurs, désobéissants aux parents, ingrats, sans fidélité, sans affection naturelle, intraitables, cruels, traîtres, calomniateurs, sans maîtrise de soi, sans amour du bien, entêtés, gonflés d'orgueil, amis des plaisirs plutôt qu'amis de Dieu, ayant une forme de piété mais trahissant sa puissance, de ceux-là, détourne-toi.* »

Vous me demandez ce que j'en pense, ai-je conclu. Mais ce sont les caractéristiques de notre époque.

– Vous êtes bien un des rares à le remarquer. Lorsque je lis ce passage que Paul a écrit sous l'inspiration voilà près de vingt siècles, d'autres affirment que ces événements ont existé à toutes les époques.

– J'aimerais bien que ces gens me disent laquelle. Dans mon enfance, on m'a toujours enseigné le respect de mon prochain. Si la police s'était plaint à mes parents de m'avoir surpris en train de briser des vitrines ou de brûler des voitures avec une bande de voyous, j'aurais pris une raclée qui m'aurait découragé de recommencer !

Les gens d'alors, bien que peu fortunés, savaient se manifester, si dans leur quartier une personne était en difficulté. Rien à voir avec cette société ingrate et égoïste d'aujourd'hui.

Sérieusement ébranlé, je lui demandai :

– Le passage de l'Apocalypse que vous m'avez fait lire tout à l'heure, se termine par « ... *les choses anciennes ont disparu...* » Que sont ces choses anciennes ?

– Les raisons qui ont apporté depuis des millénaires le malheur sur les peuples. En premier lieu les religions qui ont tout fait pour éloigner les hommes de Dieu. Ensuite les systèmes politiques et la grande finance.

J'étais satisfait de cette réponse. Elle coïncidait avec l'idée que j'en avais. En riant, je poursuivis :

– Je vois d'avance la tête de tous ces hauts dignitaires religieux, politiques et celles des requins de la finance qui s'imaginaient, grâce à leur position, pouvoir berner Dieu. Franchement, je préfère être dans mes pantoufles que dans leurs chaussures de grande valeur. Je ne sais pas si Jésus pensait à eux lorsqu'il dit dans un endroit de l'Évangile : « ... *il y aura des pleurs et des grincements de dents...* »

– Pour quelqu'un qui ne savait rien de la Bible, il n'y a pas si longtemps, vous avez fait des progrès, répliqua le Témoin en riant.

– Cela prouve au moins, ai-je répondu, que la Bible n'est pas écrite avec une langue morte, qu'elle est bien vivante et qu'elle pousse à la réflexion. Et comme toute réflexion aboutit à une conclusion, on obtient une compréhension.

Je remarquai alors que mon interlocuteur consultait machinalement sa montre. En blaguant, je lui dis :

– Souvenez-vous, je vous avais prévenu que vous alliez tomber sur un os. Avec mes questions, nous nous sommes éloignés de l'étude initiale.

– Pas du tout ! Au contraire... Si vous en avez d'autres qui vous tracassent, posez-les. Je suis là pour ça !

Il me tendait la perche... je la saisis aussitôt ! Il y en avait une qui se baladait dans ma tête depuis peu :

– Vous avez cité tout à l'heure une date, 1914. Pourquoi particulièrement cette année ?

– C'est en se basant sur la prophétie de Daniel qu'un groupe de personnes qui se faisaient appeler « Etudiants de la Bible » ont compris que l'année 1914 serait une année marquée pour l'humanité. Lorsque vous serez plus avancé dans la connaissance de la Parole de Dieu, je vous expliquerai comment ces hommes ont découvert cette date dès 1880.*

– Ce Daniel devait être un personnage important. Je ne me souviens pas dans quel chapitre d'un Evangile, Jésus lui-même en fait mention. Mais alors, si vous dites vrai, il faut reconnaître que nous vivons vraiment actuellement les temps de la fin dont parle le prophète.

– Je crois que le livre que je vous ai donné à étudier n'est pas à votre mesure, me dit-il en riant. Je vous en laisserai un plus pointu.

* Dans son supplément dominical du 30 août 1914, le journal New Yorkais The World, a fait un article disant : « *L'effroyable guerre qui vient d'éclater en Europe, accomplit une prophétie extraordinaire. Depuis un quart de siècle, au moyen de prédicateurs et de la presse « L'Association internationale des Etudiants de la Bible » proclame au monde que le jour de la colère divine prédit dans la Bible, poindra en 1914.* »

– Et si nous vivons les temps de la fin, il faut considérer notre époque comme étant le fameux *Jugement Dernier* dont j’ai si souvent entendu parler.

Le Témoin ne riait plus :

– Cette fois, j’en suis sûr, vous arriverez à comprendre les prophéties du livre de *l’Apocalypse*. Lui seul répondra à toutes vos questions. Dès que notre heure d’étude sera terminée, je vous présenterai à la personne qui développe ce sujet.

C’est ainsi que le lendemain soir à dix-neuf heures trente je me retrouvais assis au milieu d’autres Témoins. J’en connaissais un... J’en ai connu d’autres...

L’étude réunissait une douzaine de personnes dirigées par un homme que les Témoins appellent ancien : ce sont des gens qui ont la faculté d’enseigner.

Pour la première rencontre avec eux, je les examinai et les écoutai, stupéfait de voir avec quelle dextérité ils manipulaient la Bible. Même les enfants agissaient ainsi. Dans un tel contexte, je me sentais un peu comme un caneton perdu au milieu d’une couvée de poussins.

Lors d’une rencontre suivante, l’ancien qui dirigeait l’étude, a évoqué l’année 1914. Ma curiosité était trop forte, j’ai levé la main pour demander la parole. Alors que dans ce cas précis, celui qui se manifeste donne une réponse, j’intervenais pour poser une question :

– Comment êtes-vous parvenu à cette date de 1914 ?

J’ai cru remarquer des regards amusés de la part des assistants. Ce qu’ils avaient appris par la connaissance, je l’ignorais dans mon ignorance.

Faisant une entorse à la bonne marche de l'étude, l'ancien m'expliqua gentiment. Ce soir-là, en rentrant à la maison, j'ai rajouté avec logique ce que je venais d'apprendre à ce que je savais. Tout devenait clair et limpide : Si Dieu existait vraiment, ces gens possèderaient la vérité. Mon enquête est terminée !...

C'est bien parce qu'elle est terminée que je vais pouvoir poursuivre celle que j'ai entamée :

– J'arrive... Major !...

*

– Attendez ! Ne partez pas encore. De toutes vos bonnes raisons, vous en oubliez une, et pas la moindre... !

– Expliquez-vous. Je suis pressé. Le Comte de la Pompavelot et le Major Dick Dingdon s'impatientent.

– Vous me disiez tout à l'heure que vous cherchiez auprès des religions, les raisons de la mort. Quel est le point de vue des Témoins à son sujet ?

– Il se réfèrent tout simplement à ce que la Bible en dit :

« Tout ce que tes mains trouvent à faire, fais-le avec ta vigueur, car il n'y a ni oeuvre, ni combinaison, ni connaissance, ni sagesse dans la tombe, le lieu où tu iras. »

– C'est tout ?

– Que voulez-vous y rajouter de plus ? C'est pourtant clair. Pas question de paradis, de purgatoire ni d'enfer.

– Si c'est pour expliquer cela que les Témoins font du porte à porte, ce n'est pas la peine qu'ils se dérangent.

– Les Témoins sont avant tout des évangélistes. Ce mot étant tiré de celui d'évangile et que celui-ci signifie "bonne nouvelle", voilà une bonne question. Quelle est donc cette bonne nouvelle ?

Lorsque j'apprends que le pape a déclaré à ses adeptes : « *Vous devez vivre l'Évangile* », c'est comme s'il leur disait qu'il faut vivre « la bonne nouvelle ».

Je lui demande alors :

– Quelle est donc cette bonne nouvelle ? Celle que vous annoncez dans les séminaires, que Dieu n'existe pas, que celui qui prétend être son fils ne serait qu'un ermite parmi tant d'autres ? Faites-vous plaisir. Au diable la moralité. Pratiquez l'amour sous toutes ses formes, que les hommes aillent vers les hommes, les femmes vers les femmes, abusez des enfants. Buvez, mangez, car demain, nous allons tous mourir. Ce genre d'évangile ne peut intéresser qu'une partie de tristes individus.

– D'après la Bible, quelle est donc cette bonne nouvelle ?

– Et bien, mon cher Major, comme vous me semblez être un homme logique et intelligent, je vais mettre votre sagacité à l'épreuve.

Puisque l'Évangile concerne Jésus, d'après vous est-il relatif au sujet de sa naissance, de son enseignement, de sa mort ou de sa résurrection ?

– Mon cher Monsieur Tartine, sans hésitation, je choisis la résurrection.

– Je vous dis bravo ! Vous avez trouvé. Vous rejoignez ainsi la pensée de l'apôtre Paul que l'on trouve dans l'une de ses épîtres : « *Car la bonne nouvelle (ou Evangile) que nous annonçons, c'est que le Christ a été ressuscité, preuve incontestable que nous serons nous aussi ressuscités.* »

– Voulez-vous dire que les Témoins croient en la résurrection ? Ce n'est pas possible !

– Cette éventualité fait sourire beaucoup de personnes. C'est sans doute pour elles que Paul, toujours dans sa lettre, mentionne : « *Si la bonne nouvelle (ou Evangile) que nous annonçons est sottise, elle l'est parmi ceux qui périssent.* »

– Mais moi, je ne souris pas. Si Dieu existe, je n'en sais rien, bien que, comme vous m'en parlez, je ne sois plus contre. Toutefois, la résurrection je dis que ce n'est pas possible. Tous ces milliards d'individus qui sont morts depuis des millénaires, où sont-ils ? Et tous ceux qui sont morts brûlés, déchiétés ou qui sont au fond des mers et des océans, y avez-vous pensé ? Et puis, redonner vie à des ossements, c'est aberrant. Je me demande si votre ami qui vous a dit que les Témoins étaient un peu simplets, n'avait pas raison...

– Et pourtant, la Bible affirme qu'il y aura bien une résurrection : « ... *tant des justes que des injustes...* » et que les ressuscités vivront en paix sur la terre, redevenue ce qu'elle devait être à l'origine, un paradis !

– Sérieusement, entre nous, y croyez-vous vraiment ?

– Oui, et pour une raison toute simple. L'homme mène actuellement une vie contre nature. Pourquoi la vie véritable n'existerait-elle pas ?

– D'accord, mais la résurrection, c'est autre chose. Enfin, vous qui êtes si logique, ne me faites pas croire que vous accordez foi à ce que j'appellerais une ineptie ?!

– Ineptie pour vous, probablement, mais pour moi, c'est une réalité, tellement certaine que je peux même vous prouver que la résurrection est possible.

– Alors là, vous me faites marcher. Si c'est encore une de vos farces, elle n'est pas du meilleur goût.

– Et pourtant, je ne plaisante pas. Je vous l'ai déjà dit, je ne ris pas avec la mort. Elle est trop odieuse. Je vous affirme, les yeux dans les yeux que je peux vous apporter en moins de dix minutes la preuve que la résurrection est possible.

– Je ne sais pas quoi penser, vous avez l'air si sincère que je crains d'être convaincu. Je prends le risque d'être ridicule et vous demande quelle est cette preuve car si vous disiez vrai, cela aussi m'intéresse, pour moi, en premier lieu et aussi pour les membres de ma famille et les amis que j'ai perdus. La résurrection... ! Rendez-vous compte... Quel réconfort cela m'apporterait. Parlez, je vous écoute.

– Je vais satisfaire votre curiosité mais avant de vous donner cette preuve, j'aimerais terminer l'histoire de tante Agathe. En effet, depuis un bon moment, nous sommes là à discuter sur des sujets qui m'ont écarté de ma route. Alors laissez-moi rejoindre Lyonel et terminer mon récit. Ensuite, je m'occuperai de vous.

– C'est promis ?

– Pas de problème..., c'est promis...

– De toutes façons, je ne vous quitte plus.

– Si vous voulez nous suivre au couvent des carmélites, je vous invite. Je tiens à vous préciser et vous prévenir au cas où vous auriez l'âme sensible, la religion va encore en prendre pour son pognon.

– Je ne sais pas si ce que vous m'avez dit d'elle est vrai. De toutes façons, je me renseignerai. Si vous dites la vérité, je comprends et j'approuve vos moqueries à son sujet. Et bien soit ! Allons rire ensemble au couvent des carmélites.

*

Après avoir quitté le prêtre turfiste, le Comte de la Pompavelot et le major Dick Dingdon prirent la direction du couvent des carmélites. Durant tout le trajet, les deux hommes restèrent muets. De temps en temps, comme s'il voulait sortir d'une méchante farce, le comte tapait du poing le volant de sa voiture, en murmurant :

« – *Non, cela n'est pas possible.* »

Le major confortablement installé sur son siège, la pipe bien dans l'alignement de son nez, les yeux mi-clos, réfléchissait.

Les aveux du prêtre coïncidaient avec les soupçons du père Tartine. Aux crimes des Croisades et de l'Inquisition, il ajoutait ceux de tous les braves qui de leur temps dénonçaient l'hypocrisie de la religion catholique.

En se mettant au service de la justice, le major ne pouvait rester insensible à ce qu'il devinait être une organisation au passé criminel.

Sa décision était prise. Dès son retour en Grande-Bretagne, il allait mener une enquête à ce sujet. Tout en

méditant, il tirait et soufflait tant de sa pipe creuse qu'en aucune occasion, le comte n'eut à se servir de son klaxon.

Après avoir suivi une étroite route sinueuse de montagne, le véhicule déboucha sur une vaste esplanade. Un panneau indiquait la direction du couvent. Le comte suivit l'invitation. En léger contrebas de la route, le bâtiment apparut. Encore quelques centaines de mètres, un virage à gauche, un autre à droite...

– Et bien, ça alors ! C'est la meilleure !

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Elle n'est pas mal, celle-là ! Je m'attendais à tout, sauf à ça.

– C'est quoi ? Allez... raconte-moi vite. Ne me fais pas attendre !

– Il y a un parking !

– Ben quoi ! C'est ça qui t'étonne ? Qu'est-ce qu'il y a d'anormal dans le fait qu'il y ait un parking ?

– Réfléchis. Tu as dans ce couvent des femmes qui vivent enfermées pour ne pas être en contact avec le monde. Mais elles ont aménagé un parking.

– Oui, et alors ?

– S'il y a un parking, c'est bien pour attirer du monde... !

– C'est vrai ! Je n'y avais pas réfléchi !

– Cela me fait penser à ces bonshommes qui veulent vivre en ermite. Ils le clament si haut et si fort que tout le monde, à des lieues à la ronde, sait que dans telle forêt ou clairière, un homme solitaire a installé sa hutte. On ne risque pas de s'égarer, tous les sentiers qui mènent à lui sont balisés.

Même le syndicat d'initiative du coin est au courant. Aux touristes qui lui demandent les curiosités du pays, on répond fièrement : « *Nous avons un ermite* ». Un prospectus est offert gratuitement pour indiquer le chemin et un conseil à suivre scrupuleusement : « *Cet homme aspire à la solitude, évitez tous contacts* ». Munis de ces précieux renseignements, voilà nos touristes partis à la chasse à l'ermite, armés de caméras et d'appareils photos. L'ermite, de la petite fenêtre de sa hutte, rigole. Il les a vus. Il sait très bien que derrière les arbres et les buissons qui entourent la clairière, se trouvent des gens prêts à le mitrailler avec leur appareil photos dès qu'il sortira. Alors, de temps en temps, il apparaît. Il coupe quelques brindilles de bois pour allumer son feu ou bien va remplir sa gamelle dans un bidon sensé recueillir l'eau de pluie. Il se bidonne sous son capuchon, en voyant les éclairs de flash qui jaillissent de partout.

Les vacances terminées et les pellicules développées, on se délecte de toutes ces photos avec des amis que l'on a invités pour l'occasion :

– Quelle magnifique photo ! C'est vous qui l'avez prise ?, s'extasie-t-on.

Cette magnifique photo représente un homme vu de dos, vêtu d'une bure, la tête recouverte d'un capuchon, la taille ceinte d'une corde. Il semble méditer. Devant lui, un arbre royal laisse passer entre ses feuilles, des rayons de soleil qui en plongeant, semblent vouloir l'illuminer.

– C'est un ermite. J'avoue avoir eu beaucoup de chance de l'avoir surpris dans une telle position.

– Vous devriez en faire un poster et l'intituler *L'Ermite priant*. Notre Michel Ange de la pellicule y avait déjà pensé.

Quelques semaines plus tard, voilà notre ermite qui trône au milieu du salon. Les invitations vont aller bon train, les félicitations aussi. Jusqu'au jour où notre artiste va surprendre son petit-fils de quatre ans, regardant le chef-d'oeuvre. Le papy glousse alors telle une poule qui aurait pondu un oeuf d'autruche :

– Alors mon garçon ! Toi aussi tu contemples mon *Ermite priant* ?

– Oui papy, répond rêveusement l'enfant. Puis fixant son grand-père avec un regard innocent : Tu as vu la petite rivière qui passe entre ses pieds ?

Heureux petits enfants, qui voyez ce que ne voient pas les adultes. Si le grand-père, au lieu de fixer son regard vers le haut, vers ce qui le flatte, avait laissé traîner ses yeux vers le bas, il aurait tout de suite remarqué que, ce qu'il croyait être un ermite priant, n'était qu'un bonhomme qui se regardait pisser contre un arbre.

*

Cette anecdote n'a rien à voir avec la suite de l'histoire. Elle aura au moins le mérite de nous affranchir de banalités. Pendant son déroulement, le comte et le major se sont approchés du couvent. Un vent chaud faisait voler la poussière et le ciel se couvrait de gros nuages jaunâtres.

– J'ai l'impression que nous allons subir un sérieux orage, fit remarquer le comte.

Comme pour lui donner raison, le tonnerre grondait au loin. Le major ne répondit pas. Il contemplait le bâtiment. Avec tristesse, il se disait que c'était dans ce genre d'endroit que la belle Agathe avait passé les plus belles années de sa vie.

Qu'il était triste et sévère ce couvent avec ses petites fenêtres garnies de barreaux !

– Quelle foi doivent posséder ces femmes, pour accepter de vivre en cet endroit aussi sinistre, murmura le comte.

Par politesse, le policier se garda de répondre. A droite d'une porte massive et rébarbative, se trouvait une petite ouverture ressemblant à un guichet, clos de l'intérieur par un panneau de bois. Une chaîne terminée par une poignée laissait comprendre qu'à l'autre extrémité devait se trouver une clochette. Le comte secoua énergiquement la poignée et au lieu du tintement discret d'une clochette, ce fut le timbre bruyant d'une cloche qui se fit entendre. Surpris et gêné, le comte rentra sa tête dans les épaules.

– Quel vacarme ! J'espère que je n'ai pas rompu la méditation et la sérénité des religieuses.

Au bout d'un moment, le panneau qui obstruait le guichet glissa laissant apparaître un visage entouré d'un voile noir.

– Excusez-moi ma soeur, pouvez-vous dire à la Mère Supérieure que le Comte Adhémar de la Pompavelot sollicite un entretien.

– Je vais informer la soeur portière de venir vous ouvrir, répondit gentiment la religieuse. Tenez-vous près de la porte.

Quelques minutes plus tard, la lourde porte s'ouvrit.

– Suivez-moi jusqu'à la salle d'attente, les pria la soeur portière. Soeur guide viendra vous chercher afin de vous mener à la Mère Supérieure.

Un fois dans la salle, le comte ne pouvait s'empêcher de s'extasier.

– Quelle magnifique organisation ! Ne trouvez-vous pas Major ? Avec quelle humilité ces femmes accomplissent leur travail profane !

Le major gardait le silence. Une angoisse l'étreignait. Il aspirait à se trouver dehors, revoir la lumière, le ciel, les oiseaux. Enfin quoi ! Revoir la vie...

Un toussotement les fit se retourner. Soeur guide attendait là.

– Si vous voulez bien me suivre Messieurs, la Mère Supérieure vous attend.

Pour le major, il était temps. Sans tenir compte des convenances, il se précipita à l'extérieur. Il déboucha ainsi dans une galerie à arcades qui entourait un jardin au milieu duquel s'élevait un vieux puits en pierre. En voyant une végétation qu'il ne connaissait pas, le comte demanda à soeur guide :

– Comment s'appelle cette plante curieuse qui pousse dans votre jardin ?

– Je l'ignore, répondit gentiment la religieuse, c'est notre hôte qui la cultive.

Tout en bavardant, ils se retrouvèrent tous les trois devant une porte que soeur guide poussa.

– Entrez Messieurs, leur dit-elle, la Mère Supérieure va vous recevoir.

Les deux hommes pénétrèrent ainsi dans une vaste salle sombre illuminée par la lueur des éclairs que laissait passer une fenêtre étroite et haute. Ils purent ainsi examiner la pièce. Sur une table massive qui devait servir de secrétaire, trônait un

crucifix imposant sur lequel était cloué un homme. Sur les murs, des tableaux représentant des personnages avec les yeux révulsés. Dans un angle de la salle, on pouvait distinguer une statue grandeur nature d'un moine dominicain. Un capuchon baissé lui cachait le visage. Les mains enfoncées dans les manches de sa bure, il semblait monter la garde.

L'intervalle des éclairs diminuait, les grondements du tonnerre s'amplifiaient en puissance.

– Vous disiez, Major ?, questionna le comte.

– Excusez-moi, Monsieur le Comte, je parlais tout seul.

– Et à quoi donc pensiez-vous pour l'exprimer à voix haute ?

– Je me disais en voyant ce crucifix que si Jésus n'avait pas été crucifié mais pendu, nous devrions trouver sur cette table une potence et un supplicié gigotant au bout d'une corde.

– Où voulez-vous en venir, Major ?, répliqua le comte en fronçant les sourcils.

– Que c'est curieux et sadique de rendre un culte à un engin de torture. Vous autres, aristocrates français, vous n'avez pas chez vous, une guillotine pour vous rappeler le martyre de Louis XVI.

Outré de ce qu'il considérait comme un sacrilège, le comte allait reprendre vertement son compagnon. Celui-ci, toujours aussi imperturbable poursuivait sa pensée :

– Saviez-vous, Monsieur le Comte, que vingt siècles avant la naissance de Jésus, les égyptiens rendaient déjà un culte à la croix ? C'était la croix ansée qui représentait d'une manière stylisée les organes génitaux mâles et femelles.

– Major !, rugit le comte, vous...

Il se tut. Le grincement d'une porte pivotant sur ses gonds faisait remarquer son manque de lubrifiant.

La Mère Supérieure était là... !

Digne, les mains jointes, elle s'avança... Religieusement, avec douceur, elle déposa son chaste postérieur sur le velours de son fauteuil.

En la voyant, le comte souffla dans l'oreille du major :

– Pfftt... •

Employant le même système de communication, le major à son tour souffla dans l'oreille de l'aristocrate :

– Pfftt... •

Car l'oeil observateur du policier avait remarqué que sur le menton des soeurs guichet, portière, guide et Mère Supérieure, se trouvait une verrue disgracieuse sur laquelle deux longs poils recourbés se tournaient résolument le dos. Il conclut donc avec logique qu'il ne pouvait s'agir que de la même et seule personne. Après s'être avancé, le comte se présenta.

Le policier resta poliment au fond de la pièce et afin de se donner une certaine contenance, il sortit sa fidèle collaboratrice de la poche.

Le comte exposa le but de sa visite. Les phénomènes qui se manifestaient au château, la conclusion qu'il pensait avoir trouvée et le désir de rencontrer le moine qui avait trouvé refuge au couvent. Sans oublier, bien sûr de mentionner qu'il venait de la part du père Robert.

• « - Ne trouvez-vous pas, Major, que ces femmes tellement unies par la même foi se ressemblent toutes physiquement ? »

• « - Monsieur le Comte a raison. Je dirais même au poil près ! »

– Je suis au courant, répondit la Mère Supérieure avec un sourire mielleux. Père Robert m’a téléphoné pour me faire part de votre visite et me détailler les soucis qui vous assaillent. Vous voulez rencontrer frère Sosthène ? Il est là !

– Frère Sosthène, dit-elle en latin, approchez s’il vous plaît.

– Me voilà !, répondit dans la même langue une voix lugubre et caverneuse.

C’est alors qu’un éclair éblouissant illumina la pièce, suivi aussitôt d’un coup de tonnerre assourdissant.

– Mon Dieu, gémit le comte en pâlisant.

La statue du dominicain se trouvait à côté de la religieuse. Le capuchon rejeté en arrière découvrait un visage osseux. La large tonsure qui lui servait de couronne, contrastait avec une plus petite qui entourait sa bouche. Des yeux noirs et brillants surmontés d’épais sourcils complétaient cette vision moyenâgeuse. Les bras ballants le long du corps faisaient découvrir derrière une large ceinture de cuir, un goupillon imposant.

Pendant que le grondement du tonnerre s’éloignait comme à regret, le comte remis de sa surprise retrouvait un teint naturel. Il s’apprêtait à ouvrir la bouche pour s’exprimer lorsqu’une affreuse odeur âcre de chair et d’os calcinés envahit la pièce, suivie de hurlements horribles d’un homme supplicié.

– Mon Dieu, gémit de nouveau le comte récupérant au passage une blancheur spectrale.

*

Profitant du moment d’inattention du major, pétrifié lui aussi par l’apparition du moine, la flamme de l’allumette qu’il tenait entre ses doigts, bondissait sur chair et ongles du

policier, vengeant du même coup, les milliards de ses congénères sacrifiées sur l'autel des fumeurs.

Conscient de la perturbation qu'il avait semée, le major ne put que présenter ses excuses. Puis retournant au fond de la pièce, il enfouit dans sa bouche ses doigts meurtris qu'il tétait goulûment. Le comte tardait à reprendre ses esprits, toutes ces émotions l'avaient anéanti.

– Monsieur le Comte, vous avez exprimé le désir de rencontrer frère Sosthène. Que dois-je lui dire ?

D'un geste de la main, le comte fit comprendre qu'il avait encore besoin de calme. Après avoir épongé son front, il exposa enfin le but de sa visite. Consciencieusement, la Mère Supérieure prenait des notes. L'exposé terminé, elle le traduisit en latin au dominicain.

Soucieux et angoissé, le comte suivait l'entretien. Ce moine pourrait-il servir d'exorciste ?

Au fur et à mesure que la discussion avançait, le visage du moine s'épanouissait. Il hochait la tête en signe d'approbation. Un sourire qui découvrait des dents de loup le rendait encore plus hideux. De temps en temps, il tapotait voluptueusement son goupillon...

– Monsieur le Comte, c'est le ciel qui vous a guidé vers nous. Frère Sosthène m'assure qu'il est capable de chasser les mauvais esprits qui hantent votre château. Quand peut-il se présenter chez vous ?

– Ma Mère, le plus tôt serait le mieux. A partir de demain, je dois m'absenter une dizaine de jours car je suis invité chez des amis pour une partie de chasse.

Après avoir consulté le moine, elle lui proposa :

– Ce soir, cela vous conviendrait-il ?

– Ma Mère, j'en serais fort aise.

Dans la langue de Jules, la religieuse traduisit au dominicain l'accord du comte. Celui-ci, manifesta sa joie en applaudissant bruyamment.

– Et bien, Monsieur le Comte, dit-elle ensuite en s'adressant à l'aristocrate, voilà qui, je l'espère, aplanira tous vos tracas.

– Ma Mère, répondit son interlocuteur, je vous suis gré d'être intervenu en ma faveur.

– Ne me remerciez pas, ne sommes-nous pas là pour répondre aux attaques du malin ? Et puis, je profiterai de l'occasion pour demander à frère Sosthène de me déposer au passage chez Bébert... chez le père Robert, rectifia-t-elle aussitôt.

Le comte sursauta :

– Vous êtes donc en contact avec le père Robert ?

– Oui, Monsieur le Comte. Dès que j'ai appris qu'un nouveau prêtre avait été nommé au village, j'ai tenu à faire sa connaissance. Cela est tout à fait normal. Ne faisons-nous pas partie de la même famille ? Dans un geste large, elle se signa.

Le comte était tout de même inquiet. Pour satisfaire sa curiosité, il demanda :

– Naturellement, vous avez dû avoir de longues conversations avec lui. Quelle est votre opinion sur ce jeune prêtre ?

– C'est un homme admirable. Avec tant de projets et d'enthousiasme. Je remercie le Seigneur de nous l'avoir envoyé, termina-t-elle en faisant un autre signe de croix.

Afin d'éclaircir sa voix, le comte racla bruyamment sa gorge.

– Vous a-t-il dit dans quelles conditions il est entré en religion ?

– Oui, répondit la religieuse..., à la suite du chômage !

Elle joignit pieusement les mains, baissa les yeux, puis murmura :

– Dans le but de le guider vers notre Sainte Mère l'Eglise, le Seigneur l'a mis dans une situation désespérée.

Sa langue partit aussi à la recherche d'une éventuelle arête qu'elle tentait d'extirper. L'angoisse du comte se trouvait à son comble. Il osa demander :

– Vous a-t-il dit les nouvelles règles qui sont enseignées au séminaire ?

– Vous voulez dire celles qui ne sont plus enseignées, rétorqua la Mère Supérieure. Que tout ce qui nous a été dit dans le passé n'est que mensonges et légendes. Oui, Monsieur le Comte, il me l'a avoué.

Les mains du comte s'agrippèrent au rebord de son siège.

– Et cela ne vous a donc pas contrariée ?

– Je reconnais que j'ai été très surprise. Ce qui m'a le plus contrariée, c'est de ne pas l'avoir appris plus tôt.

Pendant que la religieuse s'exprimait, le comte sortit furtivement un mouchoir brodé de sa poche. Il tamponna son front ruisselant de sueur. Puis d'une voix étranglée :

– Comment vos filles ont-elles réagi quand elles ont appris cette nouvelle ? Car je le suppose, vous leur avez avoué la vérité...

– Je n’ai pas eu à le faire, répliqua la religieuse dans un sourire bienveillant, Lucette s’en est chargée.

– Lu...Lucette... ?, balbutia le comte. Lucette..., la protégée du père Robert ? Elle vient donc au couvent ?

– Oui, Monsieur le Comte, une fois toutes les deux semaines. Le père Robert nous a initiés aux subtilités de la coinche. Une fois, avec frère Sosthène, nous nous déplaçons chez le père Robert et la seconde c’est lui qui vient au couvent..., avec Lucette évidemment.

– La coinche, demanda le comte, qu’est-ce donc que ceci ? Est-ce un nouveau rite de l’Eglise Catholique ?

– Non pas, Monsieur le Comte, cela se joue comme la belote, mais avec d’autres variantes.

– C’est pou...pour jouer aux ca...cartes, que le...le pé...père Ro...Robert vient au coucou...couvent ?, demanda l’aristocrate en bégayant.

– Oui, mais rassurez-vous, Monsieur le Comte, les rois, reines et valets nous les avons remplacés par des saints et des martyrs. Nous tenons à ce que le côté religieux soit respecté.

*

Les bras croisés et les jambes écartées, le major fulminant assistait à la séance. Cette position pas très élégante lui permettait d’avoir un meilleur équilibre car s’il était resté assis pour enregistré les aveux stupéfiants du père Robert, pour ceux de la Mère Supérieure, il se tenait debout. Il avait coincé sa main gauche sous l’aisselle de son bras droit. Si sa pipe, qu’il serrait entre les doigts, n’avait pas éclaté sous leur pression, c’est parce qu’elle était moulée dans du buis et non dans de la terre cuite. Car le major, bien que ne fumant pas,

fumait de révolte et de colère. Comme il aurait aimé déverser tout ce que son âme avait à dire. Et cela, il ne le pouvait pas. Il était l'hôte du comte, et son éducation lui interdisait d'intervenir.

Le comte, littéralement avachi sur son siège, l'oeil vague, paraissait éteint.

Prodigue de confidences, la Mère Supérieure, au bord de l'extase, joignit pieusement ses mains et murmura :

– Entre deux parties, Lucette va rejoindre mes filles au dortoir pour leur communiquer sa gaieté. Ah ! Monsieur le Comte, poursuivit-elle en les levant au dessus de sa tête et qu'elle secoua avec ferveur, si vous les entendiez chanter !

Le comte qui avait encore en mémoire le style de répertoire de Lucette, demanda plein d'espoir :

– Des cantiques, naturellement ?

– Pas du tout, Monsieur le Comte, mais des chansons du folklore français. Tenez, dans le genre de celle-ci. Et la Mère Supérieure se mit à chanter, accompagnée en latin, par le moine dominicain : « ... Margoton prend sa faucille

La rirette, la rirette

Margoton prend sa faucille

Et s'en va couper du jonc... »

Pour le comte, c'en était trop. Il se leva d'un bond.

– Ma Mère, excusez-moi de vous interrompre, mais puisque frère Sosthène doit venir ce soir au château, permettez-moi de me retirer afin de m'occuper des préparatifs.

Pendant que la religieuse déçue d'interrompre son récital traitait de modalités avec le comte, le dominicain dans un coin, continuait l'air sur un pas de twist.

*

Le rendez-vous avait été fixé pour vingt heures. Il fallait maintenant dresser un plan afin que la comtesse ne se doute de rien. En accord avec sa dame de compagnie, il fut convenu que la comtesse rejoindrait sa chambre à vingt-et-une heures. Ce qui avait été décidé fut réalisé.

C'est ainsi que le comte, le major et le moine se trouvèrent devant la porte fermée de la chambre de la comtesse. Le moine s'avança, les deux autres reculèrent. Il ferma un oeil et de l'autre grand ouvert, il observa la porte ou plutôt il mesura d'après sa dimension le volume d'eau bénite à fournir. Il s'absenta ensuite un court instant pour revenir, tenant au bout de son bras un seau d'eau, de quoi faire abreuver un boeuf...

Le major comprit tout de suite que, vu le diamètre du goupillon, il ne pouvait s'agir que d'eau bénite.

Tout en le remuant religieusement dans le seau, le dominicain marmonnait des incantations. Seul le major pouvait traduire les paroles qui sortaient de sa bouche. Estimant sans doute que son goupillon était suffisamment imprégné, le moine se redressa soudain et se mit à asperger la porte avec délice et frénésie. Le comte très digne se tenait à l'écart. Les yeux baissés, les bras croisés, il priait.

Le major, lui, restait à trois pas environ derrière l'aristocrate. Il observait la scène d'un oeil amusé. Il n'avait pas sorti sa pipe de sa poche par respect pour le comte. Cela n'empêchait pas pour autant son magnifique cerveau de réfléchir sur le ridicule qui se déroulait devant lui.

– De l'eau bénite, se dit-il, de l'eau ordinaire qui sort de n'importe quel robinet et que cet homme a bénite...

Son front se plissa alors et continua sa pensée :

– ... en se servant des mêmes doigts qu’il utilise pour faire sa toilette intime.

Devant la logique et poussé par un mouvement de révolte, il s’exclama :

– Plutôt choquant, je dirais même mieux, franchement dégoûtant.

Surpris, le Comte de la Pompavelot se retourna et croyant que son hôte priait à voix haute, il lui adressa un sourire de reconnaissance.

Infatigablement, le moine continuait son travail d’aspersion avec une telle énergie que bientôt le seau fut vide. Privé de matière première, le dominicain se trouva dans l’obligation de s’arrêter. Avec sa large manche, il essuya son front ruisselant de sueur et après avoir glissé le goupillon sous sa ceinture, il fit comprendre par des gestes qu’il descendait aux cuisines pour se désaltérer.

*

Il était temps ! La dame de compagnie apparut poussant le fauteuil roulant sur lequel la comtesse ‘siégeait’. Quand le comte voulut ouvrir la porte de la chambre, il ne put y parvenir car, surprise par le déluge imprévu qu’elle avait reçu, elle s’était mise à enfler de sorte qu’elle se trouva bloquée. Il fallut toute la notoriété du comte pour que le menuisier à qui il avait téléphoné accepte de venir la raboter ! Une fois ce problème réglé, la comtesse put se coucher. Dès que la porte fut refermée, le moine revint avec deux énormes cierges qu’il avait allumés et les plaça devant ladite porte. Les flammes aussi hautes que la torchère d’une raffinerie, dégagèrent une telle chaleur que l’issue asséchée retrouva sa dimension

naturelle. La comtesse se plaignant des courants d'air, il fallut encore toute la persuasion du comte pour qu'un artisan accepte de venir calfeutrer l'entrée. Tous ces incidents agaçaient le comte. Il regardait sans cesse sa montre dont l'aiguille sans états d'âme, inlassablement tournait. Il aurait aimé constater par lui-même le résultat de la cérémonie car dans quelques heures, il devrait partir pour rejoindre ses amis et il craignait que l'incertitude ne gâche son séjour parmi eux...

*

Son travail d'exorciste achevé, le moine emporta les restants de cierges dans sa voiture. Cette "corvée" terminée, il remonta pour se planter devant la porte. Bien campé sur ses jambes, les bras croisés, il la fixait comme s'il voulait interdire à quiconque de sortir ou de rentrer dans la chambre. A mesure que les aiguilles des montres approchaient de l'heure fatidique, la tension montait auprès des trois hommes. Le comte, le coeur au bord de la rupture, fixait la sienne : moins de quatre minutes, moins de trois minutes, moins de deux minutes, moins d'une minute... Tout le monde retenait son souffle. Plus une minute, plus deux minutes, plus trois minutes et tout était calme... Aucun grignotement ne se faisait entendre.

Les trois hommes se regardèrent alors. Par un réflexe inouï, le comte réussit à empêcher le moine de crier victoire. Avec force gestes, il fit comprendre aux deux hommes de le suivre sans faire de bruit et c'est ainsi qu'ils se retrouvèrent tous les trois dans le grand salon où le comte prévoyant avait fait préparer des boissons.

Après avoir congratulé chaleureusement le moine, le champagne coula à flots. Emporté par l'ivresse de sa réussite et aussi de l'alcool, le religieux se déchaîna. Impossible de le faire taire. Son latin classique impeccable du début se

mélangeait avec l'italien moderne pour se terminer par un charabia que le major reconnut aussitôt pour être un patois de Sardaigne. Soudain, il blêmit affreusement, ses doigts machinalement se portèrent sur le col de sa chemise qu'il écarta pour permettre au champagne de finir normalement sa course. Il fixait le dominicain avec insistance :

– Je connais cet homme, se dit-il.

*

Ce moine qui se faisait appeler frère Sosthène était en réalité Fra Monstroïani, recherché par toutes les polices de la planète. C'est grâce à une lettre de recommandation de Monsignore Della Caqua, évêque de Sardaigne et neveu de Don Pasqualino, parrain de la mafia locale, qu'il avait pu trouver refuge dans un couvent français.

Qui était donc ce *Fra Monstroïani* ? Était-ce par fatalité ou grâce à une adresse diabolique que son goupillon, au cours de bénédictions publiques, lui glissait de la main pour aller fracasser le crâne d'un quelconque juge d'instruction ?

Le major reprit très vite ses esprits, en remerciant le ciel de l'avoir mis en face de cet homme. Son séjour en France se terminait bien. Il pensait à la joie de ses amis gendarmes français quand il le remettrait entre leurs mains....

Entre deux coupes de champagne, le comte demanda qu'on lui accorde un instant d'attention. Il avait préparé un petit discours et voulait en faire profiter l'assistance.

– Mes amis, débuta-t-il, puis il se tut brusquement. Il tendit une oreille puis la seconde. Ses yeux s'écarquillèrent de stupeur. Un bruit anormal signalait une présence, comme le grignotement d'une souris. Le comte consulta sa montre qui indiquait « trois heures ».

– Ce n'est pas possible !!!, rugit-il.

Il bondit hors du salon, suivi à la course par le moine et le major. Tous les trois se retrouvèrent devant la porte de la chambre de la Comtesse Agathe sous laquelle ils virent un filet de lumière. Ecartant sans ménagement le comte et le major, le moine planta son oeil inquisiteur devant le trou de la serrure. L'impossibilité de traduire le patois sarde m'empêche heureusement de réciter le chapelet d'injures qui sortit de la bouche du dominicain. Devant son regard furibond, la Comtesse Agathe de la Pompavelot, assise sur son lit, grignotait une biscotte. Hors de lui, le moine saisit son fidèle goupillon et s'apprêtait à s'acharner sur la porte. Prévoyant son geste, le major bondit sur lui et paralysant le bras armé, il murmura en latin dans l'oreille du capucin : « Police ».

Ce mot magique suffit pour calmer le moine. D'un mouvement brusque, il se libéra du policier. Il regarda fixement le major comme pour scruter ses intentions. Soutenant son regard sans sourciller, celui-ci hocha la tête en signe d'approbation. Rageusement, le moine rangea son goupillon puis saisit le seau qui traînait dans le couloir et, maudissant une dernière fois la porte, il s'enfuit. Pendant un moment, on put entendre encore ses imprécations sonores et le son du seau cognant violemment contre la rampe d'escalier.

*

– Ouf ! Il est parti. Je vous remercie, Major, pour votre courageuse intervention. Sans vous, ce fou allait massacrer la porte et ce n'est pas là, le résultat que j'espérais. Enfin, j'ai gagné une heure de sommeil supplémentaire, poursuivit-il, philosophe.

– Monsieur le Comte, je suis désolé de vous contredire.

– Que voulez-vous dire, Major ?, interrogea le comte.

– Que nous sommes le 1er octobre et donc passés à l'horaire d'hiver. A deux heures, vous auriez dû retarder vos réveils d'une heure. Lorsque votre montre vous indiquait deux heures, il était en réalité une heure du matin ! C'est donc toujours à deux heures que nous avons surpris Madame la Comtesse assise sur son lit en train de grignoter... une biscotte.

– Comme toujours, Major, vous dites vrai. De toutes façons, j'abandonne. Il est certain que ma tante possède un secret. C'est très bien qu'il le demeure. A présent, je vais aller me reposer. Devant partir très tôt, je ne suis pas sûr de vous revoir. Major, j'ai apprécié votre compagnie et si un jour vous deviez revenir dans la région, je serais heureux de vous accueillir au château. J'espère que les événements que nous avons vécus ensemble n'auront pas terni votre séjour en France.

En serrant la main du comte, le major ressentit une profonde émotion et une grande tristesse. Ainsi, tout était terminé. Il allait lui falloir retourner chez lui, dans son pays, revoir son bureau, ses collègues et reprendre le cours de ses enquêtes. Ce qu'il ressentait en cet instant lui faisait appréhender d'autres émotions encore plus fortes. Il regarda sa montre : trois heures quarante ! Dans quelques heures, il reverrait son ami, le père Tartine. En effet, celui-ci avait tenu à ce que le major lui fasse l'honneur de prendre son dernier repas avec lui.

En fin d'après-midi, il devait assister à une petite fête que les gendarmes lui avaient préparée dans leurs locaux. Entre ces deux événements, un autre l'angoissait

particulièrement : il tenait à faire ses adieux à la comtesse de la Pompavelot... « – *Comment vais-je réagir devant elle ?* », se demanda-t-il tristement.

Accompagné de ces sombres sentiments, il regagna sa chambre...

*

– Ce sera à la bonne franquette, avait prévenu le père Tartine... Ce fut beaucoup mieux !

La pièce qui devait les accueillir avait été astiquée à fond. Sur la table rustique, dans un vase de cuivre rouge, des fleurs odorantes étaient également invitées. La vieille horloge, les contre-poids remontés à fond, manifestait sa joie de vivre.

Pour le repas, Tartine n'avait pas pris de risques et afin de ne pas décevoir son ami, il chargea le traiteur du village de faire le nécessaire. Une salade fraîche et des fruits de son jardin complétaient le menu et tout cela, arrosé naturellement par le petit vin qui se buvait comme du thé au miel.

Autant l'ambiance de leur première rencontre avait été plutôt hilarante et la seconde spirituelle, tant la dernière fut celle qui se développe entre amis réels qui s'apprécient, s'estiment et qui vont se quitter pour ne plus se revoir. Car si l'un était trop vieux pour espérer, l'autre se trouvait trop éloigné pour revenir.

Après le repas, ils allèrent au jardin. Le major demanda des conseils pour la culture de tels légumes ou de telles fleurs. Il appréhendait le moment où il devrait dire qu'il était l'heure et qu'il devait le quitter.

Avec la gorge serrée, il prononça ces paroles.

– Attendez Major !, j'ai quelque chose pour vous.

Le père Tartine s'absenta un court instant pour revenir en tenant dans la main un paquet enveloppé d'un papier journal.

– C'est le livre sur l'origine des religions. Je vous ai vu le consulter l'autre jour et il m'a semblé qu'il vous intéressait. Tenez, il est à vous.

Le père Tartine prononçait ces mots d'un ton gouailleur mais les yeux bien humides. Emu à son tour, le major prit le livre.

– Pensez à ma proposition. Dénoncez l'hypocrisie de toutes les religions. Ce sera le bouquet final de votre carrière !

– Je vous le promets, lui répondit le major. Je le crierai suffisamment fort pour que les échos vous parviennent.

En remontant l'allée du jardin qui débouchait sur la route, le père Tartine saisit le bras du major comme pour le retenir :

– Excusez-moi Major, j'ai... j'ai eu peur que vous butiez contre l'arrosoir.

*

Serrant le livre sous le bras, le major prit la direction du château. Il consulta sa montre : quinze heures. Il allongea le pas. Les débuts d'automne sont frais et l'heure d'hiver n'arrangeait rien. Après avoir franchi le grand portail en fer forgé, il s'engagea sur l'allée principale, en fixant l'arbre sous lequel reposait habituellement la comtesse.

A mesure que celui-ci grandissait, l'allure du major ralentissait pour finalement s'arrêter. Elle était là... Près d'elle, la dame de compagnie semblait lui faire la lecture. Afin de ne pas se faire remarquer, le policier quitta l'allée principale pour s'engager sur la pelouse. Après avoir contourné le château, il y pénétra par une porte de service. Il monta précipitamment dans

sa chambre d'où il pourrait observer les deux femmes. Était-ce une coïncidence ou pour le bon déroulement de l'histoire, je ne sais, toujours est-il que la dame de compagnie se leva. Après avoir pris soin de recouvrir les genoux de la comtesse d'une couverture de laine, elle prit la direction du château.

Bondissant sur l'occasion, le major saisit sa valise, jeta un dernier coup d'oeil dans sa chambre et se précipita au dehors. Sur son chemin, il croisa la dame de compagnie.

– Avant de partir, je voudrais saluer Madame la Comtesse. Où puis-je la trouver ?, demanda-t-il innocemment.

– Vous trouverez Madame la Comtesse dans le parc sous l'arbre à l'abri duquel elle a l'habitude de se reposer, lui répondit la dame.

Il la remercia de son conseil et prit la direction du grand arbre.

*

Le major approchait de son but, quand une angoisse soudaine lui étreignit la poitrine. Il s'arrêta alors. Il devait se ressaisir. Avant tout et surtout, analyser en toute franchise les raisons de son émotion. Celle-ci était due au fait qu'il allait faire ses adieux à la comtesse. Il le reconnaissait, dès le premier jour de leur rencontre, elle l'avait profondément troublé. Mais ce trouble, ne l'avait-il pas aussi ressenti devant la belle Lucette, la "protégée" du père Robert ?

En toute honnêteté envers lui-même, le major raisonnait. Il sourit. « – *Allons, se dit-il, sois sérieux. Vois les choses en face, telles qu'elles sont réellement. Son rang en premier lieu et surtout son âge t'interdisent de rêver.* »

Une grande tristesse le saisit en se souvenant qu'Agathe avait plus de 90 ans. Que la vieillesse est laide, murmura-t-il

révolté, les jolies femmes ne devraient jamais vieillir. Son esprit lui soufflait ce que son coeur ne pouvait accepter.

Un instant le découragement le prit. Ne valait-il pas mieux éviter ces adieux ? « – *Non ! se dit-il fermement, cela je ne le puis.* »

Après avoir manifesté son désir de saluer la comtesse auprès de la dame de compagnie, il ne pouvait faire marche arrière. « – *Je suis un homme. Je ne permettrais pas à des sentiments de faire faillir mon honneur.* »

Il respira un grand coup et reprit son chemin d'une marche énergique.

*

Il s'arrêta au niveau du grand arbre et posa son bagage sur le bord de l'allée. D'un pas qu'il voulait décontracté, il foula l'herbe et s'approcha d'Agathe qui souriante semblait l'attendre :

– Voilà, Madame la Comtesse, lui dit-il faussement détendu, mon séjour en France se termine. Avant de partir, je tenais à vous présenter mes respects et à vous faire mes adieux.

En prononçant ces dernières paroles d'une voix rauque, et devant ce beau visage qui souriait en l'écoutant, une douleur atroce le saisit. Dans un violent effort, il se domina.

– Je souhaite de tout coeur à Madame la Comtesse de connaître un jour le bonheur que la bêtise humaine lui a interdit.

Surpris de son audace, il resta aussi raide qu'un manche à balai. Le sourire d'Agathe se figea, son front se rida légèrement. Longuement, elle fixa l'homme qui se tenait debout devant elle. Malgré son grand âge, la comtesse conservait toute sa lucidité et elle comprenait que tous les

événements qui se déroulaient au château depuis quelques temps, n'avaient qu'un but, découvrir son secret...

Cet homme, un policier de Scotland Yard l'avait donc trouvé et il partait sans le dévoiler.

« – *Noble coeur, se dit la comtesse. Cela je le savais depuis longtemps. La noblesse de coeur existe aussi chez les roturiers.* » Tristement, elle laissa sa tête retomber vers sa poitrine. Sa main, comme pour retenir son émotion, se porta sur le col de son corsage et le froissa. Elle resta ainsi un moment. Puis lentement, relevant son beau visage empreint de reconnaissance, elle tendit sa main et murmura :

– Adieu, Monsieur ! Que Dieu vous bénisse...

Avec délicatesse, le major saisit sa main et allait y poser ses lèvres quand soudain tout son être tressaillit. Il devint blême. Les yeux hagards, il vit que le camée qu'Agathe portait à son corsage n'était plus. Il l'avait dans la main. Comme à travers une vitre battue par la pluie, l'image de la belle se troublait. Il voulait parler mais craignait que le fait d'ouvrir la bouche lui fasse déverser des torrents de larmes. Alors, dans un suprême effort, du plus profond de lui-même, de la pointe de ses cheveux au bout du plus long de l'ongle de ses doigts de pieds, raclant même le fond de sa poche revolver, il réussit à réunir tout juste assez d'énergie pour pouvoir souffler à son tour :

– ... Qu'il vous bénisse aussi...

C'est à reculons qu'il s'éloigna d'Agathe et ne s'arrêta que lorsque son pied buta contre son bagage. Avant de le saisir, il est resté figé, partagé entre le désir de fuir et celui de se jeter à ses pieds.

Soudain il se baissa, empoigna la poignée de sa valise et se sauva. Car il a fui, notre brave major, pleurant et criant des paroles incompréhensibles. Il courut ainsi jusqu'au grand portail de fer forgé qui, implacable, lui indiquait la limite à ses rêves et à sa folie. Avant de le franchir, il s'est arrêté. Après s'être mouché bruyamment et avoir séché ses larmes, il s'est retourné. Agathe, il ne la voyait plus. Seules demeuraient les longues branches de l'arbre majestueux qui en se penchant, tel Philémon, semblaient vouloir la protéger.

*

Les yeux grands ouverts, dans son lit allongé, le Comte Adhémar de la Pompavelot attendait.

Il attendait que débute le début du grignotement afin de pouvoir s'endormir cinq minutes après. Il regarda son réveil : deux heures quinze et toujours rien !

Poussé par un sombre pressentiment, il se leva. Sous la porte de la chambre de sa tante, aucune lumière ne filtrait. De plus en plus inquiet, il s'en alla quérir la dame de compagnie. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la chambre, ils virent que la comtesse dormait. Un rayon de lune faisait de sa blonde chevelure, un soleil. Le visage serein, le sourire aux lèvres, Agathe emportait son secret. Sur une table de nuit, près d'elle, un verre d'eau rempli et deux tranches de pain de mie sagement empilées la veillaient.

*

Le comte allait-il enfin retrouver le sommeil ? Le départ de sa tante n'avait pas modifié le comportement de son organisme, habitué depuis des années, à le réveiller à deux heures du matin. Afin que le comte puisse se reposer, il fallut

installer un système qui se déclenchait toutes les nuits, à ce moment précis, imitant le grignotement de biscottes.

L'éternelle beauté de la comtesse avait fait le tour de la planète. Était-ce grâce à la consommation de biscottes... ?

Des légendes attendrissantes se développaient... Une fabrique s'installait dans la région. Son slogan « **Les biscottes de la comtesse vous assurent une belle vieillesse** » allait apporter la prospérité au village et des royalties au comte de la Pompavelot. Agathe inspira aussi les poètes :

*« Si toutes les biscottes du monde,
Se faisaient tôt le matin,
On ne trouverait plus, sur le chemin,
Ni quignons, ni croûtons de pain. »*

*

Un metteur en scène célèbre a mis sur écran un film craquant et croustillant qui a remporté le prix *Minotier* lors d'un festival d'une cité balnéaire : *Biscotte contre Docteur Longuet*.

*

Les affaires du père Robert sont florissantes. Après avoir acheté l'église, il l'a agrandie. Le téléphone arabe fonctionnant à fond, ce ne sont plus que les gogos de l'hexagone qui défilent devant la statue de Sainte Flambarde, mais tous ceux de la terre entière !

Le père Robert a créé sa propre fabrique de cierges. Avec la cire de ceux qu'il a vendus la veille, il en fabrique d'autres qu'il vend le lendemain.

*

Le padre Monstroïanni, pour des raisons obscures, a évité l'extradition. Il passe toujours des moments paisibles en jardinant au couvent des carmélites.

Ce saint homme a constaté qu'en partant d'une espèce de plantes qu'il a fait venir d'Amérique du Sud, réduites en poudre grâce à un procédé chimique dont il garde jalousement le secret, avait un énorme succès auprès d'une certaine clientèle.

Ce travail exigeant de la main d'oeuvre, Lucette a résolu ce problème : elle a arraché des griffes d'aubergistes tenanciers de bars et de bistrots, les filles qui y travaillaient et les a amenées au couvent.

La nuit venue, les cheveux tressés, en mini-jupe, un voile sur la tête et leur petit panier sous le bras, elles vont en chantant des airs folkloriques de boîte en boîte, de discothèque en discothèque, vendre le produit de leur dur labeur.

*

Quant au Major Dick Dingdon, fidèle à la promesse qu'il a faite au père Tartine et à lui-même, il a entamé une grande enquête sur l'origine des religions. Grâce au livre offert par son ami ainsi que d'autres encyclopédies de renom, il a découvert que depuis la nuit des temps, les peuples de la terre ont été bernés par des légendes et des mensonges.

Avec logique et intelligence, il a établi un dossier avec des arguments imparables. Il a organisé des meetings et des réunions publiques. Devant l'indifférence quasi générale, ses yeux se sont ouverts devant la triste réalité.

Devant la connerie humaine, il n'y avait rien à faire. Il ne s'est pas pour autant découragé. Grâce à sa notoriété, il a réussi à réunir sur un plateau de télévision et en direct, toute la fine

crème des responsables religieux, de toutes confessions et aussi des philosophes. A ses accusations accablantes, ces derniers répondaient par des théories vides de bon sens.

Lorsque l'un d'entre eux, en habit d'apparat, son bonnet d'âne sur la tête, se servant de sa crosse pour décoller de son fauteuil le gras de son corps, a invoqué les saints et les martyrs, le major a bondi et hurlé :

– Tout ça c'est de la merde ! Vous êtes de la merde ! Vous finirez tous comme de la merde !

Il a donné sa démission à Scotland Yard. Avec ses économies, il a pu s'acheter une petite maison entourée d'un jardinet en dehors d'un village de la campagne anglaise.

Au milieu de quelques poules, canards, dindons et lapins qui comme lui mènent une vie paisible, tous les jours dans son jardin il s'extasie devant la création divine.

Au village, les habitants le considèrent comme étant un vieux fou. Ils l'ont surnommé « Slite of Shit »[•]

*

– Mais alors, l'histoire est déjà finie ?

– Déjà finie ? Cela fait plus de trois heures que je parle ! J'ai la gorge aussi sèche qu'une éponge dans son emballage plastique. J'en connais un qui va apprécier le pastis qu'il va se taper avec Monsieur Balme !

– C'était donc vrai. Le pain de mie se transformait réellement en biscottes grâce au feu de la passion qui brûlait dans le coeur d'Agathe ?

[•] « Tartine de merde ».

– On peut le supposer. Je partage l’avis du comte, sa tante possède un secret et c’est très bien qu’il le demeure.

– C’est quand même dommage que cela se termine ainsi.

– Pourquoi ? Je considère cette fin originale. Il faut laisser au lecteur la possibilité de trouver une autre conclusion. Naturellement, je possédais des arguments afin de poursuivre cette histoire !

– Ah ! Oui ! Comment ? Explique-toi !

– Pour cela, il faut revenir au moment où le major va quitter la comtesse. Il est là, partagé entre le désir de fuir ou de se jeter à ses pieds. On peut dire qu’à cet instant, il éprouve de l’amour pour Agathe, que pour elle, il est prêt à tout sacrifier, mais il sait que c’est un rêve insensé, trop de choses les séparent. D’abord son rang, elle est comtesse et lui simple policier et surtout son âge. Car si Agathe est très belle, elle a tout de même plus de quatre vingt-dix ans. Il ne lui reste plus beaucoup de temps à vivre. Alors qu’il s’apprêtait à s’enfuir, Agathe lui a murmuré avec une expression du regard que seul un poète pourrait traduire :

– Monsieur, j’ai une faveur à vous demander.

Pour le major, c’était le coup de grâce. Il tomba carrément à genoux, en s’exclamant :

– Madame, ma vie pour vous plaire... !

– Relevez-vous, Monsieur, ce que j’ai à vous demander ne mettra pas votre vie en péril.

– Madame, avant même que vous exposiez votre demande, considérez, que d’avance, elle est acceptée. Qu’attendez-vous de moi ?

– Retrouver mon fils, lui répondit la comtesse.

Le major vacilla. Agathe avait donc un fils ! Avec qui avait-elle pu l'avoir, à part avec son mitron adoré ? Et cet enfant avait disparu ! Quel autre drame affreux sa bien-aimée avait-elle pu connaître ?

Il se souvint alors de la folie de son serment, lorsqu'il s'était juré à lui-même qu'il ramènerait le mitron à la comtesse. Son calcul avait été vite fait. Si cet homme était toujours en vie, il aurait plus de soixante-dix ans. Il la questionna alors :

– Madame, comment pourrais-je reconnaître votre fils ? Possédait-il sur le corps un quelconque grain de beauté ou un autre signe particulier ?

– Non, lui répondit Agathe. Rien de tout cela.

Afin de reprendre des forces elle se tut un instant puis elle continua :

– Etant au couvent, j'ai mis au monde un enfant. Afin d'éviter un scandale, les religieuses, sur l'ordre de mon père, l'ont confié à des nomades qui avaient établi leur campement dans la région. Avant que mon enfant ne me soit retiré, j'ai eu le temps de lui remettre la moitié d'un médaillon avec les armoiries de ma famille. J'ai percé ce médaillon pour le fixer à une chaîne d'or que j'ai suspendue à son cou.

– Tenez, je vous remets la partie que j'ai gardée en ma possession. Monsieur, supplia-t-elle, promettez-moi de tout faire pour que justice me soit rendue.

En voyant le bijou mutilé qu'il tenait dans ses mains, le major pâlit atrocement et murmura :

– Non, ce n'est pas possible... !

La comtesse qui avait remarqué son trouble l'interrogea, anxieuse :

– Pourquoi dites-vous que ce n'est pas possible et pourquoi cette pâleur ?

– Madame, votre enfant, n'a-t-il pas été confié à des gitans ?

– Oui, répondit la comtesse. Ils ont quitté aussitôt la région. Comment le saviez-vous ?

Le major lui prit alors les mains :

– Madame..., maîtrisez votre émotion..., je connais l'homme qui portait l'autre partie de ce médaillon !

– Monsieur, gémit alors la comtesse, ne me faites pas languir davantage. Ramenez-moi cet homme, il est sans doute mon enfant.

– Madame, lui murmura le policier, ce que je vais vous révéler est atroce. Avant de mourir, mon père m'a remis ce bijou en me faisant promettre de le garder autour de mon cou, comme il a toujours été autour du sien.

D'un geste, il dégrafa de son cou la chaînette portant le médaillon et les remit à la comtesse.

– C'est bien le bijou que j'ai remis à mon fils. Ainsi, mon enfant n'est plus.

Lentement, sa tête retomba sur sa poitrine. Silencieux, le major restait debout près d'elle. Dans ce genre de malheur que l'on soit comtesse ou roturière, la douleur d'une mère est la même. Relevant alors son beau visage ravagé par les larmes, Agathe a murmuré en lui tendant les bras :

– Mon enfant, venez que je vous serre contre moi, je suis votre grand-mère.

Abasourdi, le major se retrouva blotti contre sa poitrine. Lui qui tremblait en lui baisant le bout des doigts, se laissait caresser et embrasser le visage.

– Mon enfant, comment vous prénommez-vous ?, continua-t-elle.

– *Di...Dick*, répondit le major en balbutiant. Mais... vous pouvez m'appeler '*Sylvain*', mon second prénom, qui était aussi celui de mon père !

– Sylvain, gémit la comtesse, mon Sylvain, tu es enfin revenu.

L'émotion était trop grande. Se rappelant son mitron, la comtesse éclata en sanglots. Les larmes d'un coeur déchiré se mêlèrent à celles d'un homme aux rêves les plus fous définitivement perdus. C'étaient deux êtres tendrement enlacés que découvrit la dame de compagnie. Croyant que sa maîtresse avait perdu l'esprit, elle s'en alla quérir séant le Comte de la Pompavelot.

Voyant son neveu en face d'elle, Agathe, le visage rayonnant de bonheur, lui dit : - Adhémar, voici votre oncle !

*

– Bigre ! Bigre de bigre ! furent les seules paroles que put prononcer le comte Adhémar de la Pompavelot, après que sa tante lui eut raconté sa triste histoire. Le major, quant à lui, toujours blotti contre la poitrine de la comtesse, refaisait lentement surface. Tout en se demandant s'il n'était pas victime d'une mauvaise farce, appréciait pleinement que sa grand-mère soit née un 29 février. Desserrant alors son étreinte, Agathe lui prit la tête entre ses mains et le regardant droit dans les yeux, d'une voix douce murmura :

– Maintenant que je vous ai retrouvé, promettez-moi, Sylvain, de ne plus jamais me quitter.

Le major avait repris entièrement ses esprits :

– Madame, accordez-moi seulement trois jours car, vous le savez, nul homme honnête, quel que soit son rang, ne doit se détourner de ses obligations. Laissez-moi expliquer à mes supérieurs ce qui m'est arrivé. Ces principes, je les ai reçus de mon père, pour qui le respect des autres commençait par le respect de soi-même. Ensuite, sur mon honneur, je vous le promets, je reviendrai et resterai toujours auprès de vous.

Pensant à son serment, le major ressentit une immense tristesse. En s'engageant ainsi, il savait que ce serait lui qui fermerait ces yeux qu'il aimait tant.

– Ce sont de nobles conseils que vous a transmis votre père. Suivez-les, mais ne tardez pas trop, ajouta-t-elle alors qu'il lui baisait les mains, je crains que ce grand bonheur n'ait raison de mon pauvre cœur.

– Trois jours, Madame, seulement trois jours.

*

– Comment aurais-je pu imaginer qu'en vous confiant une enquête, je permettrais à mon oncle de recouvrer ce qui lui est dû, murmura le comte, après que sa tante fatiguée de toutes ces émotions, les eut quittés.

– ... Et moi, répondit tristement le major, en voyant Madame la Comtesse pour la première fois qu'elle était ma grand-mère.

Le comte hocha la tête, puis reprit d'une voix décidée :

– Dès ce soir, je vais aviser tous les membres de ma famille, afin que nous puissions nous réunir. Ma tante a

suffisamment souffert pour que justice lui soit rendue et que son petit-fils retrouve la place qui est la sienne.

– Surtout, Monsieur le Comte, n'en faites rien. Tout cela doit rester secret.

– Appelez-moi Adhémar !

– N'en faites rien, reprit le major. Comment réagira votre famille en apprenant le scandale qui lui a été si longtemps caché ?

– Mon oncle, cela je ne le puis.

– Pour l'honneur de votre famille et pour celui de Madame la Comtesse, vous le devez.

– Votre grand-mère, rectifia le comte.

– Oui, répondit le major ému, de ma grand-mère... !

Il se tut un instant puis reprit :

– Je n'ai que faire d'un titre de noblesse auquel je ne suis pas préparé. Je ne fais pas partie de votre monde, vos traditions, obligations et réceptions m'ennuieraient vite. Si ma présence peut apporter à Madame..... à ma grand-mère un peu de bonheur et de réconfort, je me contenterai de ceci.

– La vie d'un homme est remplie d'événements imprévus. Si, au détriment de son propre bonheur, il lui est proposé de le faire connaître à d'autres, il pourra être fier de lui et se dire : je suis un homme !

– Aujourd'hui, lui répondit le comte, j'ai vu ce qu'était le vrai bonheur. Il transfigure le visage d'un adulte d'âge mûr en celui d'un enfant. J'ai cru le reconnaître au hasard des réussites mais ce n'était en fait que de la satisfaction. Le bonheur véritable, je ne l'ai jamais connu. Heureux et noble l'homme qui, à son détriment, apporte à d'autres le bonheur. Il ennoblit son âme et s'élève au-dessus de ses semblables. Car la

noblesse de coeur n'est pas pour celui qui, afin de se faire voir et recevoir en retour la gloire, distribue son superflu. Oui, Monsieur, à vous je le confesse, entre la noblesse que j'ai reçue de mes ancêtres et celle que vous avez développée dans votre coeur et que vous manifestez, de nous deux vous êtes le plus grand...

*

– Pourquoi n'as-tu pas choisi cette fin ? Je la trouve vraiment méga super !

– Super, oui, mais trop mélo. Le coup du médaillon, c'est archi-connu. J'ai préféré quelque chose de plus original. Si j'avais suivi cette version, je mettais le major dans l'embarras. Le major, c'est un homme de parole, lorsqu'il fait un serment, il le tient. Il lui arrive parfois que, poussé par de bons sentiments, il s'engage à la légère, mais même dans ce cas, il ne fait pas marche arrière. Il a trop de respect pour lui-même, pour faillir à sa parole.

Il a promis à son ami, le père Tartine, de dénoncer en la prouvant, l'hypocrisie de toutes les religions. Si l'histoire en faisait le petit-fils de la comtesse, il devenait comte, donc noble. La religion faisant partie d'office de la tradition aristocratique, notre héros se trouvait piégé par rapport à la promesse faite à son ami. Car les aristocrates sont tenus de respecter les traditions léguées par leurs ancêtres et le major n'est pas un homme de traditions. Pour lui les traditions sont des poids morts qui nous entravent et qui interdisent la réflexion. C'est un arbre stérile qui a les racines plantées dans l'ignorance. Respecter l'ignorance des ancêtres n'est pas respecter les parents. Tenir compte de l'ignorance, oui, mais avec le temps, pour leur honneur, l'effacer en la faisant évoluer

vers la connaissance car tout doit évoluer et aller vers le mieux.

Le major est un homme libre. Libre de penser, de choisir et d'agir. Il n'y a pas de liberté chez celui qui est esclave de traditions ou de convictions.

Les convictions basées sur l'ignorance fabriquent des ignorants. Rien n'est acquis, tout peut et doit se modifier. Avoir des convictions, c'est le lot des humains. Même dans ce cas, il faut toujours laisser une place au doute. Sinon, il y a risque de tomber dans le fanatisme ou le sectarisme. Tout doit se contrôler avec logique et par l'intelligence. Il n'y a pas de logique chez les ignorants, seulement des convictions ignorantes. L'intelligence rejette l'ignorance, elle recherche la connaissance. La connaissance effaçant l'ignorance, l'homme qui la recherche découvre la vérité...

La vérité débouche sur la liberté. L'homme qui la trouve devient un homme libre !

Le major se considère comme étant un homme libre. Sa logique lui dicte que cette liberté n'est pas à prendre aux dépens de celle des autres. Dans la société, il y a des règles à respecter. C'est ce qui le pousse à dire avec justesse que le respect des autres passant par le respect de soi-même, il ne faut pas s'attendre à être respecté par celui qui se méprise et qui se néglige.

– Tu crois que c'est par respect des autres qu'il traite les chefs religieux de merde ?

– La réaction du major est celle de toutes les personnes sensées lorsqu'elles sont confrontées à la bêtise. Contrairement au père Tartine, son enquête n'a rien de spirituel. Si les arguments de son ami l'ont troublé, c'est en tant que policier

intègre et épris de justice qu'il s'est lancé dans cette grande entreprise.

Grâce au livre *Origine des religions*^{*}, et d'autres documents d'historiens intègres et scrupuleux, il a accumulé les preuves pour démasquer la plus vaste supercherie de la planète. Pour lui, le problème était résolu, il serait entendu. En tant qu'homme normalement constitué, il ne s'attendait pas à trouver autant d'obstination de la part de ses semblables face à la bêtise. Ses yeux se sont ouverts devant la triste réalité. S'il n'y a pas pire aveugle que celui qui refuse de voir, il n'y a pas pire bouché que celui qui refuse de comprendre. S'il n'a pas insisté dans son enquête, c'est parce que l'intelligence ne peut se lier avec la connerie, c'est un attelage contre nature car l'intelligence disparaît lorsque des questions ne se posent plus.

Suivant l'exemple de son ami, il va prendre une sage décision. Il va s'isoler. Il n'y a aucune gloire à retirer de vouloir se mesurer à la connerie. Il trouvera consolation là où se posent de vraies questions, dans son jardin et dans la nature. Si le divin ne l'a pas encore atteint, cet homme est trop logique pour ne pas reconnaître que toute création exige un créateur et que celui qui refuse de l'admettre est inexcusable.

*

– Guy, l'histoire de tante Agathe, est-ce que tu pourras me l'écrire ?

– L'écrire ! Quelle drôle d'idée. Pour en faire quoi ?

– Je la trouve hyper super !

^{*} DURANT (Will), *Histoire de la Civilisation* – « César et le Christ », Paris, éd. Rencontre, 1963

– Si tu me l’avais demandé avant, pour plus de simplicité, cette histoire je te l’aurais racontée devant un enregistreur de cassettes.

– Mais tu peux quand même l’écrire.

– Je te l’ai dit, raconter est une chose et écrire en est une autre. Je n’aime pas écrire et si en plus tu me demandes de faire un roman, c’est le bouquet !

– Allez ! Pour me faire plaisir...

– Je veux bien, mais réfléchis, je n’ai pas le langage ni le style d’un écrivain !

– Cela ne fait rien, tu n’as qu’à écrire comme tu parles. Plus tard, cette histoire, je pourrai l’écrire à mon tour.

– Ah bon ! Parce que tu as l’intention d’écrire cette farce ? J’espère pour toi, mon grand, que tu trouveras mieux.

– Ecris-la quand même. Et puis, cela me fera un souvenir de toi quand tu seras mort.

– Alors là, si tu me prends par les sentiments... Bon, je vais essayer. Ne sois surtout pas pressé, car moi, je ne suis pas pressé de mourir !

– Moi non plus, je ne suis pas pressé que tu meures. Alors, c’est vrai, tu vas me l’écrire ? Tu me le promets ?

– C’est promis ! Si j’avais su, je t’aurais raconté des histoires de Marius et Olive.

– Ouais ! Super !

– En attendant, nous ne sommes plus très loin des Gauchoirs. Nous allons traverser le petit pont de bois qui traverse le Vénéon ; quand nous l’aurons franchi, nous chercherons un coin à l’ombre et nous attendrons. Mamy m’a dit qu’elle viendrait à notre rencontre, avec Sarène et Vianney.

- Peut-être aussi avec Gaël.
- Je ne sais pas, ton frère aime tellement les vaches qu'il est capable de garder celles de monsieur Alexis !

*

J'ai l'impression de m'être fait piéger. Hier, j'ai dit à Lyonel que je ne pouvais pas l'aider à écrire une histoire et voilà qu'aujourd'hui je lui promets de lui faire un roman... Et quel roman ! Une histoire dingue que j'ai créée et à laquelle durant des mois et des mois, des détails de plus en plus dingues se sont rajoutés.

Enfin, ce n'est pas sérieux ! L'histoire de tante Agathe, c'est de la rigolade.

Bien sûr, j'avais des arguments pour refuser, mais les siens m'ont anéanti. Je ne pouvais pas me dérober : « *Cela me fera un souvenir de toi, après ta mort !* » Voilà une vérité qui ne m'effleurait pas l'esprit : comment ça, mourir ? Cela voudrait-il dire que je suis plus vieux que je ne l'imaginais. Il me semble que ma petite enfance n'est pas si lointaine, ses souvenirs sont toujours aussi vivaces dans ma tête.

Il n'empêche que sa réflexion m'a ému. Lorsque je ne vivrai plus, je serai toujours présent chez lui. Vraiment, je ne m'attendais pas à ça... Comment aurais-je pu lui refuser ? Cela aurait été absurde de ma part.

- Ce que je trouve absurde, c'est que cette promesse vienne de la part d'un homme qui prétend posséder la preuve que la résurrection est possible... !

- Comment ! Mais vous êtes encore là ? Je ne vous avais pas remarqué.

- Je vous avais pourtant prévenu que je ne vous quitterai plus. Mais je vous vois rire, vous m'avez raconté une

blague. Votre preuve, vous ne la possédez pas. Comme tant d'autres, je me suis fait piégé !

– Je ne ris pas, je souris. Et si je souris, c'est parce que j'étais loin de m'imaginer quand hier Lyonel m'a demandé de l'aider à écrire une histoire, que celle-ci se terminerait par un sujet sur lequel les philosophes et les théologiens se sont tous cassés les dents.

– Vous parliez donc sérieusement ?

– Encore une fois, j'affirme posséder la preuve que la résurrection est possible... et même plus fort que cela. Des hommes et des femmes pourront vivre éternellement sur une terre débarrassée de tous les menteurs qui les ont dominés et bernés.

– Je ne sais pas où vous voulez en venir. Tant pis, je cours le risque de passer pour un imbécile, aussi je vous le demande et vous me l'avez promis : quelle est donc cette preuve ?

*

Vous êtes prêt ? Alors je commence...

Qu'est-ce que la résurrection ? C'est redonner la vie à ce qui était mort. Voilà le hic. Pour ressusciter, il nous faut d'abord mourir. C'est le côté le plus désagréable. Tous nous voulons bien ressusciter mais voilà, personne ne veut mourir. Puisqu'il nous faut malheureusement en passer par là, que dit la Bible au sujet de la mort ?

« ... *Le corps retourne au sol, l'esprit retourne à Dieu...* »

J'aime bien aller au fond des choses et les décortiquer. Qu'appelle-t-on le corps ? Tout simplement l'enveloppe charnelle que nous possédons et que l'on prend plus ou moins le soin d'entretenir.

*

Quand je pense à cette enveloppe charnelle, je la compare à l'emballage d'un paquet cadeau. Le plus important dans ce cas, ce n'est pas la beauté de l'emballage mais bien de ce qui a été emballé. Les paquets cadeaux, je les déteste. Si un jour, vous manifestez le désir de m'en offrir un, surtout ne l'emballiez pas. Plus l'emballage est beau, plus la déception est grande...

*

Je devais avoir cinq ou six ans et je me trouvais dans une boulangerie avec l'une de mes tantes quand celle-ci m'acheta une surprise :

« – *Tu l'ouvriras à la maison, me dit-elle, il y a un cadeau pour toi à l'intérieur.* »

J'étais pressé de rentrer et je serrais contre ma poitrine cette surprise aussi grande que moi. Après l'avoir ouverte et extirpé des bouchons de papier journal, j'ai trouvé à la pointe deux petits bonbons et un sifflet ridicule. Toutefois, refusant la réalité, j'ai mis à plat tous les bouchons de papier et j'ai bien dû me rendre à l'évidence : rien d'autre ne s'y trouvait !

Je me suis posé la question : pourquoi un si grand et si beau paquet pour si peu de choses ?

*

L'habit ne fait pas le moine, affirme le dicton. Dans le quartier des « Poulettes » où j'ai grandi, habité par une population laborieuse, je voyais tous les jours de la semaine des hommes en bleu de travail ou en salopette.

Un seul faisait exception à la règle. Toujours élégant dans un costume rayé bien taillé, les chaussures luisantes, je le voyais déambuler dans ma rue, fier et hautain, une main dans

une poche et l'autre se balançant au rythme de son pas. Car cet homme, je ne l'ai jamais vu courir. Lorsque je le croisais, poliment, je le saluais. Lui, me répondait toujours par un beau sourire. Il m'impressionnait avec ses cheveux bien coiffés et sa fine moustache sous le nez. Qui était cet homme si différent des autres ? Pourquoi les habitants du quartier détournaient-ils le regard quand ils le rencontraient et pourquoi le comparaient-ils avec le nom d'un poisson que j'aimais tant ? Car il faut que je vous le dise, je raffole du maquereau. Plus tard, ma mère m'a fait cette confidence :

« – *Tout petit, tu étais facile à nourrir. De la salade verte, du gruyère, du thon ou du maquereau, tu te passais volontiers du reste.* »

Chaque fois que je cherchais à connaître la réponse à cette énigme, on me répondait : « ... *que j'étais trop petit pour comprendre et que je le saurais plus tard...* »

Un jour, j'ai cru avoir la réponse à ma question. Cela devait être un jeudi où un samedi matin, il m'est facile de le préciser car c'était jour du marché dans le quartier des Gratte-Ciel à Villeurbanne. J'ai vu cet homme redescendre la rue Edouard-Vaillant, en tenant au bout de ses bras les lourds paniers à provisions d'une grand-mère du quartier. Je me suis alors dit : « *Puisque le maquereau est bon, cet homme ne peut être que bon.* »

Avec les années, le point de vue logique de l'enfant que j'étais a heureusement évolué. Car en voyant défiler sur mon écran de télévision tous ces hommes, toutes ces femmes, qu'ils soient politiques, religieux, sportifs, acteurs, chanteurs et compagnie, toujours bien habillés, maquillés, avec des mines navrées ou de la révolte dans les yeux et qui s'apitoient sur les

malheurs ou la misère des peuples, fièrement je conclurais :
« *Eux aussi, ce sont des maquereaux !* »

*

Dans leur langage imagé, les hommes comparent les événements que nous vivons comme s'ils se passaient sur une scène : par exemple, la scène politique...

Qui dit scène, pense théâtre avec des acteurs vêtus pour la circonstance. Cette scène, je me l'imagine à l'intérieur d'un cirque. J'admire alors l'adresse du funambule qui, pour rester au centre, se sert d'un balancier afin de garder son équilibre. Il le remonte à droite pour compenser ce que sa gauche réclame et sur la gauche quand sa droite l'exige.

Les jongleurs aussi m'impressionnent. Avec agilité, ils récupèrent d'une main ce que l'autre a lâché.

Je tremble devant les risques que prennent des hommes dans des affaires louches et malhonnêtes, et les applaudis très fort lorsque, tels des voltigeurs, ils retombent toujours sur leurs pattes avec le sourire.

C'est avec impatience que j'attends le clou du spectacle. Celui que Monsieur Loyal va annoncer après un roulement de tambour assourdissant :

– Mesdames et Messieurs et vous aussi les petits enfants, vous allez assister à un numéro que je vous ai spécialement préparé. Pour la première fois, et pour vous faire rire, j'ai réuni tous les comiques de la planète. Vous allez en voir de toutes les couleurs, avec des déguisements ridicules, certains porteront même des bonnets d'ânes.

Il y aura des petits et des grands, des maigres et des gras, des tondu et des chevelus, des imberbes et des barbus.

Admirez leur sérieux, ils se prennent pour les ministres de Dieu. Rions ensemble : Voici... les CLOWNS !

*

– Je l'avoue, vos réflexions m'ont bien amusé. Bien que je leur trouve une part de vérité, je me demande si vous ne cherchez pas à vous dérober... Si vous reveniez à la résurrection ?

– Ne craignez rien, j'y arrive... La résurrection ne pouvant apporter que joie et bonheur, nous pouvons très bien aborder ce sujet avec bonne humeur. Donc, lorsqu'une personne décède, c'est son enveloppe charnelle que l'on enterre ou que l'on incinère. Passons à présent à l'esprit qui retourne à Dieu : nous pouvons très bien comparer cet esprit avec la force active qui animait les cellules du défunt, avec sa personnalité et son vécu. Vous me suivez ?

– Je vous suis. Je suis curieux de connaître la suite.

– Voilà donc la conclusion de mon enquête : Puisque les hommes sont capables, grâce à leur haute technologie, de garder dans la mémoire de leurs ordinateurs des millions de données qu'ils peuvent consulter selon leurs désirs, pourquoi celui qui a créé l'homme ne serait-il pas capable de garder dans la sienne, des millions, voire des milliards d'esprits d'individus qu'il pourrait selon sa volonté, glisser dans une enveloppe charnelle, même différente de la première ?

– Parce que vous croyez que les ressuscités reviendraient à la vie sous une autre apparence ?

– Cela, je l'ignore, mais quelle importance ? Sur mon magnéscope, j'ai enregistré des cassettes que j'ai conservées. Lorsqu'il est tombé en panne, j'en ai acheté un plus moderne

qui n'a aucune difficulté pour me lire des cassettes qu'il n'avait pas enregistrées lui-même !

Si une personne décède avec des membres en moins ou avec un corps disgracieux et qu'elle ressuscite dans un corps sain, mais avec une nouvelle tête, s'en plaindra-t-elle ?

Ma mère est décédée à moitié paralysée et ne voyant presque rien, à plus de quatre-vingt-dix ans. Si elle devait ressusciter dans cet état, cela en vaudrait-il la peine ? Je ne serais pas étonné qu'elle ressuscite dans un corps jeune et sain, avec tous les souvenirs de sa vie antérieure.

– Alors, cher ami inconnu, avec qui je discute et dont j'ignore le nom, que pensez-vous de mon exposé ?

– Spirituellement, je le trouve logique et même troublant car si vous disiez vrai, beaucoup d'interrogations seraient effacées. En effet, quelle importance pourrait avoir le genre de mort qui nous attend ? Que le corps soit enterré, incinéré, qu'il soit au plus profond des mers et des océans, du moment que l'esprit même en léthargie vit toujours, quelle importance ?

– Je dirai même mieux, pour tous ceux qui sont dans cet état léthargique depuis des années, des siècles, des millénaires, le temps n'existe pas. A leur retour à la vie, ils auront l'impression d'avoir fait une simple sieste.

– Je vous dois des excuses. Je m'attendais à ce que votre preuve débouche sur une farce dont j'aurais été la victime. Vos arguments tiennent la route.

– Votre réaction conforte mes convictions. Si un homme, il y a une cinquantaine d'années en arrière, m'avait tenu ces mêmes propos, je n'aurais pas réagi comme vous, je me serais dit : « *Cet homme est complètement barjot, je ne dois*

pas le contrarier. » Je n'aurais pas eu tort de penser ainsi car la technologie de l'époque n'était pas aussi avancée que celle que nous connaissons aujourd'hui. Avec beaucoup d'intérêt je suis son évolution, elle me permet de mesurer et de comprendre la puissance de l'intelligence suprême. Je me dis que même si les hommes sont capables de réaliser des prouesses technologiques fantastiques, ils ont des années-lumière de retard avec leur Créateur. Ce qui paraissait impossible hier ne l'est plus aujourd'hui !

*

Tout en m'inclinant respectueusement et sincèrement devant tous ceux, devant toutes celles qui la possèdent, je n'ai pas la fibre bénévole et n'ai rien d'un assistant social.

Ce n'est pas par manque de sentiments, mais je suis plutôt méfiant et je déteste que l'on me mette le grappin dessus. C'est sûr, au début il me sera demandé très peu, par la suite, je devrai accorder beaucoup de temps car ceux qui reçoivent deviennent de plus en plus exigeants. Tout cela pour dire que mon interlocuteur commence à sérieusement m'enquiquiner. Je ne le connais pas et ne sais rien de lui.

A un gars que je ne connais pas, j'explique ce que je sais. Vous parlez d'un gag !

Comment est-il apparu dans mon histoire ? Tout simplement parce qu'il l'a entendue lorsque je la débitais à Lyonel. Je l'avais remarqué, il marchait derrière nous et n'essayait pas de nous doubler. Pourtant, nous ne marchions pas très vite. En me retournant, j'ai deviné sur son visage que les tribulations du major Dick Dingdon l'amusaient. Cela a naturellement flatté mon esprit cabotin et afin qu'il n'en perde

pas un morceau, je parlais très haut. Pour justifier les raisons de mon ironie envers les religions et afin de répondre à ses interrogations, j'ai cru nécessaire de lui accorder mes explications.

Maintenant que je lui ai donné satisfaction, il devrait poursuivre son chemin, mais non ! Il continue de me tourner autour telle la buse au-dessus d'une couvée de poussins.

Qu'est-ce que je disais, le voilà qui se rapproche... ! Je n'aime pas son expression : il va encore me poser des questions. Je suis pourtant gentil mais s'il insiste, je vais l'envoyer sur les roses...

*

– J'ai médité tout ce que vous m'avez révélé. Spirituellement, vos arguments m'ont convaincu. Mais l'explication d'une question débouche sur une multitude de nouvelles auxquelles il faut aussi trouver des réponses.

Puisque les ressuscités reviendront à la vie avec en mémoire le vécu de leur vie antérieure, l'épouse recherchera son époux, l'époux son épouse, les parents leurs enfants et les enfants leurs parents. Tout cela me paraît tout à fait normal. Si tous les milliards de morts devaient ressusciter en même temps, cela créerait une belle pagaille sur la terre ! Sans oublier bien sûr, les différentes époques qu'ils ont connues avec leur langage, leurs coutumes. Ce que j'aimerais savoir et je vous le demande : la résurrection sera-t-elle spontanée ou progressive ?

*

Voilà bien ce que je craignais ! Donne une piécette aujourd'hui, il te sera demandé un bifton demain. Si je n'ai pas

envoyé balader le collègue, c'est parce qu'il a employé un mot qui m'a surpris et qui convient à tout ce que je lui ai dit : « Spirituellement », a-t-il précisé. Cela prouve au moins qu'il possède un côté spirituel qui l'honore et c'est ce qui lui a permis de comprendre et d'accepter ce que je lui ai révélé. Ce que le spirituel qu'il est et qui a compris, le physique qu'il n'est pas en aurait ri car le physique ne peut pas comprendre le spirituel par le physique, mais c'est spirituellement que le spirituel peut être compris. Mais tout de même, ce gars exagère. Si je devais satisfaire sa curiosité, qui me dit qu'il ne reviendra pas pour me demander dans quel genre de costard le ressuscité refera surface ?

Moi aussi, je suis curieux et j'aime savoir..., malgré tout, je reste sur mes gardes car ce que je crains, c'est qu'afin de vouloir satisfaire ma curiosité naturelle, je dépasse les bornes et m'éloigne vraiment de mon Créateur.

*

Tout cela est bien beau et ne met pas mon cerveau au repos. A cause de mes questions, il est toujours en ébullition. Je ris en pensant à une certaine philosophie orientale qui affirme qu'il suffit, pour acquérir la sagesse et atteindre le nirvâna, de rester planté sur ses fesses tel un salsifis et de vider son esprit. Voilà mon moi-même qui revient et me fait remarquer que si ses adeptes y parviennent aussi facilement, cela prouve au moins qu'ils n'ont pas grand chose dans le gadin...

*

Pour ces gens, le problème d'après la mort ne se pose plus. Ils sont métamorphosés soit en matière animale, soit en matière végétale. Un conseil amical que je pourrais leur donner

serait de leur dire : « *Si vous deviez être transformé en guêpe ou en frelon, surtout ne tournez pas au-dessus de ma tête, vous finirez comme ont fini ceux qui vous ont précédé, un coup de torchon et un coup de talon...* »

– La belle affaire, ils n’auront plus qu’à changer d’apparence : en éléphant, par exemple...

– Avec le braconnage, leur sécurité ne serait pas assuré. Remarquez, ils pourraient finir en boules de billard.

– C’est donc pour cela que les lamas se rasent le crâne ?

– Pourquoi pas ! D’après la légende Bouddha ne serait-il pas issu de l’union d’une femme et... d’un éléphant blanc ?!

*

Aligner des vers ne fait pas forcément un poète, accepter les légendes des menteurs fait devenir philosophe. La philosophie est née quand des hommes partis à la recherche de la vérité et ne l’ayant pas trouvée se sont consolés avec leurs propres Vérités. Tout devient alors sujet de philosophie. Nous pouvons philosopher sur tout et ne déboucher sur rien, sinon sur des théories vides de toute substance. La philosophie, c’est l’art de faire croire et de faire manger du sel en affirmant que c’est du sucre. La seule assurance que peut avoir alors le consommateur : il n’attrapera pas le diabète !

*

La religion catholique n’a pas attendu le XXI^{ème} siècle pour enseigner la philosophie dans les séminaires. Augustin, Thomas d’Aquin surnommés à juste titre Pères de l’Eglise, qui étaient plus sous l’influence des philosophes Aristote et Platon que sous celle de la Bible, ne pouvaient qu’engendrer une religion de mythes, de légendes et de mensonges.

Pour les catholiques, le pape est infallible. Lui seul peut traduire et interpréter les Saintes Ecritures. En enseignant la philosophie, la hiérarchie catholique prouve qu'elle n'a rien compris : « *Le perspicace comprendra, le méchant ne comprendra absolument pas* », voilà le verset qui atteste que la Bible n'est pas un livre ordinaire. Il incite et pousse à la réflexion pour aboutir non sur des philosophies avec leurs théories, mais sur la Vérité.

*

Si le sifflet de la cocotte minute assure sa sécurité, ma tension artérielle contrôle la mienne. Ainsi que pour l'autre, je dois en tenir compte, ralentir le gaz et ainsi diminuer la pression.

Avant d'en arriver à son ébullition, l'eau frémit. Ma marmite en est seulement à son frémissement et ce frémissement, c'est le collègue qui l'a déclenché avec sa question : « *La résurrection sera-t-elle spontanée ou progressive ?* »

J'ai beau me dire que ce n'est pas une question capitale, il n'empêche qu'elle me tracasse. Et si elle me tracasse, c'est bien parce qu'elle est sensée. La pagaille que déclencherait sur la terre la résurrection spontanée n'est pas compatible avec ce que révèle la Bible : « *Dieu est un dieu d'ordre et non de désordre* ». Mon intuition me pousse vers ce livre, c'est auprès de lui que je peux trouver satisfaction. « *Le perspicace comprendra* », oui, mais comprendra quoi ? Voilà une invitation à la recherche et je cherche là où je suis invité à chercher.

*

Je sais à quel endroit de mon jardin je trouverai les légumes nécessaires pour réussir le meilleur des veloutés.

La ligne droite étant le plus court chemin pour aller d'un point à un autre, sans détours, je l'emprunte. Parmi les sept visions que l'apôtre Jean a reçues sur l'île de Patmos, il a vu une grande foule que nul ne peut compter. Dans sa traduction, le prêtre catholique, l'abbé Crampon, la décrit comme étant composée de gens de toutes nations, tribus, races et langues.

Jean s'en étonne. L'ange qui se tient près de lui lui dit entre autres : « *Ce sont ceux qui viennent de la Grande Tribulation* ». Le sens de ce mot m'intrigue ?! Quelques années auparavant, Jésus l'a aussi employé après que ses apôtres lui ont demandé quel serait le signe de sa présence et la fin des systèmes de choses. Il leur a répondu : « *Il y aura une tribulation telle qu'il n'en est survenue depuis le commencement du monde et alors viendra la fin.* »

*

L'année du signe de sa présence, je l'ai appris, c'est 1914. Je ris encore en me rappelant la tête des autres participants quand j'ai demandé à l'homme qui expliquait le *Livre de l'Apocalypse* par quelle gymnastique des hommes qui se faisaient appeler « Etudiants de la Bible » avaient compris que la date de 1914 serait une année marquée pour l'humanité...

Je ne riais plus, après avoir fait de mon côté des recherches, de reconnaître l'évidence. Ils ne s'étaient pas trompés ! Je ne riais plus, après avoir voulu l'expliquer à d'autres, de les voir se moquer de moi.

Cela m'a foutu en boule, je les ai envoyés balader, après leur avoir fait remarquer que s'ils se moquaient des prophéties

de la Bible, ils accordaient du crédit à celles de Nostradamus. Je me suis aussi moqué de tous ceux qui s'attardent sur les prophéties de leur propre horoscope.

*

Tribulation* : Vive contrariété ou revers. Voilà ce que m'a révélé mon dictionnaire. Ensuite, Jésus décrit à ses apôtres des tragédies qui frapperaient l'humanité : nations contre nations, tremblements de terre, épidémies, guerres, famines...

Plus tard, l'apôtre Paul, sous l'inspiration divine, révèle à son disciple Thimotée, les conditions désastreuses qui régneraient sur la terre au cours des derniers jours.

Dans ma marmite, je mets donc la date de 1914, la grande tribulation, les malheurs qui frapperont l'humanité en s'amplifiant. Je rajoute une autre pensée importante de Jésus : *« Comme il en était aux jours de Noé, ils mangeaient, ils buvaient, les hommes se mariaient, les femmes étaient données en mariage jusqu'au jour où le Déluge les emporta tous. Ainsi en sera-t-il encore aux jours du Fils de l'Homme. »*

Je crois que j'ai tout mis, je n'ai rien oublié. Mais si, quelle tête en l'air je suis, je ne pensais pas à la grande foule !

Maintenant, tout est bon, je coince le couvercle, je serre la vis, craque une allumette et allume le gaz en veillant à ce que la flamme ne dépasse pas trop le cul de la marmite. En attendant que tout cela mijote, je cogite...

*

• TRIBULATION : Vive contrariété ou revers . Grand Larousse Encyclopédique, édition 1973.

En partant des éléments que je possède, tout me laisse à penser que le Créateur de l'homme va intervenir avant que celui-ci ne foute la planète en l'air. C'est normal, lorsque ma mère faisait griller ses châtaignes, elle les retirait du feu à temps avant qu'elles se carbonisent !...

Après son intervention radicale, des gens seraient donc épargnés. Combien seront-ils ? Nul ne le sait. Sans doute, plusieurs dizaines de millions... Tous ces gens devraient donc basculer du monde ancien qu'ils connaissent pour passer dans le monde nouveau à venir, sans avoir connu la mort.

Voilà, ça y est, l'eau bout, le sifflet entre en action en tournant sur lui-même telle une toupie. J'arrête le gaz. Surtout..., que je n'enlève pas trop vite le couvercle de la marmite, la vapeur dégagée me brûlerait atrocement. Ouf ! Il était temps. Je peux conclure une partie de mon enquête.

« Des millions de gens actuellement vivants, ne connaîtront jamais la mort. »

*

Quelle émotion à la suite de cette découverte. A force de toujours actionner mes méninges, il va m'arriver un pépin. Mais pourquoi faut-il toujours que je me casse la tête et m'occupe de ce qui ne me regarde pas ? Je ne pourrais donc pas faire comme tout le monde, m'abreuver de feuilletons télévisés ou de commentaires sportifs et politiques ?!...

Je vais faire contrôler mon cerveau. Ce n'est sûrement pas un petit vélo que remarquera le toubib mais une moto de grosse cylindrée.

Un jour, ma mère m'a avoué : *« Des huit enfants que j'ai eus, tu es le seul que je n'ai jamais compris. Tu n'étais pas comme les autres. »*

Je dois avoir une anomalie car ma belle-soeur Hélène m'a fait remarquer que j'étais « *le canard dans une couvée de poussins* ».

Même Sarène, ma petite-fille que j'aime tant m'a dit en riant : « – *Tu n'es pas ordinaire, tu es un phénomène !* »

*

Au cours de sa carrière professionnelle, l'électricien a souvent reçu des coups de jus dans les pattes. C'est soudain, imprévisible et même si, avec les années, il s'y est habitué, la surprise désagréable reste la même. Comme lui, certains événements que je vis, sans être aussi désagréables, me surprennent aussi. Par l'esprit, je vis dans le fantastique et plus rien ne m'étonne. Ainsi, Jean Rostand, le biologiste, qui affirmait sans rire que si nous connaissions les raisons qui empêchent nos cellules de se reproduire, l'homme tel qu'il est conçu, pourrait vivre éternellement, disait vrai. La raison, c'est son créateur qui la connaît, lui seul peut, par sa volonté, l'appliquer.

Ce que le biologiste physique n'a pas trouvé, le spirituel que je suis l'a compris. Spirituellement, tout devient net, s'éclaire et se comprend. Cela voudrait dire qu'à partir d'un moment donné de mon existence, après que mes cellules auraient été réanimées, mes forces reviendraient, mes rides s'effaceraient : je pourrais alors mettre mes lunettes au panier et m'offrir un peigne à friser. Fantastique !

*

Ce que l'homme en bonne santé appréciera, ceux qui ne le sont pas l'apprécieront davantage. Les millions de femmes, d'enfants, d'hommes qui sont atteints d'une maladie atroce à

cause du dérèglement de leurs cellules, verront celles-ci se comporter normalement et avec le temps recouvreront la santé.

*

Le manque de vapeur a fait taire le sifflet. Sans crainte, je peux ôter le couvercle de la marmite. Tout me paraît à point. Je peux consommer. La résurrection sera-t-elle progressive ou spontanée ? Je crois bien que j'ai trouvé.

A ces millions d'individus qui composeront la grande foule, des instructions seront certainement données. L'apôtre Jean déclare que de nouveaux rouleaux seraient ouverts. Que contiennent-ils ? Nul ne le sait encore. Il est possible qu'il sera donné aux survivants l'ordre de remettre la terre en état, afin justement d'accueillir les ressuscités. Mais dans quel ordre ?

Voilà la question et la réponse que je me suis donnée. J'ai bien dit que je me suis donnée. Je trouverais plus logique que les ressuscités que je devrais accueillir soient les membres de ma famille, je pourrais leur expliquer les événements qui se sont déroulés et leur présenter l'invitation que Dieu donne actuellement dans sa parole, la Bible : « *Voici, je mets devant toi la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction, choisis donc la vie, et vis.* »

S'ils acceptent, ils pourraient alors accueillir les membres de la famille qu'ils ont connus et que je ne connais pas et ainsi de suite. Si cela devait se passer ainsi, la résurrection pourrait s'échelonner sur plusieurs dizaines années, dans l'ordre et sans aucune pagaille. Ainsi, pourrait se réaliser la promesse que Jésus a faite à l'homme qui se tenait près de lui au moment de sa mort : « *Je te le dis aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis.* »

Le paradis dont parlait Jésus ne se tenait pas au ciel mais celui qui serait restauré plus tard sur la terre.

*

J'entends râler les pisse-froid : « *Si cela devait se passer ainsi, cela voudrait dire que ceux qui sont morts les premiers seraient ressuscités en dernier. Ce n'est pas juste !* »

Puisque les morts sont inconscients, le temps pour eux ne compte pas. Ceux qui sont morts depuis des siècles et des siècles ne sont pas à quelques années près.

*

Le crime parfait n'existe pas. Malgré les précautions prises, le meurtrier est toujours découvert, à cause du grain de sable qu'il n'avait pas remarqué.

Le grain de sable fatal du meurtrier est remplacé par une ponctuation pour mettre à nu les menteurs. En effet, lorsque Jésus fait la promesse au larron repentant, il lui dit ceci : « *Je te le dis aujourd'hui, (virgule) tu seras avec moi dans le paradis.* »

A moins d'être obtuse à l'extrême, la personne sensée a compris que Jésus fait le jour même, une promesse pour un jour à venir. Afin de faire croire à ses adeptes au paradis dans le ciel, la hiérarchie catholique présente ainsi la promesse de Jésus : « *Je te le dis, (virgule) aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.* » Après avoir fait disparaître le Nom du Père, les religieux catholiques font ainsi de son Fils, un menteur. Puisque le credo catholique affirme qu'après sa mort, Jésus est descendu trois jours aux enfers, comment pouvait-il donner rendez-vous au larron, le jour-même ?

Si la perspective de croire que nos disparus sont dans un lieu de délices peut être une consolation, l'assurance de savoir qu'ils sont inconscients dans l'attente de leur résurrection, une espérance pour ceux qui sont éprouvés. « *Mon ami Lazare est mort* », voilà les mots que Jésus a un jour adressés à ses apôtres. En tant qu'ami intime de Jésus, où pouvait bien se trouver Lazare, sinon au paradis. Et bien Jésus va le faire descendre de son nuage pour le remettre sur la terre. A la place de Lazare, je sais ce que j'aurais dit à Jésus : « *Et dire que je croyais être ton ami. Avec ce gag, tu me condamnes à mourir une seconde fois avec le risque, si je fais des boulettes, de me retrouver en enfer.* »

Pas de paradis, donc pas d'enfer. Pas d'enfer, plus de purgatoire. Plus de purgatoire, plus besoin d'Année Sainte décrétée par le pape.

Tant pis pour les millions de pèlerins qui se sont déplacés à Rome en cette occasion pour y déposer leur pognon. Une fois de plus, ils se sont faits pigeonner... !

Si dans la nature, il existe les faucons pèlerins, grâce à eux, il y a aussi les pigeons pèlerins qui, comme les rapaces, sont une espèce protégée : pour l'un, à cause de son rôle utile dans le cycle de la nature et les autres, pour leur curiosité. Ce sont les seuls volatiles capables d'être plumés plusieurs fois dans une année.

*

Le chercheur qui découvre, le savant qui comprend... éprouvent de la satisfaction lorsqu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient et compris ce sur quoi ils méditaient. Il y a tant de choses à découvrir et tant à comprendre que leur satisfaction sera toujours remise en cause, car ce qu'ils ont trouvé et ce

qu'ils ont compris, outre la satisfaction qu'ils en retirent, était destiné aux autres. Leur satisfaction sera alors complète, si ce qu'ils ont trouvé et ce qu'ils ont compris est accepté et apprécié par d'autres.

*

La découverte de la preuve de l'existence de Dieu, ce qu'il est vraiment, l'avenir réjouissant qu'il me réserve, ne m'a pas pour autant mis dans un état de béatitude avec les yeux révéchés levés vers le ciel, les mains jointes et la bouche en cul-de-poule, évoluant dans le bonheur le plus complet. La satisfaction d'avoir trouvé et compris m'a plutôt apporté un souci supplémentaire : Comment communiquer et faire accepter à d'autres ce que j'ai trouvé et ce que j'ai compris ? Voilà la question que le farceur que j'étais se pose. Même quand il veut dire la vérité, un farceur n'est jamais pris au sérieux.

*

La satisfaction d'une chose trouvée ou comprise ne peut pas aboutir au bonheur, car elle se manifeste à toutes réponses à des questions posées. Ce qui atteste que, si la satisfaction est multiple, le bonheur est unique.

Ouais ! Mais c'est quoi alors le bonheur ?

*

Etonné, j'ai regardé ce que ma maîtresse d'école maternelle a épinglé sur mon tablier. Au bout d'un large ruban rouge pendait une pièce métallique jaune et brillante : « – *C'est la médaille de bonne conduite, m'expliqua-t-elle après m'avoir embrassé. Tu l'as méritée, car cette semaine, tu as été très sage.* »

Je n'ai pas compris la raison de cette distinction, la semaine que j'avais passée était la même que les précédentes.

Je n'ai pas non plus, compris le regard extasié de ma grand-mère venue me chercher quand elle la vit, ni la raison qui l'a poussée à extraire de son porte-monnaie une pièce avec un trou au milieu en me disant : « – *Achète-toi des bonbons.* » »

Je ne comprenais pas pourquoi sur mon passage, les passants m'adressaient des sourires attendris et aussi la générosité soudaine des commerçants du quartier à qui j'étais constamment présenté. Qu'avais-je donc de si extraordinaire ? J'étais pourtant le même que la veille. Et si, pour les uns, à cause du brillant d'une pièce de métal, je n'étais pas encore un dieu, pour les autres je devenais un ange... !

Le phénomène s'est poursuivi le lendemain matin. Sur mon habit du dimanche, ma mère a épinglé la raison de mes interrogations. A l'église où ma grand-mère m'a emmené, toutes les femmes étaient à mes pieds, m'embrassant et me caressant les cheveux. Le curé lui-même s'est approché ; en me voyant, il a levé les bras vers le ciel et après les avoir rabattus, il a plongé sa main dans la large poche de sa soutane et en a ressorti une petite rondelle en fer blanc sur laquelle était gravée une image. Il me l'a donnée en me disant : « – *Cette médaille a été bénie, elle te portera bonheur.* » « – *C'est quoi le bonheur ?* », lui ai-je alors demandé.

*

Ouais, c'est quoi le bonheur ? pourrais-je demander encore aujourd'hui.

« – *Le bonheur existe, m'a affirmé sans rire Josette, une collègue d'atelier. Pour le connaître, il faut être égoïste.* » »

Je n'ai pas eu besoin de consulter mon dictionnaire pour connaître vraiment le sens du mot bonheur. En une phrase, j'ai compris que, comme celui du mot amour qui a été déformé, le sens de bonheur n'est pas celui que des menteurs voudraient me faire accepter.

*

Le bonheur tel qu'il est défini par les menteurs, s'obtient par l'acquisition de biens matériels, de titres honorifiques ou dans les rapports sexuels. Je ris en haussant les épaules quand je lis les gros titres de journaux spécialisés au sujet d'artistes ou de personnalités qui se marient pour la énième fois : *« Grâce à l'amour, il a enfin trouvé le bonheur. »*

*

« Voici que je mets devant toi la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction, choisis donc la vie et vis. »

En prenant connaissance de cette invitation, il m'a semblé que celui qui me la faisait parvenir voulait me dire :

« Depuis ta naissance, tu as dû accepter de vivre contre nature. Ouvre les yeux et regarde, débouche tes oreilles et entends.

- Dès son origine, l'Humanité supporte l'autorité de fous et d'ambitieux avec leur tyrannie. Par la force, ils imposent aux peuples dont ils ont la charge les raisons de leur folie et de leurs ambitions. Ils se donnent des titres pompeux, ils se prennent pour des dieux. Si des hommes révoltés les ont renversés, cela a été pour les remplacer par d'autres fous et ambitieux avec leurs idéologies criminelles. L'humanité toute entière vit sous l'emprise de fous et d'ambitieux. Il faut être fou pour accepter la domination des fous.

- Ne t'occupe pas d'eux. Au temps que je me suis fixé, leurs yeux s'ouvriront. Ils verront l'étendue de leur folie. Ils me supplieront, se lamenteront, m'imploreront, mais je ne les écouterai pas. Comme ils m'ont ignoré, ridiculisé, se sont moqués de moi, moi aussi je rirai d'eux comme ils se sont moqués de moi.

Que risques-tu à accepter mon invitation ? Puisque tu as dû accepter la tyrannie des fous, accepte mon autorité.

Ce que tu as connu de pire, je te le donnerai en meilleur.

Vois dans le plus grand chagrin que tu as connu, un aperçu du bonheur que je te promets. Car le bonheur que je te promets aura la même dimension que le chagrin que tu as connu. »

Le six milliardième que je suis et qui se partage avec ses congénères ce grain de poussière qu'est la Terre lui répond :

– Je connais la dimension du chagrin. Je l'ai mesurée lors du décès de mon oncle, de mon frère, de mes parents, des membres de ma famille et de mes amis aussi. Si le bonheur devait atteindre une telle intensité, alors, je peux dire que j'ai connu dans ma vie des moments de grandes joies, de grandes satisfactions, mais le bonheur véritable, le bonheur dans toute sa plénitude, je ne l'ai jamais connu.

J'ai vu et connu le pire, j'ignore ce qui est meilleur. Si je ne suis pas devenu fou sous la baguette des fous, je le deviendrai si je te repousse. Avec toi, je n'ai rien à perdre mais tout à gagner. Ton invitation, je l'accepte.

Si seulement je pouvais vivre assez vieux pour rire aussi avec toi !

Pour rire du désarroi de tous les fous, des ambitieux, des faux Christ, des faux prophètes et de toutes les idoles. Et rire aussi de la terreur qui s'emparera de tous ceux qui prétendaient

te servir et qui ont participé à des crimes, à des pillages et qui se sont enrichis grâce à leurs mensonges.

*

« Moi aussi, je rirai quand vous serez dans le malheur. Je me moquerai quand viendra sur vous l'épouvante, quand l'épouvante vous assaillira comme une tempête, que le malheur vous enveloppera comme un tourbillon, que la détresse et l'angoisse fondront sur vous. Alors, ils m'appelleront et je ne répondrai pas, ils me chercheront et ils ne me trouveront pas, parce qu'ils ont haï la science et qu'ils n'ont pas désiré la crainte de Jéhovah, parce qu'ils n'ont pas accueilli mes conseils et qu'ils ont dédaigné toutes mes réprimandes, ils mangeront du fruit de leur voie, et ils se rassasieront de leurs propres conseils. Car l'égarement des ignorants les tue, et la sécurité des insensés les perd.

Mais celui qui m'écoute reposera en sécurité, il vivra tranquille sans craindre le malheur. »

LIVRE DES PROVERBES 1 : 26
TRADUCTION ABBE CRAMPON 1905

*

« Voici, la tente de Dieu est avec les humains, et il résidera avec eux, et ils seront ses peuples et Dieu lui-même sera avec eux, et il essuiera les larmes de leurs yeux et la mort ne sera plus. Ni deuils, ni cris, ni douleurs ne seront plus, les choses anciennes ont disparu. »

APOCALYPSE JEAN 21 : 3

*

En manifestant le désir de passer nos vacances aux Gauchoirs, mon épouse m'a fait tordre le nez. Comme il est assez bien développé, elle l'a remarqué et m'a rassuré. Ce que je savais de ce lieu, c'est qu'il se trouvait dans le massif de l'Oisans. La route qui y mène ne va pas plus loin, elle bute contre la montagne. Ce n'était pas la perspective d'un séjour dans la nature qui me contrariait, mais plutôt... de séjourner dans une pension de famille. Voilà... ce qui m'empêchait de me moucher correctement...

Pourtant, je n'en avais entendu dire que du bien. Les pensionnaires s'y trouvaient tellement à l'aise que pour rien au monde, ils n'auraient cherché ailleurs ce qu'ils connaissaient ici. Quant à la nourriture, je savais qu'elle serait hors pair car la propriétaire, Madame Balme, était un tel cordon bleu, que porter des bretelles plutôt qu'une ceinture devenait préférable !

Ce qui déclenchait symboliquement une crise d'urticaire, c'était la crainte de trouver des animateurs qui me mettraient le grappin dessus et qui m'imposeraient leurs fantaisies.

Au début de notre séjour, je me tenais à l'écart, ainsi, je traçais les limites de mon territoire que nul ne pouvait franchir. De loin, j'observais les pensionnaires. A les voir évoluer, j'ai compris qu'ils se considéraient comme faisant partie de la famille, mais tout de même, sans se soucier de la gêne que cela pouvait lui occasionner, ils allaient déranger Madame Balme dans sa cuisine.

En voyant son époux redescendre de son jardin qui se trouvait juste au-dessus et qu'il appelait "*Pétalu*", je pensais qu'à juste raison, il y mettrait le hola.

Loin de là ! Au lieu d'intervenir, lui aussi discutait avec eux. Vraiment ! Cette pension n'était pas banale, il s'y passait des choses peu ordinaires.

*

Près d'une table, sous un jeune marronnier, je planchais sur des mots croisés quand j'ai senti se plier le banc sur lequel je me trouvais assis. Un homme que je n'avais pas vu venir se tenait près de moi. Je l'avais remarqué parmi les autres pensionnaires, d'une bonne stature, d'âge mûr, il avait un visage qui inspirait le respect et la confiance. Je ne connaissais pas encore son nom. J'ai cru comprendre qu'il était ici avec ses enfants et ses deux petits-enfants. S'il se trouvait à mon côté, ce n'était pas pour profiter de l'ombre du marronnier mais pour m'aider. Lui aussi, aimait les mots croisés !

Près d'un ruisseau, sous les senteurs d'un tilleul et le chant des oiseaux, Monsieur Allard, tel était son nom, par sa gentillesse, de ma tête de lard a eu raison !

*

Rares ont été les matins où le marronnier ne nous a pas abrités. Il était le témoin discret de nos nombreuses discussions, qui souvent se terminaient par des éclats de rire. Pendant des années, il a vu se développer une amitié entre deux hommes différents en âge et en idées, qui éprouvaient tous les étés de la joie de se retrouver et de la peine lorsqu'ils devaient se quitter.

*

« – *Il faut de tout pour faire un monde* », rapporte le dicton, ce qui permet d'éviter l'uniformité et d'apporter de la gaieté. Ce qui me fait rire, c'est la partie de ce monde qui, lorsqu'elle se trouve sur le lieu de son travail, appelle à grands cris les

vacances et quand elle est en vacances ne parle que de leur boulot.

Le thème du travail professionnel n'a jamais été évoqué entre Monsieur Allard et ma personne. Il était à la retraite et moi en vacances. Les sujets de conversations ne manquaient pas pour parler de choses qui se passaient volontiers de nous. Toutes les matières développées se terminaient toujours par la question : « – *Qu'allons-nous manger à midi ?* »

D'instinct, nos narines pointaient du côté de la cuisine, essayant par des reniflements de deviner de quoi nous allions nous régaler. Si elles ne décelaient rien, notre imagination prenait le relais. Nous savions de toutes façons que, quoi que ce soit, ce serait bon...

*

Le matin, certains se levaient tôt, d'autres assez tôt, les autres pas trop tard. Les balades et randonnées se terminaient dans la douche unique, que chacun rendait propre au prochain utilisateur. Elle était unique, mais devait être magique...

Sous la pomme d'arrosage, les fatigues physiques disparaissaient pour redonner de la vigueur à ceux qui n'en possédaient plus.

Car de la vigueur, il en fallait pour distribuer les cartes à la veillée et taper des parties de coinche bruyantes, ponctuées de mises en boîte, de fous rires qui déclenchaient subitement des crampes d'estomac que seul un verre de Génépi ou d'eau de vie à la poire soulageait instantanément.

*

Les étés se sont ainsi passés. Le marronnier s'est développé, mes cheveux sont tombés, Monsieur Allard m'a

quitté... Avant que ses forces ne l'abandonnent, il m'a légué ce que seuls les amateurs de champignons apprécieraient : il m'a guidé vers son coin de chanterelles qu'il avait découvert et que depuis, nul n'a encore trouvé. Chaque saison, en faisant ma cueillette, je le sens près de moi. Je l'entends rire après m'avoir dit : « – *Au fait, qu'allons-nous manger à midi ?* »

*

Au cours de l'une de nos conversations, Monsieur Allard m'a révélé qu'il était athée : « – *Quoique je ne l'ai pas toujours été, jeune, j'étais tellement croyant que j'ai servi la messe en tant qu'enfant de choeur.* »

Lorsque je lui ai avoué la sympathie que j'éprouvais pour les Témoins de Jéhovah, il n'a pas sursauté, mais l'homme curieux qu'il était, après avoir entendu qu'il m'arrivait d'assister à leurs réunions, m'a demandé quels rites il s'y pratiquait. « – *Aucun*, lui ai-je répondu. *Si les Témoins se réunissent, c'est uniquement dans le but d'approfondir les Saintes Ecritures.* »

Bien qu'il ne me l'ait pas dit, j'ai compris qu'il était étonné. S'il m'avait dit : « – *C'est tout ?* », j'aurais répondu : « – *Surtout* ».

Alors pour expliquer à l'ami ce que la pudeur n'osait demander à l'ami, l'ami que j'étais pour lui, en deux mots a expliqué :

– La Bible étant un livre prophétique qui annonce à l'avance ce qui un jour doit se réaliser, il fallait bien qu'un jour, ce jour vienne. Ce jour est venu, ce qui était caché est révélé, ce qui est révélé doit être expliqué et pour comprendre ce qui est expliqué, il faut être présent.

En signe d'approbation, il a hoché la tête :

– Tout cela, je l’ignorais. Le peu que je connaissais de ces gens, c’est ce que j’en ai entendu dire. Particulièrement qu’ils préféreraient laisser mourir leurs enfants plutôt que les soigner.

– Il faudrait pouvoir demander à ceux qui profèrent cette calomnie, pourquoi parmi ses disciples, Jésus avait choisi Luc qui était médecin. Jamais, il ne s’est élevé contre la médecine, puisque, comme il le dit : « *Ce n’est pas le bien portant qui a besoin du médecin, mais le malade* », lui ai-je aussitôt répondu.

J’ai deviné à quoi il faisait allusion. Alors, tel le turfiste qui refile un tuyau, je lui glisse en douceur :

– Refuser une thérapeutique pour en accepter d’autres qui la remplacent avantageusement sans en connaître les inconvénients, n’est pas un refus de se faire soigner.

Il m’a compris et même approuvé puisqu’il m’a répondu :

– Il y a autant d’enjeux financiers qui tournent autour du sang qu’il en gravite autour du pétrole.

*« A la fin de l’année 1975, le journal Le Progrès de Lyon diffusait un reportage prévu en **cinq articles** mais s’étant achevé au second ??? Son auteur dénonçait dans quelles conditions scandaleuses le sang était récupéré dans les pays sous-développés. Un entrefilet courageux du Progrès de Lyon en donnait la raison : ‘Un important institut français menaçait de transférer son entreprise aux Etats Unis si cet article ne cessait pas !!!’ »*

“Sire, le peuple a faim
Qu’on lui jette un cadavre
Premier ministre, le peuple veut du pognon
Majorez-lui le prix du carburant”

Ainsi et toujours en riant, se terminaient nos conversations : « – *Au fait qu’allons-nous manger à midi ?* »

*

Un matin, pendant qu’un pinson des arbres nous sifflait sa romance, Monsieur Allard m’a demandé :

– Sans vouloir entrer dans les détails, sur quoi les Témoins de Jéhovah fondent-ils leur foi ?

Il a souri tristement en secouant négativement la tête après m’avoir entendu dire que c’était sur la résurrection ; paraissant vouloir dire : « *Ce n’est pas possible. Ce serait trop beau.* »

Quelques années auparavant, il avait connu par le décès de son épouse un tel chagrin que le temps n’arrivait pas à l’effacer. Il était inconsolable. Comme si ce genre de chagrin pouvait être consolé... Pour lui redonner de la gaieté, son ami lui a dit :

– Et bien, entre nous deux voilà au moins une question qui peut être réglée. Vous êtes athée, je suis croyant. La logique veut que l’un de nous ait raison et l’autre tort. Car celui qui croyait avoir raison alors qu’il avait tort, avait tort de croire qu’il avait raison puisqu’il avait tort... !

Mon astuce a réussi !

Après s’être esclaffé, très sérieusement et d’une manière théâtrale, il a rétorqué :

– Monsieur de la Palisse lui-même, n’aurait pas mieux raisonné.

J’ai alors continué :

– Si ce devait être vous qui soyez dans le vrai, nous ne le saurions jamais, mais si c’était moi... Supposons qu’après votre décès, vous vous retrouviez avec votre épouse sur cette bonne planète Terre que nous aimons tant, et que vous soyez accueilli par des gens qui vous diront : « *Tout ce que Dieu attend de vous, c’est de l’aimer comme il vous aime. Quelle serait alors votre position ?* »

D’abord, il a ri très fort. Son hilarité passée, il m’a tapoté affectueusement l’épaule.

– Ma position... ? Et bien, je vais vous la dire : premièrement, je reconnaîtrais mes torts. La seconde, a-t-il continué en articulant bien ses mots, je peux vous affirmer que votre Dieu n’aura pas de plus grand adorateur que moi.

Je suis resté sans voix. Je l’ai regardé et je me suis dit : « *Serait-il possible qu’un jour Dieu trouve ses meilleurs amis chez des personnes qui dans le passé le rejetaient.* »

« *Que d’eau, que d’eau* », s’exclamait un homme en voyant l’étendue de l’océan.

« *Et encore*, lui répond l’ami à qui il s’adressait, *tu n’en vois que le dessus.* »

« *O profondeur de la richesse et de la sagesse et de la connaissance de Dieu. Que ses jugements sont inscrutables et introuvables ses voies.* »

Romains 11 : 33

*

Depuis très longtemps, je me l'étais promis, ce jour-là je l'ai réalisé : je suis monté jusqu'au lac Lauvitel.

A la sortie du hameau de la Danchère, à l'endroit où un choix est à faire, je me suis souvenu d'une bêtise que jadis j'avais prononcée. Au-dessus d'un pont qui enjambe un ruisseau, deux possibilités se présentent au randonneur ou au promeneur. Il peut monter au lac par un sentier qui part à sa droite ou par un autre, à sa gauche. Le choix peut paraître banal puisque les deux sentiers se rejoignent en haut. Il le devient moins quand on sait que le sentier de droite est plus long que le sentier de gauche, ce dernier récupérant par l'inclinaison de sa pente ce que l'autre détient sur sa longueur. Selon sa condition physique, le randonneur ou promeneur pourra choisir. Le sentier de sa droite plus long, mais plus doux et aussi plus ombragé ou celui de sa gauche plus abrupt et plus exposé au soleil. Ennemi des efforts inutiles, je suis toujours monté au lac par le sentier qui partait de ma droite. Lorsqu'au retour de ma promenade, je répondais ainsi à ceux qui me le demandaient : « – *Je suis monté par la droite pour revenir par la gauche* », je disais alors une ânerie de première, car le sentier de droite que je prenais à partir du pont, se trouvait à gauche au départ du lac.

Pour que ma réponse ait été logique, il aurait fallu que je redescende par le sentier de la montée ou faire de même par le sentier de droite à partir du lac et qui était à gauche au départ du pont à reculons.

Ayant compris que jamais on ne changerait le sens d'un tour, je répondis à ceux qui me le demandaient : « – J'ai fait le circuit en partant de ma droite. »

Ce qui prouve au moins que même les plus malins, s'ils ne réfléchissent pas, peuvent également dire des bêtises.

*

Ce n'est donc pas par couleur politique que je préférerais monter au lac en partant de ma droite. Quoique, en politique comme pour les deux sentiers, la gauche et la droite se rejoignent.

Quand un gouvernement de gauche pratique une politique de droite et un gouvernement de droite une politique de gauche, les deux partis se retrouvent tout naturellement au centre.

Tel le funambule, le plus important c'est de toujours rester au milieu. Un p'tit coup de balancier à droite, un p'tit coup de balancier à gauche et la boucle est bouclée, comme avec les deux sentiers... Il n'y a que ceux qui ne réfléchissent jamais qui ne le remarquent pas.

*

Bon ! Comme dirait l'autre, récapitulons : Le sentier de droite plus long mais avec une ascension plus douce et plus ombragée..., celui de gauche avec une montée plus raide, plus caillouteuse est plus exposé au soleil mais avec un avantage que ne posséderait pas le sentier de droite : il serait écologique.

Comme si parmi les milliers de sentiers qui sillonnent la montagne, certains pouvaient se vanter d'être plus écologiques que les autres !

En l'affirmant, ils insultent la montagne toute entière et aussi l'écologiste que je suis vraiment. Je suppose que ceux qui ont baptisé le sentier à gauche à partir du pont écologique, l'ont fait pour inciter les hésitants à l'emprunter. Ce qui permettrait à ces derniers de remarquer, au cours de leurs nombreuses haltes pour récupérer, ce qu'ils n'auraient jamais vu, si, emportés par leur élan, ils avaient pris le sentier dans l'autre sens.

*

Ce jour-là, et pour la première fois, je suis monté au lac en prenant le sentier de gauche. Si je l'ai choisi, ce n'est pas en raison d'un changement d'opinion politique ou pour me prouver que j'étais capable de surmonter l'obstacle, non, pas du tout, ma condition physique me le permettait.

Cette énergie nouvelle n'est pas due à l'absorption de produits dopants ou de pilules miracles, mais à la régénération de mes cellules. Alors que dans le passé, à cause de la cessation de leur reproduction, j'allais progressivement vieillissant, depuis qu'elles ont retrouvé ce qu'elles n'auraient jamais dû perdre, je vais en rajeunissant. Ce qui en plus de retrouver des forces, m'a permis de m'offrir ce que je désirais tant : un peigne évidemment !

*

En accédant à l'endroit où les deux sentiers se rejoignent, ce qui m'enchantait la veille, me ravit et m'éblouit aujourd'hui. La masse de la montagne aux crêtes neigeuses, se reflétait dans les eaux vert bleuté du lac. En arrivant au sommet du sentier, là où se trouve un vert alpage, j'ai répondu en sifflant aux sifflements des marmottes qui me saluaient.

Plus loin, j'ai été surpris par ce que jadis je tentais de surprendre : des chamois se trouvaient là, devant moi. Ils m'ont regardé, et, pas craintifs, ont continué de brouter. Les plus jeunes, curieux, se sont approchés et après quelques reniflettes, en deux bonds ont regagné le troupeau.

*

Les bouteilles en plastique et autres détritiques divers ont disparu, pour laisser la place à une multitude d'espèces d'herbes, de plantes et de fleurs que je ne connaissais pas. Je les regardais en silence lorsqu'un homme jeune et bien portant a effacé mon ignorance en donnant un nom à chacune. Je l'ai remercié de sa gentillesse et après mes félicitations pour son grand savoir, il m'a répondu ceci :

– Je n'en tire pas pour autant de la gloire car ces herbes, plantes et fleurs, je les ai connues dans un passé très lointain. A cause de la bêtise humaine, elles avaient disparu. A présent que la bêtise a totalement disparu, naturellement elles sont revenues.

A travers ces paroles, j'ai compris que l'homme jeune en face de moi, devait être largement mon aîné puisqu'il connaissait ce qui était, alors que je l'ignorais.

Qui était-il ? C'est certain, un homme du pays, un montagnard. Qui sait, si dans le passé, je ne l'avais pas connu très âgé. J'aurais pu satisfaire ma curiosité en me présentant. En faisant de même, il m'aurait renseigné. Oui, mais pour que je puisse le faire, il aurait dû cesser de parler..., car cet homme était terriblement bavard ! La politesse m'empêchait d'intervenir et je tentais de le reconnaître à travers les souvenirs du passé qu'il égrenait. Quand il m'a raconté en riant comment il avait remballé ses enfants qui, pensant bien

faire, lui avait offert ainsi qu'à son épouse un poste de télévision, je l'ai soudain interrompu, faisant entorse à la bienséance :

– Dans le passé, n'auriez-vous pas rencontré des problèmes avec un mulet que vous veniez juste d'acheter ?

Bien sûr, je l'avais reconnu. C'était le grand père Alexis. Comme il me faisait rire quand, tous les étés, il me racontait, toujours en y rajoutant des détails, comment il avait réussi à mater un mulet qui avait du caractère.

– C'est bien vous, je vous reconnais, toujours l'oeil malicieux et aussi bavard. Je me souviens que votre médecin vous conseillait de moins parler pour des raisons de santé et pour reposer votre mâchoire. « – *Comment puis-je empêcher mon mari de parler, alors qu'il parle même en dormant* », m'a avoué votre épouse. Vous me laissiez pensif, lorsque toujours l'oeil malicieux, vous me détailliez les dures conditions de vie que vous aviez endurées. Quand je vous ai demandé si vous aviez été heureux, vous m'avez répondu : « – *Oui, nous étions heureux. Nous travaillions dur, n'avions rien, nous nous contentions de ce que nous avons et pourtant, nous étions heureux.* » Cher, cher grand-père Alexis, comme il vous sera facile ainsi que pour tous vos semblables de vivre dans le monde nouveau. Vous, bien que vous ayez été opprimés, opprimés par les profiteurs et les méchants, par des fous qui pour des raisons nationalistes criminelles vous ont envoyé vous faire massacrer sur les champs de bataille et que vos veuves en échange de vos vies étaient consolées par des médailles, avez toujours su garder votre dignité.

*

Assis sur une pierre, près d'une vipère, je regarde couler le Vénéon. Voilà que j'entends quelqu'un m'appeler par mon nom. Je me retourne. A quelques mètres de moi, un couple sur le sentier dont l'homme me fait signe :

– Vous ne me reconnaissez pas ?

Comment l'aurais-je pu ? Je ne connaissais pas son visage mais lui connaissait le mien. S'il le reconnaissait, c'est qu'il n'avait pas changé. Grâce à la réactivité de mes cellules, je n'ai pas connu la mort. Lui, cet homme, a dû la rencontrer puisqu'il a changé et me connaît puisqu'il connaît mon nom. Qui était-il ? Je cherche, cherche, cherche... Alors que je cherchais, il s'est exclamé dans un grand éclat de rire : « – *Au fait, qu'allons-nous manger à midi ?* »

*

Il vaut mieux qu'ici, cessent mes rêves. Si la folie n'a pas de limites, les rêves les plus fous n'en possèdent pas non plus. Dans les cas les plus extrêmes, les cauchemars de la nuit sont plus supportables que certains rêves du jour.

*

Si à l'instant précis, se trouvaient devant moi tous ceux que j'ai aimés et qui ne sont plus, la sécurité ne suffirait pas. La marmite exploserait. Inouï, incroyable, époustouflant ce que je viens encore de comprendre. Il me faudra du temps, oui, même beaucoup de temps, pour pouvoir supporter le choc et vivre dans le bonheur véritable.

*

– Mais qu’avez-vous ? Vous avez une drôle de tête...

Voilà le retour du casse-pieds ! Que dois-je lui répondre ? Il ne comprendrait pas. Si je lui disais qu’en un éclair, un bref instant, j’ai connu le bonheur, il rirait et se moquerait de moi. Et ça, je ne l’accepterais pas... !

*

A ses dépens, il comprendra que de même qu’il ne faut pas réveiller le chat qui dort, il ne faut pas sortir le rêveur de ses rêves. Surtout, si c’est pour le plonger dans un cauchemar. Et ce cauchemar, je me l’imagine. Il est capable de me demander avec l’air innocent : « – *Dans le monde nouveau, y aura-t-il des voitures ?* »

Alors là, je voudrais craquer :

– Des voitures ? Vous rigolez, pourquoi pas aussi la télévision ?

Et comme toujours dans ces cas, je m’emballerai.

– Vous n’avez donc pas compris le sens du mot "nouveau". Vous voudriez faire du neuf avec du vieux ? Mais c’est absurde, réfléchissez ! Les conditions de vie qui régneront sur la Terre seront différentes de celles que nous connaissons aujourd’hui. Terminés les tapis rouges qui sont déroulés pour les nantis et les privilégiés, les hommes seront tous égaux et libres. Ils seront libérés des idéologies mensongères, de l’intolérance politique, religieuse et même syndicale. Les hommes devront apprendre à se connaître à fond et individuellement afin de manifester toutes leurs capacités artistiques et intellectuelles, que les farceurs leur ont toujours cachées afin de mieux les exploiter.

Loin de me calmer, je vais devenir tout rouge devant mon incapacité à lui faire admettre mon espérance. A bout

d'arguments, je sais comment se terminera ce face à face. Avec précision, je lui dirai à quel endroit de son corps, des milliers de coups de pied se perdent.

*

Et ensuite ? Une fois que cet homme sera parti, je vais rester seul, ma colère passée, mon moi-même va en profiter pour refaire surface. Je connais sa musique, il va me dire : « – *Etes-vous content ? Maintenant que vous avez vidé votre sac, que vous reste-t-il ? Quelle vanité de votre part que de vouloir faire admettre en une heure ce qu'il vous a fallu des années à comprendre !* »

Ce gars est trop logique pour que je m'oppose à lui. Je ne peux que courber l'échine et lui dire : « – *C'est vrai, vous avez raison.* »

*

Et puis, la question du mode de locomotion n'est pas si sotté que ça. Comment les hommes se déplaceront-ils plus tard ? Sur de courtes distances, on peut bien l'envisager à pieds ou par traction animale, mais sur les très longues distances ? Voilà encore une bonne question. Le principe d'une réponse à une question s'impose. Je m'en suis facilement trouvé une...

Dans un article, une revue scientifique affirmait que le transfert de la matière était possible et que des hommes planchaient sérieusement sur ce sujet. Ce qui signifie que, puisque l'homme a trouvé le moyen d'expédier sa parole à des milliers de kilomètres, il pourrait aussi envoyer le reste. Voilà qui simplifierait tout. Plus de pollution, plus de voitures, de trains ni d'avions. Le transfert de la matière n'est pas aussi absurde que nous pourrions le penser. Elle aurait pu l'être si, il

y a deux siècles en arrière, un homme avait prédit la haute technologie que nous connaissons aujourd'hui. Voilà un personnage qui aurait fourni matière à un bûcher ! Du moment, que dans l'esprit des hommes une chose est possible, elle l'est aussi dans l'esprit de celui qui a créé l'homme.

Je repars dans mes rêves, je m'imagine...

J'ai le désir d'aller dans une région d'Afrique noire. C'est facile, j'expédie mon esprit dans une enveloppe de la couleur locale. Je trouve cela super !

« Pour être super, c'est super. Quoiqu'il ne soit pas nécessaire d'attendre le monde nouveau pour voir des hommes blancs devenir noirs. J'ai déjà été témoin de cette métamorphose. »

Voilà que mon moi-même va sortir une bêtise. Je ne vais pas le laisser attendre. Je fais celui qui n'a pas compris.

« Si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à vous tenir à l'entrée d'une cave dans le Beaujolais. Vous y verrez des hommes blancs devenir noirs quand ils ressortent... ! »

Et cela le fait rire. Je n'y peux rien, il est imprévisible. Pour le calmer et lui faire plaisir, je vais rire aussi avec lui.

*

Cette rigolade m'a permis au moins de me débarrasser de pensées belliqueuses et de pouvoir supporter calmement les questions de mon interlocuteur que je suppose absurdes. Je dois rester maître de moi, car dans ma vie, j'en ai entendu des âneries et des bêtises ! Avec cet homme, je m'attends à tout... Surtout qu'il ne remarque pas sur mon visage les signes d'agacement qu'il m'inspire. Je respire un bon coup et je l'écoute.

– J'ai médité tout ce que vous m'avez dit et je voudrais vous en remercier.

Me remercier ? Mais de quoi ? Je me le demande. De ce que je lui ai dit ? Mais qu'ai-je dit de si important pour qu'il veuille m'en remercier ? Je me méfie de ce genre de compliment. Il me fait penser au gag des actions Eurotunnel. Pourtant ceux qui les ont mises sur le marché affirmaient sans rire que c'était une affaire juteuse. Pour l'être, elle l'était ! Mais pas pour les petits épargnants qui se sont fait piéger. Leurs actions sont tombées si bas que pour qu'ils puissent récupérer une partie des racines, ils doivent utiliser une barre à mine.

*

Comme tous les cabotins, je suis susceptible, j'aime être flatté et raffole de la brosse à reluire. Ce qui occasionne un inconvénient : cela me fait enfler les chevilles. A tel point qu'au lieu de porter des mocassins, il me faut chausser des bottes d'égoutier. Voyez le ridicule !

*

Le ridicule ne tue pas. La preuve ! Les cabots qui passent à la télé pour se pavaner se portent bien. Pour que leur susceptibilité ne soit pas froissée, ce sont eux qui choisissent les palefreniers professionnels qui vont les bichonner et aussi les questions qu'ils devront leur poser à la place d'un candide apprenti qui les brosserait à rebrousse-poil.

*

Ma curiosité est plus grande que ma méfiance. C'est bien elle qui me pousse à demander à mon "admirateur" les raisons de ses remerciements. Sans l'interrompre, c'est promis, je vais l'écouter.

*

– D’une manière simple, logique et intelligente, en analysant le verset « *A l’image de Dieu, l’homme a été créé* », vous m’avez appris comment en partant de l’homme, je pouvais remonter jusqu’à Dieu.

Par les qualités imparfaites de l’homme, je pouvais avoir un aperçu des qualités parfaites de Dieu, et en comparant la haute technologie humaine, une pâle idée de sa puissance...

Ce qui pouvait paraître absurde et impossible hier, ne l’est plus aujourd’hui.

Sans le savoir, vous rejoignez la pensée de Louis Pasteur. En effet, ce savant a dit : « *Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science le rapproche.* » En découvrant l’infiniment petit, cet homme a compris que l’infiniment grand était à découvrir. Et l’infiniment grand, dans ce cas, c’est Dieu.

Mais pourquoi avez-vous cet air étonné ? Vous ai-je dit une chose qui vous déplaît ?

*

Ce qui me déplaît, c’est qu’il pénètre dans mon jardin secret. Ce jardin, il m’a fallu du temps pour le mettre en état, car il n’a pas toujours été ainsi. Au départ, il était en friche. Il m’a fallu arracher une par une les racines des mauvaises herbes qui l’encombraient. J’ai dû piocher, enlever les pierres, ratisser, planter, semer, et à présent qu’il porte et que j’en mange les fruits, voilà qu’un homme, avec ses gros sabots, vient piétiner mes plates-bandes... Si je lui en avais parlé, je ne lui avais pas donné la permission d’y entrer.

*

Il me parle de Dieu. Le comble, c’est qu’il rajoute des détails que je ne connaissais pas à ce que je lui ai dit. Cela me vexé et ne me plaît pas. Et puis Dieu, c’est mon affaire et pas

la sienne. Il est incontestable que cet homme a de la logique. Je ne veux pas qu'il me domine.

*

– N'est-ce pas le devoir de celui qui reçoit de rajouter un plus à ce qu'il a reçu ? Voyez la roue, à quoi pouvait ressembler la première ? Nous l'ignorons, mais nous savons ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Nul ne peut rester passif dans sa connaissance. Ce qui est valable pour le physique doit l'être aussi pour le spirituel et la recherche de Dieu.

Votre magnifique jardin, vous l'avez entouré de si hautes murailles que nul ne peut le contempler ni ne peut y entrer. Les fruits qu'il produit, c'est vous seul qui les mangez. Quelle gloire pouvez-vous bien en retirer ?

Ne savez-vous pas que ce n'est pas par l'arbre qui produit du fruit qui peut déclarer sa saveur mais par le jugement de celui qui le mange, l'arbre peut être honoré et le propriétaire de l'arbre glorifié ? Vous vous satisfaites de ce que vous possédez sans vous soucier de ceux qui sont dans le besoin. Et lorsqu'à la rigueur, vous vous déplacez chez votre voisin, c'est plus pour vous moquer de lui plutôt que de lui montrer votre jardin.

*

« Le coup passa si près que le chapeau tomba. » !

Qu'est-ce que j'ai pris ! Heureusement, je ne porte pas de casquette... Pour la récupérer, il m'aurait fallu faire des kilomètres.

Imprévisible et insaisissable, mon moi-même ! Je ris de ses bêtises et lui m'inonde de reproches. Il me conseille de vivre en paix avec mes voisins, alors qu'il est constamment en

conflit avec ma personne. Il est dur à supporter. Le coup de pied que je destinais aux autres, c'est lui qui me l'a donné.

*

Ce n'est pas le fait de l'entendre parler de Dieu qui me déplaît, mais plutôt la crainte de voir la conversation finir en bondieuseries. Car le Dieu que je connais n'est pas comparable avec celui de jadis, voulait-on me faire admettre. Un vieillard acariâtre si bon que pour pouvoir s'approcher de lui et apaiser son courroux, il me fallait passer par une multitude de vierges de toutes sortes de couleurs ou de cadavres que des menteurs pour leurs intérêts avaient béatifiés.

Si j'ai suscité de l'intérêt chez cet homme, qui sait, peut-être pourrai-je en profiter ? De toutes façons, je contrôle la situation, au moindre dérapage de sa part, je coupe net la conversation. Avant et surtout, je dois le laisser s'exprimer, me taire et écouter.

*

– En m'apportant la preuve de l'existence de Dieu, et surtout en m'apprenant à le connaître, vous bouleversez toutes mes pensées. Devant les malheurs qui frappent l'Humanité à travers les guerres, génocides, famines, misères, maladies et autres calamités mais aussi, devant l'opulence des méchants, je me suis souvent demandé, si Dieu existe, pourquoi il n'intervient pas. A ce que mon ignorance me faisait dire, la connaissance me répond qu'il ne peut pas faire autrement. Et je vous dirai même mieux : si Dieu était intervenu dans les affaires humaines un siècle plus tôt, sa justice n'aurait pas été parfaite. Il fallait que les hommes aillent jusqu'au bout de leur incapacité. Tous les régimes ont été tentés, tous ont échoué.

Aucun d'eux n'a pu apporter la paix, la sécurité et le bonheur à l'Humanité.

Il fallait aussi que toutes les organisations religieuses se mettent à nu et étalent publiquement leurs hypocrisies, leurs crimes et leurs mensonges. Les décisions judiciaires que prendra le Créateur pour les responsables des malheurs seront sans appel, et feront jurisprudence pour le futur. Il fallait aussi, à travers la haute technologie des hommes, que le Créateur de l'homme se révèle être plus puissant qu'eux. Quelle que soit l'avancée technologique des hommes, ils auront toujours des années-lumière de retard sur leur Créateur.

A présent, j'ai compris que la résurrection n'est plus une utopie et la perspective de vivre éternellement sur notre bonne planète Terre, en paix, en sécurité et dans le bonheur véritable me pousse à vous dire toute ma reconnaissance.

*

J'ai presque envie de lui dire : « – *N'en jetez plus, vos louanges me font enfler les chevilles.* »

Je n'en reviens pas. Si un seul verset biblique le met dans un tel état, qu'est-ce que ce serait s'il connaissait la Bible toute entière ?

« *L'homme a été créé à l'image de Dieu* », c'est pourtant facile à comprendre, pas besoin de faire de grandes études. Peut-être trop facile pour les hommes qui aiment tout compliquer.

« *Le perspicace comprendra, le méchant ne comprendra absolument pas.* » Il est incontestable, cet homme est perspicace puisqu'il comprend le sens des mots. Je ne peux pas en dire autant de tous les théologiens qui se font pourtant appeler "Pères de l'Eglise". Pour eux, ce n'est pas l'homme

qui a été créé à l'image de Dieu, mais Dieu qu'ils présentent à leur image, avec toute la fourberie, la roublardise, les combines et la malhonnêteté qui les animent.

*

Que mon auditeur apprécie ce que j'ai pu lui dire, cela me fait plaisir quoique, et c'est bien ce qui me vexe, ce sont toujours les détails sensés qu'il y rajoute. Je n'insiste pas trop sur ce point, j'en connais un qui voudrait me remettre à ma place. Il n'a pas tort lorsqu'il me dit qu'il fallait du temps pour que les religions se mettent à nu. Qui aurait pu penser, au siècle dernier, que le pape lui-même demanderait pardon pour les crimes commis par ses prédécesseurs ? Peut-on pour autant faire confiance aux remords d'un homme qui avoue des crimes et qui persiste dans le mensonge, en déclarant des Années Saintes ?

*

Quant à la très haute technologie humaine, les hommes ne l'utilisent pas afin de s'approcher de Dieu, au contraire. Des sommes colossales sont dépensées pour apporter la preuve que Dieu n'existe pas. Voilà la raison qui pousse des minus se partageant un grain de poussière à faire quelques étincelles dans le ciel.

*

La réaction de mon interlocuteur me surprend, m'étonne et me fait rêver. Ainsi, il en a fallu peu pour le sortir de la léthargie dans laquelle il était plongé. Il s'éveille et soudain tout s'éclaire devant lui, et il comprend. Il me fait penser aux victimes de l'émission télévisée *Surprise sur prise*, après avoir compris qu'ils se sont fait piéger. Comme eux, il semble vouloir dire : « *Ce n'est pas possible ! Comment ai-je pu être ainsi manipulé ? Comment ai-je pu être aussi con...ditionné !* »

*

Je le regarde et déjà, il n'est plus le même. Qui sait si dans le jardin en friche qu'il possède, il ne va pas arracher les racines de l'ignorance qui l'envahissaient ainsi que les pierres d'oppression que les puissants lui faisait supporter.

Débarrassé de l'ignorance et du poids qui l'accablait, il pourra aussi, à son tour, embellir et faire produire son jardin. Surtout, qu'il ne l'entoure pas de hautes murailles ! Son oeuvre doit être vue et accessible à tous. Et si quelques charardeurs lui dérobent des fruits, qu'il ne pousse pas de grands cris.

Les fruits ne doivent-ils pas être consommés ? Et s'ils sont dérobés, c'est bien parce qu'ils sont bons. Il y a bien que celui qui produit du bon fruit qui est recherché et aussi apprécié.

*

Je riais de la léthargie des autres alors que je roupillais. Cet homme que je m'apprêtais à envoyer sur les roses, à qui j'allais lancer des invectives à la limite de la vulgarité, voilà qu'il s'éveille devant la vérité et se révèle être un homme épris de justice et de liberté. Je me glorifiais de la connaissance, croyant que celle-ci m'immunisait. Vraiment, je n'avais pas grand chose dans la tête en m'en persuadant.

La connaissance ne sauve pas, au contraire, elle condamne. On est plus exigeant avec celui qui connaît qu'avec celui qui ignore. Cet homme, dont j'ignorais les aspirations profondes, je le condamnais. De quel droit, puis-je condamner un homme que j'ignore ? Comme il est rassurant le point de vue du Créateur de l'homme : *« Car moi, dit-il, je ne juge pas d'après les apparences. Je scrute les coeurs jusqu'au plus profond des reins. »*

J'aimerais pouvoir lui répondre : « – *Il est heureux que la vie vienne de toi et non des hommes, car si elle venait des hommes, j'aurais de bonnes raisons de me faire du souci. Si tu devais accorder la vie à des personnes que j'estime indignes, je n'aurais rien à dire. Ce n'est pas celui à qui tu feras miséricorde qui dira que tu es injuste, mais qui sait si au plus profond d'eux-mêmes, certains ne regretteraient pas plutôt leur intégrité du passé.* »

*

Les prestidigitateurs, les illusionnistes, ont des trucs qu'ils ne dévoilent jamais. Et c'est très bien ainsi. Que d'heures de travail, ils consacrent afin que leur numéro soit réussi !

A la fin du spectacle, aucun des spectateurs n'exige qu'ils dévoilent leurs trucs, tant il a été émerveillé et fasciné par ce à quoi il a assisté. Quelle déception éprouverait-il s'ils devaient lui dire la vérité !

*

A ses débuts, le cinéma aussi était magique. Au cours des années 1946, les cinémas populaires du quartier diffusaient à foison des westerns américains. Avec mes frères et mes copains, nous n'en rations pas un, tellement éblouis et fascinés par le spectacle. J'étais à la tête de la cavalerie qui chargeait, sabre au clair, les méchants indiens ou bien, je devenais le cow-boy solitaire qui parcourait la prairie au galop de son mustang, les rebords de son grand chapeau rabattu par le vent, pour délivrer une belle des griffes de féroces outlaws qui avaient massacré ses parents.

Quelle déception, lorsqu'au cours d'un documentaire, j'ai appris que le cow-boy solitaire parcourait la prairie à

califourchon sur un tréteau de bois et que les larges rebords de son chapeau étaient rabattus par le souffle puissant d'un ventilateur placé en face de lui.

Depuis, le cinéma a perdu pour moi son merveilleux. Les aveux au sujet d'effets spéciaux n'ont rien fait pour ranimer ma flamme. Au contraire, elle est définitivement éteinte. Avec tristesse, je constate qu'on exige plus des acteurs d'avoir du culot que du talent.

*

J'aimerais pouvoir dire aux prestidigitateurs, faiseurs de rêves ou illusionnistes : « *– Si vous ne voulez pas décevoir et garder votre réputation, surtout ne dévoilez jamais vos trucs ou combinaisons. Vous risqueriez alors de connaître les tribulations de vos imitateurs politico-religieux.* »

*

Car pour eux, c'est le temps des aveux et de la repentance. Ils dévoilent leurs trucs et combinaisons et demandent, au risque de décevoir le public qui les a toujours applaudis, pardon de l'avoir berné.

Des aveux bien tardifs de fautes archi-connues de tous depuis belle lurette...

Leurs numéros étaient tragiques et imposés par la force et la violence à un public terrorisé. Ceux qui avaient le courage de dévoiler leurs combines finissaient grillés sur un bûcher, ou gelés dans un goulag en Sibérie. Ils dénoncent, ils accusent, ils clament ces prestidigitateurs, illusionnistes : « *– Ce n'est pas nous, nous n'étions pas là car si nous avions été présents, tout cela ne se serait jamais passé.* »

Mon oeil ! L'intolérance politique, religieuse et même syndicale est toujours présente et le spectacle, toujours imposé

par la force et la violence. Il suffit de demander l'avis des ouvriers courageux qui tiennent tête aux délégués syndicaux politiques et aussi celui des usagers des transports publics.

*

Les atrocités de la Sainte Inquisition donnent encore des boutons aux héritiers des inquisiteurs. Leurs trucs ne marchent plus, il leur faut en trouver d'autres. Les merveilles qu'ils sortaient de leur tiare ou de leur mitre, tels le Paradis, le Purgatoire ou l'Enfer, sont rongées jusqu'au trognon.

Quant à la combine de la Sainte Trinité, cela fait plutôt rigoler, quoique... c'est par un tour de passe-passe, de nos jours toujours aussi mystérieux, qu'un prestidigitateur des temps anciens et qui avait pour nom Augustin a réussi en additionnant un plus un à obtenir le chiffre trois.

*

Comme le merle moqueur peut à la rigueur remplacer la grive dodue que le chasseur n'a pas eue, le vieux rossignol peut avoir raison du candide pigeon. Faute de guerres européennes, n'ayant plus d'armées, ni d'armes meurtrières à bénir, les prêtres sont en quelque sorte au chômage. Un curé, afin de se faire un peu de pognon, a secoué son goupillon sur des animaux domestiques...

*

A l'entrée de l'église, où enfant je devais me rendre le dimanche, se trouvait un immense bénitier dans lequel les fidèles devaient tremper les doigts avant de faire le signe de croix. Avec répulsion, j'accomplissais ce rituel, après avoir appris que des copains du cathé confondant bénitier et pissotière mêlaient leurs urines à l'eau sublime !

*

L'un a choisi le goupillon, un autre a préféré la procession. Pas derrière une statue fleurie mais à la suite d'une relique sortant de l'âge des ténèbres. En voyant à la télé le crâne dépourvu de sa chair et que des morts-vivants trimballaient en plein air, je me suis souvenu de la blague morbide de l'homme qui n'ayant plus de moyens financiers pour se nourrir, a dévoré son chien. En se curant les dents devant les restes de son fidèle compagnon, il a eu pour lui cette ultime pensée : « *Ah ! Médor ! Si tu étais encore avec moi, comme tu voudrais te régaler avec tous ces ossements.* » !

Avant que l'intelligence n'arrive, avec toute la connerie qui domine encore, croyez-moi les amis, je n'ai pas fini de me tordre...

*

En attendant de trouver de nouvelles combines, il faut surtout paraître et avoir beaucoup de culot ; car du culot, il en ont pour se tenir près des peuples que leurs prédécesseurs ont toujours opprimés, martyrisés, torturés et massacrés. Pour ces illusionnistes, il faut tout rénover, repartir à zéro.

A croire qu'avec des nuls on pourrait obtenir quelque chose de bon. Il y a des vérités qui ne sont pas bonnes à dire...

*

Pour ces artistes, le spectacle tourne à la farce et ils deviennent ridicules. Sans doute, doivent-ils se dire : « *Si nous avions su, nous n'aurions pas dit la vérité.* »

C'est le lot des menteurs de ne pas être pris au sérieux même lorsqu'ils disent la vérité.

*

Et moi, j'aimerais bien savoir pourquoi je parle de la vérité. Comment en partant d'une histoire rigolote que je

racontais à Lyonel, je me suis lancé à dévoiler des traits de ma personnalité et de mon caractère que j'avais toujours réussi à cacher ?

Surtout à un gars que je ne connais même pas. Pour tous ceux qui me connaissent, je suis un farceur et un farfelu.

Enfin, ce n'est pas sérieux. Que doit en penser Lyonel ? Je ne lui ai toujours pas expliqué comment les deux tranches de pain de mie que l'on donnait à la comtesse Agathe de la Pompavelot à son coucher, se métamorphosaient à deux heures du matin en de délicieuses biscottes sans l'aide d'un grille-pain...

*

En fait, sans m'en apercevoir, je me suis fait posséder. Un homme que je ne connais pas m'a tiré les vers du nez. Je devrais être vexé car, c'est connu, les farceurs n'aiment pas que l'on se moque d'eux. Mais..., bizarre, ce n'est pas le cas. Au contraire, cela me procure une curieuse et délicieuse sensation de bien-être. Cet homme paraissait soulagé, presque heureux. Il n'empêche, j'aimerais bien qu'il me laisse à présent tranquille et seul. J'ai envie d'aller me balader dans la nature pour observer les insectes, les oiseaux et les fleurs. Et aussi, peut-être trouver une poignée de mousserons avec lesquels je pourrai me faire une omelette... !

Au lieu de partir, il reste près de moi. Vraiment, il m'enquiquine. Si je veux m'en débarrasser, il me faut trouver une raison valable, car s'il me branche encore, je peux faire une croix sur mon omelette !

Ce que j'appréhendais se présente : il agite les lèvres, il va parler... Je l'aime bien, mais je crois que la discussion sera brève, car je vais y mettre un frein.

*

– Avant de nous quitter, pourriez-vous m'expliquer par quel moyen, des hommes qui se faisaient appeler « Etudiants de la Bible » ont compris dès 1880 que la date de 1914 serait le signe de la présence du Christ et une année marquée pour l'Humanité !

– Je constate avec plaisir que vous prenez au sérieux les prophéties de la Bible, c'est bien !

– Cette date de 1914 doit être bien importante pour que Monsieur Winston Churchill la cite en affirmant : « *Le coup de feu de Sarajevo a ôté la paix dans le monde.* » Tous les conflits qui existent encore à notre époque sont liés aux tragédies de 1914.

– Je ne vous dirai pas le contraire. Par contre, au sujet de ce que vous me demandez, je vous conseille de vous adresser à d'autres.

– Mais à qui ? A part vous, je ne connais personne qui puisse me renseigner !

– Ce que je vous ai révélé, ne vient pas de moi. Je vous envoie vers ceux qui m'ont renseigné.

– Si vous faites allusion aux Témoins de Jéhovah, cela ne m'empêchera pas plus tard de les contacter. Mais en attendant, pourquoi refusez-vous de me donner satisfaction ? Cela pourrait au moins tester le degré de ma perspicacité.

– Mais... !, Et vous..., pourquoi refusez-vous mes recommandations ? Je vous ai apporté la preuve qu'un Créateur existe, que la Bible est sa parole et qu'elle révèle à ceux et celles qui le désirent le dessein de son auteur. Vous-même, vous l'avez reconnu, alors faites au moins un geste. Si je ne vous ai pas vraiment convaincu, je perdrais mon temps à

vouloir vous en dire davantage. Considérez ce que je vous ai dit comme un moyen de vous mettre le pied à l'étrier. L'effort qu'il vous reste à faire pour vous hisser jusqu'à la selle ne dépend que de vous.

– Ce n'est pas parce que nous vivons dans une société étatisée ou les initiatives sont bridées pour les remplacer par un assistantat permanent que je voudrais faire de vous un assisté spirituel. Prenez-vous en main !

*

Et voilà, c'est net, clair et précis. Si avec tout ça, il n'a pas compris, c'est qu'il est bouché à l'émeri ! Et puis quoi, cela lui permettra de connaître les Témoins de Jéhovah. De lui-même, il se rendra compte que toutes les calomnies qui sont déversées sur eux ne sont pas justifiées.

Les calomniateurs... ?, Ils sont connus ! Ce sont les responsables religieux de toutes confessions.

L'histoire est un éternel recommencement. Il ne faut pas oublier que ce sont les prêtres, qui pourtant prétendaient servir le Dieu de la Bible, qui ont livré Jésus à Ponce Pilate, représentant de l'autorité politique de Rome, pour qu'il le mette à mort.

Les disciples de Jésus ne sont pas étonnés d'être aussi persécutés par ces gens. Leur maître les avait prévenus : *« Comme ils (les chefs religieux) m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. »*

*

Depuis l'origine du catholicisme qui a débuté sous le règne de l'empereur Constantin, un romain païen, cette religion opportuniste ainsi que toutes celles de la chrétienté n'ont cessé de lécher les bottes et de flirter à l'extrême les

classes politiques de tous horizons. Pour garder leurs privilèges, elles sont prêtes à toutes les bassesses et dans le but de plaire à leurs amants politiques, elles continuent de berner leurs fidèles.

Afin que leurs amants puissent mieux les servir, elles se croient reines : « *Rien ne peut nous arriver !...* ».

Voilà ce que se disent, ces vieilles prostituées modernes, sans s'apercevoir que depuis longtemps, elles sont mises à nu et que dans leur nudité elles sont ridicules et inspirent du dégoût.

*

Pour ces gens, il suffit de croire pour être sauvé... Comme si la foi sans les œuvres pouvait être utile... Quel avantage posséderait le migraineux de connaître le nom du médicament qui pourrait le soulager, sa composition et sa posologie, s'il ne le prenait pas... Ou mieux encore... si un autre l'avalait pour lui ?

Ce ne sera donc pas à l'intérieur de lieux de culte ni dans de quelconques tenues vestimentaires ou par un système pileux, que la foi se démontrera mais par la clarté des ses explications, le croyant pourra faire accepter la sienne.

*

Sur mon lieu de travail, j'ai connu un très brave garçon évangéliste qui répondait au prénom de Baptiste. Lorsqu'il a appris ma sympathie pour les Témoins, il m'en a demandé la raison. Voilà ce que je lui ai répondu : « – *Le plus important pour moi, n'est pas de faire partie de telle ou telle religion. Ce que je veux, c'est savoir si Dieu existe vraiment. S'il existe, qui*

il est et pourquoi il permet au mal et aux malheurs de régner sur la Terre ? Aussi, pourquoi un jour, je devrai mourir ? Pour le moment, seuls les Témoins de Jéhovah ont répondu avec logique et intelligence à mes questions. Si à présent, d'autres m'apportaient la preuve que j'ai été berné, que ce sont eux qui détiennent la vérité, je n'hésiterais pas un instant : je quitterais les Témoins pour aller avec eux. »

– Vous parlez sérieusement ?, me demande-t-il, les yeux pleins d'espoir.

– Pourquoi ? Pas vous ?

Voilà ce que je lui ai répondu du tac au tac. C'est ce que l'on peut appeler un retour de manivelle. Naturellement, le copain ainsi piégé, ne pouvait que me répondre :

– Moi aussi...

Alors je lui ai demandé de m'expliquer trois versets bibliques que je lui ai notés sur un bout de papier. Ces versets démontaient radicalement tout l'enseignement que sa foi acceptait. Il m'a demandé de lui laisser le temps de faire des recherches. Voici la curieuse proposition que, plus tard, il m'a faite : *« Depuis des années, nous travaillons ensemble en bonne intelligence. Je fais partie d'une religion qui me convient. J'y ai des amis et aussi des obligations. Si vous voulez bien, ne parlons plus de choses spirituelles, restons-en là. »*

Peu de temps auparavant, ayant appris dans le Progrès de Lyon que le célèbre prédicateur baptiste Billy Graham était emprisonné parce qu'il ne pouvait pas donner l'origine de sa fortune, j'ai rayé de mon calepin la religion de mon copain.

*

Les Témoins, cela fait plus de trente ans que je les connais. Jamais ils n'ont essayé de m'embobiner ou de me baratiner. Au contraire... Lorsque je leur ai demandé les conditions qu'il fallait remplir pour le devenir, celui qui m'enseignait m'a mis en garde : *« Cette décision ne dépend que de vous. Ce n'est pas seulement avec son organisation que vous allez vous engager, mais avec le Créateur lui-même. »*

Il a pris l'exemple d'un contrat d'assurance sur la vie : *« La signature que vous apposerez sur ce document aura de la valeur tant que vous réglerez les cotisations. Les conditions qui sont à remplir pour devenir Témoin, ne sont pas pécuniaires mais morales. Celui qui s'engage à porter le Nom propre de Dieu devra tout faire pour refléter les qualités du Créateur et mener une vie qui soit conforme à son espérance. »*

En riant, il continua : *« Un Témoin sincère ne fera aucun projet matériel dans une société qu'il sait condamnée, sinon il n'est pas logique avec lui-même. Le Créateur n'exige rien de vous. Il vous a fait connaître qui il est, ce qui lui plaît et aussi, ce qui ne lui plaît pas. Il vous laisse le libre arbitre de vos choix. Que ton oui soit oui, que ton non soit non. »*

*

J'ai apprécié ses conseils. Ils sont conformes avec les traits de ma personnalité. Apprendre, méditer et réfléchir puis agir en engageant sa responsabilité, en toute connaissance.

Nul ne peut se glorifier par la foi de l'autre. Chacun doit rendre compte pour lui-même. D'ailleurs, dans ma vie professionnelle, j'ai toujours appliqué ce principe : quarante-six ans d'atelier sans jamais vouloir être syndiqué. Mon père,

qui était aussi ouvrier, m'avait donné ce conseil[•] : « *Apprends ton métier à fond. Celui qui le connaît et n'est pas fainéant peut se permettre de choisir ses employeurs. Il n'a pas besoin de payer des intermédiaires pour défendre ses intérêts.* »

*

Je ne suis pas certain que la réaction favorable que j'ai eue sur la Bible aurait été la même si j'avais été enseigné par un autre Témoin car ils ne sont pas tous comme celui qu'il m'a été donné de connaître en premier. C'est triste à avouer, mais dans toutes les congrégations que j'ai pu fréquenter, il se passe malheureusement ce qui arrive aussi dans toutes les organisations. Il se trouve toujours des membres qui se croient obligés d'aller au-delà de ce que l'on attend d'eux. Sans le savoir et pensant bien faire, ils développent ainsi un état d'esprit sectaire.

Ce qui me déplaisait et m'étonnait, je l'ai fait remarquer à celui qui m'enseignait. Avec franchise, il m'a mis en garde : « *Surtout, me dit-il, ne placez pas les Témoins sur un piédestal. Ce que vous devez apprécier chez eux, ce sont les efforts qu'ils font pour surmonter leurs défauts. Votre foi, vous ne devez pas la bâtir sur le comportement des hommes mais bien dans les promesses consignées dans la Parole de Dieu.* »

*

Ensuite, il a comparé la course à la vie avec celle d'un marathon : « *C'est une course d'endurance. Il faut doser ses efforts, tenir compte de sa condition physique et ne pas partir trop vite. Certains ont surestimé leurs possibilités. Plus loin,*

[•] Lire du même auteur : *Des Poulettes aux Gratte-Ciel.*

ils se sont essoufflés, se sont découragés et ont abandonné la course et regrettent même d'avoir pris le départ. »

J'ai compris à qui il faisait allusion. Ce sont ces gens qui se sont exclus ou qui ont été exclus et qui passent à la télévision ou qui écrivent des bouquins. Ils tentent d'expliquer l'inexplicable. Pourquoi il leur a fallu des années voire des dizaines d'années pour comprendre qu'ils n'avaient rien compris. Ils vont alors rejoindre le troupeau des calomniateurs et des blasphémateurs où ils sont reçus avec tous les honneurs.

*

C'est toujours pareil ! Je m'engage, je m'engage, puis comme je ne peux pas faire marche arrière, je regrette de m'être engagé. Pourtant, je me l'étais promis : plus jamais, je ne recommencerais.

Cette promesse, je me la suis faite un beau jour d'été à la pension des Gauchoirs. J'étais seul avec Gaël qui se trouvait être, à ce moment-là, assez turbulent.

Ne pouvant le calmer par la douceur, je l'ai menacé d'une fessée s'il ne s'arrêtait pas. « *Une fessée ? De la part de Guy ? Lui que je mène par le bout du nez, ce n'est pas possible ! Je voudrais bien voir ça* », a dû se dire le petit garçon de quatre ans, en s'excitant de plus belle.

La mort dans l'âme, j'ai dû passer de la menace aux actes. Ce qui a fait éclater de rire tous les pensionnaires lorsque Gaël, pour expliquer la raison de ses larmes, s'est écrié « *Guy m'a donné une fessée... !* »

*

C'est alors que je me suis promis que je ne proférerais plus jamais de telles menaces et que je ne ressentirais plus de

tels regrets. Les regrets reviennent. J'ai oublié ma promesse. Pourquoi ai-je refusé de satisfaire la curiosité d'un homme, qui pourtant me demandait si peu ? Il voulait savoir comment des personnes ont compris que 1914 serait le signe de la présence du Christ. En trois minutes, j'aurais pu lui expliquer et ces trois minutes, je les lui ai refusées. Je reconnais que les raisons de mon refus sont valables, pourtant j'aurais pu agir autrement.

Pourquoi, oui, pourquoi ? Ce "pourquoi", j'ai peur de le connaître. Même si je ne veux pas l'avouer, cet homme m'a agacé avec des détails qu'il a trouvés et que j'ignorais.

Malgré tout, à présent, je regrette ma décision. Je me connais suffisamment pour savoir que mes regrets vont m'empoisonner l'existence.

Je voudrais réparer. Oui, mais comment ? Je récapitule. Il voudrait mesurer son degré de perspicacité sur un point. Je lui ai refusé celui-ci, je peux très bien en choisir un autre. Des points où l'intelligence est mise à contribution, la Bible en est remplie. Il n'y a qu'à choisir. Oui, mais lequel choisir ?

Et bien, ça y est, je l'ai trouvé. Et pas n'importe lequel. Un mystère à élucider. Ce qui va me permettre, en plus de soulager ma conscience, de redorer mon blason. Cet homme m'a vexé avec des détails, je vais le terrasser à ma façon. Il voulait tester sa perspicacité, et bien il va être servi... !

Je vais lui faire une farce dans le style de l'émission télévisée *Surprise sur prise*. Au départ, il va me falloir l'amadouer, le pommader, le conditionner et à la fin, je lui assène un de ces coups de masse dont il ne sera pas près de se relever...

Qu'il ne se doute de rien ! Je dois garder mon sérieux, surtout contrôler l'expression de mes yeux car la réussite d'une

blague dépend toujours du regard. Une inobservance de cette règle élémentaire et tout s'achève en eau de boudin...

En parlant de regard, je ris en pensant à celui que le président de Russie a balancé avant de s'incliner devant le gourou de l'Eglise orthodoxe de son pays. Je l'ai vu au journal télévisé. Il semblait vouloir dire : « *Surtout, n'essaie pas de m'humilier davantage. Fais attention à ce que tu vas dire, sinon...* »

Le galure à la hauteur des sourcils, au-dessus d'une barbe épaisse, les yeux de l'autre, sans entendre, ont compris la menace. « *Mieux vaut lécher les bottes de Poutine que sucer de la glace en Sibérie.* »

Ma victime, au loin, se retourne. Je lui fais signe, il accourt. Le pauvre ! S'il pouvait deviner le tour que je lui réserve, il ne voudrait pas courir aussi vite...

*

– Vous avez changé d'idée au sujet de ce que je vous ai demandé ?

– Pas du tout. Mais si vous voulez vraiment tester votre perspicacité, je peux vous faire une proposition. Toutefois, je tiens à vous avertir que cela va être ardu..., même très ardu !

– Cela ne fait rien, j'accepte. Qui sait, je vais peut-être vous étonner.

– Pour ce qui est de m'étonner, vous y êtes déjà parvenu. D'habitude, lorsque je parle de choses spirituelles, mes interlocuteurs au lieu de m'écouter, me font admirer la martingale de leur vêtement. Il s'agit d'un mystère qu'il va vous falloir élucider. Voilà comment nous allons procéder : je vous donnerai les indices dont vous aurez besoin et c'est vous qui allez mener l'enquête.

– Un peu comme une enquête policière. D'accord, cela me plaît, je vais bien m'amuser.

– Ne soyez pas présomptueux. Le mystère que vous aurez à découvrir se trouve dans le *Livre de l'Apocalypse*. Au fait, vous vous souvenez de ce qu'est le *Livre de l'Apocalypse* ?

– Oui, le mot « Apocalypse » est tiré du grec qui veut dire « révélation ». Cette révélation composée de sept visions, c'est l'apôtre Jean qui l'a reçue de Dieu, par l'intermédiaire d'un ange, alors que très âgé et à cause de sa foi chrétienne, il était emprisonné dans l'île de Patmos.

– Je ne connais pas encore le niveau de votre perspicacité mais celui de votre mémoire est élevé, c'est bien ! De ces visions, j'en choisirai une que vous allez tenter de comprendre. Si vous avez besoin de renseignements complémentaires, faites-moi signe, je vous laisserai la parole. Ah ! Vous avez quelque chose à me demander ? Je vous écoute...

– Si j'applique votre méthode, c'est-à-dire faire marcher mon imagination, je suppose que ces sept visions devaient être fortement gravées dans l'esprit de Jean et que c'est bien plus tard qu'il a pu les traduire par écrit. Ce qui me fait dire ceci : d'après les renseignements de source sûre que je possède, à l'époque de l'apôtre, l'écriture sténographique et l'utilisation de stylos à plume, à bille ou feutre était pratiquement nulle. Quant au support sur lequel il devait écrire, n'était pas du papier format standard mais des rouleaux. Ai-je bien raisonné ?

*

Il me demande s'il a bien raisonné. Je rêve ! Il se moque de moi... Pourtant il n'en a pas l'air, il paraît sincère. Je dois me rendre à l'évidence. Ce n'est pas un naïf qui se trouve en face de moi mais un homme qui réfléchit, devine et raisonne. Ses remarques sont sensées et logiques. Je dois en tenir compte si je ne veux pas que ma farce se retourne contre moi. J'ai un adversaire à ma taille, il va me falloir jouer serré et surtout maîtriser l'expression de mon regard. Pour qu'il ne remarque pas qu'il me déstabilise, je vais l'approuver et dire comme lui.

*

– Vous avez très bien raisonné, mais si vous voulez bien, nous allons à présent passer aux choses sérieuses. Je vous demande d'être très attentif. Tout ce que je vais vous dire de mémoire est très important pour la solution du mystère que vous allez avoir à élucider. Vous êtes prêt ? Je commence...

Voici ce que l'ange dit à l'apôtre Jean : *« Viens, je te montrerai le jugement de la Grande Prostituée qui est assise sur de nombreuses eaux, avec laquelle les rois de la terre ont commis la fornication, tandis que ceux qui habitent la terre ont été enivrés du vin de sa fornication. »*

Jean raconte ensuite comment, emporté par le pouvoir de l'esprit, il s'est trouvé dans un désert où il aperçoit une femme assise sur une bête sauvage de couleur écarlate qui était pleine de noms blasphématoires et qui avait sept têtes et dix cornes. La femme était revêtue de pourpre et d'écarlate et parée d'or, de pierres précieuses et de perles et elle tenait à la main, une coupe d'or, pleine de choses immondes et des impuretés de sa fornication. Et sur son front était écrit un nom, un mystère *« Babylone la Grande, la mère des*

prostituées et des choses immondes de la terre.»

En l'apercevant, l'apôtre Jean s'est trouvé grandement étonné. Alors l'ange lui a dit : « *Pourquoi t'es-tu étonné ? Je te dirai le mystère de la femme et de la bête sauvage qui la porte.* » Avant d'expliquer à Jean les mystères sur la prostituée et la bête sauvage, l'ange prononce des paroles qui méritent d'être méditées : « *C'est ici qu'il faut l'intelligence qui a de la sagesse.* » Ces paroles ne vous rappellent-elles rien ?

– Oui ! Le méchant ne comprendra absolument pas, le perspicace, lui, comprendra.

– Mes félicitations..., je vois que vous me suivez. Pour comprendre les choses spirituelles, le perspicace doit posséder l'intelligence qui a de la sagesse. Gardez bien ces conseils à l'esprit. Je continue mon récit, l'ange poursuit : « *Les eaux que tu as vues, là où est assise la prostituée, représentent des foules et des peuples et des langues et des nations.* » Ce n'est pas trop ardu ? Vous voulez intervenir ? Je vous écoute...

– Puisque les peuples, les nations et les langues sont représentés symboliquement par des eaux, il faut admettre que la prostituée ainsi que la bête sauvage, sont aussi des images symboliques.

– C'est très bien de l'avoir remarqué. Vous avez compris la façon de s'exprimer du Créateur. Sans entrer dans les détails qu'il ne dépend que de vous de connaître, la bête sauvage représente en elle-même les sept puissances mondiales qui se sont succédées sur la terre et l'ensemble de toutes les organisations politiques que nous connaissons actuellement.

Mais d'après vous que représente la Grande Prostituée ?

– Je l'ignore. Pouvez-vous me donner d'autres indices ?

– A son sujet, l'ange donne encore ce renseignement : « *La femme que tu as vue représente la grande ville qui a un royaume sur les rois de la terre.* » Vous ne voyez toujours pas ?

– Non, je ne comprends toujours pas.

– Réfléchissez bien ! C'est ici que je vais mettre votre perspicacité à l'épreuve. Avez-vous entendu parler du drame de Mayerling ?

– Vous voulez parler du suicide de l'archiduc Rodolphe d'Autriche et de sa maîtresse ?

– Cela même. Saviez-vous que l'empereur d'Autriche François-Joseph, afin que son fils puisse avoir droit à un enterrement religieux, a dû s'adresser personnellement au pape de son époque pour que celui-ci en donne l'autorisation ?

– N'en dites pas plus ! J'ai compris ! La Grande Prostituée représente l'Eglise catholique.

– Ne vous excitez pas trop ! Vous n'avez pas tout à fait tort et vous n'avez pas tout à fait raison. Souvenez-vous des paroles de l'ange : « *Babylone la Grande, la mère des "prostituées"* ».

– Laissez-moi réfléchir, je crois avoir trouvé : cette femme représente l'ensemble des fausses religions ou l'Eglise catholique occupe une place importante. Aux yeux de Dieu, toutes ces religions qui se sont moquées de lui n'en font qu'une et les farceurs qui sont à leur tête ne se doutent de rien. En essayant par tous les moyens de réussir l'œcuménisme afin de faire une seule religion, une seule et Grande Prostituée, elles accomplissent la volonté de Dieu.

*

J'avais raison de me méfier. Cet homme réfléchit, médite et raisonne. Ce n'est pas un imbécile. Il a compris qui était la Grande Prostituée décrite dans le *Livre de l'Apocalypse*.

Ouais ! Il faut dire aussi que je l'ai bien aidé... Avec toutes les précisions que je lui ai fournies, n'importe qui à sa place aurait réagi de même.

Il a gagné la première manche, le combat n'est pas fini. Malgré tout, si le coup qu'il a reçu l'a fait chanceler, il n'est pas pour autant tombé. Il reste debout. Au second round, je dois me tenir sur mes gardes. Le gong retentit, il faut y aller. Courage !

*

– Je constate avec plaisir que vous comprenez la situation. Si vous le voulez bien, nous allons poursuivre notre enquête. Souvenez-vous des paroles de l'ange : « *Je te montrerai le jugement de la Grande Prostituée* ». Vous avez découvert avec logique qui elle était, je vais voir à présent si vous allez deviner par quel moyen Dieu va la juger. Vous êtes prêt ? Ecoutez bien ce que va dire l'ange : « *Et les dix cornes que tu as vues et la bête sauvage, celles-ci haïront la prostituée et la rendront dévastée et nue, et la brûleront par le feu complètement.* » Que retirez-vous de ces paroles ?

– D'après ce que je comprends, cela voudrait dire que les organisations politiques qui soutiennent encore les religions devraient un jour se retourner contre elles... Non ! Ce n'est pas possible ?

– Que se passe-t-il, vous devenez tout pâle ? Ne me dites pas que vous êtes peiné du sort funeste des religions, elles ont ce qu'elles méritent... !

– Non, ce n'est pas cela, plutôt ce que je crois avoir compris. En appliquant la logique et en faisant marcher mon imagination, je me dis que puisque les religions représentent la Prostituée du *Livre de l'Apocalypse* grâce à l'oecuménisme, pourquoi l'ONU qui tente de regrouper en son sein tous les pays de la terre ne serait pas la bête sauvage écarlate ?

– Mais...

– ... Je vous en prie, surtout ne m'interrompez pas, laissez-moi m'expliquer, tout est devenu simple et limpide. Le but de l'ONU est d'apporter la paix et la sécurité à l'humanité. Les tragédies qui, actuellement secouent des régions entières, sont toutes dues au fanatisme religieux. Pour l'ONU, pas de problèmes, supprimons les religions, qui ne servent d'ailleurs à rien, et nous pourrions imposer la paix et la sécurité sur terre. Ce qui voudrait signifier, si je devais avoir raison, que Dieu a la possibilité d'agir sur la pensée des hommes afin qu'ils exécutent la sienne. Inimaginable ! L'ONU serait pour le Créateur l'instrument de sa justice. Le plus fort, c'est que les politiques de cette organisation ne se douteront de rien. Tout cela me dépasse. C'est ahurissant ! Et moi qui croyait que Dieu ne s'intéressait pas au sort des hommes ! Au contraire, depuis l'origine de l'humanité, il contrôle la situation afin que son dessein initial s'accomplisse : faire de la terre un paradis dans lequel il nouera des liens amicaux avec les humains qui le désirent.

*

Je ne m'attendais pas à ce coup, il m'a mis groggy... Il faut que je me ressaisisse, sinon je cours à la catastrophe. J'essaie de comprendre ce qui m'arrive et pourtant la réponse

est simple... Je suis obligé de reconnaître que cet homme est perspicace. Avant que je lui explique, il a compris !

Sans le connaître, il a évoqué un passage important du *Livre de l'Apocalypse* avec lequel je pensais le terrasser :
« *Car je mettrai dans leurs esprits d'exécuter ma pensée.* »

Et une prophétie de l'apôtre Paul :

« *Quand ils diront Paix et Sécurité une destruction soudaine s'abattra sur eux...* »

Si je veux gagner ce combat, je dois le mettre KO. Je vais me tenir éloigné de lui, attendre qu'il vienne à moi. Je commence à douter, l'adversaire est coriace et moi, je suis tenace. En attendant le moment favorable, il me faut l'écouter.

*

– Si cela devait se passer ainsi, il faudrait s'attendre à une belle pagaille sur la terre.

– Qu'est-ce qui vous permet de penser ainsi ?

– Tous les hauts dignitaires et gourous religieux vont amener leurs ouailles et leurs adeptes. Nous voudrions alors assister à ce que toute l'intolérance peut apporter.

– Vous l'avez dit ! Les bigots, les bigotes et compagnie vont sortir leurs chapelets et moulins à prières, faire des processions, brûler des cierges et s'asperger d'eau bénite. Voilà qui va causer une grande contrariété aux responsables politiques de tous les pays.

– Au fait, je voudrais vous demander quelque chose. Vous m'avez dit que contrariété était synonyme de tribulation. Croyez-vous que la grande contrariété que va susciter la décision de l'ONU envers les religions a un rapport avec la Grande Tribulation dont il est question dans le *Livre de l'Apocalypse* ?

– Restez calme ! Ne vous emballez pas. C'est vrai et je le reconnais, vous êtes très perspicace et avez beaucoup d'imagination, mais il ne vous faut pas brûler les étapes. Votre remarque est troublante mais vous dire que vous avez raison, voilà un risque que je ne prendrai pas. Avoir de l'imagination, c'est bien et même humain, à condition de ne pas dépasser les limites du raisonnable. Rien ne peut devenir grand avant d'avoir été petit, il faut laisser le temps pour se développer. Nier à présent que les responsables mondiaux ne sont pas fortement contrariés de ne pas pouvoir apporter la paix et la sécurité à l'humanité serait faire preuve de mauvaise foi. Si cette grande contrariété devait être le commencement de la Grande Tribulation du *Livre de l'Apocalypse*, l'avenir proche nous le dira...

*

Les manifestations des peuples de toutes races, de toutes langues, symbolisées à des eaux dans le Livre de L'Apocalypse qui se déroule actuellement dans le monde à la suite de contrariétés justifiées donne une dimension troublante à la prophétie de Jésus consignée dans l'Evangile de Matthieu au chapitre vingt-quatre : « Car alors il y aura une grande tribulation telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du Monde... » suivi au verset trente-quatre, « Vraiment je vous le dis, non cette génération ne passera pas, que toutes ces choses n'arrivent. Le ciel et la terre passeront mais mes paroles ne passeront absolument pas. »

*

Ça y est ! J'ai découvert son point faible : sa curiosité. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Il voulait savoir et

maintenant, il sait. Par la connaissance qu'il a reçue, il va se faire avoir...

Je sais comment je vais m'y prendre pour l'envoyer définitivement au tapis. Il ne se méfie plus, je peux y aller !

– Vous avez mené votre enquête avec logique et intelligence. Grâce à votre perspicacité, vous avez percé le mystère de la Grande Prostituée biblique. Vous avez appris, médité pour finalement comprendre. Puisque vous avez compris, vous allez être tenu de prendre en considération le conseil amical et plein d'amour que Dieu adresse à tous ceux, à toutes celles qui, dans leur ignorance, soutiennent encore avec sincérité les fausses religions condamnées. Ce conseil, le Créateur a poussé l'apôtre Jean à l'écrire, toujours dans le *Livre de l'Apocalypse* : « *Sortez d'elle mon peuple, si vous ne voulez pas participer avec elle à ses péchés et si vous ne voulez pas recevoir une part de ses plaies. Car ses péchés se sont amoncelés jusqu'au ciel et Dieu s'est souvenu de ses actes d'injustices.* »

*

Enfin ! J'ai gagné ! Il est tombé. S'il avait des cheveux, je danserais la danse du scalp, mais voilà, il n'en a pas. C'est son assurance qui l'a perdu. Il se croyait invulnérable grâce à sa connaissance, il a commis une imprudence par excès de confiance. Car la connaissance, il aurait dû le savoir, n'épargne pas, au contraire, elle responsabilise. Et oui ! On est plus exigeant avec celui qui connaît qu'avec celui qui ignore.

Maintenant, il sait. Il ne peut plus invoquer son ignorance pour sa défense. C'est bien ce qui l'a abattu.

*

Ce qui l'a terrassé, je le sais, c'est la perspective de choisir seul son chemin sans avoir à demander l'avis d'intermédiaires véreux. « *La vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction.* »

En fait, il n'a pas vraiment compris puisqu'il a la frousse. Mais pourquoi ? Le dieu qu'il craignait tant et qu'il devait invoquer par la prière n'a rien à voir avec celui que sa religion lui a imposé. L'auteur de la Bible est un dieu joyeux, aimant, qui a créé les humains pour s'en faire des amis et non pour les voir s'aplatir devant lui.

Les conditions désastreuses que l'humanité connaît actuellement, il n'y est pour rien. Ce sont les hommes qui l'ont voulu et dans leur folie meurtrière et mensongère, ils ont amené le malheur sur la terre.

Le Dieu que je connais, je le respecte et je le crains. Et pourtant, il ne me fait pas peur.

*

Il me faut avoir le triomphe modeste. L'homme que j'ai abattu, je lui dois le respect alloué aux braves. Il s'est bien battu, il me rendait coup pour coup.

Il faut que je le relève et que je le soigne... J'ai sans doute été trop dur avec lui, puisque je le regrette déjà ! Je ne voulais pas lui faire de mal, simplement l'aider à ouvrir les yeux devant la réalité. Un peu, telle une personne qui ne sait pas qu'elle est victime d'une méchante farce, comme dans l'émission "*Surprise sur prise*".

J'ai essayé de lui communiquer ce dont je suis certain, à travers une histoire drôle. C'était là mon but et non de le voir étalé à mes pieds comme une serpillière. Pourquoi ne bouge-t-il toujours pas ? Je sens que je m'affole. Est-ce le mot

« apocalypse » qui l'a terrorisé comme il terrorise encore tant d'ignorants ? Qu'il terrorise les tyrans, les assassins, les profiteurs et les menteurs, ce n'est que justice pour eux, mais sûrement pas vous qui n'aspirez qu'à vivre en paix et dans la justice sur notre bonne vieille terre.

Allez, revenez à vous, ne craignez rien, ne restez pas à terre. Ceux qui vous oppressent à présent ne seront plus dans la société nouvelle. Vous ne me croyez pas ?... Pourtant le *Livre de l'Apocalypse* est précis sur le sort qui les attend. Ecoutez ce qui y est écrit : « *Ils seront répandus comme du fumier sur le sol.* »

Bon, ça y est, je crois qu'il se réveille. Il parle mais je ne le comprends pas. Parlez plus fort, s'il vous plaît.

– J'espère qu'il ne pollueront pas la nappe néphrétique.

J'ai dû cogner trop fort, il est devenu fou. Malheur à moi, qu'ai-je fait. Vite, il faut que je le soigne... !

Assis sur un tabouret, au coin du ring, je lui passe l'éponge magique sur le visage. Il ouvre un oeil, puis le second et les deux à la fois, il me regarde avec un drôle d'air. Mais ! Que se passe-t-il ? C'est moi qui perd la tête, il... il rigole !

*

– Qu'avez-vous ? Cela n'a pas l'air d'aller ?

– Comment ? C'est vous qui me le demandez, mais je rêve ! C'est une blague !

– Vous avez mis le temps pour vous en apercevoir. Vous avez cru me posséder alors que c'est vous qui avez été pris. Tout ce que vous m'avez expliqué, depuis le début, je le connaissais déjà.

– Vous le saviez ? Vous êtes donc Témoin de Jéhovah, il n'y a qu'eux qui interprètent ainsi la Bible.

- Et pourtant, je ne le suis pas.
- Alors, vous l’avez étudiée avec eux. Je ne vous comprends pas. Qu’est-ce qui a bien pu vous pousser à faire une telle farce à un homme que vous ne connaissez pas ?
- Alors ça, c’est vous qui le dites, car depuis longtemps, je vous connais très bien.
- Vous me connaissez ? Maintenant que vous me le dites, vous me rappelez quelqu’un. Qui ? Je ne vois pas. Dans votre jeunesse, n’auriez-vous pas habité à Villeurbanne ?
- Oui, j’y ai passé les quarante premières années de mon existence.
- A tout hasard, n’auriez-vous pas pratiqué le jeu de boules lyonnaises ?
- Bien sûr ! Et d’après mes adversaires, je n’étais pas maladroit.
- Vous avez certainement participé aux tournois boulistes de la place Bellecour.
- Naturellement. Et même à partir de mon plus jeune âge !
- C’est ici que j’ai dû vous connaître en tant qu’adversaire.
- Mais non ! Nous jouions ensemble.
- Vous voulez dire que nous faisons équipe ? Vous êtes donc un ami, un copain ? Qui êtes-vous donc à la fin ?
- Je suis celui qui depuis votre plus tendre enfance se tient près de vous et qui doit supporter vos fichus traits de caractère.
- Vous voulez rigoler ! A vous entendre, je finirais par croire que vous êtes moi-même !

– Lui-même !

– ... La meilleure du siècle ! Depuis plus de deux heures, je parlais avec moi-même sans même m'en apercevoir ! Ma foi, enchanté de faire votre connaissance. Heureusement que vous vous êtes présenté car je ne vous aurais pas remarqué. Vous paraissez tellement insignifiant.

– Dites plutôt que vous avez toujours préféré m'ignorer. Toutes les fois que je vous déconseillais de préparer vos farces ridicules, vous m'envoyiez promener.

– C'est donc vous qui m'enquiquinez ? Ne me faites pas croire que vous n'avez pas ri avec moi.

– Pour certaines farces, je ne dis pas, mais par contre pour d'autres, vraiment vous exagériez. Souvenez-vous de la boule de mie de pain que vous aviez confectionnée en y ajoutant du sel gros, de la moutarde et du poivre et que vous avez glissée dans le casse-croûte d'un copain de travail.

– Plutôt que je m'en souviens ! Le pauvre gars était cramoyisé, j'ai cru qu'il allait s'étouffer.

– Oh ! Il a bien failli s'étouffer ! Et le jour où vous avez eu la mauvaise idée de remplacer l'eau de Javel qui se trouvait dans une bouteille de bière par de l'encre à jasper ?

– Cette rigolade ! Les deux papetières qui s'en sont servi étaient tellement en colère qu'elles sont allées se plaindre au patron. Je revois la scène. Le patron me demandait, l'air sérieux : « – *Est-ce toi qui as mis de l'encre à la place de la Javel ?* »

– Vous avez même eu l'audace de le prendre de haut : « – *Vous me prenez pour un plaisantin ?* »

– Et les deux femmes qui se tenaient près de lui, les mains pleines d'encre qui glapissaient à l'unisson : « – *Nous*

savons que c'est vous. Il n'y a que vous pour faire ce genre de bêtises. »

– J'essayais de les calmer en leur disant : « – Ce n'est pas de l'encre, c'est la Javel qui a viré. »

– Et leurs blouses ? Avez-vous remarqué dans quel état elles se trouvaient ?

– Oui, je me souviens qu'elles étaient tachées. Ce qui, quand même, m'embêtait !

– Tellement embêté que vous leur avez conseillé de teindre les blouses de la même couleur que les taches afin de les faire disparaître. Vous étiez bien cynique.

– Vous qui avez une si bonne mémoire, rappelez-vous que le lendemain, afin de me faire pardonner, je leur ai apporté un gros paquet de bonbons.

– Dans lequel vous n'avez pas laissé passer l'occasion d'en ajouter une poignée au poivre. Vous étiez vraiment insupportable.

– Que voulez-vous, j'avais une réputation à défendre. Et puis, il faut toujours que j'aie le dernier mot...

*

– Et vos calembours ! Combien de fois, certains m'ont fait bondir d'indignation.

– Franchement, je n'en vois pas la raison !...

– En tant que témoin indirect, vous avez assisté à une discussion entre deux de vos amis. Celle-ci concernait la guerre du Vietnam dans laquelle l'Amérique s'embourbait. Lorsque l'un d'eux, en faisant allusion au Général de Gaulle qui avait pris la décision de faire sortir la France de l'Otan, a fait cette réflexion : « – *S'il en est un qui doit godiller en ce moment, c'est bien le grand Charles* » ;

Vous vous êtes cru obligé d'intervenir en disant :
« – *C'est Madame de Gaulle qui doit être rudement contente.* »

– Le fou rire que nous avons pris, tous les trois... !... Et il y avait de quoi, car si vous employez le mot godiller, l'ami en question en avait prononcé un autre plus viril et mieux en rapport avec ma réflexion.

– S'il est bon de rire, on ne peut rire de tout. Surtout, s'il s'agit de la plus haute autorité de l'Etat.

– J'ai néanmoins beaucoup de respect pour le Général de Gaulle. Je n'oublie pas que sous l'occupation allemande, il représentait un symbole pour une minorité de français mais bien que patriote, le Général aimait aussi plaisanter, car en 1945, pour arriver à faire croire aux français qu'ils s'étaient débarrassés de l'occupant allemand, seuls et sans l'aide de personne, il fallait le dire... Et en 1946, offrir un ministère à un ancien déserteur, pour un militaire, il fallait le faire...

Vous me reprochez mes moqueries, alors que ce sont des moqueurs qui dirigent le monde. Alors, laissez-moi donc rire d'eux, comme ils se moquent si bien de moi...

*

Le rêve est un moyen d'évasion qui ne coûte pas cher et qui ne risque pas de connaître les perturbations voulues par une minorité de grévistes professionnels. Celui qui l'emprunte peut tout se permettre, entreprendre, réussir, surmonter toutes les difficultés dans les épreuves les plus ardues, car il est le meilleur.

Mais qu'il s'imagine que par la sottise, il parviendra à faire connaître l'intelligence suprême, le rêveur risque de se mettre le doigt dans l'oeil. Il aura perdu son temps.

S'il n'y a pas plus aveugle que celui qui refuse de voir, plus sourd que celui qui refuse d'entendre, il n'y a pas plus bouché que celui qui refuse de réfléchir et qui laisse à d'autres le soin de le faire pour lui.

Le rêveur refuse la main-mise, il est libre. De son nuage, il s'élève au-dessus de la sottise et il rigole en survolant les troupes de conditionnés qui défilent en chantant des cantiques derrière quelques kilos de plâtre ou qui ânonnent des slogans au milieu d'oriflammes qui flattent leurs partis. Il rit mais il est triste... Comment des hommes et surtout des femmes pourtant dotés d'intelligence acceptent-ils de se laisser manipuler de la sorte par des farceurs et des menteurs ?

Il se console, il a soulagé sa conscience. Ce qu'il a dit, il ne le regrette pas.

Les rêveurs sont des poètes qui ont gardé leur âme de petits enfants. Ils voient, ressentent et s'émerveillent devant ce que les adultes ne remarquent plus : « *Mamy, regarde le cheval..., il a le même pyjama que moi !* », s'était exclamé mon petit neveu Philippe, alors qu'il avait quatre ans, en voyant pour la première fois, un zèbre au Parc de la Tête d'Or.

*

Il n'y a que dans le rêve que celui qui refuse la sottise peut s'abriter. Il faut être fou pour discuter avec un fou et sot pour le faire avec un sot. La sottise n'est pas le propre de l'homme. Il le devient seulement s'il a été éduqué par un sot.

Alors le rêveur enfourche son nuage... !

Après l'avoir fait se cabrer davantage, vous tire sa révérence et dans un hennissement joyeux, vous fait ses adieux.

*

– Pourquoi êtes-vous aussi amer ? Auriez-vous oublié la pensée de l'apôtre Paul que l'on trouve dans la lettre qu'il envoie aux chrétiens de Corinthe ? :

« Parce qu'une chose sotte de Dieu est plus sage que les hommes et qu'une chose faible de Dieu est plus forte que les hommes. Car vous voyez votre appel, Frères, il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair qui ont été appelés, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de gens de haute naissance ; mais Dieu a choisi les choses sottes du monde pour faire honte aux hommes sages et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour faire honte aux choses fortes ; et Dieu a choisi les choses viles du monde et celles qu'on méprise, celles qui ne sont pas pour réduire à néant celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Lui. »

– Je ne pense pas qu'en écrivant ces belles paroles, l'apôtre Paul ait fait allusion à la sottise humaine. Mais si la sagesse de Dieu devait être à l'échelle de la connerie humaine, alors là... Il serait bien plus grand que je ne pouvais l'imaginer.

*

Un poulet parmi les poussins

*

– Lyonel ! As-tu vu l’heure ? Si nous ne voulons pas déjeuner avec les poules, il nous faut reprendre la route. Si Mamy devait venir à notre rencontre, nous la croiserons plus loin.

– Tu vois, ça tombe bien, regarde Sarène vient vers nous. C’est drôle, on dirait qu’elle est seule.

– En effet, Mamy n’est pas avec elle. Bizarre... Que se passe-t-il donc ?

– Alors Sarène ! Mamy n’a pas voulu t’accompagner ?

– Non, elle surveille Vianney.

– Ton petit frère n’a donc pas voulu venir ?

– Tu parles ! Monsieur Balme l’a embauché pour donner à manger aux poules.

– Je comprends, il doit être vraiment heureux. Et Gaël, que fait-il ?

– Lui, il est parti de bonne heure avec Monsieur Alexis, Jean-Claude et le mulet. Ils sont montés au lac Lauvitel. Et vous, où êtes-vous allés ?

– A Bourg-d’Arud. Nous avons fait une balade superbe. Pour y aller, nous avons suivi un sentier à travers bois qui part de la Danchère et nous sommes revenus en longeant le Vénéon. Tu aurais dû venir avec nous.

– A pieds ? Tu rigoles ! En voiture, je ne dis pas. Au fait, savez-vous ce que l'on va avoir comme dessert pour midi ?

– Je ne sais pas. Une tarte aux pommes ?

– Et toi, Guy, qu'est-ce que tu dis ?

– Une île flottante...

– Perdu, tous les deux. Ce sont des bugnes.

– Des bugnes ! Ouais, super ! On va se régaler.

– Tu peux me dire merci. C'est grâce à moi, si tu vas en manger. Ce matin, Madame Balme m'a demandé ce que j'aimerais pour dessert à midi. Je lui ai immédiatement répondu « des bugnes ». Et toi, Guy, tu les aimes au moins ?

– Plutôt que je les aime ! Je les déguste déjà. Si j'ai bien compris, à midi nous allons encore nous gaver. Et moi qui pensais retourner aux chanterelles. Tant pis ! A la place, je vais faire la petite excursion que souvent mon ami, Monsieur Allard, m'a conseillée de réaliser.

– C'est quoi, cette excursion ?

– Monter au refuge de l'Oreiller.

– C'est loin ?

– Pas très, mais ça grimpe... ! Surtout au deuxième passage. Heureusement, il y a une bonne rampe pour s'accrocher !

– Tu y vas à quelle heure ? Je pourrais t'accompagner ?

– Dès que j'ai fini de manger.

– Quoi ! En plein soleil ! Tu es fou !

– Penses-tu, c'est à l'ombre tout le long.

– Tu n'as donc pas compris, Lyonel. Mais réfléchis ! Le refuge de l'Oreiller, c'est celui de son lit, et la fameuse rampe,

celle des escaliers. En fait, après avoir mangé, Guy va monter faire sa sieste. Tu ne le connais pas encore ? Tu devrais pourtant bien savoir qu'il aime raconter des histoires.

– Tu as raison, Sarène, d'ailleurs, il m'en a raconté une superbe.

– Vraiment ? Raconte-la moi !

– C'est une enquête policière... trop longue à expliquer.

– Et quel est le sujet de cette enquête ?

– Sur du pain de mie... que l'on donnerait le soir à une comtesse..., qui bien qu'âgée de quatre-vingt-dix ans en paraîtrait à peine quarante... et ce pain de mie, mystérieusement... à deux heures du matin, se transformerait en biscottes !?

– Tu parles..., ton enquête est complètement débile !

– Au début, moi aussi je pensais comme toi, mais je t'assure, elle est super ! Tu as de tout dans cette histoire. Il y a même un policier de Scotland Yard. Il s'appelle... au fait, Guy, comment il s'appelle le major ?

– Dick Dingdon !...

– Ah oui ! C'est vrai ! Alors le major Dick Dingdon va se lier d'amitié au cours de son enquête avec un petit vieux du village, que les habitants ont surnommé Tartine de merde. Avec le neveu de la comtesse qui s'appelle Adhémar de la Pompavelot, ils vont faire la connaissance d'un curé qui a transformé son église en salle de jeux. En fait, ce n'est pas vraiment un curé, il l'est devenu par la force des choses. Avant, il était ouvrier métallurgiste. Sa bonne est une magnifique pin-up qui vend des pets-de-nonne. Il y a aussi un moine dominicain qui s'est caché dans un couvent de femmes parce qu'en fait, il fait partie de la mafia calabraise. Avec un

goupillon énorme, qu'il porte toujours à la ceinture, il assassine des juges d'instruction.

– C'est bien ce que je disais, elle est complètement débile ton histoire. Dis-moi, Guy, franchement, ça va bien dans ta tête ?

– Ben, j'ai kek fois des vertiges ou des bourdonnements d'oreilles. C'est dû à mon grand âge, mon enfant...

– Mon oeil, ton grand âge ! Et puis, c'est inutile de prendre une voix chevrotante pour le dire !

– Je t'assure, Sarène, cette histoire est drôlement bien. Même qu'à la fin, le major tombe amoureux de la comtesse.

– Quoi ! Il tombe amoureux d'une femme qui a quatre-vingt-dix ans ! Mais..., je rêve ! C'est du délire... !

– D'accord, elle a plus de quatre-vingt-dix ans, mais elle a le physique d'une femme de quarante ans à peine. Là aussi, il y a un mystère. D'ailleurs, Guy m'a promis de m'écrire cette histoire.

– Promis, promis... d'accord, j'ai promis, mais je ne sais pas quand.

– Venons-en au fait ! Comment fait la comtesse pour transformer son pain de mie en biscottes ?

– Alors là !, le mystère demeure et c'est vraiment dommage. Tu vois, Guy, tu aurais pu...

*

Quelques mois après le décès de la comtesse, quelle ne fut pas la surprise d'un vagabond à qui on avait offert sa couverture chauffante de découvrir... deux poches. Dans l'une, se trouvait une curieuse installation électrique avec prise et plaque chauffante et dans l'autre, des miettes de biscottes écrasées.

Ouf !

Ouais ! Et un ouf de soulagement d'en avoir terminé avec ce roman. Seize ans que j'y ai passés, à noircir du papier avec autant de versions que je reprenais car la précédente ne me plaisait pas. Cela me faisait penser à la sauce que je tentais de réussir pour une salade verte. Trop de moutarde et pas assez de vinaigre... ou trop de vinaigre et pas suffisamment de moutarde... Trop salée ou trop fade et quant à la proportion d'huile de noix, difficile de trouver la dose correcte ! Au bout de la huitième expérience qui me semblait être la bonne, j'ai demandé à un ami connaisseur ce qu'il en pensait.

Après l'avoir goûtée, il a reconnu avec franchise que cette sauce avait un goût particulier qui choquerait certains palais délicats, mais il m'a avoué qu'il ne la craignait pas.

J'ai tenu compte de ses observations. A présent, cette sauce me plaît et pour rien au monde, je n'essaierais de la modifier.

C'est en pensant à ma famille, à mes amis et à mes copains que j'y ai consacré tout ce temps.

Je suis sûr qu'ils l'apprécieront et même si certains peuvent ne pas la trouver à leur goût, je garderai malgré tout leur estime et leur amitié.

*

C'est jeudi. Il est quinze heures. Riquet, Lulu, Lino, Dédé, Mario, Paul, et tous mes autres copains m'attendent pour une partie de pétanque...

*

L'œuf du Poulet

*

*L*É MATIN DU MARDI 27 JUIN 1933, Madame Desplantes,* sage-femme de son état, franchissait au 61 de la rue Edouard-Vaillant à Villeurbanne, le seuil d'un lourd portail en fer à double battant qu'elle n'a pas eu à pousser, car il était ouvert constamment.

Au pas de course, un gros sac de voyage noir à la main, elle a arpenté une cour étroite mais longue d'une trentaine de mètres qui se terminait en cul-de-sac par une rangée de trois cabinets. L'air renfrogné, sans doute a-t-elle répondu aux salutations des locataires qui, en ce lieu, leur pot de chambre à la main, papotaient de leurs rêves de la nuit et aussi de ce qu'elles allaient préparer à manger pour le repas de midi.

Sans ralentir son allure, elle a amorcé un virage sur sa gauche pour emprunter une allée bétonnée qui l'a guidée devant une porte vitrée sur laquelle elle a tambouriné afin d'annoncer son arrivée. Ici l'attendait ma mère alitée, assistée de la sienne, près d'une bassine d'eau chaude.

A dix heures, au grand soulagement de sa patiente, Madame Desplantes la délivrait d'un poids de 5,100 kg. Elle ne savait pas encore que ce boulet qu'elle portait en elle depuis

* Du même auteur *Des Poulettes aux Gratte Ciel*.

neuf mois allait, pendant sa jeune existence, la tracasser avec de multiples questions !

*

Le logement qui devait abriter les treize premières années de ma vie se composait de deux pièces de moins de dix mètres carrés.

L'une servait de cuisine, de salle à manger et aussi de sèche-linge les jours non ensoleillés. Dans l'autre, près d'une armoire, se tenait le lit des parents. Tout près, un autre tout aussi grand, recouvert d'un édredon de plumes, rouge d'un côté, vert de l'autre, sous lequel se serraient gaiement quatre de leurs enfants.

Ce logement était pris en sandwich entre deux autres de même nature. L'un abritait tatan Fara, soeur de ma mère et son époux, tonton Pierrot qui m'émerveillait par l'oeuvre de ses mains et me faisait tordre de rire, lorsqu'à l'issue d'un dîner de famille, il nous chantait un air du début du siècle qui décrivait les questions absurdes d'un fils à ses parents. En transe et avec impatience, mon frère Michel et moi nous attendions le passage disant ceci :

*« Oh ! Dites-moi ma mère,
Oh ! Dites -moi mon père,
Pourquoi les chiens dans la rue
S'montent dessus ? »*

Cela déclenchait un fou rire qui nous pliait littéralement en deux, en nous imaginant la position, que nous estimions ridicule, de deux animaux accomplissant un acte de la nature.

*

Dans l'autre logement qui nous serrait de près, habitaient tatan Lisa, soeur aînée de ma mère et son mari tonton Auguste, grand amateur d'opéras dont la générosité était à l'échelle de ses brusques et courts moments de colère.

Avec des copains de régiment, quillards comme moi, nous sommes allés lui rendre visite. En nous voyant arriver, frémissant de joie sur sa chaise, il a demandé à sa fille Lydia de mettre le couvert et à sa femme :

– *Lisa ! Fais vite cuire des pâtes. "Nous" avons des invités...*

*

Cette bande de trois logements se terminait par un quatrième avec une pièce en plus. En ce lieu demeuraient ma grand-mère avec son fils qui était la providence des enfants et que nous appelions tonton Jean.

Dans la cuisine, sous le plafond, était tendu un fil d'étendage où pendait le linge ainsi que les chaussettes que fixaient les petits-enfants la veille de Noël. Le coeur battant, le lendemain, nous les décrochions tout en sachant ce que nous allions trouver à l'intérieur. Après avoir extirpé des bouchons de papier journal, des bouts de bois, un boulet de charbon, nous nous régalions avec une orange, deux papillotes et aussi avec les bonbons que nous pourrions acheter grâce à une pièce de vingt-cinq centimes qui se trouvait au fond de la chaussette miraculeuse...

*

Un tremblement de terre ayant ravagé son village, ma grand-mère flanquée de ses enfants s'est retrouvée en France où l'attendait son mari. Cet homme n'ayant pas le moindre poil dans la main, nourrissait de loin les siens en taillant ceux de ses contemporains dans le quartier des Poulettes peuplé d'immigrés italiens.

Au déclenchement de la Grande Guerre de 1914, mon grand-père afin de montrer sa reconnaissance au pays qui accueillait sa famille, s'est cru obligé de s'engager comme volontaire dans l'armée française.

Sa situation de père de famille nombreuse l'a empêché d'être en première ligne, pourtant, il se rendait souvent sur place pour apporter le courrier des Poilus qui s'y trouvaient. En prenant la place d'un copain flanchard, ce jour-là, en 1916 à Verdun, il a trouvé la mort. Après la médaille militaire qu'a reçue sa veuve, son nom a été gravé au milieu de tant d'autres, sur le monument aux morts de l'Île aux cygnes, dans le Parc de la Tête d'Or.

C'était l'époque où des hommes simples, d'horizons divers, avaient de la fierté, de l'honneur et de la reconnaissance au cœur.

*

Bien qu'évoluant dans une société moderne étatisée, réglementée, soutenus et assistés par de multiples organisations ou associations, certains, au moindre pet de travers, basculent dans la déprime. Celle difficile de ma grand-mère ne devait pas être la même, car cette femme refoulant son chagrin, surmontant ses malheurs, courageusement, avec sa

filles aînées âgées de huit ans, s'est fait embaucher dans une usine de filature. Les deux ans de moins de ma mère lui ont évité l'atelier. Elle s'est consolée en restant à la maison pour s'occuper de son petit-frère, de sa petite sœur, et, je l'ai appris plus tard, des gosses de femmes du quartier qui devaient également aller travailler. Avec un tel programme, sa scolarité, comme nous le dirions à présent, a été sérieusement perturbée. Cela ne l'a pas empêché, et je me demande comment, d'apprendre à lire, à écrire et à compter. Entre une mère qu'elle voyait peu et un père qu'elle n'a pratiquement pas connu, ainsi s'est passée la petite enfance de ma mère. Très jeune, elle a appris sur le tas que pour survivre matériellement, la sagesse des intellectuels n'était d'aucun secours. Il fallait éviter le gaspillage et tirer profit de tout. Pour économiser l'huile qui devait les frire, elle coupait les têtes et les queues des poissons. Elle faisait sécher au soleil les pépins de tomates, de courges et aussi de melons. L'épluchure de pommes de terre était si fine que nous aurions pu la manger. Quant au café qu'elle préparait, il était si clair que l'on pouvait voir fondre le sucre au fond de la tasse.

Tout cela, sans jamais se plaindre mais plutôt en riant, elle a élevé ses huit enfants. Pour satisfaire l'un d'eux, ce qu'elle ne savait pas, elle le lui expliquait à sa manière : *« Puisque l'ânesse est la femelle de l'âne, lui disait-elle, il ne faudrait pas s'étonner si le cerf avait la "cerfesse" comme compagne. »*

*

La logique de ma mère me plaisait. Même si ses explications me laissaient perplexe, je trouvais qu'il y avait une part de vérité. Avec elle, tout devenait simple. Plus tard, à sa façon de voir, je ne trouvais toujours rien à redire.

Des années ont passé. Comme j'en avais l'habitude, à la sortie de mon travail, j'allais saluer mes parents. A ma fantaisiste façon de sonner, j'entendais alors mon père s'exclamer :

– C'est Guy ! Tu peux faire chauffer le café !

Un jour, devant ma tasse au breuvage toujours aussi clair, se trouvait un énorme morceau de gâteau que ma mère avait préparé. Sitôt celui-ci englouti, elle me présentait une part de pizza de taille identique en me disant :

– Je l'ai faite exprès pour toi !

Après que je lui aie demandé pourquoi elle ne me l'avait pas proposée avant la pâtisserie, elle m'a répondu avec sa logique désarmante :

– Avant, après, qu'est-ce que cela peut faire, ces deux morceaux dans ton ventre, se mélangent pareil... !

J'avais remarqué que la soupe de légumes qu'elle préparait si épaisse le matin devenait fluide le soir. Voici l'explication qu'elle m'a donnée :

– Afin que vos copains qui viennent à l'improviste puissent la manger avec nous, pour chacun d'entre eux, je rajoute une louche d'eau.

*

A plus de trente ans, toujours célibataire, je vivais chez mes parents. Un jour, c'est ma mère qui m'a demandé :

– Toi qui aimes tant les enfants, pourquoi ne te maries-tu pas ? Tu pourrais t'occuper des tiens !...

Ma réponse a été fulgurante :

– "*Mettre*" des enfants dans cette société de dingues ? Des enfants que je vais éduquer à ma façon pour les confier

plus tard à des gens que je ne connais pas et qui démoliront tout ce que je leur aurai inculqué ? Et ensuite, ils seront récupérés, conditionnés par des malhonnêtes, des menteurs, des assassins. Et tout ça pour finir à vieillir, tomber malade et mourir. Ah ! ça non, jamais ! J'aime trop les enfants pour leur imposer une existence pareille. Ils sont bien, là où ils sont... !

Tristement elle m'a demandé :

– Tu n'es donc pas heureux que je t'ai mis au monde ?

J'ai mesuré l'étendue de ma maladresse. Dans le but de la réparer, je lui ai répondu ceci :

– J'apprécie et je te remercie pour tous les sacrifices que tu as consentis afin de m'élever. Mais vois l'existence que tu as menée. Depuis ton plus jeune âge, tu n'as connu que des malheurs. Plus tard, pour t'occuper de tes enfants, tu as travaillé dur. Dis-moi, crois-tu que dans ces conditions, la vie mérite d'être vécue ?

– Et pourtant, m'a-t-elle murmuré, j'ai aussi été heureuse...

Heureuse ? Comment ça heureuse ? Ma mère, je l'ai toujours vu travailler, trimer. Les deux pièces où j'ai passé une petite enfance heureuse étaient en réalité un taudis. Oui, un taudis ! L'été, nous étouffions de chaud et étions dévorés par les moustiques. L'hiver, il y faisait si froid que la glace recouvrait les murs. Pour nous chauffer, nous avions un fourneau qui fumait tant que pour ne pas mourir asphyxiés, nous laissions la porte ouverte.

Ma mère lavait son linge, dehors dans un lavoir alimenté par une pompe qu'il fallait actionner. Elle avait des crevasses aux mains, des engelures aux pieds. L'été le linge séchait au

soleil, mais l'hiver, c'était de la glace qu'elle rentrait dans la maison.

– Regarde, me disait-elle en riant et en le montrant, on dirait de la morue séchée.

Et elle me dit qu'elle a été heureuse ! Ce n'est pas possible, je rêve, je ne comprends plus rien. Plutôt si, je crois que j'ai compris : ma mère était une rêveuse... Comme par mes rêves, j'obtiens tout ce que je veux, avec les siens, elle a oublié tous les moments tristes pour se souvenir seulement de ceux qui l'ont rendue heureuse.

*

Ma mère avait 83 ans lorsque mon père âgé de 86, dans le grand sommeil, trouvait enfin le repos.

Le fils qui demandait tant à sa mère s'est ainsi adressé à elle :

– Pour quoi que ce soit, tu pourras toujours compter sur moi. Mais si je te demande de tes nouvelles et que tu me réponds que tout va bien en pensant que tout va mal, cela me posera des problèmes. J'ai besoin de ta confiance, surtout ne te gêne pas.

Elle lui a répondu :

– Puisque tu me le demandes, le jour qui te convient, viens manger avec moi et ensuite, emmène-moi voir ton père au cimetière.

*

Comment expliquer pour faire comprendre et aussi faire accepter ce que l'on a compris, à une personne qui a accepté sans comprendre parce que l'on ne lui a pas expliqué ? Voilà ce qui me trottait dans la tête en allant rendre visite à ma mère alors très âgée.

Car elle était d'une époque pas si lointaine puisqu'elle se prolonge encore aujourd'hui, où des margoulin, tout en se tapant la cloche avec des rupins, faisaient croire à leurs tristes ouailles, qu'à travers les malheurs et la misère qui les frappaient, ils gagnaient le paradis au ciel. Ce qui devait certainement rassurer ma mère, car devant tous ceux qu'elle avait connus, si la couronne céleste lui était refusée, personne ne l'aurait eu non plus.

Oui, mais comment faire admettre à une personne sincère et sans malice que toutes les saintetés, monseigneurs, curés, abbés, moines et j'en passe de toutes confessions, sont des charognards que la misère des peuples attire pour s'en gaver à se faire péter la panse ? Que ce sont des faux-jetons et des hypocrites.

Depuis que j'avais acquis la certitude que ma mère, tout comme moi, était une rêveuse, par ses rêves, sa logique et son imagination, je pourrais lui expliquer et lui faire accepter ce que j'avais compris.

Tout d'abord, il me fallait en douceur et avec tact la faire descendre de son nuage et avec logique et simplicité lui dire la vérité.

Avec la résurrection de Lazare, j'ai pu lui prouver en riant que le paradis au ciel était du bidon, le purgatoire, un piège à pigeons et que si l'enfer devait exister, il serait peuplé de chefs et de responsables religieux, coupables depuis le début de l'humanité des malheurs qui frappent les hommes. J'ai agi ainsi avec elle et comme je le prévoyais, elle a beaucoup ri avec moi.

Elle ne riait plus mais écoutait attentivement quand je lui parlais du Père Céleste. Qui il était et pourquoi il avait permis

aux malheurs de s'installer sur la terre. Pour la convaincre, et bien que je n'avais pas à le faire, je lui ai rappelé qu'un jour elle avait agi ainsi quand ses enfants dans leur ignorance, accusaient leurs parents de manger leur ration de pain.

Progressivement, j'arrivais au dessein final de Dieu, instaurer le Paradis sur la Terre où le bonheur serait à l'échelle du malheur que nous connaissons aujourd'hui.

Je lui ai parlé de la résurrection en la mettant quand même en garde :

– Je ne peux pas t'assurer que tu retrouveras tous ceux que tu as perdus, avec l'apparence qu'ils offriraient quand tu les as connus... !

Puis, en riant et en la faisant rire :

– Dans le fond, quelle importance ? C'est comme toi, lorsqu'après un morceau de gâteau, tu me faisais manger une pizza !

J'ai regretté alors de ne pas avoir de Bible car pour attester mes dires, j'aurais pu lui lire le passage du *Livre de l'Apocalypse* qui me trouble tant.

« Voici la tente de Dieu est avec les humains, et il résidera avec eux, et ils seront ses peuples et Dieu lui-même sera avec eux et il essuiera les larmes de leurs yeux et la mort ne sera plus, ni deuils, ni cri, ni douleurs ne seront plus, les choses anciennes ont disparu. »

Je n'en revenais pas. Alors que je ne peux pas faire la moindre petite course sans oublier quelque chose, de mémoire, je venais de citer un verset biblique. Mon étonnement a été

plus grand quand ma mère, sans rien dire a pris ma main pour l'embrasser.

Il m'est souvent arrivé, afin de cacher une émotion, pour me donner une certaine contenance de dire des bêtises. Pour celle-ci, je ne pouvais pas. Alors que depuis longtemps j'aurais dû lui embrasser les mains, voilà que ma mère à 91 ans embrassait la mienne. Malgré mes mâchoires serrées et la gorge nouée, j'ai pu d'une voix rauque articuler :

– Maintenant, j'en suis sûr. Tout ce que je t'ai dit est vrai. Ce serait trop injuste si cela devait se passer autrement... !

*

Ce n'est pas un tremblement de terre qui a fait fuir mon père de l'Italie, mais le chômage qui y sévissait. Son beau-frère Vincent, qui l'est devenu car il était marié avec sa sœur Marietta, et que plus tard, à cause de son imposante moustache, je surnommait "Tonton la barbe", de France, lui a lancé cet appel : « – *Viens nous rejoindre. Ici, il y a du boulot...* »

Pour cette raison, mon père a échangé sa "trouelle" de maçon avec la "spatoule" d'un mouleur à la main.

*

Comment il a rencontré ma mère, je l'ignore, mais cette rencontre a eu lieu, puisque je suis là. Un jour, il m'a avoué que par amour pour elle, il a consenti à faire un grand sacrifice. En bon italien qui se respecte, mon père aimait la musique. Il l'aimait tant qu'il faisait partie d'une harmonie italienne.

Avec émotion, il m'a expliqué comment il faisait tourner la tête des filles, lorsque Place Bellecour, à Lyon, il jouait en « sonlon » avec son « bougle », la cavatine de « Ronsine » tirée du Barbier de Séville de « Ronssini. » !

N'ayant jamais entendu parler ni vu de « bougle », je lui ai demandé à qui ou quoi il ressemblait : « *A une trompette avec des pistons en plous* », c'est ce qu'il m'a « répondu ». Pour ne pas courir le risque d'être « ridicule », quand on me demandait de quel instrument jouait mon père, je répondais : « de la trompette à pistons ». C'est bien plus tard que j'ai compris que ce « bougle » l'était devenu à cause d'un problème de prononciation. Vous aviez sans doute reconnu qu'il ne pouvait s'agir que du « bugle », évidemment.

*

« Ronsine », pas plus que les autres filles ne devaient plaire à ma mère, car à son bien-aimé elle a laissé ce choix : « – *Tu dois choisir entre ta trompette et moi.* »

Tristement, mais sans hésiter, mon père a vendu son « bougle » pour s'offrir avec l'argent récupéré une paire de trois boules lyonnaises et a pris une licence dans une société bouliste : *La Fanny Sport de Villeurbanne*.

*

Dans les années 50, le jeu de boules dit « lyonnaises » connaissait le même succès que le tennis aujourd'hui. Comme pour ce dernier, il y avait des champions, des vedettes avec leurs fantaisies, leurs caprices, leurs caractères, et aussi leurs légendes.

Ce jeu avait la particularité de réunir en son sein des hommes de toutes conditions ou souches sociales. On pouvait

alors voir, dans le but de satisfaire leurs passions mutuelles, des quadrettes formées de grands patrons, directeurs associés avec de modestes ouvriers, artisans, commerçants et aussi des cantonniers.

Tous se tutoyaient car il régnait entre eux une amitié, une camaraderie sincères et sans arrière-pensée, à la fin de la partie, les perdants trinquaient avec leurs adversaires en leur souhaitant bonne chance... !

*

Les champions étaient connus et même reconnus. Ils n'avaient pas le sang bleu, loin de là, mais en ajoutant à leur nom celui de la ville qu'ils habitaient, ils faisaient comme partie d'une classe aristocratique.

Avec beaucoup de respect, on parlait de Gallarato de Nice, Roissard de Chambéry, Million de Gap, Marty de Toulouse, Rémy de Roanne...

Des qualificatifs ronflants étaient rajoutés à certains d'entre eux, par exemple : Grosso de Lyon portait le surnom de *Roi des carreaux*, Cagna de la Tabareau : *Le prince de la portée*. Quant à Charbonnier de Lyon, en raison de sa tactique particulière pour mener une partie, son patronyme devenait : *Professeur*.

C'est au cours de circonstances amusantes que mon père a été surnommé *L'homme à la veste*.

*

Pour certains de ses supporters, cela ne pouvait être qu'une coquetterie, pour d'autres cela provenait d'un voeu ou d'une superstition, même éventuellement cacher une infirmité. La vérité se trouvait ailleurs : au cours d'une finale qui s'est jouée très tard à Hauteville dans l'Ain en plein mois de Juillet,

mon père a eu froid. Car cet homme issu d'un pays de soleil, que la fournaise d'une fonderie ne rebutait pas, claquait des dents quand le thermomètre se bloquait à plus de 23°. Pour ne pas courir le risque d'attraper la crève, il a tout simplement enfilé sa veste. Ce qui n'a pas été un handicap pour lui, car devant des centaines de spectateurs médusés, il a réussi la moyenne époustouflante de 100 %.

Les journalistes sportifs présents ne pouvaient que rapporter dans leurs articles cet exploit. Au nom à particule de mon père, désormais a été rajouté : *L'homme à la veste*.

Devant cette notoriété, aussi par respect et amitié pour le public qui les lui rendait si bien, mon père a décidé que désormais, quelle que soit la température du moment, toujours il garderait sa veste.

C'est ainsi que l'on pouvait voir sur des boulo-dromes ou des places en plein soleil, au milieu d'hommes en chemisette et col ouvert, suant sang et eau, mon père, malgré une semaine de travail épuisante, toujours élégant avec sa chemise blanche, sa cravate, sa casquette et surtout sa veste, parcourir allègrement le terrain dans tous les sens.

*

En 1952, pour la finale du championnat du monde, jouée à Monaco, les organisateurs ont exigé que mon père pose sa veste. C'était bien mal le connaître : « – *Quitter ma veste, jamais... "Plouton" déclarer forfait !* »

Devant ce trait de caractère, les organisateurs, penauds, se sont excusés devant les aristocrates présents pour ce prolétaire villeurbannais qui, rejetant les traditions, n'en faisait qu'à sa tête.

*

Etre le fils d'un champion exige de la restriction et aussi impose des obligations.

Pendant mon service militaire, quand j'ai donné mon nom pour mon incorporation, le troufion qui me le demandait, sans lever les yeux de ses écritures m'a posé la question : « – *Es-tu de la famille du champion ?* » Il a sursauté en apprenant qu'il était mon père. Quelques heures plus tard, toute la caserne savait que, parmi les deux mille militaires qui s'y trouvaient, il y avait le fils d'un champion.

*

J'avais pour coutume à midi, après avoir quitté le réfectoire, en retournant à mon casernement, d'essayer de loin de mettre une pierre dans un bidon qui nous servait de poubelle... ! Le hasard, la théorie des probabilités, mon entêtement m'ont permis un jour d'exaucer mon désir.

En fin d'après-midi, alors que je me trouvais accoudé au bar du foyer, en train de siroter une orangeade, un troufion que je ne connaissais pas s'est approché et m'a demandé : « – *Est-il vrai qu'à plus de trente mètres, tu as réussi à mettre une pierre dans un bidon ?* »

J'ai failli m'étouffer. Des copains ont donc été témoins de mon "exploit" ? Et il l'ont amplifié... ! Que devais-je dire à celui qui me posait cette question ? La vérité ? Le bidon se trouvait peut-être à quinze mètres et si une fois ma pierre était tombée dedans, des dizaines d'autres, j'avais raté ma cible. Non, cela je ne pouvais pas l'avouer, mon côté cabotin me l'interdisait, mais dorénavant, pour l'honneur du nom du champion que je portais, plus jamais le bidon ne servirait de visée à ma prétention.

*

Tout en étant de bons compagnons, les boulistes avaient aussi du coeur. Pour venir en aide aux anciens et nécessiteux de leur quartier, ils invitaient des champions à venir faire dans leur clos, des parties exhibitions.

Ces derniers ne refusaient jamais car ils savaient que leurs bonnes actions seraient récompensées par un solide mâchon, arrosé de quelques canons et que tout se terminerait par des chansons.

Pour ce genre de partie qui devait se jouer en doublette, un jour mon père m'a demandé : « – *Veux-tu jouer avec moi ?* » Il venait d'apprendre que son équipier, pour une raison indépendante de sa volonté, ne pouvait être présent. Cette proposition m'a fait rougir d'émotion. J'avais déjà eu l'occasion de jouer avec lui dans des compétitions, mais en quadrette et j'occupais la place avantageuse de pointeur en premier. Ce qui signifie que mon palmarès modeste était plus dû à l'adresse de mes équipiers et à la virtuosité de mon père, qu'à mes talents personnels. Jouer en doublette avec lui, cela ne m'était jamais arrivé. Il me demandait si je voulais le faire.... Vous parlez d'une question ! Comme si on demandait à un SDF s'il voulait loger gratuitement au palais de l'Elysée. J'ai accepté et suivant mon tempérament, je me suis mis à rêver et à m'imaginer. Je me voyais sur un terrain net, tracé par une main de maître, entouré de centaines de spectateurs, certains juchés sur des chaises, des bancs et même sur les branches des arbres pour voir les exploits de leurs champions...

Je songeais à la réaction du public et à ce qu'il allait penser en apprenant qu'un champion jouerait avec son fils. Tous les regards seraient alors braqués sur moi.

Je ne me faisais pas trop de souci. C'était une partie sans enjeux qui allait permettre aux tireurs, pour la joie du public, de démontrer leur adresse. En effet, dans ce cas, les tireurs jouent large, si bien qu'ils tirent des boules qui sont à plus de 80 centimètres du cochonnet. Je n'aurais aucun problème pour participer à la fête. Sur mon nuage, voilà ce que je me disais, et c'est ainsi que cela s'est passé. Jusqu'au moment où... Pom ! pom ! pom ! pom !... pom! pom ! pom! pom!...

*

Dans une passe, après que mon père eut tiré ses trois boules, fait trois touches et laissé un carreau sec, la situation était celle-ci : nous avons deux points sur le terrain, il restait deux boules aux adversaires et deux entre mes mains. Jusque-là, tout allait très bien. Cela changea après que le pointeur adverse ait placé sa boule si près du cochonnet que mon père m'a dit : « – *Tu dois la tirer !* » A la suite d'une surprise, souvent on dit « Le ciel me tomba sur la tête », ou bien « le sol se déroba sous mes pieds ». A mes dépens, j'ai mesuré la justesse de ces réflexions.

En une fraction de seconde, j'ai pu constater par l'afflux de pensées diverses, l'étendue des possibilités de mon cerveau. Tout devenait différent. Le public aussi n'était plus le même et j'imaginai ce à quoi il devait penser. S'il avait apprécié la précision de mon point, ce n'était pas ce qu'il attendait de moi. J'étais le fils d'un champion tireur et un père champion tireur ne pouvait qu'engendrer un fils champion tireur. Dans quelques instants, il allait être fixé. Je me suis

imaginé échouant dans mes tentatives, la déception du public et le nom de mon père bafoué. Pour la première fois, j'ai regretté ne pas porter un autre nom. Le public ne m'en aurait pas voulu puisque je n'aurais pas été le fils d'un champion. Comme s'il lisait dans mes pensées, gentiment mon père m'a murmuré : « – *Guy, il faut y aller...* » Alors j'y suis allé. Pas en courant, mais tout en prenant mon temps. Cela me permettait de me souvenir de ses conseils après lui avoir demandé : « – *Comment fais-tu pour attraper toutes les boules ?* », il m'avait alors répondu : « – *Et toi, pour les rater toutes ?* »

Il m'a dit ensuite : « –*Pour toucher des boules, ce n'est pas difficile, il suffit de tirer droit et de taper devant. Le reste, c'est de la "rigonlade".* »

"Rigonlade" pour lui, je n'en doutais pas, mais pour moi, pas de la rigolade. Bien sûr, je sais tirer. Il m'est même arrivé, lorsque j'avais la main chaude, de réaliser de belles moyennes. Mais voilà, la main chaude, je ne l'avais pas souvent. Et quand elle arrivait, c'était toujours au moment où je ne l'attendais pas. A présent, j'avais surtout la main ainsi que le reste du corps moite. Mon père disait que tout n'était que question de souplesse, surtout, au moment de l'élan, de ne pas avoir les jambes raides, mais plutôt être très souple sur elles. Les conseils des pères sont bons, puisqu'en suivant ceux du mien, j'ai reçu une ovation.

L'adversaire aussi était un champion. Vexé sans doute que je lui ai démolé sa boule, il a mis sa dernière encore plus près du cochonnet. « – *Il faut y retourner ... !* » m'a dit alors mon père. Aux angoisses de la première, une de taille se rajoutait pour la seconde. Mon père me disait : « – *Le champion, c'est celui qui attrape les boules capitales* », et celle-ci en était justement une... ! En effet, si je l'enlevais

nous marquions deux points, si je la ratais, l'adversaire en faisait un...

Ce qui s'est passé ensuite, je n'en sais vraiment rien. Tout s'est passé si vite, comme dans un rêve. Quand je me suis élancé, j'étais tellement souple sur mes jambes que j'avais l'impression que mes pieds ne touchaient pas terre. Au moment où ma boule est partie de ma main, mon regard embué distinguait trois boules sur le terrain. J'ai entendu un claquement sec et pourtant je voyais toujours trois boules. Je venais, à ma grande surprise, de réaliser ce que les boulistes appellent "le palet sec" !

Je n'ai pas manifesté ma joie, tout était embrouillé pour moi. Les applaudissements du public, je ne les entendais pas, mais le regard de mon père me troubla. Il était encore plus ému que moi. Plus jamais, je n'ai voulu jouer en doublette avec lui. Un jour, comme il m'en demandait la raison, je lui ai répondu : « – *Tu ne peux pas comprendre.* »

Il n'a pas insisté percevant que pour son fils, quels que soient les "exploits" qu'il pouvait réaliser dans ce domaine, son père serait toujours plus grand que lui.

*

Pour les parents aimants, leurs enfants sont plus que la vie et si l'un d'eux venait à disparaître, ce serait pour eux la fin de leur vie.

Après le décès de mon frère Louis, à l'âge de 46 ans, j'ai été bouleversé par le chagrin de ma mère et celui de mon père qui, au milieu de ses larmes s'est écrié : « – *En plus d'un fils, j'ai perdu aussi un ami.* »

Cela, je ne le savais pas. Dans un grand malheur et à plus de cinquante ans, j'ai appris qu'un fils pouvait devenir l'ami de son père.

Dans l'espoir de remplacer l'ami qu'il avait perdu, je me suis rapproché de mon père pour me rendre compte que ce père que j'admiraient tellement, je ne le connaissais pas... !

*

Parmi les milliers d'adorateurs que Dieu a connus, dans le passé, un seul il appelait « *mon ami* ». Lorsqu'il parlait de lui, il disait « *Mon ami Abraham.* »

Cela m'a soulagé et a atténué mes regrets. Je me suis dit que si parmi des milliers d'êtres, Dieu appelait un seul homme « *mon ami* », je ne devais pas être vexé de savoir que parmi ses huit enfants, mon père n'appelait que Louis « ... *mon ami...* ».

*

Assis sur une chaise, tête baissée, j'évite de voir et d'entendre les bêtises qui se racontent.

Je me trouve dans une église au milieu de ma famille et mes amis, auprès du cercueil de ma mère, comme j'ai été quelques années auparavant près de celui de mon père. Si je suis présent, ce n'est pas seulement pour leur rendre hommage, mais également pour montrer à ma famille, à mes amis, que malgré mon espérance, je partage aussi leur chagrin... toutefois, je ne participe ni aux rites, ni aux incantations. En se levant, les participants m'incitent à lever la tête et je vois le prêtre qui tout en tournant autour du cercueil, à l'aide de son goupillon, l'asperge d'eau bénite.

J'ai dû me retenir pour ne pas clamer mon indignation. Comme il l'avait fait avec mon père, cet homme ridiculisait ma mère. Mais je me suis fait une promesse : pour l'honneur

de mes parents, pour celui du nom de mon père, un jour, je ne sais pas encore lequel ni comment je m'y prendrai, mais comme le père Tartine, comme le Major Dick Dingdon de l'histoire, je clamerai à l'intention des religions qui ridiculisent et qui déshonorent aussi le nom du Père Céleste : « *Tout ce que vous dites, c'est de la merde. Vous êtes de la merde, vous finirez comme de la merde.* »

*

En relisant cette dernière phrase, j'ai jugé nécessaire de rajouter une préface à mon histoire.

Pas dans le but de rectifier mon point de vue sur l'ensemble des religions, mais plutôt à la suite de la réflexion d'un copain que j'avais choisi comme cobaye. Avec un large sourire, tout en me tendant la main : « ... *le coup de pied au cul que tu m'as donné, m'a ouvert les yeux !* »

En 1492 Christophe Colomb découvrait l'Amérique ; des siècles plus tard, j'entrais aussi dans l'Histoire, en découvrant à quel endroit précis du corps de l'homme se trouvait une sorte d'interrupteur.

*

Sans employer la même expression imagée du copain, d'autres amis lecteurs, par leurs réflexions et leurs regards, m'ont fait comprendre qu'eux aussi auraient ressenti comme un choc « ... *je ne m'attendais pas à ce coup de votre part !* » ou « ... *vous y êtes allé fort !* » ou mieux encore « ... *j'en suis encore tout secoué !* »

Pourtant, j'avais employé la manière douce. Les mêmes précautions que doit respecter le plongeur d'eaux profondes. Avant de refaire surface, pour sa santé, il doit s'arrêter à plusieurs paliers de sécurité.

*

Le coup de pied au bas des reins que l'on reçoit à la suite d'évènements salutaires, est une manière symbolique de s'exprimer.

En fait, un trait d'esprit dû à l'imagination. Ce qui prouve qu'avec son esprit et beaucoup d'imagination, le spirituel peut rejoindre le physique. Et de l'imagination..., j'en possède... D'ailleurs, je crois même que j'en ai toujours eu.

Dans le petit jardin de ma grand-mère, que je trouvais immense, entre les rangées de haricots et de petits pois, j'ai vu passer un poisson rouge.

Après que je l'ai signalé à ma mère, celle-ci m'a répondu : « – ... *cela devait être un poisson volant* ». « – Parce que les poissons savent aussi voler ? »

Dans le jardin de ma grand-mère, j'ai vu passer un poisson volant, il était rouge.

Je croyais que les sauterelles étaient simplement vertes... !

*

La Bible est un livre qui me fait rêver. Elle est si riche qu'avec un seul verset, je pourrai écrire un roman. Tout se tient, rien ne manque, elle est puissante.

Avec de l'imagination, nous pouvons tout comprendre et même expliquer ce que jadis nous ignorions. Avec elle, l'ignorance disparaît pour laisser la place à la vérité.

Son auteur se révèle tel qu'il est vraiment. J'apprends ainsi à le connaître, car je ne connaissais rien de lui. Je peux ainsi, en plus d'être un fils, devenir aussi son ami.

*

Avant de m'éjecter de mon lit, je laissais vagabonder mon esprit. Le croassement perçant d'un corbeau m'a rendu à la réalité. « – *Pourquoi as-tu doté cet oiseau d'un cri si peu harmonieux ?* » ai-je reproché à son créateur. Puis, après m'être calmé « – *Excuse-moi. Je dis n'importe quoi. Je ne peux pas m'imaginer ce volatile siffler comme un rossignol.* »

En partant de là, j'ai vu défiler dans ma tête, toutes sortes d'animaux et d'oiseaux avec le cri qui leur appartient. Le hennissement du cheval, le rugissement du lion, le miaulement du chat, etc., etc.

Le paon, cet oiseau magnifique aurait pu me faire douter. Son ramage n'est pas à la hauteur de son plumage. A travers lui, j'ai pu mesurer l'humour du Créateur. Le paon peut très bien convenir à cette catégorie de personnes qui, bien que très belles physiquement, feraient mieux de se taire au lieu de vouloir s'exprimer.

*

Si la Bible m'attirait, le Coran, lui, m'intriguait. Afin de parfaire mon enquête spirituelle, j'avais la ferme intention de l'étudier aussi. Appliquant la méthode, que tout doit se prendre à son début, j'ai tenu à faire connaissance avec son auteur.

L'histoire me révèle que « Mahomet » né en 570 à Médine, était un homme très pieux. Il vivait en bonne intelligence avec les chrétiens et les juifs de son époque. Il considérait même leur livre, la Bible comme étant la Parole inspirée de Dieu.

Je me suis dit alors, que, puisque Mahomet acceptait la Bible comme venant de Dieu, il me fallait d'abord connaître à fond cette dernière, afin d'avoir une meilleure compréhension du Coran. C'est ainsi que j'ai agi.

D'après la tradition, un soir, au coucher du soleil, Mahomet a été jeté au sol et une voix puissante lui a dit : « ... *Mahomet, tu es l'envoyé d'Allah, je suis l'Archange Gabriel....* »

*

A ce moment-là, j'ai arrêté net ma lecture. Avant de la poursuivre, il faudrait d'abord que l'on m'explique.

L'Archange Gabriel qui s'est manifesté devant Mahomet est le même qui, quelques siècles auparavant s'est présenté devant le Prophète Daniel. Pourquoi à ce dernier a-t-il parlé de Jehovah et à Mahomet d'Allah ?

Pour que je puisse prendre le Coran au sérieux, il aurait fallu que l'Archange Gabriel dise à Mahomet : « – *Mahomet, tu es l'envoyé de Jehovah, je suis l'Archange Gabriel.* »

En attendant que les enseignants du Coran puissent éclairer ma lanterne, je considère la Bible comme suffisamment puissante pour n'avoir besoin d'un quelconque additif.

Ce n'est certainement pas Abraham, l'ancêtre commun des arabes et des juifs, le seul homme que Dieu appelait « *mon ami* » qui voudrait me contredire.

Au fait ! Dieu a-t-il exigé de la part de son ami Abraham, qu'il oblige sa femme à se voiler la face ?

Certainement pas ! Car jamais les princes égyptiens n'auraient remarqué sa beauté pour la signaler à leur pharaon qui en tomba follement amoureux !...

*

Mahomet avait de bonnes raisons d'ignorer le Nom propre de Dieu. En effet, depuis belle lurette, celui-ci ne figurait plus sur aucune tablette et n'était même plus prononcé.

Le comble est que ce sont des prêtres, qui pourtant prétendaient marcher au Nom du Dieu de la Bible, qui ont commis ce sacrilège.

Dans la loi que Dieu a remise à Moïse sur le Mont Sinaï, il lui donne aussi ce commandement :

« Tu n'emploieras pas futillement le Nom de ton Dieu ».

Cela peut paraître curieux, mais pas étonnant. En plus de son nom, mon père possédait aussi un prénom. Par respect, jamais je l'ai appelé par l'un, ni par l'autre.

Le respect que je porte au Père Céleste doit-il être différent de celui que je devais à mon père charnel ?

*

Tant que Moïse était en vie, il a veillé à ce que ce commandement soit respecté, mais après sa mort, les prêtres qui lui ont succédé, plus par superstition que par respect pour le Nom de Dieu l'ont supprimé pour le remplacer par celui d'Elhoïm.

*

Mon encyclopédie me révèle que les mots 'Elhoïm' ou 'Allah' signifient Dieu. Mais Dieu, ce n'est pas un nom, plutôt un titre, un qualificatif...

Mon père était un champion bouliste connu dans toute la France. Dans sa catégorie, une trentaine d'autres joueurs possédaient aussi ce titre. Si, sans citer son nom, je me contentais de dire que mon père était un champion, je passerais pour un comique ou un menteur... !

*

Alors qu'il se trouvait sur la terre, Jésus s'adressant à son père par le moyen de la prière lui dit : « *Je suis venu pour faire connaître ton Nom, et je le ferai connaître* ».

Plus tard, il déconseille à ses disciples de prier comme le font les hypocrites. Dans le modèle de prière qu'il leur donne, il met en premier lieu le Nom de son père :

« ... que ton Nom soit sanctifié... »

*

Devant les foules qui venaient pour l'écouter, Jésus dénonçait l'hypocrisie des religieux de son époque : « *Les Pharisiens se sont assis sur le trône de Moïse. Faites tout ce qu'ils vous disent de faire, mais ne faites pas ce qu'ils font.* »

Il se moque aussi de cette classe religieuse : « ... *toutes leurs œuvres, ils les font pour être vues par les hommes...* » ou bien : « ... *ils portent de larges phylactères et des houppes plus longues...* » et encore : « ... *ils aiment la première place dans les festins, les premiers sièges dans les synagogues et se faire appeler Rabbi par les hommes...* »

Ensuite, il rappelle aux Pharisiens les crimes de leurs prédécesseurs : « *Vous dites, si nous avons été là, nous n'aurions pas pris part avec eux au sang des prophètes. Ainsi, continue Jésus, vous attestez contre vous-mêmes que vous êtes fils de ceux qui ont assassiné les prophètes, et bien, comblez donc la mesure de vos ancêtres.* »

« *C'est pourquoi, voici que j'envoie vers vous des prophètes et des sages et des instructeurs. Il en est que vous tuerez, et il en est que vous fouetterez et que vous persécuterez de ville en ville, pour que vienne sur vous tout le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie que vous avez assassiné entre le sanctuaire et l'autel.*

Hypocrites, serpents, progéniture de vipères, comment pourrez-vous fuir le jugement de la géhenne ? »

*

Comme tous les cabotins, je suis très susceptible. Malgré tout, à une personne qui m'offenserait, j'aurais toujours la possibilité de lui pardonner. Mais si elle devait offenser mon père, je ne lui pardonnerais jamais. Au contraire, je lui volerais dans les plumes !...

Sans même le savoir, d'une manière naturelle, je rejoins la pensée de Jésus : « *A celui qui offense le Fils, il sera pardonné, mais à celui qui offense le Père, il ne sera absolument pas pardonné.* »

Avec une telle assurance, tous ceux qui prétendent être les ministres de Dieu et qui l'ont offensé par leurs crimes et leurs mensonges, n'ont pas à faire des projets pour leur avenir, il est tracé d'avance !

Ces gens qui s'imaginent que grâce à leur position élevée, aucune jambe ne serait assez longue pour que son pied ne leur botte le bas des reins... Mais c'est du plus haut des cieux, afin de leur ouvrir les yeux, qu'un magistral coup de pied au cul les fera rouler dans la poussière.

A l'endroit même où pourriront leurs corps, se développera alors une luxuriante végétation, confirmant ainsi les dires d'horticulteurs professionnels : « *Jamais rien ne remplacera le fumier, pour produire les plus belles fleurs.* »

*

Ô quel magnifique rêve !

*

Epilogue

Seul dans sa chambre, sans quitter sa chaise, jusque sur la Lune est monté Jules Verne. Comme lui, moi aussi, voici que je m'élève. Je survole la planète Terre débarrassée des lieux de cultes, témoins muets de l'ignorance du passé.

Chaque homme, chaque femme, pourra dans son cœur bâtir qui sa cathédrale, son temple, sa mosquée ou sa synagogue où il pourra aller, sans avoir à respecter des rites et des traditions imposés par des intermédiaires véreux, pour rendre un service sacré à son Créateur.

Je monte toujours. Les armées et leurs armes meurtrières ne sont plus, les cliniques et les hôpitaux ont disparu. Les chroniques nécrologiques sont remplacées par des faire-part de résurrection.

Les humains apprennent à se connaître individuellement et commencent à développer les nombreuses qualités artistiques qu'ils possédaient mais qu'ils ignoraient.

Même les canards qui sortiront des instruments des musiciens débutants seront harmonieux à entendre.

*

Comment ! C'est vous qui riez ! Vous dites : « *à cause de ses rêves, il est devenu fou !* »

Alors, laissez-moi donc à mes rêves comme je vous abandonne dans vos cauchemars.

*

En attendant, je continue de monter. Voici que dans ma tête me parviennent des notes de musique, avec aussi des paroles qui les accompagnent qui ne sont pourtant pas de moi :

« Temps prédit par nos ancêtres,
Jour sacré, c'est vous, enfin !
La joie illumine les êtres,
Tout est beau, riant... DIVIN ! »

*